5.7

6-7-27 A

XV

B

ŒUVRES
MÉDÉCINALES
DE GONTARD, MÉDECIN.

TOME SECOND.

II.

ŒUVRES
MÉDÉCINALES
DE GONTARD, MÉDECIN;

CONTENANT :

1°. *Traité de la Peſte.*
2°. *Diſcours aux Mères ſur les avantages qu'il y a pour elles de nourrir leurs Enfans.*
3°. *Traité de la Variole.*
4°. *Traité de la Contagion.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins, n°. 398, au coin de celle des Maçons.
DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n°. 16.

AN IV. — 1796.

III

TRAITÉ
DE
LA VARIOLE.

Discours couronné par la Faculté de Médecine de Paris en 1778.

. . . . *Quàm sit periculosum, vel acutissimo ingenio præditis, cerebrum in quâlibet sive arte, sivè scientiâ indagandâ, agitari perpetim, & quasi concalefieri, nisi factum ipsum veri ac falsi judicem ac sequestrum constituant.* Sydenh. Dissert. Epist.

TRAITÉ
DE
LA VARIOLE.

CELUI qui croiroit avoir les choſes les plus utiles à dire ſur la Variole, ſeroit retenu par la crainte de ne plus s'attirer aucune attention de la part du Public, ſurchargé déja d'Ouvrages ſur la même maladie, la plupart même faits par les plus grands Maîtres; il ſeroit delà porté à croire qu'on ne ſauroit plus rien lui préſenter de nouveau ni d'important ſur une matiere épuiſée. Mais dès qu'un Corps auſſi célebre que la Faculté de Médecine de Paris, dépoſitaire de toutes les connoiſſances acquiſes de l'Art de guérir, penſe que le point le plus eſſentiel, touchant le trai-

tement de cette maladie, eſt encore ignoré, & qu'il invite à s'en occuper & à faire de nouvelles recherches pour le découvrir, on eſt aſſuré, ſi l'on parvient à mériter un ſuffrage qu'il ne ſauroit donner qu'à la vérité, que ſon travail ne ſera pas perdu, mais que, muni du ſceau illuſtre d'une telle approbation, il ſera reçu du Public avec autant de fruit que d'empreſſement.

La ſeule envie d'être utile à mes ſemblables, m'avoit fait eſſayer ſi je pourrois remplir ſes vues en répondant à la queſtion qu'il avoit propoſée, ſavoir : *Si la petite Vérole étant déclarée, il exiſte un moyen d'énerver l'activité de ſon virus ;* j'étois déterminé à regarder ſa déciſion, ſi elle ne m'étoit pas favorable, comme une preuve aſſurée de mon inſuffiſance. Mais ce Corps, auſſi prudent qu'éclairé, n'ayant point porté de jugement définitif, *pour n'avoir pas trouvé, dans les Mémoires qui lui ont été préſentés, tout ce qu'exige la ſolution d'une queſtion ſi importante* (1), je ne me vois pas abſolument condamné ; & comme

(1) Le prix qui devoit être adjugé en 1776 fut renvoyé à 1778.

le même amour de l'humanité & de la vérité n'a ceſſé de m'animer de plus en plus, il ne m'a pas permis de me rebuter : j'ôſe me remettre ſur les rangs, eſpérant d'ailleurs que deux ans de délai auront pu fournir des occaſions de vérifier mes expériences, & les moyens de s'aſſurer de la vérité de mes principes & des conſéquences que j'en tire.

Accoutumé à me juger auſſi ſévèrement que je pourrois juger les autres, après avoir fait ſur moi-même les retours les plus attentifs, & l'examen le plus rigoureux & le plus impartial de mes opinions, comme ſi elles ne m'appartenoient pas, pour découvrir ſi l'eſprit de ſyſtême ou de ſingularité n'y a rien gliſſé à mon inſçu, elles me paroiſſent toujours ſolidement établies. Je les expoſerai donc de nouveau avec plus de force, s'il m'eſt poſſible, & plus de clarté, après les avoir dépouillées de tout ce qui me paroîtra ſuperflu, & avoir corrigé les mépriſes dans leſquelles je puis être tombé en citant des Auteurs.

Pour découvrir le moyen d'énerver le virus variolique, il en faut connoître la nature autant qu'il eſt poſſible, parce

qu'on ne peut pas oppoſer à une force un agent capable de la balancer, d'en diminuer l'effet ou de le rendre nul, ſans ſavoir en quoi elle conſiſte. Pour parvenir à cette double connoiſſance, la voie la plus ſûre eſt ſans doute l'expérience, & l'obſervation dans le traitement de la maladie, tant celle que nous avons pu faire nous-mêmes, que celle des perſonnes qui nous ont précédés. Mais ſi cette ſource peut fournir des lumieres, il n'eſt pas moins vrai qu'elles luiſent bien foiblement à travers le voile dont les ont enveloppé la diverſité d'opinions, ou plutôt de préjugés ſur la nature de ce virus, & les diverſes méthodes de traitement, preſque toujours établies ſur ces différens préjugés. Les obſervations qui en réſultent ont preſque toujours deux faces, l'une qui ſemble favorable à ces préjugés, & ſous laquelle on les a enviſagées; l'autre, qui leur eſt réellement contraire, mais à laquelle on a fermé les yeux. Il faut donc bien diſtinguer ce qui n'a été vu qu'à travers le verre des préjugés ou des fauſſes opinions, d'avec ce qui ne porte que l'empreinte de la vérité.

Entre pluſieurs opinions ſur le même ſujet, il ne peut y en avoir qu'une qui renferme la vérité, ou qui en approche le plus. C'eſt celle qui n'eſt fondée que ſur des faits, tant hiſtoriques que de pratique, mais des faits qui ſoient de nature à être poſſibles, & avec cela ſi bien avérés, que rien ne puiſſe les contredire ni les faire révoquer en doute. Tout ce que les Auteurs donnent pour des faits inconteſtables, n'a pas ce caractere : ſouvent la prévention ou les apparences leur ont fait prendre & donner pour des faits réels, ce qui n'étoit que de ſimples conjectures. Cependant ces faits ſuppoſés ſervent ſouvent enſuite de principes, qui n'exiſtent pas : les conſéquences qui en découlent ſont erronées & très-pernicieuſes, en ce qu'en faiſant naître des diſputes ſans fin, elles retardent les progrès de l'art ; &, par-là, non-ſeulement on ne délivre pas les hommes de leurs maux, mais on les aggrave.

Ainſi, quoique pour combattre le virus nous ne devions, ſuivant notre tâche, ne le conſidérer qu'en tant qu'il eſt déja développé & en action, nous ſommes cependant obligés de le prendre

de plus loin. Il faut remonter à l'origine de la maladie, la ſuivre dans ſes progrès, ſa propagation ; en conſidérer les phénomenes & les ſymptômes; diſtinguer ceux qui lui ſont eſſentiels (c'eſt-à-dire, qui en conſtituent ſi bien l'eſſence ou la nature, qu'un ſeul ôté, elle ne ſeroit plus la Variole) d'avec ceux qui ne ſont qu'accidentels. Il faut examiner les différentes méthodes de la combattre, & les motifs qu'on a eus de les employer. C'eſt ainſi que nous pourrons parvenir à découvrir la nature du virus variolique, laquelle doit nous conduire, à ſon tour, à découvrir le moyen d'en modérer l'activité, lorſqu'il eſt en action; pourvu, toutefois, que dans cette marche nous ne recueillions, comme nous nous le ſommes propoſé, pour principes de nos ſentimens que des faits que tout le monde avoue, & que nous les diſtinguions de tout ce qui, n'étant que des conjectures, peut être conteſté. Pour faire cette diſtinction, nous ſerons obligés ſouvent de combattre certaines opinions, même des plus généralement reçues, qui nous paroiſſent mettre obſtacle à la connoiſſance que nous cherchons. Comme il

peut arriver que, dans le nombre de ces opinions, il y en aura de quelques Auteurs entre les mains de qui cet Ouvrage ſe trouvera, je les aſſure que je reſpecte & reconnois ſi bien leur mérite, leurs lumieres & leur amour pour la vérité, que j'ai la plus grande confiance qu'ils ne trouveront pas mauvais ce que je me vois forcé de dire, dès que je le crois propre à diſſiper des erreurs funeſtes à l'humanité.

Rechercher la nature du virus variolique, découvrir s'il exiſte un moyen d'en énerver l'activité, lorſqu'il eſt en action; ces deux objets feront la matiere de ce diſcours: ils le diviſent naturellement en deux parties.

PREMIERE PARTIE.

§. I. PRINCIPES fondamentaux.

1. Je commence par poſer pour principes trois faits principaux, que je demande qu'on m'accorde, parce qu'étant le triple fondement ſur lequel porte tout cet édifice, il ne faudroit que lui en ôter un, pour le voir s'écrouler. 1°. La Variole n'a pas toujours exiſté. 2°. Une fois établie dans un pays, elle y a attaqué tous les hommes une ſeule fois dans leur vie. 3°. En général il y a beaucoup de Varioles bénignes & ſans danger, ou, ſi l'on veut, qui ne tuent pas. Il y a des épidémies varioliques, où l'on en voit plus de cette eſpece que de celles qui ſont mortelles (1), & d'autres épidémies où l'on en voit beaucoup de cette derniere eſpece.

2. Je ſais qu'il y a aujourd'hui bien des gens qui ne conviennent pas tout-à-fait

(1) *Quandòque obſervatur Variolas epidemicè graſſari quidem, ſed benignas, omnes ferè indè evadere.* Van-Swiet. Aph. 1382. *Item*, Aph. 1396. *Cùm genuinæ per id temporis fuerint, &c.* Sydenh.

de mon ſecond principe, parce qu'il contrarie leurs opinions particulieres ſur d'autres objets. Mais les raiſons qu'ils en donnent n'étoient ignorées d'aucun des Auteurs qui, malgré cela, n'ont pas laiſſé juſqu'à nous de reconnoître tous la vérité du fait: ils ſavoient, auſſi-bien que nous, qu'il y avoit des hommes qui étoient parvenus à un âge très-avancé, ſans qu'il parût qu'ils euſſent eu la Variole; que quelques autres ſembloient auſſi l'avoir eue plus d'une fois, ſans qu'ils puſſent ſe perſuader, de même que nous, que cela dût faire conteſter ce fait, parce que c'eſt un principe univerſellement reçu, que quelques légeres exceptions, même bien certaines, ne détruiſent pas une regle générale, non plus qu'un phénomene conſtamment obſervé ſur l'univerſalité des hommes, encore moins ſi ces exceptions ſont des plus douteuſes. (Voy. *infrà* VII. 3.)

Sydenham eſt perſuadé qu'il n'y a perſonne abſolument qui ſoit exempt de la Variole, & que perſonne ne l'a plus d'une fois; mais qu'il y en a une eſpece bâtarde qui n'a rien de commun avec la légitime, & qui n'en peut

exempter (1). Van-Swieten fait la deſcription de ces Varioles (Aph. 1381). Hoffmann, Mead, Van-Swieten, en un mot tous les Médecins, ſont du ſentiment de Sydenham.

Si ce fait n'avoit pas toujours été inconteſtablement établi, il le ſeroit devenu de la maniere la plus parfaite, depuis la pratique de l'inoculation; il n'eſt pas encore arrivé que cette opération ait pu donner la Variole à quelqu'un qui l'avoit déja eue, ſoit par ſon moyen, ſoit ſpontanément, ni que ceux qui l'avoient eue par ſon moyen, aient pu la reprendre en couchant même avec des varioleux (2). Il eſt également vrai que l'inoculation donne la Variole à tous ceux qui ne l'ont pas eue; ou ſi quelquefois, ce qui eſt très-rare, elle manque ſur quelqu'un de ceux-là, ce quelqu'un la prend enſuite ou par le même moyen, ou ſpontanément. Ce

(1) *Nemini parcunt, cujuſcumque demùm ætatis is fuerit, niſi priùs hoc morbo laboraverit; neque tamen eximuntur illi quos adulterinum Variolarum genus aliquod, ad hunc morbum nihil attinentium priùs obſederit.* S. 3, cap. 11.

(2) *Quidam ab hoc morbo...* V. *inf.* XXIII. 2.

dernier fait prouve que tous les hommes en ſont ſuſceptibles, & du premier ſe tire la preuve qu'ils ne peuvent l'avoir qu'une fois.

§. II. Epoque de la naiſſance de la Variole.

1. Le plus ancien Auteur, dont nous ayons les Ouvrages, qui traite d'une maladie parfaitement la même que notre Variole, eſt Rhazès. Nous ſavons donc qu'elle régnoit de ſon temps en Perſe, puiſqu'il exerçoit la Médecine à Bagdad; nous ſavons, par le même, qu'elle régnoit en même temps en Egypte & en Eſpagne, puiſqu'il pratiqua enſuite au Caire, & finalement à Cordoue, où il compoſa ſon Traité de la Variole. Le temps où vivoit Rhazès eſt le dixieme ſiecle & le commencement du onzieme. Mais il nous apprend qu'elle étoit plus ancienne, ſans nous rien dire ni du lieu, ni de l'époque de la naiſſance de cette maladie. Il la ſuppoſe même connue de Galien, plus de huit-cents ans avant lui; il eſt ſurpris que cet Auteur n'en parle qu'en paſſant. Premier effet de la prévention relativement à cette maladie: Rhazès ne ſe doutant point que ce puiſſe être une maladie nouvelle, la

croit exiſtante du temps de Galien; en conſéquence il croit que cet Auteur en a dû parler, mais il eſt ſurpris qu'il n'en ait parlé qu'en paſſant. S'il eût été ſans prévention, cette ſurpriſe ſeule lui auroit fait ouvrir les yeux. Un homme comme Galien ne ſe contente pas de nommer ſimplement une maladie auſſi remarquable & auſſi ſinguliere que Rhazès voyoit lui-même que l'étoit la Variole; il en traite en plein. Il faut donc qu'il l'ait fait, ou qu'il n'en ait point parlé du tout, & par conſéquent qu'elle fût inconnue de ſon temps.

Le plus ancien qu'il dit avec plus de certitude en avoir traité, eſt un Aaron, Médecin d'Alexandrie, qui vivoit environ trois-cents ans avant lui; & c'eſt au temps de cet Aaron que nous devons placer l'époque la plus ancienne où l'on ait fait mention de cette maladie, puiſque Rhazès, que nous ſommes aſſurés par ſes écrits l'avoir bien connue, nous aſſûre lui-même qu'Aaron l'avoit décrite ou déſignée par ſes ſymptômes, & en avoit diſtingué les eſpeces: ſeule preuve qu'on puiſſe donner que quelqu'un l'a réellement connue, ce qu'il n'attribue qu'à Aaron. L'époque même de la premiere appari-

tion de cette maladie ne peut ſe placer que quelques années avant ce Médecin, comme nous allons bientôt le voir.

2. Quant aux autres Auteurs antérieurs que Rhazès ou tout autre voudroient nous dire qui l'ont connue, en ne rapportant d'eux que le nom par lequel ils ont cru que ces Auteurs antérieurs avoient déſigné la Variole, nous ne devons pas nous y tenir, parce que nous ſavons que bien des Auteurs ont ſouvent employé les mêmes termes, ſur-tout génériques, pour déſigner des maladies différentes, & qui n'ont entr'elles qu'un rapport fort éloigné; ou quelquefois des termes différens pour déſigner la même maladie, & qu'on peut prendre, dans un Auteur, un terme générique pour le nom propre d'une maladie, comme a fait Rhazès lui-même, lorſqu'il a cru que Galien avoit fait mention de la Variole, n'ayant pas fait attention que les *ecthymata* & *exanthemata* des Grecs n'étoient rien moins que la Variole & la Rougeole; qu'ils n'avoient de commun avec ces maladies que ce qu'a le genre avec les eſpeces qui lui ſont ſubordonnées.

Quand Fernel donne ces noms génériques à ces maladies particulieres,

ce ne peut être que parce qu'il ne connoiſſoit point encore les termes ſpécifiques auxquels depuis on a attaché leurs idées. Mais il ne ſe borne pas là; en faiſant la deſcription de ces maladies par leurs ſymptômes propres & diſtinctifs, il nous montre clairement qu'il fait l'application de ces termes génériques à des eſpeces particulieres; ce qu'on ne peut dire d'Hippocrate, ni de Galien. Une autre conſéquence qu'on peut tirer de ces expreſſions de Fernel, c'eſt que de ſon temps on n'avoit point encore donné à ces maladies de noms particuliers, & que ſi l'on trouve ces noms qu'elles portent aujourd'hui dans des Auteurs antérieurs, c'étoit pour déſigner quelqu'autre maladie, quoiqu'on les ait donnés enſuite particulierement à celles-ci; ou bien il faudroit ſuppoſer que Fernel n'avoit pas plus connoiſſance de ces Auteurs que des termes qu'ils avoient employés, ce qui n'eſt pas vraiſemblable.

3. La Variole exiſtoit donc avant Rhazès, c'eſt un fait. Mais le plus anciennement qu'on puiſſe placer l'époque de ſa naiſſance, eſt au commencement du ſeptieme ſiecle; & l'on eſt aſſuré qu'elle n'exiſtoit pas auparavant, parce

que les Médecins de ces temps antérieurs, qui voyageoient beaucoup pour s'inſtruire, n'auroient pas manqué de l'obſerver, ſinon chez eux, du moins dans les autres pays, & d'en faire mention; ce qu'ils n'ont pas fait.

Celui que nous connoiſſons qui vivoit antérieurement le plus près de cette époque, eſt Alexandre de Tralles, fameux & ſavant Médecin, qui avoit beaucoup voyagé, & qui ſe fixa à Rome vers le milieu du ſixieme ſiecle, dans un temps où il y avoit un grand & libre commerce entre l'Egypte & l'Italie, & qui par conſéquent auroit eu connoiſſance, ou par lui-même, ou ſur le rapport d'autrui, d'une maladie auſſi remarquable, ſi de ſon temps elle eût déja été en Egypte, comme on le croit. Or le ſilence de quelqu'un ſur une choſe qu'il n'auroit pas dû ignorer, ſi elle eût été, & dont il auroit dû parler néceſſairement & par état, s'il l'eût connue, eſt une preuve certaine qu'il ne la connoiſſoit pas, & qu'elle n'exiſtoit pas. Voilà tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ſon ancienneté: cela nous ſuffit, & nous eſt néceſſaire pour l'objet que nous avons à remplir.

§. III. Nous allons examiner ſi cette maladie doit ſa naiſſance à la nature particuliere de quelque pays.

1. C'eſt une grande queſtion de ſavoir dans quel pays ou dans quel climat elle a pris naiſſance. Mais cette queſtion eſt-elle ſi intéreſſante, que de ſa ſolution dépendent la connoiſſance de la véritable cauſe & la cure de la maladie ? Si cela eſt, il faut faire tous ſes efforts pour découvrir ce pays fatal. S'il ne s'agiſſoit que de montrer dans quel pays la maladie a commencé par quelque cauſe accidentelle, cette connoiſſance ſeroit aſſez indifférente, puiſqu'il n'y auroit que cette cauſe accidentelle qui l'a fait naître, qu'il importeroit de découvrir, comme ayant pu arriver dans quelque pays que ce ſoit, & y produire le même effet. Mais l'on demande quel eſt le pays qui, de ſa nature particuliere, a pu enfanter cette maladie. Dans ce ſens, la queſtion a paru intéreſſante à quelques-uns, qui ont entrepris avec chaleur de prouver qu'il exiſte un tel pays, & de le déterminer. Mais comme il a paru aux autres que c'étoit ſans aucun avantage

pour le traitement de la maladie, ils ont regardé la queſtion comme très-indifférente, & ils n'en ont pas même fait mention. Pour nous, nous croyons qu'il importe beaucoup, pour ce que nous avons à dire dans la ſuite, non de découvrir un tel pays, mais de montrer qu'il n'exiſte pas, & que, dans quelque pays que la maladie ait commencé, puiſqu'il falloit qu'elle commençât quelque part, elle pouvoit naître également dans tout autre.

2. On accuſe communément l'Egypte (1) de nous avoir fait ce préſent funeſte, parce que, dit-on, c'eſt un pays mal-ſain de ſa nature, & la pépiniere de tous les maux. Mais combien d'autres pays, combien d'Iſles de l'Aſie & de l'Amérique encore plus mal-ſains, & qui, par cette raiſon, auroient dû la faire naître, & plutôt & plus puiſſamment que l'Egypte, & où ſûrement elle ne s'eſt déclarée que long-temps après qu'elle a été répandue en Eu-

(1) Il y en a qui préferent l'Ethiopie, comme ſi, de cette préférence, il devoit réſulter plus de lumieres pour la connoiſſance de la maladie, & plus d'utilité pour ſon traitement. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que nous dirons de l'Egypte à ce ſujet, pourra s'appliquer à l'Ethiopie.

rope ! C'eſt un pays mal-ſain : mais les maladies qu'il produit, à raiſon de ſon inſalubrité particuliere, doivent y reſter, puiſque la cauſe qui les y produit ne ſe trouve pas ailleurs par la ſuppoſition.

3. Il eſt évident qu'on ne peut attribuer l'origine de cette maladie à un pays plutôt qu'à un autre, non-ſeulement parce qu'on n'en a aucune preuve hiſtorique & de fait, mais encore parce qu'on ne peut la faire ſortir d'Egypte, comme y étant endémique, ou produite par la nature particuliere du pays, que par des ſuppoſitions contradictoires, propres par conſéquent à faire naître une infinité de difficultés, & à nous éloigner de la vérité, bien loin de nous y conduire. En effet, un pays propre par ſa nature particuliere à donner naiſſance & à entretenir une maladie, exclut tout autre pays qui n'eſt pas de la même nature, de la faculté de la faire naître & de l'entretenir ; & dire qu'une maladie endémique, dans un pays qui, par cette ſuppoſition, eſt le ſeul propre, de ſa nature, à la produire, s'eſt répandue dans d'autres pays, c'eſt tranſplanter le climat même de ce pays avec toutes ſes dépendances, &

lui faire changer de place avec les autres.

4. La nature d'un climat ne peut pas plus changer que ſa poſition. Son influence ſur les corps & ſur toutes les productions de la nature, a dû être toujours la même; & le même effet qu'elle a été capable de produire dans un temps, elle a dû le produire dans tout autre. Donc, ſi la Variole étoit endémique en Egypte, non-ſeulement elle n'en auroit pas pu ſortir, mais encore elle y auroit exiſté de tout temps; ce qui eſt encore faux ſuivant l'époque aſſurée de ſa naiſſance, par laquelle il conſte qu'elle n'eſt pas plus ancienne en Egypte qu'en Arabie ou en Perſe (II. 3.)

5. La conſtitution de pluſieurs pays de l'Aſie & de l'Amérique eſt, à un degré même ſupérieur, de la même nature que celle de l'Egypte; & cependant elle n'a pas pu y faire naître par elle-même la Variole, plutôt qu'elle n'a commencé en Egypte, ni en même temps, puiſqu'elle n'y a paru qu'après qu'elle a été répandue en Europe. Par conſéquent cette même conſtitution n'a pas pu, par elle-même, la faire naître en Egypte. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que la conſtitution naturelle de ces pays, de même que

celle de l'Egypte, ne ſont propres qu'à produire des maladies très-différentes de la Variole. Sous quelque forme que ces maladies paroiſſent, elles ont toutes un caractère de putréfaction, de malignité, ou peſtilentiel. En effet, cette conſtitution chaude & humide, à un degré exceſſif, de leur atmoſphere, eſt une conſtitution de putréfaction, ou propre à la produire. Mais la Variole n'a rien, de ſa nature & eſſentiellement, qui approche de ce caractere. Sa nature eſt la même que celle de toute inflammation propre à ſe terminer par la ſuppuration; & la nature ou l'eſſence de toute maladie de putréfaction ou peſtilentielle, ſous quelque forme qu'elle paroiſſe, eſt la même que celle de toute inflammation qui tend à ſe terminer par la gangrene; ce qui met entr'elles la plus grande différence. Que ſi l'on voit quelquefois des Varioles qui ſoient accompagnées de pétéchies noires ou livides, & autres ſymptômes gangréneux, ou dont les puſtules mêmes le deviennent, ce caractere alors ne peut que leur être accidentel, parce que, s'il leur étoit eſſentiel, il n'y en auroit aucune qui ne le portât; de même qu'on n'obſerve aucune maladie peſtilentielle ou maligne

qui ne le porte, ſoit qu'il ſe montre de lui-même extérieurement par les ſignes que nous venons de nommer, ſoit qu'on le découvre intérieurement par d'autres ſignes. Donc la Variole a moins d'analogie avec le climat de l'Egypte qu'avec bien d'autres; donc elle n'a pas pu y naître par la nature propre de ſon climat.

Cependant, dira-t-on, tous les Médecins, ou la plupart, regardent cette maladie comme une peſte. Je n'ai d'autre réponſe à faire à cela, ſinon que je viens de démontrer le contraire. J'ajouterai ſeulement qu'il y a apparence que les premiers qui ont penſé ainſi, ont cru s'appuyer de l'autorité d'Avicenne, qui range cette maladie dans la claſſe des maladies peſtilentielles; mais que la prévention les a empêchés de voir que cet Auteur ne la range ainſi qu'à raiſon de l'épidémie, parce qu'elle eſt ſouvent épidémique comme la peſte; ce qui ne fait, entre l'une & l'autre, qu'un rapport accidentel, & non à raiſon de ſa nature propre, qui eſt très-différente de celle de la peſte.

6. Une maladie qui s'eſt plue & qui ſe plaît encore ſi fort dans tous les

climats où elle s'eſt répandue, de quelque nature qu'ils ſoient; oppoſée même à celle du pays qui l'a vu naître; qui a fait & qui fait encore, dans tous ces climats, autant ou plus de ravages que dans le premier; à la reproduction de laquelle tous ces climats, ſi différens même entr'eux, ſont ſi favorables, peut-on dire que ſa premiere apparition eſt l'effet de la nature propre d'un climat particulier? N'eſt-ce pas plutôt une preuve évidente que, dans quelque pays qu'elle ait commencé, elle pouvoit également commencer dans d'autres d'une nature toute différente, comme elle y eſt encore reproduite aujourd'hui, & qu'il faut chercher la cauſe de ſa premiere apparition dans le monde, dans quelqu'autre ſource que la nature d'un climat particulier?

7. Toutes ces raiſons tirent une nouvelle force de la nature particuliere de la Variole. Peut-il y avoir un climat ayant le pouvoir de produire, excluſivement à tout autre, telle maladie qu'on voudra, qui ait celui de lui imprimer en même temps ce caractere diſtinctif, cette propriété particuliere à elle ſeule, d'attaquer tous les hommes,

&

& de ne les attaquer qu'une fois, & qui ait encore celui d'envoyer cette maladie ſinguliere, qu'il a eu ſeul le privilége de produire, dans tous les coins du monde, dans les climats qui lui ſont le plus oppoſés ? Que l'eſprit le plus ſubtil, le plus inventif, ſuppoſe, imagine, invente tout ce dont il eſt capable, il ne pourra jamais donner des raiſons ſatisfaiſantes de ce phénomene, le plus ſingulier de la Nature, qu'en en plaçant la ſource dans le fond même de la nature humaine, habitante de tous les pays du monde, indépendamment de tout climat particulier.

§. IV. Pour rendre raiſon de cette expatriation d'une maladie, qui, née ſpontanément & néceſſairement en Egypte par la force de ſon climat, n'auroit pas dû naturellement en ſortir, on a recours à la contagion. Mais ce moyen, au-lieu de réſoudre les difficultés, ne fait que les éluder & en entraîner de nouvelles.

1. Il détruit l'idée qu'on a d'une maladie endémique ; il lui eſt contradictoire. La contagion, dans ce cas-ci, eſt le tranſport d'une maladie, qui, de ſa

nature, ne peut pas ſe tranſporter; ſi elle a lieu, la maladie n'eſt donc pas endémique; & ſi celle-ci eſt véritablement endémique, le tranſport n'en peut pas réuſſir. C'eſt une plante qui ne peut naître & ſe multiplier que dans le climat qui lui eſt propre, ou tout au plus dans ceux qui en approchent beaucoup. On la tranſportera dans un climat d'une température oppoſée; cette température & le terrein le mieux travaillé, le mieux préparé, dans lequel on la tranſplantera, lui ſeront contraires: elle pourra réſiſter quelque temps, à force de ſoins; mais elle languira, ne s'y multipliera pas, & périra à la fin. Conçoit-on qu'une contagion, quelle qu'on veuille la ſuppoſer, ait le pouvoir d'entretenir & de propager une maladie, dans des climats d'une température oppoſée à celle du pays qu'on a déja ſuppoſé être le ſeul propre, de ſa nature, à lui donner naiſſance & à l'entretenir?

2. En ſoutenant que la Variole, endémique en Egypte, y exiſtant par conſéquent de toute ancienneté, a été portée, par le moyen de la contagion, dans des climats ſi différens, que peut-

on répondre à cette queſtion de fait ? Comment eſt-ce que, pour l'en faire ſortir & la répandre par-tout, la contagion a attendu au ſeptieme ou huitieme ſiecle ? On aura beau dire que c'eſt dans ce temps que le commerce fut établi, ou le plus établi entre l'Egypte, l'Arabie & les parties de l'Europe les plus voiſines (1), cela n'exclut pas entiérement tout commerce antérieur. Il ne le falloit pas ſi grand pour une contagion auſſi puiſſante qu'on eſt obligé, quand l'occaſion le demande, de ſuppoſer celle-ci. Une ſeule perſonne ſuffiſoit pour la porter dans d'autres climats, & l'y faire multiplier à l'infini, par la même raiſon qu'on veut qu'une ſeule perſonne ait ſuffi depuis pour la tranſporter d'Europe, dans les autres parties du monde, & l'y faire dévaſter tout-

(1) L'Hiſtoire nous apprend que de tout temps l'Egypte a été en grand commerce avec les pays voiſins. Peut-être eſt-ce pour éluder cette difficulté, qu'il y en a qui aiment mieux la faire ſortir de l'Ethiopie. Mais enfin les Ethiopiens communiquoient tout au moins, & juſqu'à un certain point, avec les Egyptiens ; ceux-ci avec leurs voiſins, & ainſi de proche en proche.

d'un-coup des régions entieres. Eſt-ce qu'elle ſeroit devenue plus contagieuſe depuis la conquéte de l'Egypte par les ſucceſſeurs de Mahomet, qu'elle ne l'étoit auparavant ? ou bien eſt-ce que les pays où elle a été tranſportée ſont devenus, depuis cette époque, plus propres à la recevoir & à l'entretenir ? On voit le peu de fondement qu'auroit une telle prétention. La maladie n'a pu changer de nature, ni les climats non plus ; & ſi avant cette époque, ſuppoſée en Egypte, elle n'en avoit pas pu ſortir par contagion, malgré les moyens qu'elle en avoit, auſſi faciles que ceux qu'on prétend lui avoir été fournis depuis, ces derniers n'auroient pas pu l'en faire mieux ſortir. Un ſeul mot leve toutes ces difficultés ; c'eſt qu'elle n'exiſtoit pas plus en Egypte qu'ailleurs, avant l'époque de Mahomet.

3. Sydenham avoit vu ſans doute ces contradictions, lorſque, ne croyant pas la contagion ſuffiſante pour la propagation de la Variole dans des climats ſi différens de celui où l'on en ſuppoſoit le dépôt, & encore dans un temps plutôt que dans un autre, il appelle au ſecours de ce moyen (ſuppoſé qu'il l'ait

cru) des révolutions arrivées dans les entrailles de la terre, & communiquées à l'atmoſphere. Mais alors ce ſeroit multiplier les cauſes ſans néceſſité, & en même temps ſuppléer à l'inſuffiſance d'une ſuppoſition par une autre ſuppoſition. Ces révolutions, ſi elles étoient auſſi réelles qu'elles ſont ſuppoſées, ſuffiroient pour faire naître la maladie dans tous les pays, ſans avoir beſoin du ſecours de la contagion pour la faire venir d'Egypte.

§. V. Nous avons fait voir que c'eſt une maladie nouvelle, & que l'époque de ſa naiſſance ne peut pas remonter au-delà du ſeptieme ſiecle (II.); qu'il n'y a rien d'aſſuré ſur le pays particulier qui la lui a donnée, l'Egypte n'ayant rien par elle-même qui lui en mérite la préférence (III. IV). Nous allons nous occuper de ſon empire ſur toute la nature humaine: empire ſi étrange & ſi abſolu, qu'il ſemble qu'elle auroit dû l'avoir exercé de tout temps, difficile par conſéquent à concilier avec ſa nouveauté; & cette difficulté a ſans doute paru aſſez grande, pour que, n'ayant jamais oſé tenter de la réſoudre, on

l'ait éludée, en traitant de cette maladie ſans s'arrêter à ſes propriétés les plus frappantes & les plus extraordinaires.

1. Il n'y a cependant que l'enſemble de ce qui n'appartient qu'à une maladie, qui lui eſt le plus particulier & le plus étranger à tout autre, qui puiſſe nous conduire ſûrement à la connoiſſance de ſa nature particuliere. Ainſi, tant que l'on comptera pour rien cette propriété dépendante de la nature propre de cette maladie, puiſqu'elle eſt particuliere à elle ſeule, *d'attaquer tous les hommes une ſeule fois dans leur vie*, & qu'on ne déterminera pas d'une maniere qui ne puiſſe être contredite, la cauſe de ce changement qui garantit pour toujours de cette maladie ceux qui l'ont déja eue; au-lieu de l'éluder, comme on a fait, on ne pourra jamais rien établir de certain ſur ſa nature, ſa cauſe, ſes phénomènes, & ſur ſon traitement. Et tout ce qu'on en dira, ne portant ſur aucun fondement ſolide, ſera ſujet à une infinité de contradictions, d'erreurs; diſons même, à des abſurdités.

D'où peut donc provenir cette propriété, la plus ſinguliere, la plus diſ-

tinctive & la plus ſpécifique de la Variole, *d'attaquer tous les hommes, & de ne les attaquer qu'une fois?* Elle avoit frappé les premiers Obſervateurs de cette maladie, & ils en vouloient découvrir la ſource. Le premier raiſonnement qu'ils firent la leur montra d'abord évidemment dans une cauſe quelconque commune à tous les hommes, laquelle produiſoit toujours ſon effet, mais qui, une fois diſſipée, ne ſe renouvelloit plus pour pouvoir le reproduire.

2. C'eſt une choſe digne de remarque, que nos anciens & les premiers qui ont écrit ſur les maladies, aient raiſonné plus juſte ſur leur nature ou leur eſſence, que ceux qui ſont venus après, quoique les premiers ſoient tombés dans des erreurs évidentes, en étendant leurs raiſonnemens ſur ce qui commençoit d'être accidentel ou moins eſſentiel à ces maladies. C'eſt que leurs premiers raiſonnemens portoient ſur de vrais principes, & leurs erreurs conſiſtoient enſuite dans l'application qu'ils en faiſoient, par exemple, à des cauſes particulieres: application qui, quoique fauſſe, puiſque ces cauſes particulieres n'exiſtoient pas, ne pouvoit porter

atteinte aux principes. Et nous, en découvrant le faux de cette application, je veux dire en découvrant que ces cauſes particulieres n'exiſtoient pas, nous avons en même temps, par un raiſonnement encore plus faux, rejetté les principes.

3. Rendons la choſe plus claire par des exemples. Rhazès & Avicenne voyant une maladie qui attaque tous les hommes une fois ſeulement dans la vie, concluoient qu'elle devoit être l'effet d'une cauſe commune que tous les hommes portoient en naiſſant, parce qu'il n'y a qu'une telle cauſe qui puiſſe produire un pareil effet (1). Juſques-là ils raiſonnoient juſte; mais quand ils voulurent aſſigner plus particulierement cette cauſe, & dire en quoi elle conſiſtoit, ils ſe tromperent. Que ſi on leur eût fait appercevoir leur erreur, qu'on eût dit à Rhazès: Cette ébullition, cette fermentation dépuratoire du ſang, ſemblable à celle du moût lorſqu'il ſe change

(1) *Eamque ſententiam ex eo potiſſimùm confirmant, quòd ferè omnibus ſemel in vitâ eveniant, eoſque ſolùm invadant, qui eâ labe non ſunt repurgati.* Perdult. de Exanthem.

en vin parfait, ne devroit arriver que dans le paſſage de l'enfance à la puberté, de l'enfant à l'homme fait. Cependant la Variole attaque plus d'enfans avant cet âge, qu'à cet âge ; pluſieurs après, & encore un certain nombre d'hommes dans un âge avancé. Ainſi la maladie ne peut pas être l'effet d'une telle cauſe. Qu'on eût dit également à Avicenne : Le ſang menſtruel n'eſt pas plus corrompu que la maſſe qui le fournit, & il n'en reſte point dans la matrice lors de la conception ; ou, ſi cela pouvoit arriver, ce ne pourroit être que très-rarement, & ne ſauroit être la cauſe d'une maladie dont perſonne n'eſt exempt. Ils auroient répondu : Il ſe peut que nous nous trompions en aſſignant ces cauſes en particulier ; mais cela ne ſauroit nous faire départir de nos principes, ni vous autoriſer à les rejetter, parce qu'ils ſont fondés ſur des faits certains ; & comme il faut que nous donnions à la maladie une cauſe qui s'accorde avec ces faits, nous donnons celle que nous croyons remplir cet objet. Faites-nous-en connoître une autre que rien ne puiſſe contredire d'ailleurs ; nous ſommes prêts à l'adopter, pourvu

qu'elle ait les conditions que nous demandons, qu'elle ſoit commune à tous les hommes, que tous les hommes la portent en naiſſant, parce que la maladie doit néceſſairement dépendre d'une telle cauſe.

4. On ne l'a pas encore donnée; on s'eſt contenté de faire voir l'inſuffiſance de celle de ces premiers Auteurs, & dans toutes les théories de la Variole, on n'a plus compté pour rien cette propriété particuliere à cette ſeule maladie, d'attaquer tous les hommes une ſeule fois dans leur vie; ou lorſqu'elle a embarraſſé, on a pris le parti le plus court, qui eſt de la nier. Il eſt encore plus étonnant que les plus célebres Médecins l'aient reconnue, & qu'ils n'aient pas cherché la raiſon d'une telle ſingularité. Ils s'en ſont même écartés ſi fort, qu'ils ont donné à la maladie des cauſes qui n'ont aucun rapport à cette propriété, qui lui ſont même oppoſées ou incompatibles avec elle.

§. VI. Nous tâcherons d'en donner une qui ait les conditions (V. 3.) que demandoient Rhazès & Avicenne, & qui, avec cela, ſoit ſi bien fondée ſur

la nature de l'homme, que rien ne puiſſe la contredire. Que ſi on ne la trouve pas encore ſatisfaiſante, nous ferons la même réponſe.

1. Il n'y a dans la nature aucune cauſe externe qui puiſſe avoir cette propriété d'agir ſur tous les hommes une fois dans leur vie, & dans la ſuite de ne plus agir ſur ceux qui l'ont déja éprouvée. Il n'y a point de contagion, point d'épidémie qui aient cette propriété. Quel eſt le virus externe ſenſible & bien conſtaté, ou dont l'introduction tombe ſous les ſens, qui ne produiſe pas ſon effet toutes les fois qu'il ſera introduit dans le corps, quand même le ſujet auroit eu le bonheur d'en avoir été délivré précédemment; & ſi une fievre maligne épidémique, une dyſſenterie épidémique, en un mot, quelque maladie épidémique que ce ſoit, revenoient auſſi ſouvent que l'épidémie variolique, ceux que ces maladies auroient déja affligés, ſeroient-ils les ſeuls privilégiés pour en être à couvert? Je crois tout le contraire, par l'expérience qu'on a qu'une maladie quelconque, bien loin de détruire dans

un ſujet la diſpoſition à la même maladie, la laiſſe plus ou moins, ou l'augmente s'il l'avoit déja.

2. En reconnoiſſant cette propriété particuliere à cette ſeule maladie, quoiqu'elle n'ait pas toujours exiſté, il n'eſt donc pas poſſible de ne pas l'attribuer à une cauſe que tous les hommes portent en eux-mêmes. Et comme il y en a beaucoup qui la prennent ſpontanément, je veux dire hors du temps d'épidémie, & ſans pouvoir raiſonnablement l'attribuer à aucune eſpece de contagion, on eſt fondé à ſoutenir qu'ils ne ſubiroient pas moins tous le même ſort, quand il n'y auroit ni épidémie, ni contagion. Mais ce qui donne à la preuve de ce virus préexiſtant la plus grande évidence & la plus grande certitude, c'eſt qu'une fois diſſipé il ne peut plus ſe reproduire, & que le ſujet qui a une fois eſſayé ſon action, ne peut plus reprendre la maladie, à quelques cauſes occaſionnelles qu'il ſe trouve expoſé, même les plus propres à le remettre en action & à déterminer la maladie, comme les plus fortes épidémies, la communication intime avec les malades, & même l'inſertion du pus

variolique. Je tiens de-là ſon exiſtence démontrée, parce qu'il n'y a qu'un tel virus d'où puiſſe dépendre une telle particularité, qu'une cauſe matérielle commune à tous les hommes, qui ſe détruit ou s'expulſe du corps une fois pour ne plus s'y reproduire.

3. Comme il n'y a point de cauſe qui, agiſſant extérieurement, puiſſe produire immédiatement & par elle-même une telle maladie, il n'y a point non plus d'agent externe qui puiſſe engendrer dans le corps de tous les hommes une telle matiere, cauſe immédiate de la maladie : matiere qui doit être dans tous de la même nature, malgré la différence & l'oppoſition de leur maniere de vivre, & celle des climats qu'ils habitent. D'ailleurs les mêmes raiſons qui démontrent qu'il n'y a point de cauſe externe qui puiſſe produire immédiatement cette maladie, démontrent auſſi qu'il n'y en a point qui puiſſe engendrer la matiere interne qui en eſt la cauſe immédiate, parce qu'il n'y en a point qui, capable une fois de la produire, ne le fût encore toutes les fois qu'elle agiroit ſur les mêmes ſujets qui l'auroient éprouvée, en agiſſant

ſur ceux qui ne l'auroient pas éprouvée, comme il arrive à l'égard de toutes les autres maladies.

C'eſt donc une matiere dont la formation eſt attachée néceſſairement à la nature humaine, & que tout homme par conſéquent doit porter en naiſſant. Auſſi voyons-nous que c'eſt dans l'enfance qu'elle produit ſon effet le plus fréquemment, ſouvent peu après la naiſſance, & quelquefois même dans le ſein de la mere.

§. VII. On attaque ce virus inné par des objections qui ne peuvent tenir contre les plus ſimples raiſonnemens.

1. Quelques Auteurs modernes ne pouvant concilier un virus inné, qui devroit ce ſemble avoir toujours exiſté, avec la nouveauté de la maladie, comme ſi ce virus inné avoit dû la produire de tout temps, ont pris le parti de le nier. Mais alors ne pouvant plus rendre raiſon de ce phénomene particulier à cette maladie, d'attaquer tous les hommes une ſeule fois dans leur vie, & parce qu'en même temps il démontre l'exiſtence de ce virus, ils ont encore pris celui de nier le phénomene; c'eſt-

à-dire qu'ils ont été forcés de nier un fait reconnu de tout le monde, parce qu'ils avoient de la peine à comprendre comment la ſeule cauſe capable de le produire, pouvoit exiſter ſans l'avoir toujours produit: comme ſi un principe une fois établi ſur un fait inconteſtable, la conſéquence qui en ſuit néceſſairement étoit moins vraie, ſavoir qu'il faut qu'il dépende d'un virus inné, (V. 3.) quand même on ne comprendroit pas comment ce virus inné a pu ne pas produire toujours la même maladie, puiſque ce phénomene inconteſtable ſuffit pour en démontrer l'exiſtence.

2. Cependant ce *comment* n'étoit pas difficile à deviner, par la connoiſſance qu'on a de la marche de la nature dans une infinité de cas de pathologie. Je conçois qu'un virus inné, néceſſairement attaché à la nature humaine, a produit dans un temps une maladie que, juſques-là, il n'avoit pu produire, comme je conçois qu'une même cauſe ordinaire de maladie ne produit pas toujours la même maladie, ou le même phénomene, ou qu'elle ne ſe porte pas toujours ſur la même partie. On obſerve

journellement qu'une même cauſe interne, capable de produire dans le corps du déſordre en général, ne produit tel ou tel déſordre en particulier, ou n'affecte telle ou telle partie, que ſuivant qu'elle y eſt déterminée par quelque autre cauſe. Dans la même maladie ne voit-on pas ſouvent la matiere morbifique ſe porter d'abord à la poitrine & y produire la pleuréſie ou la péripneumonie ; quitter cette partie & ſe porter à la tête, en y excitant une inflammation frénétique, ou ſur les inteſtins, pour y cauſer la dyſſenterie ; enfin abandonner le dedans & ſe porter au dehors, en y produiſant des phlegmons, des bubons, des charbons, &c. ? Répugne-t-il que ce qui arrive aux particuliers dans le cours d'une maladie, ait pu arriver à tout le genre humain dans l'intervalle de milliers d'années ? en un mot, que la même cauſe morbifique commune à tous les hommes ait ſuivi, pendant un grand nombre de ſiecles, une route différente de celle qu'elle a priſe dans la ſuite ? que pendant les premiers temps, après avoir cauſé dans la machine quelque trouble plus ou moins léger, elle ſe ſoit portée

vers quelque couloir pour ſortir du corps, & qu'enſuite, par des changemens arrivés dans tous les hommes, ou à la fois, ou ſucceſſivement, elle ait changé de route & ſe ſoit portée à la peau ?.

3. Quand, dans le cas dont il s'agit, on veut ſincerement ſe dépouiller de toute partialité, & ne s'attacher qu'à la recherche de la vérité, on conſidere la Variole en grand, ſous l'idée qui en embraſſe la totalité, l'univerſalité, & l'on ne vétille pas ſur des particularités ſemées à des diſtances immenſes, dans cette univerſalité, comme des points imperceptibles. Pour appercevoir quelque tache dans le ſoleil, ſeroit-on fondé à dire qu'il n'eſt pas lumineux ? Quand même il ſeroit vrai qu'un dix-millieme des hommes auroit la Variole plus d'une fois (ce qui eſt fort douteux, & même faux, ſuivant Sydenham & bien d'autres), ſeroit-ce une raiſon de dire en général qu'elle ſe prend pluſieurs fois comme une autre maladie, ſur-tout lorſqu'on voit ce nombre immenſément plus grand, ne pouvoir la reprendre, à quelques cauſes qu'ils ſe trouvent expoſés, des plus capables même de la pro-

curer ? Cela me fait voir qu'elle dépend d'une matiere qu'aucune cauſe externe ne peut produire ; par conſéquent qu'il faut qu'elle ſoit engendrée dans l'homme, indépendamment de toute cauſe externe ; par conſéquent qu'elle le ſoit dans tous, parce que ce qui ne peut venir de cauſe externe doit néceſſairement venir de la nature même de l'homme ; par conſéquent qu'elle le ſoit par quelque cauſe commune à tous, & finalement qu'elle le ſoit dès avant la naiſſance, parce qu'il n'y a que cet état qui leur ſoit commun à tous.

§. VIII. Mais ce virus inné, depuis quand & comment s'eſt-il formé ?

1. Dès que ſon exiſtence actuelle eſt démontrée par le fait (VI.), l'incertitude où l'on pourroit être ſur le temps de ſa premiere formation, & ſur le *comment*, ne ſauroit être capable de la faire révoquer en doute, non plus que la difficulté d'expliquer comment il n'a pas toujours produit le même effet, & comment il eſt parvenu à le produire, & celle d'expliquer ſon inaction pendant plus ou moins de temps dans chaque ſujet, & enſuite ſon dévelop-

pement. Nous n'avons beſoin que d'être aſſurés de ſon exiſtence, & nous pourrions nous diſpenſer d'entrer dans toutes ces explications. Cependant, comme nous en avons qui nous paroiſſent plus ſatisfaiſantes que tout ce qu'on en a dit, nous les expoſerons, ſans que tout cela puiſſe nous faire ſoupçonner d'eſprit de ſyſtême, dont nous ſommes fort éloignés. Il ſuffit, pour être exempt de ce ſoupçon, de ne fonder immédiatement les preuves de l'objet qu'on ſe propoſe, que ſur des faits ou des phénomenes généralement reconnus, comme nous faiſons. Mais ſi on a de la peine à concilier ces phénomenes, quoiqu'avoués; ſi l'on ne comprend pas aſſez la marche de la nature dans leur production, on peut, pour applanir ces difficultés, n'employer que des probabilités tirées, par analogie, de phénomenes étrangers, également avoués, & qui ne ſoient contredits par aucun autre phénomene.

2. Nous commencerons par aſſigner la ſource du virus, & nous l'établirons par analogie ſur un phénomene très-connu : moyen le plus ſûr, & ſouvent employé, ſur-tout en Médecine, pour

découvrir la nature des choſes, au défaut de faits propres, qui la démontrent directement.

Une choſe qui ne varie point comme varie tout ce qui dépend de cauſe externe, qui eſt la même pour tous les hommes, eſſentiellement attachée à la condition humaine, c'eſt le ſéjour que fait l'enfant dans le ſein de ſa mere, avec tout ce qu'il y doit néceſſairement éprouver. C'eſt-là qu'il doit puiſer le virus, le levain ou le germe d'une maladie commune à tous les hommes.

Que ce germe ne ſe ſoit formé que dans le temps qu'on a commencé de lui voir produire ſon effet par des révolutions arrivées dans l'économie humaine, ou qu'il ait exiſté long-temps auparavant, & même de tout temps, & que ces révolutions n'aient fait que le déterminer à ſe porter à l'habitude du corps, c'eſt ce qu'on eſt libre de croire, parce que cela eſt indifférent pour ce que nous avons deſſein d'établir.

3. Il nous ſuffit de dire, quant à préſent, que c'eſt une matiere engendrée dans chaque individu, pendant ſon ſéjour dans le ſein de ſa mere : matiere qui ne lui eſt point communiquée toute

formée, ni comme virus, ni comme autre cauſe morbifique; comme virus, parce que le plus ſouvent ayant déja eu la Variole, & n'en portant plus le germe, la mere ne peut pas plus le communiquer à ſon fruit, qu'elle ne peut le communiquer à tout autre; comme autre cauſe morbifique, parce que tout ce qui paſſe de la mere ſaine à l'enfant, eſt ce qu'elle a de plus pur. Ainſi ce n'eſt point un reſte de ſang menſtruel corrompu, comme le croyoit Avicenne, parce que le ſang menſtruel ne differe en rien du reſte de la maſſe, lorſqu'il s'en ſépare; ni même en ſortant de la matrice, à moins que, par quelque cauſe contre nature, il n'y ſéjourne plus qu'il ne faut, & parce que, dans la ſuppoſition même que dans le temps de la conception il ſe trouvât encore dans la matrice un reſte de ce ſang, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ce ne pourroit être que dans quelques cas très-rares; & il s'agit ici d'un levain commun à tous les hommes. Il faut donc qu'il ſe forme dans le corps du fœtus, indépendamment d'aucune diſpoſition de la mere.

Il eſt de fait qu'il s'y forme une

matiere connue ſous le nom de *meconium*, très-nuiſible au nouveau-né, juſqu'à ce qu'elle ſoit expulſée par les forces de la nature, ou toutes ſeules, ou aidées de ſecours étrangers. Pourquoi ne s'y formeroit-il pas également une matiere qui, incapable de nuire d'abord & d'exciter la nature à l'expulſer, deviendroit pourtant dans la ſuite, plutôt ou plus tard, capable de produire une maladie conſtamment la même dans tous les hommes, parce que cette cauſe ſeroit dans tous de la même nature, puiſque d'ailleurs la cauſe d'une telle maladie ne peut s'engendrer que dans le ſein de la mere?

§. IX. Nous pouvons ſuppoſer que c'eſt une portion du meconium, d'autant mieux que, de quelque façon qu'on veuille l'y faire engendrer, tout ce que nous en dirons pourra s'y appliquer.

1. Nous diſons donc qu'une portion de cette matiere nuiſible, depuis qu'elle a commencé de ſe former, juſqu'à la naiſſance de l'enfant, a eu le temps de pénétrer dans le tiſſu de l'eſtomac, des inteſtins, des glandes, de celles même

du méſentere; que cette portion, quoiqu'alors aſſez déliée pour y pénétrer, étant d'une nature à devenir extrêmement tenace & glutineuſe, s'eſt attachée aſſez fortement aux petits conduits qui l'ont reçue, pour y reſter juſqu'à ce qu'il ſurvienne quelque cauſe capable de l'en détacher.

2. La raiſon de croire que c'eſt une portion du meconium reſtée dans le tiſſu des inteſtins, & même du méſentere, eſt fondée ſur la nature même du meconium, & ſur celle des parties qui le contiennent. C'eſt une matiere extrêmement tenace, qui adhere fortement aux parois des inteſtins, & dont les taches ſur les linges, preſque indélébiles (1), prouvent que la portion la plus fine & la plus déliée pénetre également dans le tiſſu des inteſtins perméables par l'orifice des vaiſſeaux lymphatiques, & leur poroſité, & qu'elle s'y attache de même fortement.

3. Il n'y a qu'une telle cauſe qui

(1) *Tantam enim habet tenacitatem, ut difficulter à natibus & femoribus ablui poſſit, & lintea inficiat maculis quæ difficulter eluuntur.* Van-Swiet. Aph. 1344.

puiſſe, comme on le verra, concilier deux faits qui paroiſſent ſe contredire; ſavoir une maladie qui, attaquant tous les hommes une ſeule fois dans leur vie, ſemble inſéparable de la condition humaine, & qui cependant n'a pas toujours exiſté. Outre cette qualité, la plus eſſentielle, cette cauſe explique, avec clarté & ſimplicité, les phénomenes relatifs à la Variole; elle réſout toutes les difficultés qu'entraînent & ne peuvent réſoudre les ſyſtêmes qu'on a imaginés au ſujet de cette maladie; enfin elle a une ſource réelle & reconnue de tout le monde. Ce n'eſt point la fermentation vineuſe de Rhazès, qui ne ſauroit avoir lieu que dans un âge déterminé; ni le ſang menſtruel, imaginé par Avicenne, qui ne peut être vicié, ni ſe trouver dans la matrice lors de la conception; ni des révolutions arrivées dans les entrailles de la terre, ſuppoſées par Sydenham, qui, ſans compter qu'elles n'ont pas l'apparence même de réalité, ne ſauroient rendre raiſon d'aucun des phénomenes que préſente la Variole, ſur-tout d'où vient qu'elle n'attaque qu'une fois. Ce n'eſt pas un virus contagieux, qui, outre qu'on a de la peine

à

à comprendre comment tous les hommes le reçoivent, malgré les très-grandes distances des temps & des lieux, qu'on est souvent obligé de lui faire franchir pour les aller surprendre, laissera toujours tout au moins dans l'impossibilité de dire la raison pourquoi il n'agit plus sur ceux qui ont déja eu la maladie. C'est une cause, en un mot, à laquelle il ne manque rien pour être la véritable.

§. X. 1. Cette matiere n'a pas toujours produit la Variole (1), soit qu'il ait été un temps où la matiere totale du meconium fût incapable de produire aucun dérangement dans le tendre corps de l'enfant; soit que cette portion restée dans la substance des intestins, s'évacuât ensuite par la voie des selles sans causer aucun accident sensible. Mais

(1) Ni avant elle aucune maladie particuliere & déterminée, puisque les Médecins antérieurs à l'époque de la Variole, ne font mention non plus d'aucune autre maladie qui attaquât tous les hommes une seule fois dans leur vie, comme elle auroit dû faire, si elle avoit eu la même cause que la Variole, & que celle-ci l'eût remplacée.

il eſt arrivé par la ſuite des temps, dans la machine humaine, des changemens qui ont forcé cette matiere à s'introduire dans les voies de la circulation, où elle a excité du trouble, & le mouvement naturel qui en réſulte pour expulſer la matiere nuiſible qui le produit; & comme l'effet aſſez ordinaire de ce mouvement dépuratoire eſt de pouſſer à l'habitude du corps, elle y a produit de petits engorgemens inflammatoires, dans différens points, & en plus ou moins grand nombre, ſuivant la quantité de cette matiere, ou plutôt, comme nous le verrons, ſuivant le plus ou moins d'humeurs hétérogenes qui, dans ce moment, ont pu ſe trouver dans le corps.

2. On ne peut pas dire que ce ſoit gratuitement que j'admets ces deux cauſes, comme ſi quelques révolutions ſurvenues dans le genre humain ne ſuffiſoient pas pour produire une maladie nouvelle générale, parce qu'il ne s'agit pas ſeulement d'une maladie nouvelle & dont perſonne n'eſt exempt, mais d'une maladie qui, outre cela, n'attaque qu'une fois le même ſujet; & qu'une telle maladie doit néceſſairement avoir

une cauſe matérielle interne, qui, une fois détruite, ne puiſſe plus ſe renouveller; cauſe qui, avec cela, eſt commune à tous les hommes, & qui par conſéquent doit leur être innée (VI. 3. VII. 3.); & tout cela ſans excluſion d'autres cauſes externes & accidentelles, qui ont dû néceſſairement ſe joindre à la premiere pour lui faire produire, ſur tous les hommes, une maladie nouvelle; ſans excluſion encore des autres cauſes externes & occaſionnelles qui la déterminent tous les jours ſur chaque ſujet. Cela eſt conforme aux véritables regles de la pathologie, qui reconnoît, dans quelque maladie que ce ſoit, pluſieurs cauſes qui, coucourant enſemble ſous différens rapports, forment la cauſe complette, néceſſaire pour ne produire qu'un ſeul effet; de façon qu'une de ces cauſes changée ou retranchée, ce n'eſt plus le même effet ou la même maladie qui en réſulte.

§. XI. Ayant une fois pris cette route dans les premiers qui furent attaqués de la maladie, le virus l'a enſuite conſtamment ſuivie dans leurs deſcendans; & c'eſt de-là que la Variole

a pris ces caracteres qui la diſtinguent ſi ſinguliérement de toute autre maladie, & qui ne peuvent dépendre que des cauſes que nous lui aſſignons. Reſte donc à faire voir comment il a dû continuer de ſuivre cette route, & de produire dans tous les hommes la même maladie, dès qu'il ſeroit mis en action par les forces de la nature, ou toutes ſeules, ou aidées par des cauſes occaſionnelles.

1. Pour cela, nous n'aurons non plus recours à aucune ſuppoſition, mais nous nous appuierons d'un fait naturel & conſtant. Tous les hommes tranſmettent à leurs enfans quelque choſe de leur organiſation, ſans parler de la diſpoſition qu'on voit ſouvent dans les enfans aux mêmes maladies que leurs parens; ſans parler de ces reſſemblances parfaites qu'on voit quelquefois entre les uns & les autres. Il n'y a perſonne qui n'ait quelque choſe de ſon père ou de ſa mere, ou des deux à la fois, ou de ſon aïeul ou aïeule, ſoit dans l'enſemble ou dans quelques-uns de ſes traits, ſoit dans le ton de voix, dans la diſpoſition des membres: ce qui paroît à la

démarche, &c. ou dans les penchants naturels, &c. Or cette route du levain une fois frayée dans le premier qui a eu la maladie, a fait dans lui une diſpoſition organique qui s'eſt tranſmiſe de pere en fils (1). Et le levain, dès la ſeconde fois qu'il s'eſt détaché & mis en mouvement par quelque cauſe occaſionnelle dans le fils, a trouvé plus de facilité à paſſer dans les voies de la circulation que dans le canal inteſtinal, & à produire les mêmes phénomenes que la premiere fois dans le pere; & c'eſt tout ce que les parens peuvent tranſmettre aux enfans pour concourir à produire en eux la maladie, & non la cauſe matérielle ou le virus qui ſe forme ſans aucune communication de leur part.

2. Au reſte, il ne faut pas croire qu'il y ait eu beaucoup à faire pour produire la premiere fois cette révolution, ni pour faciliter la tranſmiſſion de la premiere diſpoſition organique; il a ſuffi qu'il ſoit arrivé, dans les con-

(1) On a des exemples de tranſmiſſions héréditaires d'organiſation factice, qui ſe perpétuent dans les deſcendans.

duits lymphatiques des inteſtins & du méſentere, quelque changement qui ait donné à ce levain, contenu dans leur tiſſu, plus de facilité à paſſer dans les voies de la circulation que dans celles des inteſtins. Il arrive journellement des phénomenes analogues à cette révolution que nous croyons s'être faite, leſquels, encore plus oppoſés au cours de la nature, nous paroîtroient, ſi nous n'y étions pas accoutumés, bien plus ſurprenans que celui dont il s'agit. Bien des cauſes, entr'autres une paſſion forte, ſuppriment la ſecrétion ou le cours de la bile, & la font refluer dans le ſang; les urines, les ſueurs, les ſuppurations ſe ſuppriment, & ces humeurs rentrent dans la maſſe du ſang, quelquefois même celles qui devoient ſortir par la voie des ſelles. Or des humeurs qui ſont actuellement dans leur marche naturelle, dans laquelle tout les favoriſe, changer tout-d'un-coup de route; cela eſt bien plus fort & demande une cauſe bien plus active, qu'une matiere en repos, & comme indifférente ſur la route qu'elle tiendra. Et c'eſt cette preſque-indifférence qui a le plus favoriſé la diſpoſition organique à lui fournir toujours

la même route, qui eſt devenue naturelle dès la premiere fois qu'elle a été frayée: ce qui ne ſauroit arriver à l'égard des humeurs dont nous venons de parler, parce que la route contre-naturelle & forcée qu'elles prennent quelquefois, ne ſauroit jamais être auſſi facile que celle qu'elles ont coutume de ſuivre naturellement & continuellement. Auſſi, pour l'ordinaire, cette nouvelle route n'eſt-elle que momentanée, & elles la quittent bientôt pour reprendre la premiere, dès que rien ne s'y oppoſe plus; & nous ne faiſons ce parallele que pour montrer la production d'un phénomene par le même méchaniſme que celui par lequel s'operent d'autres phénomenes bien plus étonnans.

3. A ces raiſons nous ajouterons que les cauſes externes qui avoient occaſionné la révolution dans les premiers qui furent attaqués de la maladie, ont pu continuer, ſinon juſqu'à nous, du moins aſſez de temps pour agir de ſuite ſur pluſieurs générations, & fortifier la diſpoſition organique; & que ces mêmes cauſes ont eu lieu ſucceſſivement dans les différens climats, pour y produire,

dans leurs habitans, la même révolution.

§. XII. 1. Mais cette révolution (X. 1.) n'a pu arriver que dans la ſuite d'un très-grand nombre de ſiecles. Il a fallu qu'elle ait été amenée peu-à-peu & inſenſiblement par les changemens ſucceſſifs, qui n'ont pu manquer d'arriver dans les mœurs & la maniere de vivre des habitans de la terre; plutôt ou plus tard cependant parmi les différens peuples, ſuivant qu'ils y donnoient lieu plus ou moins, & ſuivant les climats qui y influoient auſſi plus ou moins. Tout ce qui étoit capable d'exalter cette humeur ou ce ferment, & de lui faire acquérir plus d'activité, le préparoit peu-à-peu, & le rendoit propre à exciter dans le ſang un trouble, un mouvement qui le pouſsât vers l'habitude du corps, dès qu'une derniere force le détermineroit à paſſer dans les voies de la circulation; ce qui ne devoit arriver que fort tard, & lorſque ces cauſes ſeroient lentement parvenues à leur plus haut point de force. Elles diſpoſoient également le ſang, les autres humeurs & les ſolides, à ſe prêter à cette révolution.

2. Ainſi, dans les premiers temps, les hommes vivoient plus frugalement & plus innocemment, ſe bornant aux ſeuls beſoins de la nature, & ne ſe nourriſſant preſque que de végétaux & de laitage : ce qui fourniſſoit un ſang plus doux & de plus de conſiſtance ; donnoit aux fibres & aux ſolides qui en réſultent, plus de denſité, de force & de ſoupleſſe : état oppoſé à celui qui eſt propre à opérer le changement dont il s'agit. Mais dans la ſuite des temps, ils ſont parvenus peu-à-peu à ſe nourrir de chairs, qu'on ſait fournir beaucoup de principes volatils & alkalins ; ils ont cherché à réveiller, à flatter le goût par des aſſaiſonnemens irritans, épicés, aromatiques ; à ſe ranimer, s'échauffer par la boiſſon du vin, des liqueurs fortes : plus entraînés par les paſſions, plus dépravés dans les mœurs, ils ont donné dans des excès de toute eſpece ; ce qui étant arrivé par degrés & inſenſiblement, a changé, dans la même proportion, leur nature primitive : non que tous les peuples aient donné dans les mêmes excès, mais ceux-ci dans les uns, ceux-là dans les autres ; ce qui a procuré aux hommes une

infinité de maladies dont ils étoient exempts dans les premiers temps, & qui ſe ſont multipliées à proportion de leur dépravation & de leurs dérèglemens; & c'eſt auſſi ce qui a diſpoſé cette matiere, qui ſe trouvoit dans tous, à devenir le levain de la Variole, à quoi la nature ne l'avoit pas deſtinée originairement; & les humeurs à concourir avec elle à produire cette nouvelle maladie.

3. Dans les pays les premiers policés, avec le concours plus ou moins favorable du climat, ſans en exclure aucun, parce qu'il n'y en a point qui, par ſa conſtitution, s'y oppoſe entièrement (III.); dans ces pays, dis-je, à proportion cependant des dérèglemens des peuples, ces changemens ont dû commencer plutôt à ſe faire, & parvenir plus vîte à leur perfection. Mais dans les autres, même dans ceux qui ne l'ont été que fort tard, ils n'ont pas laiſſé de ſe faire, quoique plus tard & plus lentement, parce qu'il n'eſt pas poſſible que le temps ne les amene à la fin, quoique lentement, même dans les pays preſque réputés ſauvages, la vie de leurs habitans ne pouvant s'y

oppoſer entièrement, parce qu'étant des hommes comme les autres, ils ne peuvent que donner, dans la ſuite des temps, dans des excès & des abus des *choſes non naturelles*, à moins qu'on ne les ſuppoſât dans un engourdiſſement ou une apathie extrême, qui les approchât plus de la brute que de l'eſpece humaine; & je douterois alors qu'ils fuſſent ſuſceptibles de cette maladie.

§. XIII. 1. Tout étoit prêt, toutes ces cauſes préparatoires étoient venues à leur plus haut point de force, la matiere variolique étoit formée & n'attendoit plus qu'une cauſe déterminante externe occaſionnelle, pour la faire paſſer dans le ſang & y exciter le mouvement néceſſaire pour la porter à la peau & produire la Variole, lorſque, dans des climats les plus propres à favoriſer cette opération, & parmi des peuples qui y étoient le plus diſpoſés, je veux dire dans l'Arabie & dans les pays voiſins, en Egypte, ſur les côtes d'Afrique & d'Europe, il arriva une révolution générale dans les corps, par une cauſe extraordinaire, à laquelle on n'en avoit jamais vu de pareille, ni

d'auſſi capable de la produire. Ce ſont la naiſſance du Mahométiſme, & les guerres de Mahomet; cauſe à laquelle on n'avoit pas fait d'attention juſqu'à préſent. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à conſidérer l'état où étoit alors l'Empire Romain, c'eſt-à-dire, toute l'Europe & une partie de l'Aſie & de l'Afrique; tous les ſujets de l'Empire étoient plongés dans le luxe, les plaiſirs, les débauches qui les avoient énervés & rendu indifférens pour toute autre choſe. Les Barbares du Nord envahiſſoient ſes Provinces ſans beaucoup de peine; cela ne faiſoit pas ſur les Peuples grande ſenſation, ſoit qu'ils ne fuſſent plus capables de ſentir, ſoit qu'il leur importât peu de changer de Maîtres, ceux qu'ils avoient ne penſant qu'à les accabler & les vexer pour ſatisfaire à tous leurs plaiſirs.

2. Dans ces circonſtances il s'éleve tout d'un coup une Secte qui remplit d'abord d'enthouſiaſme, d'ivreſſe & de fanatiſme, tous les peuples de l'Arabie; ce qui ſeul fut capable d'opérer, dans le phyſique de ces peuples, une révolution proportionnée à celle du moral, c'eſt-à-dire des plus grandes. Mais quelle

autre révolution encore plus grande ne fit-elle pas ſur tous les peuples voiſins qui ſe trouverent expoſés à la fureur de ſon fanatiſme ? Ce n'étoit plus une guerre ordinaire dont ils étoient menacés, & qu'ils alloient éprouver ; Mahomet & ſes ſucceſſeurs immédiats ne couroient pas à la gloire par la méme route qu'avoient ſuivi juſqu'alors les plus fameux Conquérans. Ceux-ci la faiſoient conſiſter non-ſeulement à vaincre & à aſſujettir des peuples, mais encore à ſe les attacher en leur faiſant trouver leur nouveau joug plus doux & plus léger que l'ancien, ſur-tout en leur laiſſant leur culte & leurs coutumes : c'étoit une guerre de religion ; cela veut dire des plus cruelles & des plus affreuſes, où il ne s'agiſſoit pas de moins que de tyranniſer l'eſprit & la conſcience de gens qu'on peut ſuppoſer n'être pas moins attachés à leur religion qu'à la vie, & qui n'avoient pourtant devant les yeux, ſans aucun milieu, que la cruelle alternative, ou d'embraſſer un nouveau culte, ou d'être maſſacrés impitoyablement. Ecoutez Ali prêtant ſerment de fidélité à Mahomet : *C'eſt moi, Prophete de Dieu, qui veux être ton Viſir ;*

je caſſerai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre & je romprai les jambes à ceux qui s'oppoſeront à toi. Que ce diſcours & d'autres ſemblables ſe répandent ſucceſſivement dans les pays voiſins, qu'on les voie s'exécuter par des conquêtes rapides & ſanglantes, de quelle épouvante ne ſont pas ſaiſis tous les peuples qui ſe voient ſubjugués auſſi cruellement, & ceux qui ſe voient ſur le point de l'être? peuples d'ailleurs amollis par le luxe & la débauche, accablés d'impôts, & par tous ces endroits devenus puſillanimes & plus ſuſceptibles de terreur, & qui ne laiſſent pourtant pas d'être très-attachés à la religion qu'ils ont reçue. Quelle révolution cette terreur n'eſt-elle pas capable de faire dans des peuples ainſi diſpoſés?

§. XIV. 1. Ces révolutions ſe firent preſqu'à la fois, non-ſeulement dans les pays qui furent les premiers le théâtre de la guerre, mais encore dans les pays voiſins, par la terreur qui s'y répandit, c'eſt-à-dire, en Arabie, en Perſe, en Egypte, & bientôt après en Eſpagne. Auſſi n'a-t-on point de preuve certaine que la maladie ait commencé plutôt

dans l'un de ces pays que dans l'autre, & il eſt plus probable qu'on la vit naître dans tous à-peu-près en même temps : ce qui, étant conforme à ce que nous ſavons de ſûr de la part de Rhazès, ſavoir qu'Aaron en avoit traité au commencement du ſeptieme ſiecle (1), fixe en même temps ce que nous devons croire de l'ancienneté que le premier lui ſuppoſe. En effet trois cents ans après la naiſſance de la maladie, Rhazès la trouvant établie dans tous les pays qu'il parcourut, ſans qu'il y eût perſonne alors qui l'eût vu naître, & ſans qu'il trouvât aucun Auteur qui fît mention de cette époque, par la rareté d'Ecrivains de ce temps qui l'avoit précédée immédiatement, ou s'il y en avoit eu quelques-uns, par l'ignorance ou la perte de leurs écrits, tout con-

(1) Aaron exerçoit la Médecine en 622 ; mais cela ne veut pas dire que ce fût cette année qu'il écrivit ſur cette maladie. Ce pouvoit n'être que quelques années après, dans le temps que les révolutions ſuſdites avoient déja produit leur effet. Auſſi l'Auteur du Dictionnaire de Médecine aſſûre-t-il qu'elle ne parut en Egypte que du temps d'Omar, ſucceſſeur de Mahomet, dont la mort arriva en 633.

tribuoit à lui faire croire qu'elle étoit fort ancienne.

2. Lorſqu'elle parut pour la premiere fois, le trouble étoit ſi grand & ſi général, les eſprits étoient ſi remplis d'autres objets encore plus intéreſſans pour le temps préſent, où tout ne reſpiroit que le fanatiſme & la terreur, que perſonne ne ſongea à tranſmettre à la poſtérité cet évènement extraordinaire. Ajoutez encore le défaut de gens propres à cela, dans un temps où *tout ſembloit concourir à éteindre ſur la terre le goût des Arts & le flambeau des Sciences, juſqu'au Califat d'Almanſor*, c'eſt-à-dire, pendant plus de cent ans. Alors on put commencer à faire mention de la Variole, mais d'une maniere imparfaite & ſuperficielle, comme l'obſerve Rhazès, & ſans parler de l'époque de ſa naiſſance.

Nous ſommes parvenus à cette époque, en montrant comment elle a pu arriver, & nous avons donné cette explication (VIII. XIII.) comme la croyant la plus conforme aux loix de l'économie du corps humain, & la plus ſatisfaiſante pour concilier la nouveauté de la maladie avec un virus inné, quel-

qu'ancien qu'il puiſſe être, & faire voir qu'il n'y a rien d'incompatible en cela; ſeule choſe que nous avions à montrer. Tout autre moyen qui le montreroit mieux, nous ſeroit encore plus favorable, & nous l'admettrions par préférence.

3. Il n'y a qu'à faire l'application de ſemblables cauſes (XII. XIII.) aux différens peuples qui, dans la ſuite, ont ſubi le même ſort. Nous remarquerons en général que ç'a été ſur-tout en Europe, en allant du midi au nord, dans des intervalles de temps plus ou moins grands, ſuivant que ces peuples avoient donné plus ou moins lieu aux cauſes internes prédiſpoſantes, & que le climat favoriſoit plus ou moins leurs progrès; c'eſt-à-dire que la marche de la Variole, pour s'introduire dans les différens pays, a ſuivi l'ordre naturel qui réſulte de la raiſon compoſée des mœurs ou de la maniere de vivre des peuples, & de l'influence des climats; le tout formant en eux la diſpoſition plus ou moins tardive, & non l'ordre de communication plus ou moins grande des peuples entr'eux, comme nous le verrons lorſqu'il en ſera temps, en

ſuivant la maladie dans la marche qu'elle a tenue pour les attaquer.

§. XV. Quant à préſent, l'ordre du diſcours demande que nous faſſions voir comment le levain peut reſter oiſif dans chaque ſujet, depuis ſa formation juſqu'à ce que, par quelque cauſe déterminante, il paſſe dans le ſang, & y excite le mouvement qui doit le pouſſer à la peau & produire la maladie.

1. Nous avons vu (VII. 1.) que la difficulté de concevoir comment un levain inné, & néceſſairement attaché à la condition humaine, a pu ne pas produire de tout temps ſon effet, a fait prendre à pluſieurs le parti de le nier, en éludant le phénomene qui en démontre l'exiſtence; & nous avons fait voir (X.) comment il eſt arrivé que ce levain a produit dans un temps une maladie qu'il n'avoit pu produire dans un autre. Ici c'eſt la difficulté de concevoir comment un levain engendré dans le corps dès avant ſa naiſſance, capable d'agir, peut cependant reſter dans l'inaction, quelquefois juſqu'à un âge fort avancé, tandis que tout y change, tout s'y détruit & s'y renou-

velle continuellement (1). C'eſt, dis-je, cette difficulté qui le fait encore rejetter, toujours en fermant les yeux ſur le même phénomene, qu'on ne devroit jamais perdre de vue; ce qui nous autoriſe à dire que les plus grands hommes s'aveuglent comme les autres, quand il s'agit de ſoutenir leurs opinions. Parce que Van-Swieten trouve difficile à comprendre comment ce virus peut reſter ſi long-temps dans l'inaction, il lui en ſubſtitue un autre, qui eſt le virus contagieux; mais il entraîne une autre difficulté bien plus inexplicable; ſavoir, comment eſt-ce que ce virus contagieux, ſi efficace, ne peut pourtant donner la maladie à ceux qui l'ont déja eue: difficulté, dis-je, qu'il eſt impoſſible de réſoudre ſans admettre

(1) *Non facilè placebit hæc ſententia, quæ ſtatuit, naturali lege, in corpore humano perfecto & ſano, & ab ipſâ quidem origine, fabricari ſeminium morbi futuri, illudque ibi immutatum & efficax tamen, uſque ad ſeram ſenectutem manere poſſe; cùm per ipſius vitæ & ſanitatis actiones, omnia in nobis deterantur perpetuò & per nutritionem reſtituantur, ne quidem ſolidiſſimis corporis partibus exceptis.* Van-Swiet. Aph. 1382.

un virus préexiſtant, néceſſaire pour que le virus contagieux puiſſe avoir ſon effet. Nous reviendrons à ce dernier, lorſqu'il ſera queſtion de le conſidérer ſous d'autres rapports.

2. Je demande à ceux qui ſoutiendroient, avec Van-Swieten, que ce virus ne peut pas demeurer caché & oiſif depuis la naiſſance juſqu'à la maladie, comment eſt-ce que le virus vénérien demeure oiſif quelquefois bien des années avant de donner aucune marque de ſon exiſtence ? comment celui de la rage reſte ſouvent quarante jours dans l'inaction, ſans compter des termes bien plus longs que pluſieurs lui donnent ? Ils me répondront ſans doute que le *comment* n'y fait rien, & que la choſe n'en eſt pas moins vraie; ou bien ils m'en donneront la raiſon: & dans l'un & l'autre cas, je tirerai de leur bouche même la réponſe à leur objection.

3. D'autres objectent contre ce virus, que la nature ne produit rien de nuiſible, & qu'elle n'a pu faire aux hommes un préſent auſſi funeſte. Nous diſons que la nature produit tout, puiſque tout s'opere ſuivant ſes loix. Que

ſommes-nous pour vouloir pénétrer dans les deſſeins de la nature, ou plutôt de ſon auteur ? Raiſonnons ſur les phénomenes, & non ſur ſes deſſeins, qu'elle veut nous tenir cachés. Le méconium, produit naturellement, n'eſt-il rien de nuiſible ? La bile, ſi néceſſaire à l'économie animale, ne devient-elle pas très-nuiſible par accident, ainſi qu'une infinité d'autres choſes ? Je veux pourtant qu'elle ne produiſe rien de nuiſible par elle-même, ou, ſi l'on aime mieux, à deſſein de nuire, & qu'elle ait pourvu à ce que rien de nuiſible ne réſulte de ſes opérations, tant qu'aucun obſtacle ne s'oppoſe à ſes vues. Ainſi il a pu y avoir un temps où le méconium n'avoit rien de mauvais, & que tout ce qui s'étoit ramaſſé dans les inteſtins du fœtus, s'évacuoit entierement auſſi-tôt après la naiſſance ſans cauſer aucune ſenſation fâcheuſe. Mais les paſſions des hommes, & ce qui s'enſuit, l'ont fait enſuite dégénérer ; & non-ſeulement il eſt devenu propre à produire dans les nouveaux-nés des ſymptômes plus ou moins graves ; mais encore il en eſt reſté une portion dans la ſubſtance même des

organes qui en étoient imbibés ; laquelle portion a pu auſſi, pendant un temps, en être exprimée plutôt ou plus tard après la naiſſance, & s'évacuer par la voie la plus prochaine & la plus aiſée, ſans cauſer aucun dérangement ſenſible. Mais les mêmes cauſes augmentant toujours, en lui faiſant acquérir une qualité plus nuiſible, lui ont fait prendre à la fin une route qui n'a pu avoir lieu, ſans produire dans la machine un trouble conſidérable, ſuivi de ſymptômes, qui, conſtamment les mêmes, caractériſent une maladie particuliere.

Au reſte, on exagere quand on dit que ce virus eſt ſi funeſte. Nous verrons que, par lui-même, il s'en faut bien qu'il le ſoit autant qu'on le croit.

Nous diſons donc que le virus variolique demeure aſſoupi & ſans action, juſqu'à ce que la maladie ſe déclare, par la même raiſon, quelle qu'elle ſoit, que les autres virus & autres cauſes morbifiques reſtent inactifs juſqu'à ce qu'ils produiſent leur effet.

4. Quant à la raiſon par laquelle ce virus, comparé avec les autres en général, reſte plus long-temps aſſoupi

qu'eux, elle demeurera inconnue juſqu'à ce qu'on ait déterminé les différens degrés de force des virus, & en même temps les différens degrés de force de la nature néceſſaires pour opérer le développement de chacun, de même que les différens degrés de force des cauſes occaſionnelles qui excitent les forces de la nature à cette opération; ce qui eſt auſſi difficile que peu important.

A l'égard de la raiſon pour laquelle le virus variolique en particulier eſt plus ou moins de temps aſſoupi dans les différens ſujets, elle eſt la même que celle qui fait que tout virus, quel qu'il ſoit, communiqué ou non communiqué, ou autre cauſe morbifique interne, eſt plus ou moins de temps à produire ſon effet. Et cela dépend de la qualité & de la quantité différentes du virus donné (lorſque l'un & l'autre peuvent ſe ſuppoſer); de la diſpoſition du ſujet, qui ſe prête plus ou moins au développement du virus, & des forces plus ou moins grandes des cauſes occaſionnelles qui déterminent celles de la nature à cette opération.

§. XVI. Ce ſont ces cauſes occa-

ſionnelles qu'il importe le plus de conſidérer, & c'eſt ce que nous allons faire après avoir répondu à la queſtion ſuivante.

1. Quel eſt le ſiége où le virus peut être pendant plus ou moins de temps à l'abri des changemens & des révolutions qui s'operent continuellement dans le corps? Je demande à mon tour, cette queſtion eſt-elle aſſez intéreſſante pour qu'il ſoit bien néceſſaire d'y répondre? La fait-on à l'égard des autres virus? On ſe contente de ſavoir qu'ils reſtent dans l'inaction pendant plus ou moins de temps. Comme on la fait ici, ou pour mieux dire qu'on forme cette difficulté, pour appuyer la prétendue impoſſibilité qu'il y a que ce virus demeure ſi long-temps dans l'inaction, & pour tirer de-là un prétexte ſpécieux de dire qu'il n'exiſte pas; nous pouvons eſſayer de lui aſſigner un ſéjour tranquille, accordant volontiers la préférence à tel autre qu'on jugera plus naturel & plus convenable, puiſque d'ailleurs, ſon exiſtence étant prouvée, il faut qu'il réſide quelque part, & que la connoiſſance de ce lieu en particulier nous

nous paroît assez indifférente. Il ne s'agit pas ici de la partie du corps dans laquelle il réside pendant son inaction, parce qu'il n'y en a point qui soit exempte de ces changemens continuels qu'on veut qui s'oppose à son repos, & que nous avons déja établi que ce devoit être le tissu de l'estomac, des intestins & du mésentere. Mais il s'agit de spécifier quel est celui des élémens, ou quelle est celle des substances en particulier qui entrent dans la composition de ces organes, où il puisse être à l'abri de ces changemens continuels. Et nous nous croyons autant autorisés à le placer dans le tissu cellulaire de ces parties, que Boerrhaave a cru l'être à placer le virus vénérien dans le tissu cellulaire en général (1).

2. On sait que cette substance qui se trouve par-tout dans le corps, est composée de cellules qui communiquent ensemble, & qu'elles sont comme hors des voies régulieres de la circulation,

(1) *Undè pingue in hâc membranâ collectum, nidum quasi dat & vehiculum contagio venereo.* Aph. 1445.

qui ſe fait par la continuité des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, avec leſquels elles ne communiquent que par leurs poroſités & celles de ces vaiſſeaux, & par où elles ne ſe vuident & ne ſe rempliſſent que dans certaines circonſtances ; dans leſquelles cellules par conſéquent une portion de l'humeur qu'elles contiennent, ſur-tout en la ſuppoſant fortement agglutinée, peut reſter tranquillement en repos, ſans être ſoumiſe aux loix régulieres de la circulation des autres liqueurs ; ſur-tout encore, ſi, en excluant cette eſpece de tiſſu cellulaire, dont les cellules plus amples & plus ouvertes ſervent de réſervoir à la graiſſe, qui, de ſa nature plus fluide, augmente ou diminue ſenſiblement ſuivant les circonſtances ; ſi, dis-je, nous plaçons le levain dans cette eſpece en particulier de tiſſu cellulaire, qu'on appelle muqueux, plus fin & plus ſerré, qui accompagne les dernieres diviſions des plus petits vaiſſeaux, qui eſt diſperſé dans la tunique même muſculeuſe des inteſtins, & entre celle-ci & la commune, & dans le même tiſſu des glandes du méſentere.

3. Ceux qui, comme moi, croient

que le tiſſu cellulaire n'a point d'action qui lui ſoit propre, que les matieres qu'il contient n'ont qu'un mouvement accidentel qui leur eſt imprimé par les vaiſſeaux voiſins, & ſur-tout par l'action des parties & des fibres muſculaires auxquelles il ſert d'enveloppe, & que ce n'eſt que par leur action qu'elles peuvent rentrer dans les voies de la circulation; action trop foible par elle-même, toute ſeule, pour détacher le virus; ceux-là, dis-je, approuveront ſans peine le choix que je fais de ce tiſſu pour l'y loger. Mais ceux qui depuis peu douent ce tiſſu d'une action propre, & ſoumettent les humeurs qu'il contient à une circulation particuliere, n'accorderont pas volontiers à ce virus la même faveur. Comme ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ce point de théorie, je me contente de leur répéter ce que je viens de dire: Si vous ne voulez pas lui accorder ce ſéjour, donnez-lui en donc un autre; car il faut le loger quelque part, puiſqu'il exiſte, & qu'il exiſte ſans action, quelquefois pendant très-long-temps, & que vous ne voudriez pas le traiter plus rigoureuſement que les autres virus, & bien

d'autres cauſes morbifiques internes.

Pour nous, il nous ſemble que rien n'eſt plus conforme aux loix de la nature que ce que nous diſons ; qu'une portion du méconium, ou une matiere analogue & produite de la même façon pendant ſon ſéjour dans les inteſtins, s'inſinue & pénetre dans leur tiſſu cellulaire ; qu'elle a même le temps de pénétrer dans celui du méſentere ; & qu'à la naiſſance de l'enfant les contractions des inteſtins n'expulſent que ce qui eſt contenu dans leur cavité ; qu'elles expriment même ce qui a pu s'inſinuer dans le commencement des conduits qui doivent ſervir à porter le chyle ; mais que ce qui a pénétré dans le tiſſu cellulaire y reſte agglutiné (IX. 2.), ſans pouvoir en être détaché par les forces vitales, juſqu'à ce que quelqu'une des cauſes étrangeres vienne à leur ſecours.

§. XVII. Ce ſont ces cauſes occaſionnelles du développement du virus, que nous allons à préſent conſidérer.

1. Toute cauſe accidentelle, capable d'exciter du trouble, même très-conſidérable, dans le corps, ne ſera pas

pour cela capable d'agir ſur une matiere ainſi impacte, de la détacher & de la mettre en mouvement. La cauſe même qui ſeroit propre dans un temps à produire cet effet, ne ſauroit l'être dans un autre. Il faut que le levain, ſemblable en cela à toute autre cauſe interne de maladie, ait acquis une certaine préparation à ſe prêter à l'action de cette cauſe externe, lorſqu'elle ſe préſentera; & cette préparation ou diſpoſition s'acquiert plutôt ou plus tard dans les différens ſujets, ſuivant une infinité d'autres cauſes provenant du tempérament ou de la diſpoſition particuliere des ſolides & des fluides dans chacun; de la nourriture & autre genre de vie; des paſſions & autres cauſes diverſes qui agiſſent continuellement ſur les corps. En tout cela nous ne faiſons aucune ſuppoſition arbitraire, puiſque ces raiſonnemens ne different en rien de ceux qu'on eſt obligé de faire à l'égard du concours des cauſes externes & internes pour la production de toute autre maladie.

2. La cauſe externe la plus ordinaire du développement du levain variolique, qui le met en mouvement & qui fait déclarer la maladie, eſt la conſtitu-

tion de l'air; & cette conſtitution a lieu dans toutes les ſaiſons, mais plus ordinairement dans le printemps, où toutes les humeurs, auparavant concentrées, ſe dilatent, ſe raréfient, & les fibres deviennent plus ſouples: état propre à raréfier également le levain, à le faire ſortir de ſon inertie, à faciliter ſon mouvement & ſon paſſage, des loges qu'il occupoit dans les vaiſſeaux lymphatiques voiſins, & enfin dans les autres voies de la circulation, où étant parvenu, il excite dans la maſſe des humeurs ce mouvement dépuratoire qui le pouſſe à l'habitude du corps. Cependant la conſtitution de l'air produit ſouvent la maladie, comme nous l'avons dit, dans d'autres ſaiſons. Mais c'eſt qu'alors la ſaiſon a, par accident, & relativement à la température qui a précédé, & par rapport aux corps, la même qualité qu'elle a plus communément au printemps.

C'eſt elle qui fait l'épidémie, en agiſſant ſur tous les corps, mais ne pouvant produire la maladie que ſur ceux qui n'ont pas encore été purgés du levain, & ſur ceux des ſujets ſeulement dans qui le virus ſe trouve aſſez

diſpoſé, & qui ſont toujours le plus grand nombre : ce qui eſt commun à toutes ſortes d'épidémies.

3. Mais cette cauſe déterminante naît quelquefois dans les ſujets, indépendamment de la conſtitution de l'air, par des circonſtances particulieres auxquelles ils ont été expoſés ; & de-là viennent ces Varioles iſolées ou erratiques qui arrivent de temps en temps, & qui ne prennent qu'un ſujet à la fois (VI. 2.), de ceux qui ont échappé à la derniere épidémie, quelquefois très-long-temps après qu'elle a entierement ceſſé. Il en eſt, en cela, de la Variole comme des autres maladies, qui tantôt regnent épidémiquement, tantôt n'attaquent les hommes que ſéparément, ſuivant qu'elles dépendent de cauſes communes qui agiſſent ſur tous les hommes à la fois, ou de cauſes particulieres qui n'agiſſent que ſur quelques-uns. Plus on rapproche les choſes des regles générales, n'ayant point de raiſon de les en écarter, plus on les rapproche de celles de la Nature.

4. Cette cauſe déterminante des Varioles ſporadiques eſt quelquefois capable de faire naître en même temps

quelqu'autre maladie indépendante du virus variolique, mais preſque jamais auſſi mauvaiſe que celle qui dépendroit de cauſes épidémiques. Le plus ſouvent la cauſe déterminante des Varioles ſporadiques n'eſt autre choſe que la diſpoſition ou préparation du virus lui-même, qui, par les ſeules forces de la nature, eſt venu à ce point qu'on peut appeler maturité, & qui le fait ſe développer & produire ſon effet ſans le ſecours d'aucune autre cauſe déterminante étrangere, ou tout au plus à l'occaſion de la plus légere : ce qui fait qu'il eſt rare que ces Varioles ſoient mauvaiſes.

§. XVIII. 1. Si la conſtitution de l'air n'eſt propre qu'à faire développer le virus, la Variole ſera ſimple & bénigne dans la plupart des ſujets (1); & il n'y aura que ceux qui, lors de ſon invaſion, ſe trouveront diſpoſés à quelque autre maladie, dans qui elle ſera

(1) *Quandòque obſervatur . . . (1. n^a. a) . . . Cùm genuinæ per id temporis fuerint, neque mali moris, paucos jugulabant, ſi ingentem ægrotantium numerum reputemus.* Sydenh. S. 3, C. 1.

plus ou moins mauvaiſe, en raiſon de la qualité de cette autre maladie avec laquelle la Variole ſera compliquée. Mais ſi la conſtitution de l'air, outre ce caractère ſimplement variolique, a encore les qualités requiſes pour produire quelqu'autre maladie ; celle-ci accompagnera l'épidémie variolique, tant dans ceux dans qui elle produira la Variole, que dans ceux qui ne l'auront pas (1): & alors il eſt évident que la Variole n'eſt mauvaiſe qu'en raiſon du mauvais caractère de l'autre maladie épidémique qui l'accompagne, puiſque cette autre maladie regne en même temps ſur ceux qui n'ont pas la Variole. Auſſi les Varioles ſporadiques ſont-elles, pour l'ordinaire, très-bénignes (XVII. 4.), même dans les adultes, quoique les puſtules ſoient très-nombreuſes & ſerrées (2).

---

(1) *Quandòque contagium cum unâ vel alterâ conſtitutione accedit, & cum illâ ſimul agit, unam vel alteram variolarum, vel potiùs febris cum variolis excitabit ſpeciem.* Huxh. Diſſ. de var.

Binos hoſce morbos epidemicos, & tertius comitabatur, diarrhæa ſcilicet, aeris conſtitutione jam tùm ad ſubſequentem dyſſenteriam vergente. Sydenh. Ibid.

(2) *Plerumquè ſporadicè hinc indè aliquos*

2. Tout cela nous porte à croire que le levain variolique ne produit jamais par lui-même qu'une maladie légere & ſans danger, & que ce ne ſont que les autres cauſes étrangeres au virus, & qui n'ont aucune analogie avec lui, qui, lors de ſon développement, ſe trouvant dans le ſujet, la rendent plus ou moins grave, ſoit qu'il les ait contractées par des moyens particuliers, ſoit par la voie commune de l'épidémie ou de la conſtitution de l'air. Nous ſommes auſſi fondés à penſer ainſi du levain intérieur, que l'eſt Van-Swieten à l'égard du virus contagieux (1); d'autant mieux que les preuves qu'il donne de ſon opinion (par rapport ſeulement à la ſource de la malignité de la maladie), ſervent parfaitement à confirmer

---

aggrediuntur, ſolentque tunc ſæpè adeò mites eſſe, ut . . . Van-Swiet. Aph. 1387.

Cùm benigniores magis ſint ſporadicæ. Hoffm. de febr. var.

(1) *Major ergò vel minor morbi malignitas non à majori vel minori virulentiâ contagii pendet.* Aph. 1382.

Qui diroit qu'après un tel aveu on ne laiſſera pas d'attribuer continuellement à ce virus les plus grands ravages ?

la nôtre. Car ſi le pus variolique, en petite ou en grande quantité, & de quelque qualité qu'il ſoit, ou provenant de quelque Variole que ce ſoit, bonne ou mauvaiſe, introduit dans le corps par le moyen de l'inoculation, n'en produit cependant jamais qu'une très-légere (1); il eſt évident que, quelqu'incapable qu'il fût par lui-même d'en produire de mauvaiſes, il réſulteroit néanmoins toujours, de ſon introduction dans le corps, des Varioles plus ou moins graves, ſuivant la qualité du virus intérieur, que l'opinion de cet Auteur ne ſauroit empêcher d'exiſter (XV. 1.), ſi celui-ci étoit capable de les produire tantôt plus, tantôt moins mauvaiſes.

3. Il y a encore une conſéquence

(1) *Tenue filum parcâ puris copiâ imbutum, facit ſimilem effectum, ac dùm majus plumaceolùm, eodem pure madidum, crudo vulneri applicatur.*

Confluentium variolarum ichor multùm differre videtur à pure Variolarum diſcretarum & benignarum; attamen experimenta docuerunt ichorem confluentium variolarum & quidem lethalium, applicatum vulneri, produxiſſe mites & benignas variolas. Ibid.

non moins eſſentielle à tirer de cette obſervation de Van-Swieten; ſavoir, que le pus variolique ne peut renfermer un virus contagieux proprement dit, non-ſeulement parce que tout virus introduit ſenſiblement dans le corps, tel que celui de la rage, eſt capable de donner la maladie dont il eſt le porteur, auſſi-bien à ceux qui en auroient été guéris, qu'à ceux qui n'en ont jamais été attaqués; mais encore parce que les effets en ſont plus prompts & les ſymptômes plus violens, à proportion de la quantité, & même de la qualité du venin introduit. Donc le pus variolique ne peut agir que comme cauſe occaſionnelle du développement du levain, qui doit être la véritable cauſe matérielle, antécédente & efficace de la Variole, puiſque le pus ne ſauroit la faire naître dans ceux qui ont été purgés de ce levain, ni la faire plus grave par ſa plus grande quantité, ni par ſa plus grande malignité.

4. Puis donc que le pus variolique ni le virus intérieur ne peuvent, par eux-mêmes, rendre la maladie plus mauvaiſe, il faut que, lorſque du développement de ce dernier naiſſent des Va-

rioles plus ou moins mauvaiſes & de divers caracteres, cela ne leur vienne que des cauſes qui lui ſont étrangeres. Auſſi, lorſqu'on a ſoin de les écarter, & qu'on le peut avant ſon développement, la maladie eſt-elle toujours légere. Cela ſe voit évidemment dans la Variole inoculée, & ſert de preuve pour les autres. On prépare les ſujets qu'on juge en avoir beſoin, c'eſt-à-dire, dans leſquels on croit voir des cauſes étrangeres qui ſeroient capables de rendre la maladie mauvaiſe, & qu'il eſt à propos de détruire; ou bien on les exclut de l'inoculation, ſi l'on juge ces cauſes être de nature à ne pouvoir pas ſe corriger; moyennant quoi le levain intérieur reſte tout ſeul, & tel qu'il eſt naturellement, les préparations n'ayant aucune priſe ſur lui. Par la même raiſon, lorſque l'on voit des Varioles ſpontanées, douces, diſcrètes & ſans danger, cela ne vient que de ce qu'il n'y a aucune cauſe de maladie étrangere. C'eſt auſſi par la même raiſon que, lorſqu'on ſoupçonne qu'un ſujet eſt ſur le point d'avoir la Variole, & qu'on a le temps de l'y préparer par des remedes convenables, elle eſt toujours de la bonne

eſpece ; & par la raiſon contraire, elle n'eſt mauvaiſe que lorſque ces cauſes étrangeres ſe trouvent dans le varioleux.

§. XIX. 1. Van-Swieten ne reconnoît, pour tout virus variolique, que le virus contagieux, comme nous avons vu (XV. 1.); & il prouve par de bonnes raiſons (XVIII. 2.) que le plus ou moins de malignité de la maladie, ne dépend pas du plus ou moins de force de ce virus, le ſeul, ſelon lui, variolique. Nous voilà du même ſentiment relativement aux cauſes qui rendent la maladie plus ou moins mauvaiſe, & qui ſont étrangeres au virus variolique, quel qu'il ſoit, puiſque ce n'eſt pas à ce virus, ſuivant cet Auteur même, qu'on doit attribuer cet effet ; de façon que, ſi nous avions des raiſons aſſez fortes pour rejetter le virus contagieux, & n'admettre que le virus intérieur, les preuves qu'il donne, d'ailleurs très-ſolides, que le virus variolique ne peut produire qu'une maladie légere, ſeroient parfaitement applicables au virus intérieur, devenu le ſeul variolique. Hé ! puiſqu'il nie le virus intérieur préexiſtant,

malgré les preuves évidentes de ſa réalité, pour ne reconnoître que la contagion, pourquoi n'oſerions-nous pas ſoulever d'une main curieuſe le voile qui couvre cette Divinité, que tout le monde révere avec crainte & tremblement, pour examiner au moins ſi c'eſt réellement une Divinité redoutable ou une idole fragile & ſans pouvoir ?

2. Il eſt difficile de ne pas donner dans les ſentimens qui ont été & qui ſont ceux de tous les Savans, & conſéquemment de tout le monde. On ne s'aviſe guere de penſer qu'ils ſe ſoient trompés ou laiſſé tromper, ſur-tout lorſque les apparences nous font pencher vers les mêmes ſentimens. Il eſt encore plus difficile d'arracher les hommes à des erreurs qui ſe ſont, pour ainſi dire, identifiées avec eux par l'habitude, & qui paſſent chez eux pour des vérités claires & démontrées par leur ancienneté & leur univerſalité. Il faut d'abord un pyrrhoniſme qui paroît extravagant, & enſuite la raiſon la plus juſte & la plus éclairée, pour diſtinguer l'apparence de la réalité, & les ſophiſmes éblouiſſans pour ceux-mêmes qui les font, d'avec les raiſonnemens

juſtes & conſéquens. Cela ſuffit pour celui qui cherche la vérité ſimplement pour lui-même ; dès qu'il a eu la force de ſecouer un joug auſſi fort que celui du préjugé univerſel, il ſe trouve placé à la même époque que celui qui a penſé le premier que la Variole étoit contagieuſe, avec cette différence qu'il ne le croit pas auſſi légerement, puiſqu'il a déja fait un ſi grand effort pour en douter; & il eſt bientôt en état de ſortir du doute où nous le ſuppoſons. Mais s'il lui en a tant coûté pour déchirer le voile qui lui couvroit les yeux, quelle force ne faudroit-il pas qu'il eût pour déchirer ceux qui, les couvrant à tous les hommes, ſe réuniſſent tous enſemble pour réſiſter à ſes efforts ? Cela ne paroît pas poſſible. Quel progrès pourroit faire cet homme ſur les eſprits, portés à le regarder comme un aveugle qui, en plein jour, au lieu de ſe ſervir de ſon bâton pour éviter les précipices, veut s'en ſervir comme d'un flambeau pour éclairer le monde ? Mais ne pourrois-je pas obtenir d'eux qu'ils vouluſſent bien, pour quelque temps, ne pas ſuppoſer la contagion démontrée, mais en douter ſim-

plement, ſans pencher plus pour l'affirmative que pour la négative; & dans cette diſpoſition, qui ſeule peut les mettre à même de bien juger, examiner tout ce que les plus habiles, les plus fameux Auteurs en ont dit? Je ſuis très perſuadé qu'ils n'y en trouveront comme moi aucune preuve ſatisfaiſante. On peut s'en tenir aux plus célebres d'entre les modernes, comme ayant ajouté à ce que leurs prédéceſſeurs en avoient déja dit, ſavoir Van-Swieten, Mead, Huxham, &c.

Entraîné par le torrent de la multitude, ſans autre raiſon que ſa force, qui ne nous donne pas le temps de nous appercevoir qu'il nous égare, j'ai cru la contagion de la Variole. Mais ſemblable à celui qui, ayant le bonheur de ſe trouver accroché & arrêté contre la force invincible d'un torrent réel, voit dans un inſtant, emportés par ſa rapidité, ſe diſperſer & diſparoître tous les objets qui l'environnoient, dès que j'ai ſeulement commencé de douter, tout ce qui, dans cette maladie, m'avoit paru contagieux, s'eſt diſſipé comme une ombre.

§. XX. 1. J'ai commencé de douter par ce raiſonnement. On n'a pas toujours cru la Variole contagieuſe ; le premier qui a penſé qu'elle l'étoit, & à la place duquel je me mets, auroit dû ſe faire ces queſtions : Pourquoi les premiers qui en ont traité, ne faiſant pas mention de contagion, n'y en ſoupçonnoient-ils point ? La maladie ne préſentoit-elle pas déja les mêmes phénomènes que je veux attribuer à la contagion ? Ne ſe répandoit-elle pas rapidement & comme de proche en proche, comme d'un ſujet à un autre ? N'attaquoit-elle pas ſucceſſivement toute une maiſon, toute une famille ? Ne prenoit elle pas ceux qui fréquentoient ces maiſons, ceux qui approchoient les malades ? Ces preuves de contagion, qui me paroiſſent ſi évidentes, pourquoi ne les frappoient-elles pas ? Ce n'étoient pourtant pas des ſots, ni des ignorans ; tout au moins ils raiſonnoient.

La Variole étoit déja aſſez ancienne du temps de Rhazès pour préſenter les mêmes phénomenes que j'y obſerve aujourd'hui. Cependant je ne trouve rien dans cet Auteur qui ait le moindre

rapport à la contagion, ni dans ce qui regarde la théorie, ni dans ce qui appartient à la cure. Il ne reconnoît, pour cauſe interne, que la diſpoſition du ſujet, apportée en naiſſant, & pour cauſe externe, que la conſtitution de l'air; & c'eſt ici que la contagion devoit trouver place. Je trouve bien, dans une de ſes traductions françoiſes, le terme de *contagion*, mis par le Traducteur (1) à la place d'*épidémie* : *lorſque la contagion ſe répand*, au-lieu de dire, ſuivant le ſens le plus naturel que préſente le paſſage, *lorſque le temps eſt mauvais, peſtilentiel*, comme porte une autre traduction (2); ce qui prouve que, quand on eſt imbu de cette opinion de la contagion, on la voit par-tout, on emploie le terme indifféremment pour épidémie & pour communication de ſujet à ſujet, ne pouvant pas s'imaginer que l'un puiſſe aller ſans l'autre: mais ce n'eſt pas aux termes qu'on doit s'arrêter, c'eſt aux choſes.

2. J'ouvre encore Avicenne, & je n'y trouve de même, pour cauſe interne,

(1) M. Coſte.
(2) De M. Paulet.

qu'une matiere qui doit ſortir du corps par le moyen d'une ébullition ſemblable à celle du vin, & une cauſe externe qui doit exciter cette fermentation. Cette cauſe externe conſiſte, ſelon lui, dans la conſtitution de l'air, principalement au printemps, & dans les alimens qui diſpoſent les corps à donner priſe à l'action de l'air. J'y trouve auſſi, une ſeule fois, le terme de *contagieux*, ſans y en trouver le ſens. Mais (je l'ai déja dit) on ne doit pas ſe payer de mots; qu'il vienne d'Avicenne même, ou de ſon Traducteur, il eſt évident qu'il eſt mis pour *épidémique*, ou qu'il ne ſe rapporte qu'à la conſtitution épidémique de l'air. Car, après avoir dit que la Variole ſe déclare lorſque le temps s'écarte de l'état où il doit être naturellement & ordinairement, ſur-tout au printemps, il ajoûte: *Car la Variole & la Rougeole ſont de la claſſe des maladies contagieuſes, qui ſe multiplient par la continuation du vent auſtral.* Ce qui précede & qui ſuit n'a aucun rapport à la contagion ou à la communication de la maladie d'un ſujet à un autre, & il eſt clair qu'une maladie qu'on ne fait dépendre que de la mauvaiſe qualité

de l'air, & qui ſe multiplie & s'étend, non par communication, mais par la continuation du vent du midi, n'eſt qu'une maladie épidémique ou commune. Voici le paſſage en entier, & qu'on en juge : *Sicut accidit apud alterationem temporis, & propriè veris, ab eo quod pertinet ei de qualitatibus & ordine, & Variolæ quidem & morbillus ſunt de ſummâ ægritudinum* contagioſarum, *& multiplicantur in ſucceſſione auſtrinorum, quandò multiplicatur eorum perflatio.*

Outre que ce qui précede & ce qui ſuit montre clairement que ce terme eſt mis pour épidémique, il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer qu'un ſeul mot, noyé, pour ainſi dire, dans une foule d'enſeignemens théorétiques & de préceptes thérapeutiques & préſervatifs, qui n'ont aucun rapport à la contagion, ait pu être employé pour ſignifier *maladies contagieuſes.*

Il s'agit, dans ce paſſage d'Avicenne de la cauſe externe qui excite l'ébullition dont il parle, & l'on voit bien qu'à le prendre à la lettre, on a de la peine à ſaiſir la liaiſon ou le rapport qu'il doit y avoir entre ſes membres, & qu'on a beſoin de changer ou d'in-

terpréter les expreſſions de l'Auteur, pour rendre intelligible ce qu'il veut dire. Si donc nous voulions rendre la même penſée, nous nous exprimerions ainſi :

Cauſa externa Variolarum eſt aberratio temporis, præſertim vere, à qualitatibus & ordine, quæ naturaliter habere ſolet. Quippè Variolæ, ut & morbillus, ſunt de ſummâ, vel genere *ægritudinum epidemicarum*, id eſt, quæ pendent (ut verba immediatè præcedentia monſtrant) à pravâ temporis conſtitutione. *Etenim multiplicantur*, ſeu expanduntur, vel graſſantur epidemicè, *quandò auſtrini perflant, dummodò eorum perflatio multiplicetur*, id eſt, *diutiùs perennet.*

Alors on voit clairement la liaiſon & le rapport qu'il y a, non-ſeulement entre tous les termes du paſſage, mais encore entre ce paſſage & le reſte du Traité.

Par tout ce que nous venons de dire de Rhazès & d'Avicenne, on voit que ces premiers Auteurs étoient fort éloignés de penſer que cette maladie fût contagieuſe, ou qu'elle ſe communiquât par des corpuſcules ſortis des malades.

§. XXI. 1. Si Avicenne, dans ſa Langue, s'eſt ſervi d'un terme qui ſignifie quelqu'eſpece de contagion, il eſt évident qu'il n'a pu rapporter cette contagion, ainſi que ſon Traducteur, qu'à la conſtitution de l'air, en faiſant ce terme ſynonyme d'*épidémie*, & qu'il a entendu, comme on doit l'entendre, par un air contagieux, celui qui eſt conſtitué de façon qu'en agiſſant ſur les corps (*quaſi ea contingens*), il les change promptement, & les rend malades preſque tous, plus ou moins, & de différente façon, ſelon qu'il eſt diverſement conſtitué, chaud, froid, humide, ſec, auſtral, ſeptentrional, raréfié, condenſé, léger, peſant; ſans porter pour cela dans ſon ſein aucune ſemence formée de maladie, aucun virus, aucun miaſme morbifique, ni aucune eſpece de corruption formée, mais propre ſeulement à en faire naître dans les corps, ſuivant la maniere dont il agit ſur eux. Ce que, pour plus de préciſion, & pour éviter toute confuſion ou équivoque (1), nous appellons, avec

(1) Equivoque qu'on auroit eu, ſans doute, grand ſoin d'éviter, ſi l'on avoit prévu les ſuites funeſtes qu'elle devoit avoir.

Hippocrate & tous les Médecins qui s'étudient à éviter tout ce qui peut induire en erreur, nous l'appellons, dis-je, épidémie, ou un air épidémique, ou cauſe univerſelle & ſimultanée de maladies communes ou populaires. Ce qui eſt bien différent de ce qu'on entend par contagion, qu'on fait conſiſter en des molécules ſubtiles, qui ſont elles-mêmes la maladie, puiſqu'il faut qu'elles ſortent d'un corps malade dont toutes les molécules ſont maladie, & capables, en entrant dans un autre corps ſain, de le changer promptement tout entier, d'en aſſimiler les humeurs à leur propre nature, & de le rendre à ſon tour tout entier maladie (1); leſquelles molécules on ſuppoſe répandues dans l'air autour des malades, dans leur chambre, dans leur maiſon. Mais pour qu'on pût dire que l'air qui regne eſt contagieux, à raiſon de ces molécules, il faudroit qu'elles fuſſent répandues auſſi dans toute l'atmoſphere d'un pays entier (& alors de quoi ſerviroit d'em-

(1) *Sicut dici poſſit quòd totus homo morbus fiat, & illum undiquè propaget.* Van-Swiet. Aph. 1382.

pêcher

pêcher la communication avec les malades ?) Or un air contagieux, à raiſon de ces molécules, qui ſeules pourroient le rendre contagieux, dans le ſens qu'on l'entend, n'a aucun rapport avec ſa conſtitution, telle que les anciens l'entendoient, puiſqu'elle pourroit être par elle-même fort ſaine, & incapable de cauſer aucune maladie, dans le ſens des anciens, & ne pas laiſſer de porter des miaſmes ſortis des corps malades, & propres à donner la même maladie, dans le ſens des modernes, que les anciens ne connoiſſoient pas; &, *vice verſâ*, être mal-ſaine & appellée par ceux-ci contagieuſe, quoiqu'improprement, ſans contenir aucun miaſme contagieux.

2. Quoique les premiers qui ont employé le terme de contagion ou celui de contagieux, ne l'aient appliqué qu'à la conſtitution de l'air, comme propre à faire naître une maladie dans preſque tous ceux qui le reſpirent, il s'eſt trouvé enſuite des eſprits vulgaires & non Phyſiciens, plus propres à ſe frapper des phénomenes qu'à les comprendre & à les expliquer, qui ont cru voir dans ces phénomenes la communication de la maladie d'un ſujet à un autre.

L'étonnement, apanage de l'ignorance, ne leur a pas permis de raiſonner, & de les attribuer à une cauſe commune, à la ſeule conſtitution de l'air, comme avoient fait ceux qui les avoient précédés, quoique les phénomenes qu'ils avoient obſervés ne fuſſent pas moins frappans. Bien plus, toujours dans cette préoccupation, ils ſe ſont appuyés de l'autorité de leurs prédéceſſeurs, pour avoir employé le terme de contagion, ſans voir que c'étoit dans un ſens bien différent. On eſt allé enſuite plus loin; (une fois égaré, on s'égare de plus en plus). La communication immédiate ne ſuffiſoit plus à des eſprits échauffés & remplis de l'idée de contagion; la diſtance des temps & des lieux n'a pu y mettre des bornes; des miaſmes ſubtils élancés d'un corps malade, ſe répandant dans l'air, & pénétrant dans ceux qu'ils rencontrent immédiatement, ſont convertis en des miaſmes paiſibles & en repos, ſe dépoſant, dépouillés de leur activité, ſur d'autres matieres, pour y attendre pluſieurs années l'occaſion de reſſuſciter, pour ainſi dire, & de ſe remettre en action, ou pour être tranſportés dans des lieux éloi-

gnés, & y produire les mêmes effets.

3. Non-ſeulement les premiers qui ont employé ce terme, l'ont pris dans un autre ſens que celui de communication, qu'ils ne connoiſſoient pas; mais bien des Auteurs modernes, de ceux même qui croient la contagion, l'ont encore pris pour celui d'épidémie, lequel terme, par conſéquent, ne doit pas non plus alors être pris chez eux dans ſon ſens propre. Sydenham lui-même, entre beaucoup d'autres (car on le trouve preſque par-tout, ſi l'on y fait attention, dans l'un & dans l'autre ſens); Sydenham, dis-je, s'en ſert dans le premier ſens; ce qui paroît en ce que c'eſt dans des endroits où il n'eſt queſtion abſolument que d'épidémie. Ainſi, ne traitant de la Variole que comme épidémique, il dit: *Integras familias ſuo contagio afflantes, nemini parcunt.* De même, dans un autre endroit, où il n'eſt queſtion que de la marche des épidémies en général, & de la ſeule conſtitution de l'air, il donne pour exemple de leurs progrès, la peſte qu'il avoit obſervée, en diſant: *Ità primis menſibus, quibus graſſabatur peſtis, nullo ferè non die, ejus contagio afflati.* C'eſt,

dans l'un & l'autre cas, pour ſe ſervir d'une expreſſion plus énergique, & comme métaphorique, pour dire que la maladie épidémique ſe répand ſur les hommes par un ſouffle malin de la conſtitution de l'air.

4. Suppoſons préſentement que nous puiſſions interroger ces premiers Auteurs, & demandons-leur pourquoi, dans leurs écrits ſur la Variole, ils n'ont pas fait mention de la contagion? Ils répondront d'abord qu'ils ſont fort étonnés d'une telle demande. Hé! pourquoi voulez-vous, ajouteront-ils, que la contagion entre pour quelque choſe dans cette maladie? car nous n'y voyons rien qui nous l'annonce. Une maladie que tous les hommes doivent avoir une fois dans leur vie, a-t-elle beſoin de contagion pour les attaquer? Une maladie qui ne peut les attaquer qu'une fois, n'exclut-elle pas la contagion, qui ne doit jamais avoir cet égard? Une maladie dont la cauſe occaſionnelle externe, qui doit la faire éclore, eſt le plus ſouvent épidémique, ou commune à tous les hommes, cette cauſe ne doit-elle pas la provoquer ſur le plus grand nombre de ceux qui ne l'ont pas

eue, ou tout-à-la-fois, ou de très-près les uns après les autres, qu'ils habitent dans la même maiſon ou non; qu'ils y entrent, ou qu'ils n'y entrent pas; qu'ils fréquentent, qu'ils approchent les malades, ou qu'ils ne les approchent pas? Cependant tous ceux qui approchent les malades, même de très-près, ne la prennent pas, quoiqu'ils ne l'aient pas encore eue. Voilà des preuves de fait qu'elle n'eſt pas contagieuſe, ou qu'elle ne ſe communique pas, & vous n'avez point de preuves à nous donner qu'elle ſe communique, dès que tout ce que vous attribuez à la contagion, nous pouvons l'attribuer à l'épidémie; & nous le lui attribuons, fondés ſur ce qu'elle eſt connue d'ailleurs par ſes cauſes & ſes effets réels, au-lieu que la contagion, telle que vous l'exigez ici, ne vous étant connue que par des effets que vous lui ſuppoſez, n'eſt elle-même qu'une ſuppoſition.

5. Si ſucceſſivement, & à meſure que l'idée de la contagion ſe préſentoit à quelqu'un, il eût, ſuſpendant ſon conſentement, interrogé ces premiers Auteurs, comme nous venons de faire, je crois, ou que perſonne n'auroit adopté

cette opinion ; ou que, ſi quelqu'un avoit eu cette foibleſſe, il auroit trouvé de terribles contradicteurs. Mais il eſt arrivé que le premier qui l'a adoptée ſans réflexion, a été ſuivi aveuglément, & ſur de ſimples apparences, par tous ceux qui ſont venus après, & qui, ſe copiant ſucceſſivement, renchériſſant même les uns ſur les autres, en ont donné pour principale preuve l'autorité de leurs prédéceſſeurs, qui n'en avoient pas de meilleure, ſans s'aviſer de remonter à la ſource ; & on eſt allé au point de ne plus reconnoître que cet être de raiſon pour toute cauſe, tant de la maladie, que de tous ſes phénomenes. *Contagium ſufficit* . . . dit Van-Swieten.

§. XXII. 1. Cependant il a paru, preſque de nos jours, un homme célebre, regardé à juſte titre comme l'Hippocrate de l'Angleterre, Sydenham, qui, malgré l'opinion où il eſt de la contagion de la Variole, paroît cependant en être bien peu perſuadé, puiſqu'il traite de cette maladie, comme feroit celui qui ne la croiroit point contagieuſe ; qu'il n'attribue rien à la

contagion, qu'il la compte pour rien dans la production de la maladie & des phénomenes qu'elle préſente, ne reconnoiſſant, comme nos premiers Auteurs, que l'épidémie pour toute cauſe externe de la maladie; & l'épidémie lui ſuffit pour rendre raiſon de tout ce qui, dans cette maladie, eſt attribué à la contagion.

2. Tout le premier Chapitre de la quatrieme Section, ſur la conſtitution épidémique des années 1669—1672, eſt admirable pour l'ordre que tiennent entr'elles toutes les maladies épidémiques qui régnerent pendant tout ce temps. On les voit naître les unes après les autres, ſans que pour cela les premieres qui ont paru ceſſent entierement (1). On les voit s'entre-balancer; les unes s'affoibliſſent, tandis que les autres reprennent plus de forces, alternativement: on l'obſerve principalement entre la dyſſenterie & la Variole (2), comme ſi la matiere morbi-

(1) *Non ſtatim dico eum qui pellitur ac cedit, morbum in ſolidum evaneſcere, at verò rarius invadere.*

(2) *Variolæ hic etiam pro more ſuo, exulantibus dyſenteriis, rerum denuò potiebantur.*

fique, ſe portant plus ſur les inteſtins, étoit détournée de la peau, & réciproquement, ſuivant que la cauſe épidémique ou la conſtitution de l'air agiſſoit diverſement.

Ces maladies ſont le *cholera-morbus*, la dyſſenterie, la fievre dyſſenterique, la rougeole, la Variole, les fievres tierces, intermittentes. Aucune de ces maladies n'eſt attribuée à la contagion, & il ne croit pas avoir plus de raiſon de la faire intervenir en rien à l'égard de la Variole, qu'à l'égard des autres. La Variole, très-bénigne, très-légere, commença de ſe montrer dans quelques endroits, à la fin de l'année 1669, par la ſeule conſtitution de l'air, & ſans avoir été apportée ou communiquée par qui que ce fût. La rougeole parut & fut univerſelle pour tous les enfans dès le commencement de 1670, juſqu'à l'équinoxe du printemps, d'où elle alla en diminuant. La Variole ſe répandit alors par la même conſtitution de l'air qui produiſoit les autres maladies, & eut, ainſi que ces autres maladies, des variations qu'elle ne tenoit, comme elles, que de cette même conſtitution.

3. On ne peut rien voir là de contagieux ; Sydenham n'y en voit rien lui-même, quelque idée qu'il ait d'ailleurs de la contagion, puiſqu'il attribue tout à l'épidémie. Le commencement de la Variole, ainſi que celui des autres maladies de cette conſtitution, n'en attribue qu'à elle ſon progrès, ſa propagation, ſa rapidité même ; enfin ſon regne s'affoiblit & ceſſe tout-à-fait, uniquement par l'affoibliſſement & la ceſſation de la cauſe commune, de la conſtitution de l'air (1). C'eſt auſſi de la même cauſe que dépend ſon mauvais caractere, qui ſe manifeſtoit par la fièvre dyſſenterique, laquelle faiſant le génie général de la conſtitution, étoit celui de la Variole (2), comme celui des autres maladies. De façon que, ſi tous ceux qui étoient attaqués de la

(1) *Quin hæ etiam Variolæ*, ad exemplum epidemicorum aliorum quorumlibet, *primo ſtatim inſultu atrociores erant, atque in dies increbreſcebant, donec ad ſtatum perveniſſent, quem ſemel tranſgreſſæ, tàm quoad ſymptomatum vehementiam, tàm ægrorum humerum, ſenſim imminuebantur.* Cap. VI.

(2) *Variolas anomalas conſtitutionis dyſentericæ compellare lubet.*

Variole, en eussent été exempts, pour l'avoir déja eue, ils n'auroient pas moins été attaqués de cette fièvre, & exposés au même danger que les autres. (XVIII. 1. 2.)

4. Le silence de Sydenham sur la contagion de la Variole, non-seulement dans ce qui regarde la théorie, où il auroit pu dire que la constitution épidémique avoit besoin de son secours pour faire naître la maladie, & que la contagion répand des semences, ou pour continuer la même épidémie, ou pour en faire naître ensuite une nouvelle, ou pour les Varioles erratiques ou sporadiques, mais encore dans le traitement, où il auroit dû donner des préceptes pour se garantir de la contagion; ce silence, dis-je, d'un homme déja imbu de l'opinion de la contagion en général, & qui semble l'adopter pour d'autres maladies, est, ce me semble, encore plus favorable à mon sentiment que le silence des premiers Auteurs qui ne se doutoient pas même de la contagion; & la doctrine de cet Auteur, touchant la Variole, acheve de prouver parfaitement que l'épidémie suffit pour toute cause externe &

occaſionnelle à produire la maladie, puiſque par ſon moyen on rend raiſon de tous les phénomenes qu'elle préſente, & qu'il n'y en a aucun qui annonce le moindre concours de la contagion.

Mais l'épidémie ne ſuffit pas pour rendre raiſon du ſeul phénomene qui demande un virus interne, commun à tous les hommes. Sydenham n'en parle pas non plus, il eſt vrai, quoiqu'il reconnoiſſe le principe qui en démontre la néceſſité, *nemini parcunt*, &c. Mais la raiſon en eſt, ou qu'il étoit du nombre de ceux qui, le reconnoiſſant, ferment les yeux ſur la conſéquence néceſſaire qui en découle (VI), comme peu importante dans le traitement, ou qu'il ne veut faire l'office que d'hiſtorien de la maladie & de ſes phénomenes (1), pendant le cours des épidémies qu'il obſervoit, avec laquelle hiſtoire le virus inné n'a rien de commun: ce qu'on ne peut pas dire de la contagion, parce que ceux qui la croient, trouvent à rapporter une infinité de faits hiſtoriques qu'ils en font

(1) *Cùm hiſtoriam tantùm ſcribam, non ſolvam problemata.*

dépendre, & ſur leſquels ils la fondent, & donnent pour s'en garantir beaucoup de préceptes que Sydenham auroit dû placer dans le traitement, ſur lequel il ne laiſſe rien à deſirer à tous autres égards.

§. XXIII. Après ce que nous venons d'expoſer (XX. XXII.), il ſeroit d'autant plus difficile d'embraſſer, ſans examen, le parti de la contagion de la Variole, que l'excès où ſes partiſans pouſſent l'ardeur avec laquelle ils combattent pour elle, nous fournit une nouvelle raiſon de nous en méfier, fondée ſur l'axiome vulgaire : *Qui prouve trop, ne prouve rien.* Nous prendrons pour exemple Van-Swieten. Il raſſemble toutes les forces qu'il peut trouver, pour en affermir l'empire ; &, non content de cela, il veut encore l'étendre, & la faire régner ſur le domaine des autres ; il anéantit pour elle le virus intérieur, commun à tous les hommes. Ce n'eſt pas aſſez ; quoiqu'il ſoit forcé de reconnoître l'épidémie, prenant le contre-pied de Sydenham, qui ne reconnoît qu'elle, il la compte enſuite pour rien dans la production de

cette maladie. La contagion eſt la ſeule puiſſance qu'il reconnoît, elle lui tient lieu de tout. Ainſi, ſi nous pouvons parvenir à réfuter tout ce qu'il avance pour établir ſon exiſtence & ſon pouvoir, nous pourrons nous flatter d'avoir réfuté tout ce qu'on peut dire en ſa faveur.

1. Rien ne me paroît auſſi étrange que de ſuppoſer un virus contagieux, ſuffiſant, dans tous les cas, pour produire la Variole, lors même qu'il ne pourroit conſiſter qu'en quelques miaſmes inviſibles, voltigeans dans l'air; ou dans quelques molécules inertes & en repos attachées à des hardes, lors même que la diſtance des temps & des lieux entre les Varioles communicantes & les communiquées, & la *monogeneſe* de celles auxquelles on ne ſauroit aſſigner ni mere, ni poſtérité, rendent le plus la communication problématique: virus, dis-je, ſuffiſant dans tous ces cas, & qui cependant n'a pas le pouvoir de donner la maladie à ceux qui l'ont déja eue, lors même qu'il eſt introduit dans le corps manifeſtement, immédiatement, & de la maniere la plus efficace, je veux dire par l'inſertion

du pus variolique. Tout au moins cela démontre évidemment qu'il ne ſuffit pas pour produire tout ſeul la maladie, & qu'il faut qu'il trouve dans le corps quelque choſe, ſans quoi il ne ſauroit la produire. Voilà un *contagium* d'une nature bien ſinguliere, & dans lequel il faudroit ſuppoſer une eſpece d'intelligence & de volonté. Il ne manque pas de viſiter tous les hommes: mais, une fois ſa viſite faite, il ne veut plus rentrer chez eux, quoiqu'à la porte, avec encore plus de force que la premiere fois, & que l'entrée en ſoit encore plus large; ou, s'il y entre, pourquoi n'eſt-il plus ſuffiſant?

2. Vous voulez que le *contagium* ſuffiſe pour produire la Variole, comme il ſuffit à produire les autres maladies contagieuſes: *Contagium ſufficit in ſaniſſimis etiam corporibus ad hunc morbum producendum. Quare ergò aliam incertam cauſam ponemus, cùm videamus & in aliis morbis contagioſis ſolum contagium ſufficere.* Aph. 1382.

S'il ne s'agiſſoit que de donner des aſſertions (ſeule choſe qu'on fait dans le ſyſtême de la contagion), ce ſeroit fort commode; mais il faut les prou-

ver. La Variole, & toutes ces maladies qu'on dit être contagieuſes, le fuſſent-elles réellement, cette parité détruiroit-elle la néceſſité d'un virus préexiſtant pour la Variole en particulier, puiſqu'il y a d'ailleurs entre celle-ci & toutes ces autres maladies une diſparité eſſentielle dont il faut chercher la raiſon, qui ne peut être qu'un tel virus? A-t-on jamais vu aucune maladie, diſparue ou exiſtante encore; en voit-on aucune, contagieuſe ou non contagieuſe, épidémique ou ſporadique, qui, comme la Variole, n'épargne perſonne, & qu'on ne puiſſe prendre qu'une fois dans ſa vie? Dès que Van-Swieten reconnoît cette vérité (1), la Variole fût-elle contagieuſe, il ſeroit toujours obligé de reconnoître auſſi un virus variolique antérieur au virus contagieux introduit, qui doit néceſſairement trouver l'autre pour lui faire produire ſon effet, & qui, de lui-même, quand il ne le trouve pas, n'en produit aucun. La gale ſe reprend autant de fois qu'on couche avec

(1) *Veriſſima ergò ſunt quæ Sydenhamus de Variolis dixit : Nemini parcunt, &c.* Aph. 1381.

un galeux; mais coucher avec un varioleux des plus infects, humer la vapeur abondante qui s'exhale de ſon corps, cela pourra bien, par la force générale de l'infection, produire quelque mal, mais qui ne ſera pas la Variole, ſi on l'a déja eue (1). Pourquoi donc les voies les plus ſûres & les plus favorables à la contagion, manquent-elles dans ce cas, ſi ce n'eſt qu'il lui faut un virus intérieur qu'elle puiſſe mettre en action, mais qu'elle ne trouve pas, parce qu'il a été diſſipé? Voilà ce qui prouve ſa néceſſité, & ce qui prouve auſſi que la contagion ne ſuffit pas pour produire la Variole; tout cela dans la ſuppoſition qu'elle ſeroit contagieuſe: ſuppoſition qui ne ſauroit même avoir lieu ici; car ce que nous venons de dire, prouve en même temps qu'elle ne l'eſt pas, parce qu'il n'y a point de maladie contagieuſe qui ne ſe communique autant de fois que ſe préſente le même moyen qui a ſervi une fois à ſa

(1) *Quidam ab hoc morbo per inſertionem nato ſanati feliciter, in eodem lecto decubuerunt cum ægris per totum Variolarum decurſum abſque ullâ noxâ.* Ibid.

communication. Le contraire répugne à l'idée de la contagion, & en détruit abſolument l'eſſence.

3. Il n'eſt donc pas étonnant que cet Auteur regarde comme impoſſible de ſavoir en quoi conſiſte ce changement arrivé dans le corps, qui le rend enſuite invulnérable aux traits les plus aſſurés du virus contagieux. *Nemo autem, quantùm novi, hactenùs inter Medicos extitit, qui potuerit diſtinguere quænam ſit illa mutatio corporis, quæ ſemel Variolas paſſum, à morbo poſteà immunem reddat.* Aph. 1388. Cela eſt vrai dans ſon opinion ; perſonne ne peut diſtinguer, non plus que lui, quel eſt ce changement, c'eſt-à-dire, comprendre la différence arrivée entre l'état paſſé & l'état préſent du corps. Mais qu'il abandonne ſon *contagium*, qui devroit, s'il exiſtoit, ne trouver jamais d'obſtacle à produire ſon effet ſur ceux qui l'ont déja éprouvé, & qu'il reconnoiſſe un virus matériel interne, qui, une fois diſſipé, ne peut plus ſe reproduire, ni par conſéquent produire aucun effet ; ce changement alors eſt facile à comprendre. Hé ! combien de phénomenes, également faciles à expliquer, devien-

nent incompréhenſibles dans ſon opinion ! Le ſyſtême de la contagion, non-ſeulement de la Variole, mais de toute autre maladie, en fourmille ; & l'on ſe contente de dire, chaque fois qu'ils ſe préſentent, que c'eſt admirable, étonnant, incompréhenſible, tandis que ce merveilleux, cette incompréhenſibilité ne viennent que de la fauſſe ſuppoſition d'un virus contagieux. Nous aurons occaſion (XXIX.) d'en donner pluſieurs exemples.

4. L'idée ſeule d'un virus préexiſtant, inné, &c. donne ſur le champ, clairement & diſtinctement celle de l'effet qu'il doit produire, d'une maladie dont perſonne n'eſt exempt, & qui n'arrive qu'une fois dans la vie ; & à ſon tour, une telle maladie démontre, comme un effet démontre ſa cauſe, l'exiſtence & la néceſſité d'un tel virus. L'idée d'un virus contagieux ne porte pas une telle conviction, & la nature de la maladie n'en démontre pas la néceſſité ; bien plus elle le contredit. Il en faut donc chercher les preuves ailleurs ; il faut les tirer de choſes ou de circonſtances fort accidentelles à la maladie ; diſons mieux, il faut les ſuppoſer.

5. Entre ceux qui ne veulent pas reconnoître ce virus inné, mais qui en revanche combattent de toutes leurs forces pour le parti de la contagion, il y en a qui préſentent le premier pour en mieux diſſuader, ſous l'aſpect le plus odieux; non-ſeulement comme un mauvais préſent que la nature auroit fait aux hommes (XV. 3.), mais encore comme un malheur dont ils ne pourroient jamais ſe garantir; comme ſi, quand même tout cela ſeroit vrai, ce pourroit être une preuve de ſa non-exiſtence. Mais, quant aux faits, eſt-il plus facile de ſe garantir de la contagion? Quand même il ne ſeroit pas poſſible d'empêcher que le virus ne ſe formât, on conçoit qu'il eſt poſſible (VII.) de le rendre ſans effet, puiſqu'il l'a été avant la naiſſance de la Variole, & qu'il le devient encore quelquefois; au-lieu qu'on ne conçoit pas (du moins ce n'eſt pas moi qui le conçois) comment tous les moyens imaginables & poſſibles à exécuter, ſeroient ſuffiſans pour garantir de la contagion miaſmatique, à quelque reſtriction qu'on la réduiſe. Quant aux impreſſions que doivent faire ſur les eſprits l'idée d'un

virus inné, quelque déſavantageux qu'on s'efforce de le repréſenter, & celle de la contagion, même la plus reſtreinte, il eſt aiſé de voir entre l'une & l'autre une différence totale. L'idée d'un virus inné, gravée dans tous les hommes, parce qu'elle eſt imprimée par la nature même de la maladie connue de tout le monde, laiſſe les eſprits dans la plus grande tranquillité. Ce n'eſt que celle de la contagion qui les occupe, en les plongeant dans les plus vives alarmes & dans les terreurs les plus funeſtes (*), qui augmenteroient encore & ſe perpétueroient par les moyens mêmes qu'on engageroit les hommes d'employer inutilement pour s'en garantir. Ce n'eſt donc que la terreur de la contagion qui produit les effets qu'on lui attribue (1). Détruiſez l'opinion de la contagion, & avec elle la terreur qu'elle produit; vous n'aurez plus de contagion, ni

(*) Effets qui ne ſubſiſteroient pas moins, quand on n'auroit point d'idée d'un virus inné.

Nota. Ce qui eſt marqué avec une (*) a été ajouté après le jugement de la Faculté de Médecine.

(1) V. XXVIII. 4. 5. 3°.

réelle, ni prétendue, ni aucun des effets funeſtes qu'on lui attribue. C'eſt la ſeule barriere qu'il ſoit néceſſaire & qu'il ſoit poſſible de lui oppoſer.

§. XXIV. Ce *contagium*, ſi puiſſant pour produire tout ſeul la Variole, ſans le concours d'aucune autre puiſſance, comme il ſuffit pour d'autres maladies, n'exiſte même pas, ni à l'égard de l'une ni à l'égard des autres.

Nous ſommes aſſurés qu'il y a des virus contagieux, conſiſtant en une matiere ſenſible, introduite dans le corps d'une maniere également ſenſible, ou appliquée ſur le corps pendant un temps conſidérable, comme celui de la gale. Que ces virus ſoient ſuffiſans pour produire leurs maladies, nous avons vu que cela ne prouve rien contre la néceſſité d'un virus intérieur de la Variole. Nous allons plus loin, & nous diſons que vouloir ſoutenir qu'un *contagium*, conſiſtant en des miaſmes inviſibles, ſuffit pour produire la Variole, comme il ſuffit à produire les autres maladies contagieuſes, c'eſt vouloir prouver une ſuppoſition par une autre ſuppoſition, parce qu'un tel *contagium*

de ces autres maladies n'eſt pas mieux prouvé, & qu'il eſt auſſi ſuppoſé que celui de la Variole, comme nous le verrons en ſon lieu.

1. Voyons quelles ſont, ſuivant Van-Swieten, ces autres maladies : *Nemo enim facilè credet requiri fomitem quemdam morborum in corpore præexiſtentem, ut quis à rabido cane demorſus, rabioſus fiat; ut cum peſte laborantibus converſatus, eumdem morbum acquirat; ut dyſenterici fæces luſtrans, eodem morbo corripiatur.* Aph. 1382.

On diroit que cette énumération eſt faite à deſſein de ſurprendre ou d'en impoſer (quelqu'éloignés que nous ſoyons de le croire). En effet, à la tête de ces maladies, crues contagieuſes par des miaſmes inviſibles, on en place une dont on ne peut conteſter la communication par transfuſion ſenſible, afin qu'à la faveur de ce dernier virus, les autres puiſſent paſſer, quoique d'une eſpece très-différente; & enſuite, toutes les fois qu'il s'agit de faire valoir la contagion miaſmatique, Van-Swieten rapporte l'exemple de la rage. Mais quoi! lui dis-je, vous voulez prouver le *contagium* de la Variole, & de ces autres

maladies, par celui de la rage! Un *contagium* qui ſe prend à la vue d'un malade, ſans le toucher, ou en le touchant ſimplement, par un *contagium* qui ne ſe prend que par transfuſion ſenſible, & qui eſt une matiere viſible? La rage ſe communique-t-elle par des miaſmes inviſibles, ſans toucher le malade, ou en le touchant ſimplement, ou en ne faiſant que manier la bave de l'animal enragé, laquelle renferme le *contagium?* Voilà ce qu'il faudroit, pour que la comparaiſon fût juſte, & qu'on en pût tirer quelque concluſion en faveur de la contagion de ces autres maladies. Vous ne faites pas attention que ce *contagium* de la rage, dont vous vous ſervez pour faire valoir votre cauſe, dépoſe préciſément contre vous; car la même raiſon qui fait que ce virus ne peut ſe tranſmettre que par la transfuſion ſenſible de la bave ou ſalive virulente, empêche de même que la Variole ne puiſſe ſe tranſmettre autrement que par l'inſertion ſenſible & évidente du pus variolique. Et même, en conſidérant l'un & l'autre ſous le même rapport, c'eſt-à-dire, comme tranſmis tous deux d'une maniere ſenſible, le pus variolique

mérite moins le titre de virus contagieux, que le venin de la rage (XVIII. 3.) ou la ſalive de l'animal enragé.

Quoi ! parce qu'il eſt évident que la rage ſe communique par le moyen d'une tranſmiſſion ſenſible, d'une matiere également ſenſible, on n'aura qu'à imaginer des atômes pour les faire l'inſtrument de communication de telle maladie qu'on voudra, dès qu'on la verra ſe multiplier & ſe répandre un peu trop rapidement ! On pourroit, avec un pareil raiſonnement, faire paſſer pour contagieux un ſimple rhume épidémique, tel que celui qui regne au moment que j'écris ceci, puiſqu'il prend preſque tout le monde, & qu'il y en a qui s'en trouvent ſaiſis auprès des malades, ou en ſortant de voir des malades. De même, un mal de gorge épidémique, une fièvre tierce épidémique, tout cela ſera transformé en maladies contagieuſes, & pourquoi ? parce que la rage ſe tranſmet par l'introduction ſenſible de la bave de l'animal enragé ? Mais dès qu'on veut faire valoir de telles preuves, il eſt inutile d'en aller chercher hors de la Variole même, & il n'y a qu'à dire tout ſimplement : La Variole ſe communique

nique par l'inſertion du pus variolique: donc elle ſe communique par des miaſmes inviſibles. L'argument eſt abſolument le même.

2. A en juger par les ſymptômes des deux maladies, le virus de la rage doit être beaucoup plus actif que celui de la Variole; & cependant le premier ne peut ſe communiquer que par une intromiſſion ſenſible de la matiere entiere, tant du venin ſubtil que de ſon véhicule (ſuppoſé qu'il conſte des deux), & il produit alors une maladie terrible, un pervertiſſement total des humeurs, leur deſtruction entiere, & cela avec la plus grande rapidité; & malgré cette grande activité, cette énergie incroyable, il ne peut, répandu dans l'air, ou touché ſimplement, produire aucun effet. Ce n'eſt pas manque d'être répandu abondamment autour du malade; car devenu tout entier maladie plus encore que tout autre, il doit ſortir de ſon corps une exhalaiſon abondante de matiere, qui, dans le ſyſtême de la contagion, doit être aſſimilée à celle qui a produit la maladie, ſe répandre de toute part, & donner aux autres la

même maladie (1). Au contraire, le virus contagieux de la Variole, introduit ſenſiblement dans le corps, ne produit jamais qu'une maladie légere, tandis que répandu dans l'air, ou touché ſimplement, on lui en fait produire ſouvent de très-graves; & pour prouver ce dernier effet (qui a grand beſoin de l'être), on ſe ſert de l'exemple de la rage, dont le virus, dans le même cas, n'en produit aucun, malgré la grande activité qu'il doit avoir. De deux choſes auſſi diſparates, l'une peut-elle ſervir de preuve à l'autre ?

3. Quoique les miaſmes de la rage, répandus abondamment autour du ma-

(1) *Quòd totus homo morbus fiat, & illum undiquè propaget.* Van-Swiet. Aph. 1382.

Au reſte, cet adage, *totus homo morbus*, ne ſignifie autre choſe que ceci : Tout ce qui compoſe l'homme eſt ſujet à des infirmités, *totus homo morbus ;* il eſt rare que de tout ce qui le compoſe, il n'y ait pas toujours quelque choſe qui s'écarte de l'état naturel & de ſanté, *totus homo morbus ;* dans un homme malade, tout ce qui le compoſe eſt malade ou ſe reſſent de la maladie, *totus homo morbus.* Et ce qu'on ajoûte, *illum undiquè propagat*, n'eſt qu'une pure ſuppoſition.

lade, ſoient impuiſſans pour communiquer la maladie, Van-Swieten cependant croit trouver la preuve que l'homme entier devenu maladie, la répand de toute part & la communique, dans ce qu'une très-petite portion de bave virulente, appliquée à un corps ſain lui communique la rage (Aph. 1382). Mais cette portion de virus (ſuppoſée très-petite, *incredibiliter parva*, car la partie lacérée de l'habit dont il parle pouvoit être chargée d'une portion de bave aſſez conſidérable, & même auſſi conſidérable que celle qui s'introduit dans le corps par la morſure de l'animal); cette portion, dis-je, n'eſt pas une émanation ſortant de tout le corps, quoique devenu tout entier maladie, & la répandant au loin; cette portion n'eſt pas ſimplement appliquée au corps, ou indifféremment à quelque partie du corps, ni reſpirée avec l'air, quoique les émanations, *effluvia*, ſortant du malade, ſoient propres à tout cela. Cette portion venimeuſe ne peut ſortir que de la bouche de l'animal; &, dans le cas dont il s'agit ici, elle eſt introduite forcément & ſenſiblement dans la bouche d'un autre, pouſſée dans

ſes pores ouverts par une eſpece de ſuccion, plus puiſſamment peut-être que dans la plaie faite par la morſure, mêlée, abſorbée & avalée avec la ſalive, avec laquelle on ſait que ce virus a une ſi grande affinité, qu'il n'y a qu'elle qui ſoit propre à le devenir, quelquefois même ſpontanément. Or, y a-t-il quelque maladie qui rende tout l'homme maladie plus efficacement & plus complettement que celle-là? Y en a-t-il où le corps puiſſe pouſſer & répandre au loin des émanations plus abondantes, & d'une matiere plus active, plus âcre, plus ſubtile ou plus exaltée que celle-là? Et cependant ces émanations ſont ſans effet, & il faut, pour communiquer la maladie, non-ſeulement une matiere groſſiere & ſenſible, telle que la bave de l'animal; mais il faut encore qu'elle ſoit introduite d'une maniere forcée & ſenſible. Quel rapport eſt-ce que tout cela peut avoir avec des émanations ſubtiles, répandues de toute part par un corps malade, & propres à donner la même maladie? ce qui étoit à prouver. La conſéquence la plus juſte qu'on puiſſe tirer du parallele de ces deux virus, eſt celle-ci: Un virus aſſez actif pour

produire, étant introduit ſenſiblement, la plus terrible des maladies, & qui, malgré cela, eſt abſolument incapable d'en produire aucune par des miaſmes inviſibles, eſt une des plus fortes preuves qu'on puiſſe donner, qu'un virus aſſez foible pour ne produire, étant de même introduit ſenſiblement, qu'une maladie des plus légeres, doit être infiniment plus incapable d'en produire aucune par des molécules inviſibles, & enfin que la communication miaſmatique, de quelque maladie même que ce ſoit, eſt impoſſible.

4. Puiſque, de ce que la rage ſe communique par l'introduction ſenſible & forcée d'une matiere ſenſible, on en conclut qu'une maladie ſe communique par des miaſmes inviſibles appliqués à un corps ſain, pourquoi, par cette même raiſon, n'attribue-t-on pas la rage ſpontanée qui arrive quelquefois, à des molécules inviſibles, ſorties de quelque animal enragé, délaiſſées ſur un habit, où toute autre matiere apportée de loin, ou reſtée ſur les mêmes lieux depuis la derniere apparition d'un tel animal, quoique pendant ſon apparition actuelle il n'y ait eu que ceux

qui en ont été mordus, ou qui, par le plus grand & le plus rare haſard, en ont ſucé la ſalive, à qui il ait pu la communiquer ? Cela arriveroit infailliblement, ſi elle devenoit plus fréquente; & ſur-tout s'il étoit poſſible qu'elle fût quelquefois épidémique, quoiqu'il ſoit reconnu juſqu'à préſent que la ſalive eſt le ſeul véhicule de ce virus, que la maladie ne peut ſe communiquer que par l'introduction de ce fluide, & que les émanations n'ont aucune priſe ſur ceux qui approchent les malades; cela arriveroit, dis-je, par la même raiſon qu'on croit la Variole contagieuſe par ces émanations, quoique le pus variolique ſoit le ſeul véhicule évidemment conſtaté & reconnu du *contagium*, & qu'elle ne puiſſe ſe communiquer que par ſon introduction ſenſible & forcée. Que ſi, comme la rage, elle n'eût jamais été épidémique, on n'auroit jamais imaginé pour elle cette eſpece de contagion. De même, ſi la rage devenoit épidémique, par le plus grand des malheurs, on la croiroit contagieuſe par cette voie, parce qu'on verroit que quelques-uns la prennent ayant approché des malades, quoique beaucoup

d'autres, dans le même cas, ne la priſſent pas. Ainſi, de même qu'il n'y a que la ſalive introduite forcément qui puiſſe donner la rage, il n'y a que le pus variolique, introduit de même, qui puiſſe procurer la Variole, avec cette différence pourtant, que la premiere donne réellement la maladie, & que l'autre ne fournit que l'occaſion à la déclaration de la maladie, laquelle occaſion il ne donne pas toujours, au-lieu que le virus de la rage, dûement introduit, ne peut jamais manquer.

§. XXV. 1. Une choſe qui me paroît encore bien ſinguliere de la part de Van-Swieten, c'eſt qu'il demande des preuves d'une négation, je veux dire des expériences qui prouvent la non-contagion de la Variole, en diſant qu'*il n'y a aucune expérience qui prouve qu'elle ſoit jamais née en Europe ſans contagion* (1); tandis qu'on eſt en droit de lui en demander de poſitives qui prouvent qu'elle y ſoit née quelquefois

(1) *Nec conſtat ullo experimento Variolas unquàm abſque contagio in Europâ natas fuiſſe.* Aph. 1382, cor. 2.

par contagion : car il faut avoir établi celle-ci, avant d'être en droit de demander les autres.

De quelle nature faudroit-il donc que fussent ces expériences pour prouver que *la Variole ne soit jamais née en Europe sans contagion ?* Dès qu'on a des preuves de fait que la contagion de la Variole est impossible, quand même on ne tireroit ces preuves que de certains cas, elles deviennent générales, & conservent la même force pour en établir l'impossibilité dans tous les autres cas, où de simples conjectures seulement ne laissent appercevoir qu'une ombre de possibilité de la contagion, à moins que dans ces autres cas on ne pût absolument attribuer la maladie à quelqu'une, ou au concours des autres causes occasionnelles ; & ce n'est que ce défaut absolu & parfaitement constaté d'autres causes, qui pourroit à la rigueur autoriser à recourir à la contagion. Or nous avons des preuves de l'impossibilité de la contagion dans une infinité de cas, à l'évidence desquelles personne ne peut se refuser ; & dans les autres cas où les plus légeres apparences, faites pour en imposer seule-

ment aux eſprits les plus crédules & les plus prévenus pour la contagion, pourroient la leur faire voir, on a des preuves les plus évidentes que la maladie naît par d'autres cauſes que par contagion. Donc nous avons des preuves que la contagion n'exiſte pas; nous en avons donc que la maladie n'a jamais pu naître, ni en Europe, ni ailleurs, par contagion: preuves qui rendent abſurdes celles qu'il veut exiger, ou plutôt la demande ou la propoſition qu'il en fait. C'eſt donc à lui à nous en donner de plus poſitives ou de plus fortes du contraire, s'il en a; mais des preuves qui excluent tout autre moyen, de façon qu'on ne puiſſe pas attribuer la maladie aux cauſes ordinaires. Il ne pourra pas ſans doute exclure ou rejetter ces autres moyens, puiſqu'il eſt forcé de les reconnoître: *Interim non videtur negari poſſe quòd & à concurſu aliarum cauſarum hic morbus excitari queat abſque contagio.* (Aph. 1382). Et comme de tous les faits qu'il donne avec la plus grande aſſurance pour prouver la contagion, il n'y en a pas un ſeul qui ne dépende de ces cauſes, & ſur-tout de l'épidémie, il s'enſuit qu'au-

cun de ces faits ne prouve rien en faveur de la contagion.

2. Quelle expérience peut-on demander qui montre que le premier par lequel l'épidémie variolique commence dans une Ville ou dans un canton de la Campagne, dans leſquels, depuis pluſieurs années, la maladie n'a pas été (1), ne l'a pas reçue par contagion? Eſt-ce que le fait lui-même ne le démontre pas? & ne voilà-t-il pas l'expérience qu'il demande? C'eſt donc moi qui ſuis en droit de demander: Quelle expérience avez-vous que cet homme l'a reçue par contagion? De même, à l'égard de ce qu'on obſerve dans les grandes Villes, ſavoir que, dans des intervalles, ſouvent de pluſieurs années, entre les épidémies, on voit ordinairement, de temps en temps, des Varioles éparſes (2), quelle expérience a-t-on qu'elles ſont dûes à la contagion, ainſi que les autres faits rappor-

(1) *Hoc in Pagis & minoribus Urbibus manifeſtiſſimè conſtat, ubi quandoquè per plures annos nullæ omninò cernuntur Variolæ.* Aph. 1380.

(2) *In majoribus Urbibus obſervárunt celebres Practici quòd quidem ſubindè per aliquot annos*

tés par notre Auteur à la ſuite de ceux-ci ?

Celui par lequel l'épidémie commence après pluſieurs années dans la Campagne, reçoit la maladie par une contagion tombée des nues : car l'attribuer à quelqu'étranger qu'on n'a point vu, ou à un virus très-ſubtil, il eſt vrai, mais en priſon dans un véhicule viſqueux, inhérent à quelque meuble depuis la derniere épidémie, c'eſt-à-dire, depuis pluſieurs années, j'appelle cela une contagion tombée des nues ; & dans les grandes Villes, après une épidémie dont la contagion apportée de loin par quelqu'un des étrangers dont le concours eſt fort grand (1), n'a plus le pouvoir de la donner immédiatement qu'à quelques-uns de temps en temps, malgré la grande activité qu'elle a dû avoir pour commencer l'épidémie, & qu'on lui prête toutes les fois qu'on

non graſſentur Variolæ epidemicorum more, ſed tamen hinc indè unus plerumque vel alter hoc morbo laboret vix propagato ad alios homines contagio. Ibid.

(1) *Dùm aliis in locis contagium ſuſceptum ſecum ferunt advenæ.* Aph. 1395.

en a beſoin (1); cette contagion eſt un inſtrument fort commode, & qui ſe prête à tout. C'eſt pourtant ce que je n'ai jamais pu comprendre, & que ne comprendra jamais celui qui ſera ſans prévention. Mais, ſans avoir beſoin de recourir à une contagion, à laquelle, dans chaque circonſtance, on eſt obligé de donner, comme à un Prothée, autant de formes diſparates, oppoſées, contradictoires, & qui ſe détruiſent mutuellement, ou qui oblige ſouvent, lorſque cette reſſource féconde ſe trouve en défaut, d'avouer qu'on ne ſauroit rendre raiſon des phénomenes; ſans recourir, dis-je, à cette chimere, la choſe eſt ſi claire & ſi uniforme, quand on veut l'expliquer par les cauſes les plus ordinaires, & qui ſont reconnues de tout le monde! *Interim non videtur*, &c.

Dans les Campagnes, la bonté ordinaire de l'air, la vie frugale & active exemptent de bien des maladies, & conſéquemment retardent le dévelop-

(1) *Cùm ad majores Urbes ..... ingens advenarum numerus ..... Cùm per aëra volitare poſſit, ... ſola effluvia hominis Variolis laborantis morbum propagant.* Aph. 1382.

pement du levain variolique, juſqu'à ce qu'une cauſe commune, la conſtitution générale de l'air, vienne exciter & produire l'épidémie. Dans les grandes Villes, les cauſes ordinaires de maladies, indépendamment des épidémies, ſont plus fréquentes, & elles déterminent de temps en temps la Variole dans ceux ſeulement qui ont plus donné lieu à leur action. (XVII. 3.) Pourquoi donc faire jouer forcément à la contagion, dans ces deux circonſtances comme dans toutes les autres, autant de rôles différens ou oppoſés, tandis que ſans elle, & ſans ſortir de la route la plus battue de l'éthiologie, l'explication de tous ces faits ſe préſente d'elle-même ?

3. Au reſte, on ne laiſſe pas de voir quelquefois à la Campagne de ces Varioles ſolitaires, qu'on ne ſauroit attribuer ni à l'épidémie, ni à la contagion. J'ai vu depuis peu, & cela pour la dixieme fois, un homme d'environ vingt-cinq ans, attaqué de la plus belle Variole, très-nombreuſe, ſans être confluente, qui ne put jamais me dire par quel moyen il auroit pu la recevoir, étant dans une Campagne où, depuis

pluſieurs années, il n'y en avoit point eu, ni bien loin aux environs; il vint à l'Hôpital, & perſonne ne la prit, ni à l'Hôpital, ni dans la Ville.

§. XXVI. 1. Avant de rapporter les preuves particulieres, directes & évidentes, que la Variole n'eſt pas contagieuſe, il eſt à propos de donner plus particulierement l'idée qu'on doit ſe faire de la contagion, d'après ſes partiſans les plus zélés, parce qu'il faut bien connoître ce qu'on a à combattre : la voici d'après Van-Swieten.

Contagium quod ſe quàm latiſſimè diffundere poſſit, & multiplicari, ubi ſemel natum fuit, abſque ullo cognito limite, ſimili ferè modo uti ex minimâ ignis ſcintillâ latiſſimè propagari poteſt incendium, ſi combuſtibile ignis pabulum non defuerit.

Præterea ſola effluvia hominis Variolis laborantis morbum propagant.

Ut morbi tempore, poſt ſanationem; imò poſt mortem, totus (homo) contagium ſpiret, & quidem tale quod variis rebus adhærere poteſt, & diù malignitatem ſuam ſervat. Aph. 1382.

2. Rempli de cette idée, qui renferme parfaitement la nature & les pro-

priétés que devroit avoir ce qu'on appelle contagion, je la cherche, & je ne la trouve pas là-même où elle devroit le plus ſe manifeſter. Quand je vois un Médecin viſiter habituellement pendant des années entieres, ou des épidémies entieres, des malades de Variole, les manier, humecter les croûtes durcies pour les ramollir, en faciliter la chûte, & la ſortie d'un reſte de pus qui eſt deſſous; baſſiner leurs paupieres pour les décoller & les ouvrir; employer ſouvent à ces opérations un temps conſidérable, pendant lequel ſes habits appliqués ſur les draps du malade, ſon linge le touchant, le frottant continuellement, ont tout le temps d'en enlever les parties de pus répandues ſur la peau & les linges de ce malade, & d'en recevoir les émanations le plus immédiatement & le plus abondamment, & que je vois enſuite ce Médecin de retour chez lui, chaque fois careſſer, embraſſer ſon enfant, le tenir long-temps entre ſes bras, ſans que tout cela puiſſe donner lieu à la contagion, & ſans qu'il porte non plus, dans aucune des maiſons où il va, une maladie des miaſmes de laquelle, tant

fixes que volatils, il eſt ſi abondamment chargé, qu'il en ſent encore lui-même l'odeur, je ne puis douter de ſon impoſſibilité. Or ce Médecin, c'eſt moi-même; & ſûrement je ne ſuis pas le ſeul dans le même cas. De plus, quand entre pluſieurs enfans d'une même famille, attaqués de la maladie, j'en vois un ſeul excepté, quoiqu'il habite, qu'il mange avec ſes freres, qu'il les manie, qu'il couche même quelquefois avec eux; que je vois arriver la même choſe dans bien d'autres familles, & que les enfans exceptés ne laiſſent pas de prendre la maladie très-long-temps après (1), & hors de toute occaſion qui puiſſe faire ſoupçonner la contagion, je vois bien l'effet d'une cauſe commune ou épidémique qui en épargne toujours quelques-uns; mais bien

(1) Van-Swieten rapporte tous ces faits, Aph. 1381.

Quid? quòd quidam, ut earum contagio afficerentur, ægrotantium hypocauſta ſedulò, ſed fruſtrà, viſitavêre. At enim verò quidam iſtorum hominum nonnullis menſibus aut annis poſt, Variolis fuerunt affecti. Huxh. Diſſert. de Var.

Ces cas ſont journaliers, perſonne ne les ignore; & l'on croit la contagion!

loin d'y rien voir de contagieux, je vois au contraire en tout cela des preuves très-évidentes de l'impoſſibilité de la contagion.

3. A ces obſervations, qui ſont des expériences journalieres (puiſqu'on demande des expériences) naiſſantes d'elles-mêmes, & plus que ſuffiſantes pour démontrer l'impoſſibilité de la contagion miaſmatique, j'en joindrai quelques-unes que j'ai faites & fait faire à deſſein.

Je fis ramaſſer, au commencement d'Août 1775, des croûtes du Varioleux (XXV. 3.); je les pilai juſqu'à un certain point pour pouvoir plus commodément en faire uſage; & pendant cette opération, elles exhaloient une odeur d'alkali volatil urineux, des plus pénétrantes & fétides. Je les ferrai dans une petite bouteille bien bouchée. Dans le courant du même mois, j'en employai chaque fois une bonne pincée de la maniere ſuivante; 1°. j'en jettai dans un endroit où de jeunes gens paſſoient & s'arrêtoient continuellement, & dans le temps où ils y étoient aſſemblés; 2°. ſur la robe d'une fille; 3°. ſur le lit d'une autre; 4°. dans une

ſalle à danſer de jeunes filles, un quart-d'heure avant la danſe; 5°. (ceci eſt plus fort) un enfant de neuf à dix ans, n'ayant pas eu la Variole, étoit déja guéri d'une fracture à la jambe, mais il ne ſortoit pas encore du lit, & il ſe portoit bien. On diſperſa une groſſe pincée de ces croûtes pilées dans ſes draps, bien près autour de lui, & même entre la chemiſe & la chair.

Un Chirurgien de mes amis, à qui j'en avois donné pour en faire le même uſage, fit les expériences ſuivantes au commencement d'Octobre. Lorſqu'il piloit ces croûtes, il en éprouva la même odeur que moi, preuve qu'elles exhaloient une grande quantité de miaſmes très-ſubtils; & c'étoit dans un cabinet très-petit, dans lequel un enfant d'un an qu'il avoit étoit preſque continuellement, & où il entra & demeura pendant le broiement de ces croûtes, & aſſez de temps immédiatement après. Il en ſema, quatre à cinq fois différentes, dans des ſalles de bal, pleines de monde, où il y avoit beaucoup de jeunes gens qui n'avoient pas eu la Variole, où l'air étoit agité & échauffé, & les danſeurs très-diſpoſés à recevoir le *contagium*.

Toutes ces expériences ont été ſans aucun effet. Quand je n'ai pu voir la contagion dans tous ces cas (2. 3.) ſi favorables, comment pourroit-on venir à bout de me la faire voir dans une lettre, ſur le ſeuil d'une porte, &c.?

§. XXVII. 1. Etant de fait, comme nous venons de voir, que tous ceux qui, n'ayant pas eu la Variole, ſont expoſés à la prétendue contagion, en habitant avec les malades, ne prennent pas la maladie, mettez auprès d'un varioleux deux enfans qui ne l'ont pas eue, & qui ne le quittent pas. Qu'il arrive que l'un la prenne & que l'autre ne la prenne pas, vous aurez beau me dire que le premier l'a priſe par contagion, le ſecond n'ayant pas pu la prendre par la même voie, me prouve évidemment que ce n'eſt pas par cette voie que l'autre l'a reçue (XXV. 1.); mais que la même cauſe commune, qui l'avoit déja fait naître dans le premier malade, l'a excitée dans l'un des deux qui habitoient auprès de lui, dans lequel elle l'auroit produite de même, quand il en auroit été éloigné, comme dans ceux qui la pren-

nent ſans avoir approché aucun malade. Quant à celui qui ne l'a pas priſe, c'eſt par la même raiſon que l'épidémie, quelle qu'elle ſoit, ne produit pas ſon effet ſur tous ceux qui ſont expoſés à ſon action.

2. Cette raiſon par laquelle l'épidémie épargne quelques ſujets, eſt le défaut de diſpoſition de la part de ces ſujets (1). Les partiſans de la contagion diſent auſſi que c'eſt par défaut de diſpoſition que celle-ci en épargne quelques-uns : mais c'eſt un faux-fuyant qui contredit la nature & les propriétés qu'ils donnent à la contagion (XXVI. 1.), ſuivant leſquelles aucune diſpoſition n'en ſauroit empêcher l'effet, & qui entraîne encore une autre contradiction ; car reconnoiſſant en même temps, comme ils font, l'épidémie avec ſes exceptions, il s'enſuit que, dans le même cas, ils ſeroient obligés d'attribuer, par un double emploi, à toutes deux les mêmes exceptions, qui ne peuvent pourtant être faites que par l'une des

(1) *Agens enim ſolum cùm pervenit, & patienti non eſt præparatio, non accidunt actio & paſſio.* Avic. de feb. peſtil.

deux. Il faut donc néceſſairement opter entre l'une ou l'autre, pour déterminer à laquelle des deux on doit attribuer les exceptions dans des cas donnés, comme celui dont nous venons de parler. Mais on ne peut refuſer la préférence à celle qui eſt déja évidemment conſtatée par toutes ſortes d'endroits, ſur celle qui, n'étant point encore prouvée, ne peut être que ſuppoſée. Pour les mettre d'accord avec eux-mêmes, nous leur ferons obſerver qu'on ne peut faire valoir la diſpoſition ou le défaut de diſpoſition à ſe prêter à l'action d'un agent, qu'autant que cet agent eſt déja connu par d'autres effets que ceux dont il s'agit; autrement c'eſt vouloir rendre raiſon d'une ſuppoſition par une autre ſuppoſition, en ſuppoſant prouvé ce qui eſt en queſtion. Quand on dit qu'il faut une diſpoſition pour recevoir la contagion de la Variole, voici le raiſonnement qu'on fait, ſans peut-être s'en appercevoir: *La Variole ſe prend par contagion; donc la contagion la donne à quiconque y a de la diſpoſition.* L'antécédent n'étant point encore prouvé, eſt une ſuppoſition, & le conſéquent auſſi; & cela doit être, parce qu'une choſe

fondée ſur une ſuppoſition, ne peut être elle-même qu'une ſuppoſition. Il faut donc avoir établi la contagion par des preuves inconteſtables, avant de dire qu'il faut une diſpoſition à lui donner priſe, & être bien aſſuré encore que (dans un cas donné) l'épidémie, ou cauſe commune, n'y a abſolument aucune part, parce qu'elles doivent néceſſairement s'exclure l'une l'autre dans la production d'un même phénomene.

Il n'en eſt pas ainſi de l'épidémie, à l'égard de laquelle je dis, avec tout le monde, qu'il faut une diſpoſition du ſujet pour qu'elle produiſe en lui ſon effet; & l'on ne peut me rétorquer l'argument que je fais contre la contagion, parce qu'en cela je ne fais aucune ſuppoſition. Tout le monde, mes adverſaires même, conviennent de la réalité de l'épidémie, non-ſeulement de la Variole, qu'ils veulent qui ſoit en même temps contagieuſe, mais encore de bien d'autres maladies, qui n'ont jamais paſſé pour contagieuſes (1). La diſpoſition ou le défaut de diſpoſition

(1) *Plures morbi epidemici obſervantur....* Van-Swiet. Aph. 1382.

à lui donner priſe, eſt encore une choſe réelle, parce qu'elle ſuit néceſſairement de la réalité de l'agent, qui, quoiqu'agiſſant ſur tous comme cauſe commune, ne produit pourtant pas ſon effet ſur tous.

3. Une maladie épidémique eſt celle qui, pendant qu'elle regne, attaque le plus grand nombre des ſujets, mais non pas ſi bien tout-à-la-fois, qu'il n'y en ait qui commencent plutôt les uns que les autres à la prendre, ſuivant le plus ou le moins de diſpoſition. La Variole eſt le plus ſouvent épidémique (1); par conſéquent, lorſqu'elle l'eſt, elle doit ſuivre la même regle: &, ſuivant cette regle, elle doit, dans une même Ville, dans une même maiſon, dans une même famille, attaquer ſucceſſivement pluſieurs perſonnes, ſans qu'on ait plus de raiſon de recourir à la contagion, que dans les autres maladies épidémiques, qui n'ont jamais paſſé pour être contagieuſes. Pourquoi donc attribuer à une contagion imaginaire ce que l'évidence force d'attribuer

(1) *Inter morbos epidemicos recenſendas eſſe Variolas.* Id. Aph. 1380.

à l'épidémie ou à la cauſe commune, qui doit même faire naturellement, dans la Variole comme dans toute maladie populaire, des exceptions qui répugnent à la nature du virus contagieux, en ce que, ſuivant l'idée qu'on en donne (XXVI. 1.), s'il exiſtoit, il ne pourroit épargner perſonne? Comment eſt-ce donc que pluſieurs, quoique expoſés aux circonſtances les plus favorables à la contagion, ne prennent pas la maladie, & qui ne laiſſent pas de la prendre très-long-temps après, hors de toute occaſion qui puiſſe faire ſoupçonner la contagion? Car dire qu'après avoir échappé, dans un temps d'épidémie, à l'action immédiate des miaſmes exhalés des malades avec toute leur activité, ou à celle des miaſmes tranſportés par ceux qui les approchoient (car, dans ce temps-là, il n'eſt pas poſſible d'être à couvert des uns & des autres), c'eſt le *contagium* qu'ils ont conſervé ſur eux, ou qu'ils ont pris de quelque meuble ou harde qui le leur a donné, c'eſt une choſe ſuppoſée ſans aucun fondement, contre toute vraiſemblance, & qui révolte. Si donc la maladie n'a pas été contagieuſe pour ceux-là,

ceux-là, quand ils ſe ſont trouvés dans les occaſions les plus favorables, qui eſt-ce qui a révélé qu'elle l'a été pour ceux qui l'ont priſe dans les mêmes occaſions, & qu'elle leur a été communiquée par cette voie, plutôt que produite en eux par la cauſe commune?

Vous voulez qu'une maladie épidémique devienne enſuite contagieuſe (1); mais puiſqu'avec cette ſeule premiere qualité, que tout le monde reconnoît avec vous, vous rendrez raiſon d'une maniere claire & inconteſtable de tout ce que vous attribuez à la contagion, à quel propos multiplier les êtres ſans néceſſité? Que dis-je, ſans néceſſité! diſons même avec toutes ſortes de préjudices; au détriment de la raiſon, parce qu'il répugne que quelque choſe dépende en même temps d'une cauſe évidente & d'une cauſe qu'il faut croire ſans la comprendre; au détriment de l'eſprit, parce que rien

(1) *Morbi epidemici obſervantur quorum cauſa manifeſta eſt ... Quòd morbi à cauſis manifeſtis nati ſic mutent corpus ægri tali morbo decumbentis, ità degenerare faciant humores ejus, ut æger ille poſteà per contagium propaget morbum.* Aph. 1382.

n'entretient plus l'ignorance & ne rétrécit plus les bornes des connoiſſances que les qualités occultes : tout eſt dit quand on les a alléguées, cela n'étoit bon que dans les ſiecles d'ignorance ; au détriment de l'eſpece humaine, parce qu'il n'y a rien qui rende les effets d'une maladie commune ou populaire plus funeſtes & plus mortels, que la terreur qu'inſpire l'idée chimérique de ſa communication.

4. Encore une remarque ſur la nature qu'on prête au *contagium* en général. (XVI. 1.) En comparant ce *contagium* qui, né une fois, peut ſe répandre & ſe multiplier ſans aucune borne connue, à un incendie, qui, allumé par la plus petite étincelle, peut s'étendre tant qu'il trouve des matieres combuſtibles ; on veut faire entendre que la contagion ne ceſſe de même que lorſqu'elle ne trouve plus un *pabulum* propre à l'entretenir.

Je conçois bien qu'un incendie, à la voracité duquel on n'oppoſeroit aucun obſtacle, ſoit pour l'éteindre, ſoit pour l'intercepter, finiroit pourtant à la fin par défaut de matiere combuſtible qui fût à ſa portée. Mais je ne

conçois pas comment le *contagium* pourroit ceſſer, pour ne pas trouver toujours un *pabulum*. Les matieres combuſtibles ſe trouveront à la fin à des diſtances aſſez grandes pour que l'incendie ne puiſſe plus y atteindre ; au-delà, par exemple, de grandes plaines arides & déſertes ; au-delà de grandes rivieres, de bras de mer, de mers entieres, de montagnes pelées ou couvertes de neige. Il n'en eſt pas ainſi des hommes, qui ſont le *pabulum* du virus contagieux. Non-ſeulement répandu dans l'air, *in aëra volitans*, le *contagium* peut franchir de grandes diſtances ; non-ſeulement caché & en repos dans d'autres matieres, ſans rien perdre de ſon activité, il peut être tranſporté à des diſtances infiniment plus grandes que celles que peut franchir un incendie (1), & ſucceſſivement des unes aux autres, & trouver partout ſon propre *pabulum* ; non-ſeulement cela, dis-je : mais encore, bien différent du combuſtible toujours fixé à la même place, le *pabulum* du *contagium*

(1) Comme on veut qu'il ait été tranſporté d'Europe dans les autres pays du monde.

n'y reſtant jamais, communiquant ſans ceſſe avec ſes ſemblables, tant de près qu'au loin, va ſans ceſſe lui-même au-devant du *contagium*, à des diſtances les plus grandes, ſans l'attendre, comme ſont les matieres combuſtibles à l'égard de l'incendie; de façon que cette reſtriction, *ſi combuſtibile ignis pabulum non defuerit*, applicable à l'incendie, ne pouvant s'appliquer au *contagium*, il s'enſuivroit toujours que, né une fois, étant ſemblable à un incendie, il ne s'éteindroit qu'après avoir attaqué de ſuite & ſans interruption tous les hommes, & ce n'eſt qu'alors que ſon *pabulum* lui manqueroit; & dans le cas particulier de Variole, ce ne ſeroit qu'après avoir ſaiſi tous ceux qui ne l'auroient pas eue, continuant enſuite de prendre tout enfant dès le moment qu'il verroit le jour, & même avant de naître, puiſqu'il ſeroit toujours préſent, inextinguible, & prêt à exercer ſon énergie: tout cela, en lui accordant, comme on voit, ce privilége ſingulier, que n'a aucun autre virus, de n'attaquer que ceux qui n'ont pas eu la maladie.

Mais, me direz-vous, ce n'eſt rien

de tout cela que nous entendons par le *pabulum* du virus contagieux; c'eſt la diſpoſition des ſujets à le recevoir, laquelle venant à manquer, le *contagium* ne trouve plus de pâture. Je vous entendois d'avance, mais je voulois vous faire expliquer, pour ne laiſſer aucun ſubterfuge. Et comme celui-ci vient d'être détruit (XXVII. 2.), ainſi que toutes les formes diſparates que vous faites prendre au virus, ſuivant le beſoin des circonſtances, ma concluſion reſte toujours la même, ſavoir, qu'ayant fait le *contagium* ſemblable à un incendie, qui ne connoît d'autres bornes que la conſommation des matieres combuſtibles qui ſont à ſa portée, le premier ne peut connoître de bornes qu'après avoir ſaiſi tous les hommes, qui ſont ſon vrai *pabulum*, parce qu'ils ſe trouvent tous à ſa portée.

§. XXVIII. Après avoir montré que la contagion, par le moyen des corpuſcules varioleux, tant ſubtils & voltigeans dans l'air, que fixes & inhérens à des hardes, &c. eſt impoſſible, nous allons examiner les faits qu'on apporte en preuve de ſon exiſtence; & de leur

réfutation, les preuves de fait que nous avons données de la non-contagion, tireront une nouvelle force.

1. On ne portera pas en preuve, je penſe, l'inſertion du pus variolique, parce qu'elle ne prouve pas plus la contagion de la Variole par des miaſmes inviſibles, que la morſure d'un animal enragé ne prouve la communication de la rage par de ſemblables miaſmes (XXIV.)

Mais la premiere fois qu'elle a paſſé dans un pays, n'a-ce pas été par contagion? En attendant que nous diſcutions cette queſtion d'une maniere plus préciſe & plus détaillée, notre plan actuel n'étant que de conſidérer la maladie telle qu'elle ſe montre dans nos climats, depuis qu'elle y eſt établie, je réponds ſommairement, 1°. que c'eſt très-problématique; que les premiers qui ont rapporté ces hiſtoires de contagion, prévenus & remplis de ſon idée, ont pu y voir des circonſtances qui n'y étoient pas, & ſur leſquelles ils n'ont pas laiſſé que de fonder cette contagion, comme elle étoit déja fondée dans leur eſprit; ou que ceux qui les ont rapportées d'après les premiers,

ont pu être dans le même cas. Ce qui porte à le croire, c'eſt que 2°. cette contagion n'eſt pas vraiſemblable, parce que, dès qu'il eſt prouvé que la maladie n'a plus été contagieuſe dans les pays où elle s'eſt une fois établie, elle ne peut l'avoir été pour s'y établir, n'ayant pu changer de nature.

2. Dans l'état préſent de la Variole, elle doit, dans le ſyſtême de la contagion, ſe communiquer dans ces circonſtances : *Les ſeules émanations d'un varioleux communiquent la maladie ;* bien plus, *un convaleſcent, couvert encore de marques rouges de Variles, la communique à ceux qui l'approchent ;* bien plus encore, *le* contagium *conſerve ſa force même après la mort du malade. Une lettre le porte & communique la maladie, &c.* Voilà des propoſitions bien fortes : il ne s'agit que de les prouver par des faits. Ceux-ci ne manquent pas, ils ſe préſentent en foule ; mais par malheur ils ne peuvent valoir que pour ceux qui ſont déja pleinement perſuadés de la contagion, & pour qui il ne faut point de preuves : mais ceux qui en doutent ſeulement tant ſoit peu, & à qui ce ſimple doute laiſſe la liberté de

faire uſage de leur raiſon, ne s'en contenteront pas, & diront à Van-Swieten que les faits qu'il leur donne pour preuves de la contagion, ne font que la ſuppoſer & ne la prouvent pas. En voici quelques-uns pour ſervir d'exemple: *Bien des gens étant ſeulement entrés dans la chambre d'un malade*, cela veut dire, ſans l'approcher, *ou même ſeulement dans la maiſon où étoit ce malade, ſe ſont trouvés pris de la maladie.* Mais bien d'autres auſſi y ſont entrés, ont vu le malade de près, ſans la prendre. Ce que vous me dites ne fait donc que ſuppoſer la contagion donnant la maladie à ceux-là, quoiqu'impuiſſante pour la donner aux autres, comme vous l'avez ſuppoſée la donnant au premier, par qui l'épidémie a commencé (XXV. 2.); & ceux qui croient déja que ce premier l'a priſe par contagion, & qu'on ne peut la prendre que par ce moyen, n'auront point de peine à ſe perſuader que les autres l'ont reçue de même: c'eſt une preuve même ſurperflue pour eux. Mais moi qui doute que le premier l'ait priſe par contagion, parce que je crois avec vous qu'elle peut naître ſans contagion, *interim non videtur*...

(XXV. 1.); ce que vous me dites que bien des gens l'ont priſe en entrant dans la maiſon d'un malade, ne ſauroit me prouver la contagion, parce que ces derniers l'ayant pu prendre par la même cauſe par laquelle je crois que le premier l'a priſe, par une cauſe commune à tous, ou par le concours d'autres cauſes, & non par un *contagium* dont rien ne peut me faire découvrir la ſource (XXV. 2.), c'eſt me donner pour preuve ce qui eſt en queſtion, & cela me laiſſe toujours dans mon doute, de même que ce qu'on ajoûte des convaleſcens & des morts. Bien plus, voyant que, au lieu de preuves certaines qu'on me promet, *uti certis & numeroſiſſimis obſervatis practicis conſtat*, on ne peut me donner que des ſuppoſitions; du ſimple doute où j'étois, je paſſe à l'entiere conviction que la Variole n'eſt point du tout contagieuſe. Comment pourrois-je faire autrement? Vous ſuppoſez des effets & des cauſes que je ne vois que comme on voit des choſes ſuppoſées, tandis que, d'un autre côté, je vois de mes propres yeux & bien réellement ces mêmes cauſes (XXVI.), ſans leur voir

produire aucun de ces effets que vous leur attribuez.

3. Pour qu'on pût être assuré que ceux qui entrent dans une maison, dans une chambre où il y a un varioleux, vivant ou mort, ou bien où il y en a eu depuis peu, & qui sont aussitôt ou bientôt après attaqués de la maladie, la reçoivent par contagion, il faudroit bien des conditions : il faudroit que ce varioleux, dont on prétend que la contagion est venue, fût le seul alors, parce que, s'il ne l'est pas, l'épidémie existe, elle a déja agi sur ceux à qui l'on prétend qu'il l'a communiquée, & la maladie se déclare en eux par la force de l'épidémie, & non par contagion ; & quand même il seroit le seul, il faudroit être assuré qu'il n'est pas le prélude d'une épidémie, car il faut qu'elle commence par quelqu'un. Il faudroit que tous ceux qui, dans le cas de l'avoir, sont entrés dans la maison ou dans l'appartement où étoit le malade, l'eussent prise, & qu'il n'y eût eu que ceux-là, du moins avant le temps qu'ils eussent pu eux-mêmes la communiquer à d'autres; que depuis cette visite, la maladie ne se fût

déclarée en eux au plutôt, qu'après le temps qu'on obſerve ordinairement entre les premiers ſymptômes de fièvre & l'éruption. S'il manque une de ces conditions, comme il arrive toujours, ces faits ne prouvent rien; tout ce qu'on pourroit dire, ſeroit que ces gens étant frappés de la crainte de la contagion, cette frayeur a accéléré l'effet de l'épimie: car il n'y a perſonne qui ſoit exempt de cette crainte, pas même ceux qui ne ſe méfient point de leur courage en entrant dans ces maiſons où ils ſavent qu'il y a ou qu'il y a eu depuis peu des varioleux. Cette idée les fait friſſonner malgré eux, & ſans qu'ils s'y attendent: ce friſſonnement remue puiſſamment les humeurs; & pour peu que le levain ſe trouve diſpoſé, il n'en faut pas davantage pour que la cauſe commune acheve ſur le champ de le faire développer. Morton non-ſeulement ne doute pas que la crainte ne faſſe naître la Variole (1), mais il eſt encore perſuadé qu'aucun Médecin n'en peut douter.

(1) *Quàm ſæpè etiam febres, morbilli, & præſertim* Variolæ *ex ideâ terroris in phanta-*

4. Arrêtons-nous à quelques-uns des principaux faits particuliers rapportés par Van-Swieten en preuve de la contagion.

Que des Colléges entiers aient été attaqués de cette maladie pendant ou après celle d'un de ceux qui les compoſoient, cela prouve ſeulement que ceux qui doivent l'avoir par une cauſe commune, ne la prennent pas tous à la fois, & qu'il faut qu'il y en ait qui commencent avant les autres.

Un enfant de ſix ſemaines, mort de la Variole, & qu'un grand nombre de voiſins viennent voir expoſé dans un vaſte appartement, éloigné de celui où il étoit mort, ſans s'y arrêter que très-peu de temps, n'avoit pas reçu la maladie par contagion, puiſqu'il n'y en avoit point encore d'autre dans la Ville: on ne peut que le ſuppoſer ſans aucune vraiſemblance (XXV. 2.). Il avoit été le premier attaqué par l'épidémie qui commençoit; ceux qui étoient venus

---

ſiâ impreſſâ oriri ſoleant, ſatis cuivis medicinam exercenti novum eſt.

In actum ducitur (venen. Variolos) ſive à forti hujus morbi ideâ in phantaſiâ impreſſâ, vel à metu.... Morton.

voir le cadavre le furent après : donc c'eſt lui qui la leur communiqua. Jamais un tel raiſonnement n'a été admis, à moins qu'on n'ait établi auparavant que la maladie ne peut ſe contracter que par contagion. Mais il devient encore moins concluant, quand on a déja reconnu qu'elle peut ſe contracter ſans contagion (XXV. 1.), & qu'il eſt évident que cet enfant ne l'avoit pas reçue par cette voie. Ils la prirent donc par la même cauſe qui l'avoit déja produite dans cet enfant. On ne dit pas s'il n'y eut que ceux qui avoient viſité le cadavre qui la prirent; il y a apparence qu'il y en eut bien d'autres, & qu'on dit, par une ſuite de ſuppoſitions auſſi mal-fondées que la premiere, qu'ils l'avoient reçue les uns des autres.

5. Une obſervation que donne Van-Swieten pour faire voir que le *contagium* agit quelquefois très-promptement, nous la rapporterons comme une preuve qu'il n'agit point du tout.

Un Gentilhomme entre *malheureuſement* dans une maiſon où il y avoit un enfant attaqué de la Variole; il prend le mal ſur le champ, avec tous les ſymp-

tômes avant-coureurs de la maladie ; & le troiſieme jour ne fait que commencer, qu'il eſt couvert d'une Variole confluente dont il mourut.

1°. Il n'eſt pas dit qu'il fût entré dans la chambre du malade, & ſans doute on n'auroit pas manqué de le dire ſi c'eût été. Il eſt moralement impoſſible que perſonne autre, dans le cas de prendre la maladie, ne fût entré, au moins dans quelqu'appartement de cette maiſon, dans toute laquelle devoit ſe répandre un venin bien ſubtil, & propre à la donner à tout autre. On ne fit pourtant la remarque de la contagion, que ſur celui-là. Voilà déja un grand motif de ne pas croire qu'il l'a priſe par ce moyen.

2°. Le *contagium* reçu par le moyen de l'inoculation, le plus infaillible de tous, & par conſéquent le plus efficace, eſt long-temps à produire la fièvre d'ébullition. Celui-ci la produiſit ſur le champ. Il ſeroit donc plus efficace que le pus variolique, & ne manqueroit jamais ſur perſonne ; ce qui eſt faux. Il faut donc, ou que les cauſes ordinaires euſſent déja ſuffiſamment agi ſur le ſujet pour faire déclater la fièvre

d'ébullition, dans ce moment où le *contagium* ne pouvoit pas encore le faire, ou bien que ce fût la frayeur, & non le *contagium* qui la fit déclarer ſur le champ. Car

3°. Il étoit du nombre de ceux que Van-Swieten lui-même dit qui s'épouvantent, ſe troublent, pâliſſent au ſeul nom de Variole; & il avoue que preſque tous ceux qui la prennent de cette façon, dont il a vu pluſieurs exemples, la craignent juſqu'à ce point. Conférez cela avec ce que dit Morton, conforme d'ailleurs au ſentiment de tous les Médecins ſur les funeſtes effets de la crainte, & vous verrez que c'eſt elle & non la contagion, qui, dans de ſemblables cas, la fait déclarer dans tous ceux qui en ſont ſuſceptibles, puiſqu'il n'y a que ceux qui s'en frappent juſqu'à ce point, de l'aveu même de Van-Swieten, qui la prennent de cette façon, & que les autres ne la prennent pas, quoique la prétendue contagion ſoit égale à l'égard des uns & des autres. La frayeur produite par une Variole ſuppoſée feroit le même effet, y auroit-il là de la contagion? Quant à ceux qui ne ſont pas ſuſcep-

tibles de crainte, l'épidémie ſuffit pour faire naître en eux la maladie (& c'eſt la raiſon par laquelle bien des enfans couchent avec des varioleux, ou les fréquentent aſſiduement, ſans la prendre dans ce temps-là). Mais la frayeur de ce Gentilhomme ne ſe borna pas là; elle bouleverſa, comme elle fait toujours, & corrompit ſi fort les humeurs, que la maladie, qui ſans cela auroit pu être bénigne, en devint de la plus mauvaiſe eſpece & mortelle (XXIII. 5.).

§. XXIX. Comment la contagion ſeroit-elle quelque choſe de réel, puiſqu'elle n'eſt pas même propre à ſervir de fondement à un ſyſtême, qui, pour être bon & recevable, n'a beſoin d'être conſtruit que d'hypotheſes vraiſemblables, pourvu qu'il explique ſans peine & clairement tous les phénomenes qui y ſont relatifs?

1. Dans celui de la contagion, on trouve à chaque pas des phénomenes qui embarraſſent, & dont on ne peut rendre raiſon (XXIII. 3.), & l'on eſt réduit à dire qu'on en eſt étonné. On n'eſt étonné que de ce qui s'écarte, ou qui nous paroît s'écarter de l'ordre en

général, & que, pour cette raiſon, on ne comprend pas, & de ce qui s'écarte de l'ordre en particulier, qui devroit ſuivre des principes qu'on a établis. Dans le premier cas, nous ne pouvons accuſer l'ordre établi par la nature; mais notre foible raiſon, qui ne nous permet pas d'appercevoir la liaiſon ou le rapport qu'il y a entre cet ordre & les phénomenes qui nous étonnent. Dans le ſecond, au contraire, vous devez vous en prendre à cet ordre, ou plutôt à vous-même, puiſque vous avez poſé les principes qui doivent le régler; & dès que vous trouvez des phénomenes qui s'en écartent, dont vous ne pouvez rendre raiſon ſuivant vos principes, & dont vous êtes étonné, il vous faut conclure que vos principes ſont faux.

2. Van-Swieten rapporte (Aph. 1381), d'après d'autres, & d'après lui-même, différens exemples d'enfans ayant eu la Variole dans le ſein de leur mere. Nous les diſtinguerons en pluſieurs claſſes; la premiere de ceux qui l'ont eue en même temps que leurs meres. Cela n'a rien d'étonnant dans aucun ſyſtême,

La ſeconde claſſe, de ceux qui ne l'ont priſe qu'après la mere. Celui-ci commence d'être embarraſſant : *Hoc potiùs mirum apparet, quòd non ſtatìm cum matre afficiatur.* Car le *contagium* auroit dû être porté en même temps à l'un & à l'autre, & agir en même temps ſur les deux, puiſque c'eſt le même ſang, les mêmes humeurs qui circulent dans l'un & l'autre, & par leſquels ils vivent d'une vie commune. Mais par le moyen du levain qui ſe contracte dans le ſein de la mere, reconnu d'ailleurs par toutes ſortes d'endroits, & non imaginé pour rendre raiſon de ce phénomene particulier, & par le moyen de l'épidémie, comme cauſe occaſionnelle, ce phénomene, ainſi qu'aucun autre, n'a plus rien d'étonnant, parce qu'il n'eſt pas contraire à l'ordre *de la nature, ni à celui de mes principes qui découlent du premier*, que le levain ne ſe ſoit trouvé prêt, dans l'enfant, à être développé & mis en action par la cauſe commune, qu'après celui de la mere. Il pouvoit même n'avoir pas encore achevé de ſe former, lors du développement de ce dernier.

La troiſieme claſſe eſt d'un enfant

venu au monde à terme, bien portant, & ſans aucune marque de Variole, quoique la mere, au ſixieme mois de ſa groſſeſſe, en eût eſſuyé une des plus mauvaiſes. Ce cas-ci eſt encore plus étonnant pour Van-Swieten. Comment peut-il ſe faire qu'un enfant, dans le ſein de ſa mere, ne ſoit pas affecté du *contagium* d'une maladie, *quocum conflictabatur mater, à quâ tamen ſanguinem & nutrimentum recipiebat perpetuò* ? A ce ſeul fait-là, Van-Swieten, & tous les ſectateurs de la contagion, devroient reconnoître qu'elle eſt une chimere, en reconnoiſſant avec nous que le levain varioleux de cet enfant n'étoit pas encore aſſez formé, ou que, quoique formé, il n'étoit pas aſſez diſpoſé à ſe prêter à l'action de la cauſe commune qui agiſſoit en même temps ſur ſa mere & ſur lui, comme il arrive tous les jours à quelques-uns de ceux qui, commerçant de très-près & continuellement avec des varioleux, ne laiſſent pas d'être exempts de la maladie. Cela rentre dans l'ordre, & n'a plus rien de merveilleux.

La quatrieme claſſe eſt de ceux qui ont la Variole dans le ſein de leurs meres,

quoiqu'elles en ſoient exemptes pour l'avoir déja eue. Que l'on conçoive & qu'on explique ce phénomene dans le ſyſtême de la contagion, & ſans le ſecours d'un virus préexiſtant, contracté dans le ſein même de la mere. Comment concevoir qu'un venin contagieux a été reçu, a pénétré dans le ſang de la mere, a parcouru toutes les parties de ſon corps, entraîné par le torrent de la circulation, ſans y exciter ce changement, ce mouvement, ou, ſi l'on veut, cette fermentation requiſe pour produire la maladie dont il eſt le porteur, uniquement parce qu'elle l'a déja eue, ſans y exciter même aucune eſpece de révolution (car on ne rapporte pas qu'elle ſe fût plainte de quelque mal), & qu'il eſt parvenu, avec toute ſa force, toute ſon énergie, dans le corps du fœtus, & y a produit ſon effet, parce qu'il ne l'avoit pas encore éprouvé? Qu'on me diſe, par quelque ſuppoſition que ce ſoit, en quoi conſiſte cette différence de diſpoſition qui garantit la mere du virus contagieux, quoiqu'avec toute ſa force, & qui s'y prête ſi bien dans le fœtus, quoiqu'il doive être extraordinairement énervé

& diminué quand il y parvient. Ce phénomene force Van-Swieten à reconnoître la vérité de ce que dit Sydenham, *nemini parcunt*; . . . & il ne peut lui faire voir la conſéquence qui en découle naturellement & néceſſairement, qui eſt la néceſſité d'un virus contracté dans le ſein de la mere! Il auroit vu que, par le moyen de ce virus ſi naturel, ſans embarras ni ſuppoſition, on conçoit que l'épidémie agit également ſur la mere & ſur l'enfant, puiſqu'ils ne forment qu'un tout, qu'elle fait ſur les deux une impreſſion également capable de produire la maladie dans l'un & dans l'autre, ſi la mere ne l'avoit pas déja eue, c'eſt-à-dire, s'il y avoit encore en elle un virus à développer, & à mettre en action: condition abſolument néceſſaire pour que les cauſes externes puiſſent occaſionner la maladie. Mais cette condition ſe trouve dans l'enfant qui avoit déja contracté le virus, & l'épidémie l'a fait développer & mis en action.

Ce n'eſt pas ici une explication adaptée à plaiſir à ce phénomene; c'eſt ce qui ſe paſſe dans toutes les épidémies de quelque maladie que ce ſoit. L'épi-

démie ou la conſtitution de l'air agit ſur tous les hommes; puiſque tous les hommes ſont ſoumis à ſon action. Cependant, non-ſeulement tous les hommes ne prennent pas la maladie régnante, mais il y en a même qui ne s'apperçoivent d'aucune impreſſion de la part de la conſtitution de l'air, par défaut de cauſe interne antécédente de la maladie; de façon qu'on peut dire que c'eſt proprement cette derniere cauſe qui produit la maladie, pourvu qu'elle ſoit excitée à agir par la cauſe externe occaſionnelle, dont on ne ſent pas même l'impreſſion, lorſque la cauſe interne manque.

§. XXX. Le Docteur Mead rapporte un fait ſemblable, à cela près que l'enfant vint mort au monde couvert de Variole, & que celui de Van-Swieten ſe portoit bien, lequel, quatre ans après, ayant été inoculé, pour mieux s'aſſurer du fait, ne put pas reprendre la maladie.

1. Mead reconnoît, à cette occaſion, que *nous avons tous une diſpoſition innée à recevoir cette contagion, & que cette dette une fois anéantie, on ne court plus*

de riſque pour la ſuite ; & quant à la raiſon pour laquelle cette ſorte de peſte n'attaque un homme qu'une ſeule fois, il répond qu'il n'en ſait pas plus que les plus ignorans.

Ce n'eſt pas aſſez d'avouer ſon ignorance ; il faut voir ſi ce n'eſt pas l'impoſſibilité des choſes qu'on a ſuppoſées qui cauſe cette ignorance, en les rendant incompréhenſibles, & même contradictoires. Une diſpoſition dans le corps humain, eſt ou organique, ou humorale, ou mixte ; c'eſt une modification ou maniere d'exiſter des ſolides ou des fluides, ou des uns & des autres à-la-fois. Une modification donnée, quelle qu'elle ſoit, eſt ſujette à changer continuellement, à s'effacer, à revenir, pendant que la ſubſtance qui en eſt le ſujet, reſte toujours la même eſſentiellement. Et c'eſt alors que le raiſonnement de Van-Swieten (XV. 1.) ſeroit bien fondé, c'eſt-à-dire, s'il l'appliquoit à une modification, & qu'il dît : Comment peut-il ſe faire qu'une telle modification réſiſte aux changemens, aux renouvellemens qui ſe font ſans ceſſe dans le corps vivant ? Ne répugne-t-il pas que, tandis que tout y change

continuellement de modification, il y en ait une qui ne change pas, ou qui, ayant changé, ne revienne pas ? C'eſt ce qu'on ne peut pas dire d'une ſubſtance matérielle, parce que, dans le cas qu'elle changeroit de modification, ſon eſſence ne ſeroit pas détruite pour cela, & qu'elle conſerveroit ſa même aptitude à agir dans ſon temps, comme l'expérience l'apprend. Bien plus, ce changement de modification devient en elle ce qui la rend propre à ſe développer & à obéir à l'action des cauſes occaſionnelles, dans un temps plutôt que dans un autre. Et cette derniere modification ne ſauroit plus reparoître, parce que le ſujet qui l'a reçue ſe trouve détruit; au-lieu que, ſi c'étoit une modification du corps, à l'occaſion de laquelle la Variole naîtroit, cette même diſpoſition ou modification pourroit revenir pluſieurs fois, comme il arrive à l'égard de toutes les autres maladies.

2. Outre cela, y a-t-il quelque diſpoſition qui puiſſe rendre ſans effet quelque *contagium* que ce ſoit, introduit ſous forme ſenſible & bien réelle, tel que celui de la rage, ou le venin de la vipere ? Ce n'eſt donc pas ſimplement

ment une nouvelle modification arrivée dans le corps, qui, après la Variole, rend ſans effet le pus variolique introduit ſenſiblement, encore moins le *contagium* inviſible ſuppoſé ; mais c'eſt l'abſence d'une matiere entièrement détruite, ſeule cauſe matérielle de la maladie.

Obligés de reconnoître quelque choſe d'inné qui nous rend tous ſujets à la même maladie, pourquoi n'admettre qu'une ſimple diſpoſition, pour être enſuite dans le cas d'avouer que nous ne comprenons pas comment elle s'efface en faiſant naître la maladie, pour ne plus la faire renaître, tandis que nous voyons que toute autre maladie laiſſe une diſpoſition à la reprendre, ou augmente celle qu'on y avoit déja, bien loin de la détruire ? Cette diſpoſition à prendre la Variole, & que la Variole détruit, eſt donc incompréhenſible, en ce qu'elle implique contradiction, ou au moins qu'elle eſt contraire à la marche de la nature, & une telle cauſe ne doit jamais être admiſe. Quand eſt-ce que les qualités occultes ſeront entièrement bannies de la Médecine, comme elles le ſont du reſte de la Phyſique ?

On ignore bien des choſes, il eſt vrai, comme on en ignorera toujours; c'eſt-à-dire qu'on ignore les cauſes de certains phénomenes : mais alors, ou il faut ſe contenter d'avouer ſon ignorance, ſans leur aſſigner de cauſes; ou, ſi l'on fait tant que de leur en aſſigner, il faut qu'elles ſoient telles que l'on conçoive clairement leur exiſtence, comment elles produiſent leurs effets, & ce qui les empêche de les produire; &, outre cela, que rien ne contrediſe leur réalité.

3. Lors donc que Mead, plus conſéquent en cela que bien d'autres, ſe croit obligé de reconnoître quelque choſe d'inné qui rend tous les hommes ſujets à la même maladie, & de reconnoître auſſi qu'il faut que cet être inné ſe détruiſe une fois pour ne plus reparoître, pourquoi croit-il que c'eſt ſimplement une modification qui ne peut ſe ſoutenir contre les difficultés que nous venons de voir, plutôt qu'une ſubſtance, une matiere également innée, qui, une fois détruite, ne peut plus ſe renouveller? Cela vient de ce que la chimere du *contagium*, dont on ne peut ſe défaire, ne s'accorderoit pas avec

une telle matiere, ſur-tout lorſqu'on le regarde comme l'unique cauſe de la maladie : autre qualité occulte, dont l'exiſtence eſt encore incompréhenſible, & implique contradiction dans une infinité de cas, malgré ſes apparences; pour la crédulité ſeule, dans quelques autres.

Que cette matiere innée, une fois détruite, ne ſe renouvelle plus pour reproduire ſon effet, rien n'eſt plus naturel, puiſque la cauſe qui l'avoit formée, ne peut plus avoir lieu (VIII.); ſavoir, le ſéjour que fait l'enfant dans le ſein de ſa mere, avec tout ce qui l'accompagne, & à quoi il eſt aſſujetti; la maniere dont s'exerce ſa vie, la circulation de ſes humeurs, ſa nutrition, ſa ſituation, ſes enveloppes, les liqueurs dont il eſt environné, imbibé, &c. toutes choſes bien différentes de ce qu'il doit éprouver après ſa naiſſance.

§. XXXI. 1. On eſt encore très-étonné qu'une grande quantité de pus, introduite dans le corps par inciſion, ne produiſe pas une maladie plus

grave (1), & que la plus petite parcelle de matiere variolique produiſe ſouvent les maladies les plus atroces (2). On a raiſon, car les autres virus ſenſibles introduits dans le corps, comme le virus de la rage, le venin de la vipere, produiſent des effets plus prompts & plus terribles, ſuivant la quantité dépoſée dans la partie, ou ſuivant qu'on leur donne le temps de paſſer de-là plus abondamment dans le reſte du corps; de même que les poiſons qui produiſent des effets plus prompts & plus conſidérables, à proportion de la quantité qui eſt entrée dans le corps. Quelle eſt donc la raiſon de cette différence? Tant qu'on ne la donnera pas, & qu'on ſe contentera de dire que c'eſt étonnant, il nous ſera permis de la donner pour diſſiper l'étonnement, & d'en cauſer un autre en découvrant l'erreur. C'eſt que le pus variolique n'eſt pas un

(1) *Maximè autem mirum videtur quòd major copia materiæ, contagione ſano corpori applicata, non faciat difficiliorem morbum.*

(2) *E contrà minima puris Varioloſi quantitas, quandoquè periculoſas, imò lethales Variolas produxit.* Van-Swiet. Aph. 1382.

véritable virus contagieux, ou qui donne la maladie par lui-même. Il n'y a point d'autre raiſon, parce que tout virus contagieux, ſur-tout lorſqu'il eſt appliqué & introduit d'une maniere ſenſible, doit produire ſon effet, ſans exception, ſur toutes ſortes de ſujets (XXIII. 2.), qu'ils aient déja eu la maladie ou non, & dans quelque diſpoſition où ils puiſſent ſe trouver, & le produire plus prompt & plus grand, ſuivant la quantité introduite dans le corps. Le pus variolique n'eſt donc pas le virus variolique lui-même, parce qu'il implique qu'il n'eût pas toutes les propriétés que nous venons de dire, pour produire toujours la maladie, & la produire plus ou moins grave, ſuivant la quantité & la qualité de ce virus.

2. Ce n'eſt donc qu'une cauſe occaſionnelle, qui n'a d'autre force que celle d'exciter d'abord, dans la partie qui l'a reçue, & enſuite, par continuité, dans toute la maſſe du ſang, un mouvement légerement contre nature, qui, incapable de ſe faire ſentir dans ceux qui n'ont plus le levain, ſeul & véritable virus, eſt cependant d'autant plus pro-

pre à le développer, lorſqu'il s'y trouve, & à le mettre en mouvement, que le premier mouvement, excité par cette cauſe occaſionnelle, ſe trouve analogue ou ſemblable à celui que ce virus interne produiroit tout ſeul, s'il ſe développoit lui-même, ou par la plus légere cauſe, comme il arrive ſouvent dans ces Varioles ſporadiques, dont on ne découvre point de cauſe occaſionnelle, ni aucune complication, par la bénignité dont elles ſont (XVII. 4.): & par-là je vois la raiſon de toutes ces différences, parce que la maladie ne doit être, par cette explication, plus ou moins grave que ſuivant la diſpoſition du ſujet ou les complications, ſans aucun égard à la qualité du virus intérieur, qui eſt toujours la même (XVIII. 2.); ni à la quantité & qualité du pus reçu, puiſqu'il ne fait que faire déclarer la maladie, dont la véritable cauſe eſt interne: ce qui ne ſeroit pas, s'il étoit un véritable virus contagieux portant la maladie, en aſſimilant les humeurs à ſa propre nature, comme le prétendent les partiſans de la contagion. (* Prétention par

conſéquent contredite, comme tant d'autres, par l'aveu de leurs propres obſervations).

Si ce pus, ainſi introduit, n'eſt pas le virus variolique, les molécules diſperſées de ce pus, non-ſeulement ne ſauroient l'être à plus forte raiſon, mais encore elles ſont incapables de produire, comme cauſe occaſionnelle, ce mouvement dans le ſang, & ce développement du virus intérieur que produit l'inſertion du pus, & de faire naître la maladie comme lui; parce qu'il faut pour cela qu'elles ſoient, de même que lui, introduites ſenſiblement & d'une maniere forcée, la ſubtilité & l'énergie dépendante de cette ſubtilité n'étant que des ſuppoſitions, comme nous l'allons voir.

3. Outre qu'on eſt obligé d'avouer, dans le ſyſtême de la contagion, qu'on ne peut rendre raiſon de la plupart des phénomenes de la Variole, on donne encore de tous les autres des explications forcées, & fondées ſur de nouvelles ſuppoſitions imaginées pour chacun, leſquelles ſe contrediſent & renferment le plus ſouvent un cercle vicieux; par exemple:

Ces molécules ſi ſubtiles (1) & ſi actives, & capables de répandre leurs ravages comme un incendie, ſont pourtant, ſuivant le beſoin, non-ſeulement enveloppées d'autres molécules inviſibles de pus qui leur ſervent de véhicules (2), mais encore enchaînées & retenues dans des matieres viſqueuſes (3), juſqu'à ce qu'il prenne envie à celles-ci de les lâcher pour produire une autre épidémie, ou pour ne produire qu'une Variole ſolitaire, ſans aller plus loin, malgré la quantité & la même énergie des corpuſcules qu'elle répand : ce qui quelquefois n'arrive que bien des années après, & lorſque les molécules ont eu tout le temps de perdre leur activité. Mais quelle raiſon avez-vous de croire que ces molécules ſi ſubtiles ſont ainſi enchaînées dans des matieres viſqueuſes ? = Parce que ſouvent elles attendent dans l'inaction pluſieurs an-

(1) *Contagium hoc molem corpoream adeò exiguam habet, &c.* Aph. 1382. Coroll. 6.

(2) *Sed pus hocce videtur adhuc tantùm eſſe vehiculum contagii, quod ergò ſuâ exilitate omnem ferè imaginationem ſuperat.* Ibid.

(3) *Contagium illud poteſt irretiri viſcidis & tenacibus quibuſcumque, &c.* Coroll. 7.

nées avant d'exciter une autre épidémie ou une Variole ſporadique & ſolitaire, & qu'elles ſont tranſportées avec des hardes dans des lieux éloignés, où elles produiſent les mêmes effets. = Et comment peuvent-elles, malgré leur ſubtilité & leur activité, reſter ſi longtemps aſſoupies dans les mêmes lieux, & être tranſportées au loin ? = Parce qu'elles ſont enveloppées & enchaînées dans des matieres viſqueuſes. A ces queſtions on ne peut répondre autre choſe, & je demande ſi c'eſt bien concluant.

4. Une très-petite molécule de pus, qui n'eſt elle même que le véhicule de quelques miaſmes contagieux encore plus petits, introduite dans le corps, y produit un changement qui eſt la maladie même (Coroll. 8.); mais ce changement eſt-il tel que, au lieu d'une molécule ſenſible de pus, telle qu'il l'a fallu, introduite dans le corps d'une maniere ſenſible, comme il l'a fallu auſſi, il puiſſe être produit de même par les molécules imperceptibles exhalées d'un varioleux, diſperſées dans l'air aſſez loin de lui pour être noyées dans l'atmoſphere, comme dans tous

les appartemens, & juſques ſur le ſeuil de la porte (1) d'une vaſte maiſon, ou dépoſées ſur les habits de quelqu'un, ſur quelque harde, & tranſportées au loin, paiſibles & en repos, conſervant néanmoins leur activité, pour ne produire leur effet que long-temps après? Si cela étoit, il s'enſuivroit que, comme il eſt très-rare de voir quelqu'un à qui la maladie ne ſoit communiquée par l'introduction ſenſible d'une très-petite molécule de pus, on en verroit encore moins, ou plutôt on n'en verroit aucun qui, préſent un inſtant dans la chambre d'un malade, échapperoit à la quantité prodigieuſe de molécules qui s'exhalent de ſon corps, puiſque tous ceux qui s'y trouvent, ſubmergés dans ce gouffre, reçoivent dans leurs pores ces corpuſcules très-ſubtils, comme une éponge reçoit l'eau; qu'ils les avalent, & ſur-tout qu'il en entre ſans ceſſe un torrent dans leurs poumons avec l'air qu'ils inſpirent. Or, puiſqu'une très-petite molécule introduite par inſertion donne la maladie à

(1) *Vix limen ſupergreſſi domûs in quâ talis æger decumbebat.*

tous ceux qui ne l'ont pas eue, ſans qu'aucun défaut de diſpoſition puiſſe s'y oppoſer, & que ce gouffre de molécules les plus ſubtiles, dans lequel ſont plongés ceux qui ſont autour du malade, eſt incapable de la donner à tous, il s'enſuit qu'il ne peut la donner non plus à ceux qui la prennent en s'y trouvant, ou après s'y être trouvés, parce que ſi ces corpuſcules la donnoient à quelqu'un, ils la donneroient également à tous, à beaucoup plus forte raiſon que cette très-petite molécule de pus, parce que la quantité en eſt infiniment plus grande, & qu'ils pénetrent dans le corps par toutes les voies qu'il peut offrir à des corpuſcules auſſi ſubtils & auſſi abondans; que s'ils ne peuvent la communiquer à perſonne dans ces circonſtances, à plus forte raiſon quelques molécules iſolées, diſperſées au loin dans l'air, ou tranſportées avec quelqu'autre matiere, ne ſauroient-elles la donner à qui que ce ſoit.

Quoi ! une très-petite molécule de pus, introduite par inſertion, ne fait point d'exception, ne connoît aucun défaut de diſpoſition, & cette quantité

immenſe de molécules répandues autour des malades, avec l'énergie incroyable qu'on leur attribue (* quand il s'agit de les faire pénétrer dans quelqu'un bien éloigné, comme ſur le ſeuil de la porte de la maiſon, & encore plus loin), ſera des exceptions & demandera une diſpoſition dans les ſujets pour leur donner la maladie; & l'on ſera obligé, pour la procurer, d'introduire ſenſiblement une très-petite molécule de pus, au-lieu d'expoſer ſimplement ceux à qui l'on veut la faire prendre, à cette quantité prodigieuſe, parce qu'elle eſt incapable de la donner à tous ? Quoi ! mes habits ſont chargés tous les jours d'une quantité immenſe de molécules de pus qu'ils ont enlevées des malades, & de miaſmes contagieux répandus abondamment autour d'eux (XXVI. 2.); & ils n'apportent la maladie à aucun des enfans que j'approche, que je touche également chaque jour, & pendant un temps conſidérable; & une lettre la donnera ?

De tout cela on peut conclure qu'au-lieu de molécules très-ſubtiles, dont on veut que le pus ne ſoit que le véhicule, ce n'eſt au contraire que le pus dans

ſon intégrité ou ſes parties intégrantes & ſenſibles, & introduites ſenſiblement & forcément dans le corps, qui puiſſent y exciter, ſeulement comme cauſe occaſionnelle, mais énergique, par les raiſons que nous avons dites, ce mouvement qui fait éclore la Variole.

§. XXXII. Je crois avoir ſuffiſamment démontré que la Variole, telle que nous l'obſervons, telle par conſéquent qu'elle a toujours été dès ſon premier établiſſement dans chaque pays, ne montre rien qui prouve poſitivement qu'elle ſoit contagieuſe, & que tout prouve qu'elle ne l'eſt pas; peut-être même qu'il n'en falloit pas tant pour des eſprits raiſonnables & éclairés, tels que ceux qui en doivent décider. (* J'ai même lieu de penſer qu'ils voient bien que ce ne peut pas être par contagion qu'elle a paſſé d'un pays dans un autre; mais il s'agit de convaincre les plus incrédules).

1. Si cet état préſent de tous ſes phénomenes, qui fait un tableau parlant diſtinctement à mes yeux, ne m'y fait rien voir de contagieux, comment pourrai-je me perſuader qu'elle a paſſé

par contagion d'un pays dans un autre, ne la voyant alors qu'à une diſtance trop grande pour que tant d'objets intermédiaires ne l'obſcurciſſent pas, & ne me faſſent ſoupçonner qu'ils en impoſent à mes ſens? La même prévention qui fait voir la contagion dans des phénomenes qu'on obſerve de ſes propres yeux, n'a-t-elle pas dû, à plus forte raiſon, la faire voir dans le paſſage de la maladie d'un pays dans un autre? Elle a pu faire voir aux Hiſtoriens les faits autrement qu'ils n'étoient réellement; elle a pu faire voir dans leurs écrits, à ceux qui les liſent & qui les citent, autre choſe que ce qu'ils ont voulu dire (1), ou prendre pour des vérités ce qu'ils ne rapportent que comme des conjectures. Tout cela doit me faire tenir extrêmement ſur mes gardes, & demanderoit un examen critique, profond & bien long. Mais, comme nous avons des preuves qu'elle n'eſt pas contagieuſe dans l'état actuel où nous la voyons, les mêmes preuves conſervent toutes leurs forces pour faire voir qu'elle n'a pu paſſer par con-

(1) Nous en verrons des exemples.

tagion d'un pays dans un autre, par la raiſon qu'elle n'a pas pu avoir, dans un temps, une propriété qu'elle n'a plus. Il nous ſuffira donc de faire voir qu'elle s'eſt établie naturellement dans chaque pays, ſans avoir beſoin de contagion, pour convaincre que ce n'eſt pas par cette voie qu'elle y a paſſé.

2. Ayant déja (III.) vu que l'Egypte n'avoit pas pu la faire naître excluſivement à tout autre pays; qu'elle n'y étoit pas plus ancienne qu'en Arabie ou en Perſe; que l'époque de ſa naiſſance dans tous ces pays ne pouvoit pas remonter au-delà du ſeptieme ſiecle (II. 4. XIV.); & enfin ce qu'on doit penſer de ce qu'on dit qu'elle eſt ſortie autrefois d'Egypte par contagion (IV. 1. 2.), il nous ſuffit ici de la reprendre au temps où les Arabes entrerent en Eſpagne, & peu d'années après en France. Et nous rappellerons ce que nous avons déja dit (XX. XXI. 4.), que Rhazès & Avicenne, qui écrivoient deux ou trois ſiecles après cette époque, n'y voyant rien qui pût leur faire ſoupçonner qu'elle fût contagieuſe, quoiqu'elle montrât les mêmes phéno-

menes qui depuis l'ont fait imaginer telle, il falloit qu'elle ne le fût pas. Mais ces Auteurs n'avoient pas été à même, comme nous, d'obſerver qu'elle paſſoit d'un pays dans un autre, où elle n'avoit pas encore été. Sans doute qu'ils la croyoient ou qu'ils la ſuppoſoient établie par-tout de leur temps. Ils ne voyoient pas antérieurement, comme nous, des Peuples qu'ils puſſent accuſer de la leur avoir communiquée; & quoiqu'ils fuſſent bien plus près de l'époque de ſa prétendue émigration de l'Egypte, ils n'imaginerent pas qu'elle fût capable de leur avoir fait ce préſent. Nous, au contraire, qui raiſonnons, & qui ſavons que ce ſont eux, je veux dire, les Arabes, qui les premiers nous en ont donné connoiſſance, & qui l'ont éprouvée avant nous, nous diſons, par cette ſeule raiſon, que ce ſont eux qui l'ont apportée les premiers en Europe, & qui nous l'ont communiquée par contagion, après l'avoir reçue eux-mêmes de l'Egypte par la même voie, ſans le ſavoir. Nous reprendrons donc nos recherches au temps où les Sarraſins ſont entrés en Europe, puiſque ce que nous avons déja dit qu'elle n'étoit pas ſortie

d'Egypte, ni répandue de-là chez les Arabes par contagion, nous conduit juſqu'à cette époque.

3. Les Sarraſins entrerent en Eſpagne en 714, & en France en 732, où ils furent défaits la même année, & d'où ils furent entierement chaſſés en 738 par Charles Martel.

Dès ce temps la Variole pouvoit être déja en Eſpagne, ſur-tout ſur ſes côtes méridionales (XIV. 1.); où bien elle ne tarda pas de s'y établir, puiſque Rhazès, qui étoit près de trois-cents ans après, n'y trouva aucun monument, ni écrit, ni perſonne, qui puſſent lui faire découvrir qu'elle y étoit nouvelle, & qu'il l'y crut auſſi ancienne qu'en Egypte, en Arabie & en Perſe. Mais on n'a aucun monument hiſtorique qui prouve, d'une maniere convaincante & ſans laiſſer aucun doute, qu'elle fût établie dans le reſte de l'Europe avant le douzieme ſiecle; & l'on voit que, depuis qu'elle y a paſſé, ſes progrès ſont toujours allés par gradation en tirant vers le nord. La raiſon en eſt ſi naturelle, qu'il eſt très-inutile de recourir à aucune ſuppoſition; c'eſt que la conſtitution de l'air qui

s'oppoſe aux épidémies en général, & les rend plus rares, comme on ſait, à meſure qu'on avance vers le nord, s'oppoſe auſſi à la diſpoſition qu'il faut que les hommes contractent pour qu'ils puiſſent en recevoir les impreſſions; je veux dire qu'elle s'oppoſe à la diſpoſition qu'il falloit que les hommes contractaſſent pour faire naître la Variole; de façon qu'il a fallu plus de temps pour amener à leur dernier période ces changemens, ces révolutions (XII.) qui devoient s'opérer dans tous les hommes pour la faire naître, à meſure que la conſtitution des climats s'y oppoſoit davantage: progreſſion lente & ſucceſſive, dépendante uniquement des loix de la nature relatives aux climats, & dont on ne ſauroit rendre raiſon dans le ſyſtême de la contagion, non-ſeulement parce qu'elle ne ſauroit entretenir une maladie dans des climats qui ſeroient auſſi oppoſés à ſa nature (IV. 1.) qu'ils le ſont à celle du climat qui ſeul auroit été capable de lui donner naiſſance; mais ſur-tout encore parce que, ſi ces climats, malgré cette extrême oppoſition entr'eux, n'avoient pu s'oppoſer à la contagion dans un

t nps, ils n'auroient pas pu davantage s'y oppoſer dans un autre antérieur; la Variole auroit gagné par-tout rapidement dès la premiere & la moindre occaſion de communication, tant immédiate que médiate, ſoit avec l'Egypte, ſoit avec les Arabes ou Sarraſins entrés en Europe.

4. Mais comme il y en a qui ont écrit depuis peu que la maladie étoit beaucoup plus ancienne en Europe que nous ne le diſons, qu'elle y étoit même avant l'irruption qu'y firent les Sarraſins, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire obſerver qu'il ne ſuffit pas, pour faire voir que la Variole avoit paru en Europe dès le ſeizieme ſiecle, de citer un Auteur qui ne rapporte que le nom qu'on donnoit à une maladie, dans un temps où la Variole ne l'auroit pas encore porté, quand même elle auroit exiſté. Comment eſt-ce que dans ce temps on auroit déja donné à notre Variole le nom de *Variola* ou *Variolæ*, que Fernel, qui vivoit au commencement du ſeizieme ſiecle, ne lui donne pas encore, ne ſe ſervant que des termes génériques *ecthymata* & *exanthemata*, mais déſignant l'eſpece dont il entend parler

par la deſcription des ſymptômes qui caractériſent notre Variole & la Rougeole (II. 2.). Ce n'eſt donc pas le nom ſeul d'une maladie qui doit fixer notre croyance, parce qu'on a pu donner à une autre maladie le même nom qu'on a donné enſuite à la maladie nouvelle dont il s'agit, à cauſe de quelque analogie qu'on a cru voir entre l'une & l'autre.

Encore moins faut-il interpréter des Auteurs à ſa fantaiſie pour y trouver ce qu'on voudroit qu'ils euſſent dit plutôt que ce qu'ils ont voulu dire. C'eſt ainſi qu'on veut que Grégoire de Tours ait déſigné la Variole, en parlant d'une maladie qui n'a aucun rapport avec elle, non plus que l'opinion populaire, qui attribuoit cette maladie à des puſtules au cœur, ou autour du cœur, *puſtulas coreales*, parce que, dans ce temps-là, on appelloit le cœur avec les parties qui y tiennent, *corée*, *corea*, comme on fait encore dans quelques Provinces, d'où venoit l'adjectif *coreales*. Si l'opinion populaire eût été que c'étoient des puſtules à la peau, comme on veut, pour ſe la rendre favorable, que l'Hiſtorien l'entende, il

n'auroit pas dit que ce n'étoient que les ignorans & les gens groſſiers qui le croyoient ; la choſe auroit été viſible à tout le monde. De tout cet étalage d'Auteurs que cite celui que j'ai entre les mains, dès que le premier que j'ouvre ne me fait voir dans ſon Commentateur qu'une interprétation auſſi éloignée du vrai, je ne ſuis pas tenté d'ouvrir les autres ; & je m'en tiens à la critique de cette ſeule citation, ayant tout lieu de croire que c'eſt de cette même façon qu'on interprete tous les autres. Eſt-il croyable que s'il y avoit des monumens bien conſtatés de la Variole dans ces temps reculés, on ne les fît pas valoir plutôt que d'être réduit à de ſimples conjectures, encore ſi peu fondées ? Cette diſette de monumens, après tant de recherches qu'il paroît qu'on en a faites, nous évite la peine d'en faire de plus amples.

5. Mais quand il ſeroit vrai que la Variole auroit paru en Europe & en France en particulier dès le ſixieme ſiecle, cela ne ſerviroit qu'à confirmer le point principal de notre opinion, ſavoir, qu'elle a pu naître dans tous les pays, ſans qu'il ſoit néceſſaire de la

faire ſortir d'Egypte, & ſans que la contagion y ait aucune part. Et cela ne rendroit que plus abſurde l'opinion qui, pour rendre raiſon de ce qu'elle s'eſt répandue plus généralement plus de quatre ſiecles après, veut que les Croiſades nous aient attiré une plus forte contagion de la part de l'Egypte, comme ſi une contagion auſſi active & auſſi prompte qu'un incendie avoit beſoin de ce ſecours, & que la Variole ayant paru une ſeule fois, ſa contagion n'eût pas ſuffi pour la répandre par-tout avec autant de promptitude qu'une étincelle produit le plus terrible incendie. Une contagion telle qu'on la ſuppoſe & qui, à la moindre occaſion, fait des progrès étonnamment rapides, eſt plutôt en raiſon de ſa ſubtilité & de ſa facilité à ſe répandre, qu'en raiſon de la grandeur du commerce & de la communication entre les Peuples. Ce commerce, grand ou petit, ſuffira toujours pour la propager auſſi rapidement dans un temps que dans un autre (*).

(*) Et quand même on réduiroit la contagion à des miaſmes fixes, dépoſés ſur ce qui a ſervi aux malades, ou qui les a touchés, dès qu'on

La Variole ſeroit venue par contagion d'Egypte en France dès le ſixieme ſiecle, & enſuite elle auroit reſté comme dans l'inaction, ou en ne paroiſſant que ſporadiquement & très-rarement juſqu'au douzieme ou treizieme ſiecle, malgré l'activité de ſa contagion, & quoique les Sarraſins qui l'avoient apportée en Eſpagne (* par la ſuppoſition de la contagion) fuſſent ſur nos frontieres, qu'ils fuſſent même entrés en France pluſieurs ſiecles auparavant ! Il n'y avoit donc, pendant tout ce temps-là, entre l'Eſpagne & la France, & entre celle-ci & le reſte de l'Europe, aucune communication; & il fallut l'aller chercher immédiatement en Egypte pluſieurs ſiecles après, quoique dans la ſuite cela n'ait plus été néceſſaire. Pourquoi donc eſt-il devenu moins néceſſaire depuis les Croiſades qu'auparavant, puiſqu'auparavant il devoit l'être beaucoup moins, y ayant bien plus

---

les ſuppoſe capables de donner la maladie à ceux qui touchent ou qui manient ces choſes, la maladie ne ſe ſeroit pas moins répandue de proche en proche, multipliée à proportion de l'augmentation des malades, & perpétuée ſans interruption.

près de nous un Peuple qui l'en avoit apportée avec lui ?

Ainſi, qu'elle ait paru en France pour la premiere fois dans le temps des Croiſades ou peu après, ou qu'elle n'ait fait que ſe répandre davantage, nous en reconnoiſſons la même cauſe que nous avons déja établie (XIII.), ſavoir, la grande fermentation des eſprits, le fanatiſme, le déſordre des paſſions, avec les excès où elles entraînent, qui, dans ce temps-là, furent portés à leur comble, & achevèrent de déterminer, dans cette région, une maladie déja préparée de loin, & qui n'attendoit qu'une forte ſecouſſe pour ſe manifeſter, ou pour ſe répandre plus ſenſiblement.

Comme elle étoit en Eſpagne depuis ſi long-temps, & que, par les raiſons naturelles que nous avons données (XXXII. 3.), tirées de la conſtitution des climats, & non de la contagion, elle devoit ſe déclarer ſucceſſivement du midi au nord, il eſt vraiſemblable qu'avant les Croiſades, ayant franchi les Pyrénées, elle régnoit déja dans les Provinces méridionales de France, & que, lors des Croiſades, ſon temps étant

étant venu d'avancer davantage vers le nord, elle s'y répandit beaucoup plus ſenſiblement par le concours des cauſes morales que nous venons de dire.

§. XXXIII. Si ce n'eſt pas par contagion que la Variole s'eſt répandue en premier lieu en Aſie, & enſuite en Europe, comme nous l'avons fait voir, ce ne peut pas être par cette voie qu'elle s'eſt déclarée plus poſtérieurement dans les autres parties ou les autres pays du monde.

1. Ainſi ce n'eſt pas par contagion que les Eſpagnols l'ont portée dans les Iſles de l'Amérique; c'eſt par leurs armes, leurs violences, leurs cruautés. La révolution que dut produire d'abord une telle frayeur ſur des peuples innocens, ignorans & tranquilles, qui prirent ces inconnus pour des Anges exterminateurs, dut être encore plus grande que celle qu'avoient fait la Religion & les armes de Mahomet en Aſie & en Afrique. Les mauvais traitemens de toutes les eſpeces, les travaux forcés, l'eſclavage, le déſeſpoir, en mettant le comble à leur miſere, le mirent à cette révolution. Nous avons vu que

Morton a obſervé que la crainte & la terreur ſont capables de faire naître la Variole.

2. Les faits ſur leſquels on fonde ce tranſport de la Variole par contagion dans les pays où elle n'avoit pas encore paru, ne ſont pas convaincans. La prévention les a ſaiſis avec trop de précipitation; elle n'examine jamais ſi ce qui lui paroît favorable porte tous les caracteres de la vérité.

Lorſqu'en 1517 la Variole fit, pour la premiere fois, tant de ravages à Saint-Domingue, les habitans avoient déja tant ſouffert des cruautés des Eſpagnols pendant au moins vingt ans, que, ſans avoir recours à la contagion apportée par ces derniers, parmi leſquels d'ailleurs il n'eſt pas dit qu'il y en eût aucun qui en fût attaqué, elle pouvoit bien s'y déclarer ſpontanément, comme nous avons fait voir qu'elle étoit née & s'étoit propagée ſur notre hémiſphere. Car d'ailleurs, d'où vient que les Eſpagnols ne la leur auroient communiquée, ſi elle étoit communicable, qu'au bout de vingt ans? Mais ſans communication, il fallut tout ce temps-là pour altérer leur conſti-

tution au point néceſſaire à la faire naître.

3. Cortez entra dans le Mexique en 1519; il y fit des progrès rapides, l'Empereur fut fait priſonnier, &c. La flotte de Narbaez ne dut débarquer à Zempoala que près de deux ans après, puiſqu'elle ne fut équipée en Eſpagne qu'en 1520, & lorſque Cortez avoit eu le temps de jetter la terreur dans tout le pays, juſques dans la Capitale dont il s'étoit déja rendu maître. L'hiſtoire de ce Negre Ethiopien, trouvé, on ne ſait comment, ſur une flotte Eſpagnole, me paroît bien ſinguliere, & d'ailleurs inutile: car puiſqu'on n'avoit pas eu beſoin de quelqu'un actuellement infecté, parmi les Eſpagnols, pour la porter à Saint-Domingue, ne ſuffiſoit-il pas également de ſuppoſer que les ſoldats & les équipages de Narbaez portoient ſur eux la ſemence de la maladie? Comment eſt-ce que le virus variolique de cet Ethiopien de commande, parmi tant d'hommes entaſſés, pour ainſi dire, dans un lieu reſſerré & étouffé, ne trouve perſonne à qui ſe communiquer? Avoient-ils tous eu la Variole? il attend, pour ſe communiquer aux hom-

mes, d'être en plein air, où il pourroit ſe diſſiper & s'anéantir.

La Variole ſe répandit enſuite plus tard & plus lentement à meſure que le climat favoriſoit moins ſa marche, comme il étoit arrivé en Europe. La nature du climat favoriſe plus ou moins les maladies; mais les cruautés, les calamités, la terreur, la conſternation, le déſeſpoir, le renverſement d'une chere patrie, la deſtruction violente d'une religion à laquelle on eſt attaché par des liens ſacrés, ont de tout temps, & dans tous les climats, déterminé les maladies les plus affreuſes.

§. XXXIV. Cela étant ſuffiſant pour rendre raiſon des progrès ſucceſſifs de la Variole dans les autres pays de l'Amérique, nous ne l'y ſuivrons pas plus loin, pour paſſer à l'examen de la maniere dont on dit qu'elle a été tranſportée par contagion dans quelques autres pays.

1. On lit dans le Docteur Mead (*Diſſert. de Peſt.*), qu'un vaiſſeau Hollandois, parti des Indes Orientales, la porta au Cap de Bonne-Eſpérance en 1718. Il y avoit déja ſoixante-ſix

ans que les Hollandois y étoient établis, & communiquoient beaucoup avec les Hottentots : leurs vaiſſeaux y abordoient continuellement ; & il avoit été réſervé à ce dernier d'y apporter cette maladie, & de l'y apporter plutôt des Indes que d'Europe ! Un Auteur à qui il faut qu'il importe de multiplier les êtres, peut-être parce que cela convient mieux à ſon ſyſtême, me dira que c'eſt pour la ſeconde fois, & que le même Docteur Mead aſſûre dans un autre endroit (Traité de la pet. Vér.), qu'un vaiſſeau Hollandois, *peu de temps après leur établiſſement au Cap*, l'y avoit apportée. Mais moi, à qui il importe de les ſimplifier pour découvrir la vérité, je vais montrer que ces deux récits de Mead, dans deux Traités différens, ſe rapportent à un ſeul & même fait.

En 1720, un homme *dont le témoignage ne peut être révoqué en doute*, venoit de lui raconter qu'un vaiſſeau parti des Indes Orientales avoit porté, il n'y avoit que deux ans (en 1718), la petite Vérole au Cap. (*Diſſert. de Peſt.*)

En 1747 (vingt-neuf ans après), le même Auteur dit (Traité de la petite

Vérole) : *Qu'il aborda au Cap de Bonne-Eſpérance un vaiſſeau venant de Hollande* (*), *dans lequel pluſieurs perſonnes avoient été attaquées de la petite Vérole dans le trajet . . . . Pluſieurs d'entr'eux* (les Hottentots), *qui s'empreſſerent de laver les linges & les habits des malades, tout infectés de pus, contracterent la maladie. Elle fut ſi violente, &c.* & il tient le fait *d'un homme qui avoit des connoiſſances très-étendues, & qui avoit été long-temps Préfet de la Compagnie Angloiſe des Indes au Fort Saint-George.*

Mead ne dit pas, dans ce dernier récit, que ce fût arrivé peu de temps après l'établiſſement des Hollandois au Cap; & l'on n'a d'autre raiſon de le lui faire dire, que celle de montrer, par des ſuppoſitions qu'on donne pourtant pour des vérités, que la Variole ſe tranſporte d'un pays où elle eſt déja dans un autre où elle n'a jamais paru, à la premiere occaſion que lui fournit la communication des peuples; ce qui ſeroit contredit par un eſpace de ſoixante-ſix ans de communication.

(*) Pour dire un vaiſſeau Hollandois, lui étant indifférent, pour le but qu'il avoit alors, de quel pays il vînt immédiatement.

Voyons ſi Mead, qui n'a pas dit que ce fut peu de temps après l'établiſſement des Hollandois au Cap, a même pu le dire ou le penſer; cet établiſſement ſe fit en 1652. En mettant huit ans (c'eſt beaucoup) pour ce *peu de temps après*, ce fait dateroit de 1660. Si ce Préfet occupoit alors ce poſte, il avoit bien au moins trente ans, à ſuppoſer même qu'il ne faiſoit que commencer de l'occuper; & s'il l'avoit raconté depuis peu à Mead, lorſque celui-ci le rapporte (en 1747) le premier, en le lui racontant, auroit été âgé tout au moins de cent-dix-ſept ans.

Outre cela, en 1747, n'ayant à montrer que la contagion ou la communication de peuple à peuple de la Variole, Mead n'auroit pas rapporté ſans date un fait qu'on veut qui ſoit arrivé depuis quatre-vingt-ſept ans, ſans faire aucune mention de celui qui étoit tout récent, dont il avoit déja parlé, dont il avoit aſſigné l'époque pour lui avoir été rapporté un ou deux ans après ſon évènement, *par un homme dont le témoignage ne peut être révoqué en doute*; lequel fait, par tous ces endroits, auroit été infiniment propre à confirmer l'ancien.

D'ailleurs il eſt évident qu'en 1720, en rapportant le fait arrivé depuis deux ans, Mead entend que c'eſt pour la premiere fois que la Variole a été apportée au Cap. C'eſt pourquoi, en 1747, il n'avoit plus beſoin de dire l'époque de l'évènement dont il parloit, ayant déja rapporté cette époque la premiere fois avec le même évènement.

Il eſt donc certain que Mead, dans l'un & l'autre récit, n'a entendu parler que d'un ſeul & même fait arrivé en 1718, comme il le déclare lui-même, qu'il dit, dans le dernier récit, tenir *d'un homme qui avoit des connoiſſances très-étendues, & qui, &c.* lequel homme eſt le même auſſi qui, dans le premier récit (en 1720), n'avoit été déſigné que ſous le titre *d'un homme dont le témoignage ne peut pas être révoqué en doute.*

Que ſi l'on diſoit à cela, que, dans le premier récit, Mead fait venir le vaiſſeau des Indes Orientales, & dans le ſecond, de Hollande, je répondrois qu'étant déja évident qu'il n'a pas pu entendre parler de deux faits arrivés en différens temps, il eſt aiſé de rendre raiſon de la différence qu'on objecte.

Dans le premier récit, ayant en vue de montrer que la contagion en général, portée d'une région dans une autre, paſſoit de celle-ci encore dans une autre; il lui importoit de faire venir le vaiſſeau des Indes Orientales, où la Variole avoit déja paſſé d'Europe, pour la faire revenir de-là au Cap de Bonne-Eſpérance, n'ayant pu, depuis ſoixante-ſix ans, malgré les occaſions journalieres, y paſſer immédiatement d'Europe. Mais dans le ſecond, où il n'a en vue que de montrer la communication ou le tranſport de la Variole d'un pays dans un autre, peu lui importe de quel endroit vienne le vaiſſeau; & comme c'étoit un vaiſſeau Hollandois, il dit ſimplement qu'il venoit de Hollande. C'eſt ainſi qu'au lieu de régler ſes opinions ſur les faits, on plie ceux-ci à ſes opinions; comme il paroît encore dans celui qui s'autoriſe de Mead, en lui faiſant dire ce qu'il ne dit pas, ſavoir, que le tranſport de la Variole au Cap s'étoit fait peu de temps après l'établiſſement des Hollandois dans ce pays, à moins qu'on n'appelle *peu de temps après*, l'eſpace de ſoixante-ſix ans. Mais que ce vaiſſeau

vînt des Indes ou de Hollande, il eſt toujours certain que c'eſt le même dont il a entendu parler dans ces deux Ouvrages. D'ailleurs même récit des mêmes circonſtances ; des malades de Variole pendant le voyage, des linges donnés à laver, des femmes qui s'empreſſent de le faire, les mêmes ravages de la maladie.

Etant donc vrai que la premiere invaſion de la Variole au Cap de Bonne-Eſpérance n'eſt que de 1718, Leydekker, en écrivant des Indes en 1669, avoit raiſon de dire qu'il étoit ſurpris qu'elle n'eût pas encore pénétré au Cap, en ce que, s'il étoit vrai qu'elle fût contagieuſe, elle auroit dû y avoir déjà pénétré depuis long-temps. Et cette ſurpriſe d'un homme qui devoit être ſûr du fait pour en être ſurpris, prouve encore à ſon tour que, lorſqu'il écrivoit, la Variole n'y avoit pas encore paru.

2. Mais tout cela, dira-t-on, ne détruit pas le fait, qui eſt que des linges chargés de pus variolique, donnés à laver, ont communiqué la Variole à des peuples à qui elle étoit inconnue. Non, cela ne le détruit pas, & ce n'eſt

pas dans ce deſſein que nous avons fait cette critique hiſtorique; mais il commence à nous fournir de fortes préſomptions contre ſa certitude. Rien n'eſt ſi capable d'en faire douter, que de voir des hommes qui ſacrifient tout à leurs opinions, de les voir interpréter comme il leur plaît les Auteurs qu'ils citent; & les Auteurs cités, donner avec la plus grande aſſurance, comme s'ils en avoient été témoins, des faits à eux rapportés par des gens qui n'en avoient pas mieux été témoins eux-mêmes. Ce Préfet de la Compagnie Angloiſe au Fort Saint-George eût-il toutes les connoiſſances poſſibles, fût-il l'homme le plus digne de foi eût-il ces qualités au même degré que je ſuis perſuadé que Mead les a, cela ne leur donne pas droit de me convaincre de ce qu'ils ne me diſent pas avoir vu; cela ne les garantit pas de la prévention; & quand on eſt prévenu, on court avec empreſſement au-devant de la perſuaſion, au-lieu d'être ferme à attendre de n'être perſuadé que par la force de l'évidence.

A entendre dire à Mead qu'il tient le fait *d'un homme dont le témoignage ne*

peut être révoqué en doute, on diroit que ce dernier en a été témoin. Cependant Mead ne le dit pas, & la qualité de Préfet de l'autre, à un Fort éloigné du Cap de Bonne-Eſpérance à-peu-près de huit-cents lieues, le dit bien moins encore, à moins qu'il n'y eût en Afrique un autre Fort Saint-George que celui qui eſt ſur les côtes de Guinée, plus près du Cap ou au Cap même, ce qu'on eſt tenté d'abord de croire en liſant Mead, puiſqu'il dit cela comme pour faire entendre que ce Préfet étoit à portée de ſavoir la choſe par lui-même; & c'eſt ce qui m'en avoit impoſé autrefois, & m'avoit fait croire que le Fort dont il parloit étoit ſitué au Cap de Bonne-Eſpérance même.

Ce Préfet, perſuadé d'avance de la contagion, & avide d'apprendre tout ce qui y avoit rapport, a cru très-facilement tout ce que lui en ont raconté ou des gens qui n'avoient pas mieux été témoins du fait, ou des gens qui, s'étant alors trouvés au Cap, auſſi crédules, ſans ſcience, peut-être ſans examen & ſans diſcernement, avoient cru tout ce que leur imagination prévenue & frappée leur avoit fait voir,

en leur groſſiſſant & leur repréſentant, ſous toutes les faces les plus extraordinaires, les circonſtances du fait, & en leur en cachant la véritable cauſe, dont la connoiſſance les auroit ſûrement bien ſimplifiées.

Voilà pourtant un fait cru ſur le rapport d'un homme qu'on ne dit pas comment il l'a appris, & conſigné pour la premiere fois dans un Auteur qui le rapporte avec autant d'aſſurance que s'il l'avoit vu, & dont l'autorité, regardée déja comme infaillible, le ſera encore plus par la poſtérité. Et voilà en même temps comme on a cru juſqu'à préſent des faits ſur l'autorité d'Auteurs qui n'en étoient pas mieux aſſurés, ſans examiner même s'ils étoient poſſibles, & le tout parce qu'on croit d'avance qu'il faut que la choſe ſoit ainſi.

Si ce fait avoit été rendu public originairement & en même temps, par quatre, trois ou même deux perſonnes, ſans s'être communiquées, nous le verrions rapporté d'autant de manieres différentes. Et comment cela ſeroit-il autrement, puiſque, même en paſſant par copie d'un premier à un

ſecond, il ſe trouve altéré? Bien plus, la même plume originale en change les circonſtances dans deux récits.

3. Il faut diſtinguer, dans cette hiſtoire, ce qui eſt réellement de fait, d'avec la conſéquence qu'on en tire. Nous ne nierons pas le premier; mais, en le ſuppoſant vrai, nous ferons voir comme nous avons déja fait à l'égard d'autres, que la conſéquence qu'on en tire eſt fauſſe. Je vois dans cette hiſtoire deux faits; des linges chargés de pus variolique donnés à laver, & une Variole répandue. Quoique le premier pût être à la rigueur révoqué en doute, je le ſuppoſe auſſi vrai que l'autre. Mais leur liaiſon ou leur dépendance l'un de l'autre, n'eſt pas un fait; ce n'eſt qu'une conſéquence conjecturale, qui, à la vérité, de la maniere dont on l'annonce, a toute l'apparence pour elle. Mais pour qu'elle eût le caractere qui fait la conviction, il faudroit qu'on eût obſervé conſtamment que tous ceux qui, n'ayant pas eu la Variole, touchent des meubles, des hardes, des linges, & tout ce ſur quoi ont dû ſe dépoſer du pus & des miaſmes varioliques, ont pris la maladie, parce qu'alors elle deviendroit

un fait elle-même, ou elle en auroit la force. Mais cela eſt évidemment faux par le fait & l'expérience. Or ſi le fait & l'expérience nous apprennent que ces agens ſont incapables, dans bien des cas, de donner la Variole, je ne vois pas ce qui peut, dans d'autres cas, leur donner cette faculté, ni la même conviction que porte un fait conſtant, & je ſuis fondé à en rejetter la production de celui-ci ſur d'autres cauſes (XXV. XXVII.).

4. J'ai encore une raiſon, & la même que j'ai déja donnée pour infirmer d'autres faits. Je vois une impoſſibilité morale que, depuis ſoixante-ſix ans que les Hollandois ſont établis au Cap, & qu'il y aborde journellement des vaiſſeaux, tant Hollandois que d'autres Nations, allant aux Indes & en revenant, il ne s'en ſoit pas trouvé, non un ſeul, mais pluſieurs, & en différens temps, qui aient eu des hardes chargées ſoit de pus ou de miaſmes varioliques (1), ce qui eſt la même choſe dans le ſyſtême de la contagion; que même

(1) *Poteſt irretiri.... diverſis .... adhærere corporibus, & diù quidem.* Coroll. 7.

dans un ſi long eſpace de temps, & parmi un nombre prodigieux de monde qui y aborde, il ne ſe ſoit pas trouvé quelqu'un ou actuellement ou récemment attaqué de la maladie, & portant encore dans ſes habits & ſes linges des matieres varioliques propres à communiquer la maladie aux Hottentots, qu'on dit être ſi empreſſés à ſe rendre utiles aux Etrangers; enfin, que parmi les Européens, tant ſoldats de la garniſon qu'autres, réſidans habituellement au Cap, il ne s'en ſoit pas trouvé qui aient eu la Variole pour la communiquer aux Naturels du pays. Ainſi, ayant tant de raiſons de croire que les mêmes cauſes de contagion avoient eu lieu pluſieurs fois dans un ſi long eſpace de temps, ſans qu'elles euſſent pu produire leur effet ſur les Hottentots, on eſt fondé à croire auſſi qu'elles ne l'ont pas pu davantage en 1718.

5. Il faut convenir que, dans cette hiſtoire, on préſente la liaiſon de ces deux faits, du maniement de ces linges varioleux & de l'irruption de la maladie ſi prochaine, de maniere qu'on a bien de la peine à ſe perſuader d'abord que l'un ne ſoit pas l'effet de l'autre; mais il

faut convenir auſſi, que, lorſqu'on eſt vivement perſuadé d'avance de l'exiſtence de quelque choſe, & qu'on ſuppoſe que les autres le ſont de même, il n'eſt plus queſtion de l'établir (c'eſt la dent d'or), & l'on ſe borne à montrer comment elle s'exécute. L'enthouſiaſme prend la place de la raiſon, & il en préſente l'évènement ſous des couleurs éblouiſſantes plutôt que naturelles, & ſi extraordinaires, que ſouvent elles ſont incompatibles enſemble; ce qui ſeul, quelquefois, ſi l'on s'en apperçoit, eſt capable d'en faire voir l'impoſſibilité. La Variole ſe déclare pour la premiere fois parmi les Hottentots; elle y fait des progrès rapides & des ravages qui étonnent; on n'imagine pas qu'elle ait pu venir autrement que par contagion; on ne penſe à autre choſe qu'à en chercher la ſource; il faut la trouver, à quelque prix que ce ſoit. Je demande ſi, dans cette diſpoſition, il eſt poſſible de ne pas la trouver; une apparence, un ſimple ſoupçon, un rien, prend la forme de l'évidence & de la réalité. Il faut qu'elle ſoit venue de la part des Européens; on cherche parmi eux qui peut l'avoir apportée. Quelqu'un dit

qu'il y avoit apparemment quelque varioleux dans un vaiſſeau qui vient d'arriver; un autre répete, d'après ce dire, qu'il l'a entendu dire; un troiſieme, que cela eſt ſûr, qu'on le lui a dit. On cherche alors de quelle maniere la maladie s'eſt communiquée aux Hottentots. Cela eſt très-aiſé, puiſque leurs femmes viennent journellement offrir leurs ſervices aux Européens, & qu'elles lavent ſouvent leurs linges. Il faut donc qu'il y ait eu parmi ces linges des chemiſes de ces varioleux; la ſource enfin eſt trouvée. Il eſt pourtant vrai que, dans la néceſſité où l'on croyoit être de la chercher & de la trouver, quand il n'y auroit pas eu plus de réalité que n'en offre ce que nous venons de dire, cela auroit ſuffi pour lui donner la couleur de la plus grande certitude, dès qu'on penſoit d'avance que ce ne pouvoit pas être autrement. Il peut donc tout au moins y avoir dans ce fait des circonſtances que la prévention ſe cache à elle-même, qui n'échapperoient pas à celui qui en ſeroit exempt, & qui ſeroient capables d'affoiblir beaucoup la connexion de ces deux faits dont nous parlons, & de faire découvrir l'erreur.

Nous avons eu pluſieurs fois occaſion, & notamment dans ce même article, de faire voir les erreurs où jette la prévention.

Quoi qu'il en ſoit de ces circonſtances, une choſe qui coupe court à tout, c'eſt que ces linges varioleux, réels ou ſuppoſés, n'ont pas pu, par le ſeul maniement, communiquer aux Hottentots une maladie qu'ils ne communiquent pas, dans nos climats, à ceux que nous ſommes à portée d'obſerver. Tout ce qu'on pourroit ſuppoſer & admettre de plus approchant de la vraiſemblance, ſeroit que ces femmes étant en ſueur, & ayant les pores très-ouverts, en maniant ces linges, qu'il faudroit en même temps ſuppoſer manifeſtement & ſenſiblement chargés de pus, ce pus s'attachât, ſe collât ſenſiblement à leurs mains & à leurs bras, & qu'il eût le temps de pénétrer dans les voies de la circulation; ce qui équivaudroit à l'inſertion artificielle du pus variolique: mais alors ſon effet ſe ſeroit borné à ces femmes, comme nous voyons que l'effet de l'inſertion artificielle ſe borne à ceux à qui on la fait.

6. Il n'eſt pas dit que la maladie ſe

répandit parmi les Européens réſidans en grand nombre au Cap. Ces chemiſes ne furent-elles maniées par aucun d'eux avant d'être remiſes à ces femmes? Ces chemiſes, ainſi que les varioleux & leurs habits, ne devoient-ils pas répandre ſur les Européens, tant dans le vaiſſeau que dehors, une grande quantité de miaſmes varioliques? Cependant les ſeuls Hottentots furent attaqués de la maladie. Voilà des remarques ou des réflexions qu'on fait, quand on eſt ſans prévention, quand on ne cherche pas une choſe qu'on croit vraie d'avance, mais quand on cherche ſi elle eſt vraie: remarques qui font découvrir qu'il n'y a point là de contagion, parce que les Européens habitans au Cap l'auroient également reçue, & qui conduiſent à cette concluſion ultérieure, que c'étoit une épidémie à laquelle les Hottentots ſeuls ſe trouverent diſpoſés par leur genre de vie particulier, & leur conſtitution, différens de ceux des Européens; épidémie qui pouvoit avoir déjà commencé dans quelques-uns, avant le maniement de ces linges, avant même l'arrivée du vaiſſeau, mais que l'aveuglement de la contagion empêcha

de voir, pour ne faire commencer la maladie qu'à l'époque de ce maniement.

En effet, la maladie se répandit tout d'un coup trop rapidement & trop généralement pour être l'effet des seuls miasmes exhalés de ces chemises : il auroit fallu qu'il y en eût eu une quantité bien prodigieuse pour se disperser de toutes parts, au loin tout comme auprès, & donner la maladie presque tout-à-la-fois à tout un peuple, ou pour être l'effet des miasmes produits par la Variole de ces femmes, laquelle demandoit bien du temps pour être en maturité & en état de fournir de tels miasmes (XXVIII. 5. 2°.); rapidité qui, étant encore plus incompréhensible dans l'hypothese qu'il n'y a que les molécules fixes de pus qui portent la contagion, en montre aussi la fausseté.

7. De tout ce que nous avons dit, il est aisé de conclure que cette maladie fut trop rapidement générale pour être attribuée à autre chose qu'à une cause générale & commune, qui, agissant en même temps sur tous les Hottentots, produisit, pour la premiere fois, parmi eux, une épidémie vario-

lique. Elle trouva le virus intérieur assez disposé pour se porter à la peau. Ils avoient subi tous les changemens & les révolutions nécessaires à cela. Ces révolutions sont arrivées tard chez eux, nonobstant le climat, parce que leur vie paisible & uniforme les avoit retardées. Mais la nature, qui y tendoit insensiblement d'elle-même, comme chez tous les peuples (XII.), s'y achemina ensuite plus vîte par des causes étrangeres, qui commencerent d'agir sur eux dès le temps que d'autres peuples firent des tentatives pour s'emparer de leur pays; ce qui étoit arrivé long-temps avant que les Hollandois s'y établissent, & qui les faisoit ensuite tenir sur leur garde, & les mettoit en alarmes toutes les fois qu'ils appercevoient des bâtimens qu'ils craignoient qui n'en vouluſſent à leur pays. Ils avoient repoussé & battu les premiers: ils en auroient fait autant aux derniers, s'ils avoient été les plus forts; ils traiterent avec eux, parce qu'il faut céder à la force: mais ils ne purent les voir, du moins pendant un temps, d'un œil tranquille. Tout cela est capable de faire des révolutions, quoique moins promptes

que celles que nous avons vu s'opérer ſur d'autres peuples. Ils ſe ſont enſuite familiariſés avec eux, mais cela leur a apporté d'autres moyens de changemens dans leur conſtitution; ils en ont reçu entr'autres l'uſage ſur-tout du tabac & de l'eau-de-vie, qu'ils recherchent avec paſſion; & il a fallu un temps conſidérable pour que tout cela ait pu opérer ſuffiſamment ſur eux, pour achever de diſpoſer le levain à ſe porter à la peau, lorſqu'une cauſe commune ou épidémique, & propre à l'y déterminer, viendroit agir ſur eux. Au-lieu que, s'il n'avoit fallu que la contagion, elle auroit eu pluſieurs fois occaſion de faire déclarer chez eux la maladie beaucoup plutôt.

8. Avant de quitter cette hiſtoire, nous dirons encore quelque choſe ſur une circonſtance qu'on fait valoir avec une eſpece d'enthouſiaſme, tandis que je ne vois pas à quoi elle peut ſervir; ſavoir, les précautions que prirent les Hottentots, dès qu'ils crurent s'appercevoir que la maladie ſe communiquoit rapidement des uns aux autres. Suppoſé que cette idée ne leur fût pas ſuggérée par les Européens, veut-on dire par là

que la ſtupidité doit ſervir de regle à une raiſon éclairée; tandis que cela ne fait que confirmer ce que je crois avoir déja dit (XXI. 2.), que l'opinion de la contagion tire ſon origine de l'ignorance, qui, étonnée de ce qu'elle ne comprend pas, l'attribue, ſur des apparences, à des cauſes occultes, dont un eſprit éclairé voit l'impoſſibilité?

§. XXXV. C'eſt par de ſemblables raiſons qu'on établira que la Variole s'eſt déclarée dans les Indes Orientales, indépendamment d'aucune contagion que les Européens y aient apportée, ſoit qu'elle y fût avant, ſoit qu'elle n'y ait paru qu'après qu'elle a été au Cap de Bonne-Eſpérance.

1. Nous ajouterons ſeulement quelques réflexions ſur l'hiſtoire qu'on fait de ſon tranſport dans l'Iſle Feroë, en répétant ce que nous avons déja dit, & que l'occaſion oblige ſans ceſſe de répéter; ſavoir, que, quand on eſt imbu de l'idée de la contagion, on la trouve par-tout, parce que d'avance on la voit par-tout, dans une chemiſe, dans une lettre, &c. Celui qui ne ſeroit pas prévenu, ne la trouveroit pas ſi aiſément;

&

& voyant qu'elle n'a pas lieu, lors même que tout devroit concourir à la former, & à la rendre plus complette, il ne ſe rendroit pas facilement aux apparences d'une légere cauſe, à laquelle cependant on attribue la plus forte contagion. Une chemiſe qui a ſervi à un varioleux, touchée ſeulement pour la mettre dans l'eau, lui ſembleroit n'avoir pas eu le temps de communiquer ſon venin, d'autant plus que dans les pays du nord on a le tiſſu de la peau, ſur-tout des mains, très-ſerré. Dès qu'une fois elle eſt dans l'eau, & qu'on la lave, ſûrement elle ne le peut plus; car l'eau enleve le pus de la chemiſe, auſſi-bien que celui qui auroit pu reſter ſur la peau, avant qu'il ait eu le temps (dans le fait dont il s'agit ici) de pénétrer dans ſon tiſſu trop ſerré. Mais, dira-t-on, c'eſt un venin ſubtil qui s'exhala de la chemiſe & pénétra dans le corps de cette femme avec l'air qu'elle reſpiroit; c'eſt-à-dire que ce venin prend la forme qu'on veut, ſubtil lorſqu'on en a beſoin, & groſſier lorſque l'occaſion le demande. S'il étoit ſi ſubtil, pourquoi auroit-on beſoin d'introduire, par des inciſions, du pus dans le

corps de celui à qui l'on veut donner la Variole, & ne ſuffiroit-il pas de l'expoſer aux exhalaiſons du malade (XXXI. 4.), ou de le lui faire toucher, ou quelque choſe qui lui auroit ſervi ? Subtil ou groſſier, puiſqu'on prétend qu'il ſe communique ſi aiſément dans certaines occaſions qui ſembleroient y mettre le plus d'obſtacle, pourquoi, dans tant d'autres les plus favorables, ne peut-il pas ſe communiquer ? N'y eut-il que cette femme qui toucha cette chemiſe ou qui fut à portée de recevoir les miaſmes qu'elle exhaloit ? Et d'où vient qu'elle ſeule en reçut le virus, elle qui devoit le moins le prendre, ſur-tout par le moyen du manîment, puiſqu'elle ſe lava auſſi-tôt en lavant la chemiſe, au-lieu que les autres, à coup ſûr, n'y penſèrent pas ? Il faut avouer que des linges donnés à laver ſont d'une grande reſſource.

2. Mais à ſuppoſer que la prévention, à laquelle il faut toujours de la contagion, n'a pas imaginé cette chemiſe, je dis qu'elle ne prouve rien, parce que la maladie devoit naturellement paſſer alors dans cette Iſle, ſans avoir aucune

ment beſoin de ſon ſecours, ni de celui de quoi que ce fût de contagieux. L'épidémie variolique étoit en Danemarck; la diſtance qu'il y a de l'un à l'autre de ces pays, n'eſt pas aſſez conſidérable pour mettre une grande différence entre la conſtitution de l'air de l'un & de l'autre. Cette différence de température de l'air n'eſt que ſuffiſante pour que l'épidémie ait lieu dans l'un un peu plutôt que dans l'autre. Elle ne devoit donc pas tarder de ſe déclarer dans les Iſles Feroë (XXXII. 3.); & c'eſt ce qui a donné lieu à un Auteur moderne de dire que *la maladie n'y paroît que lorſqu'elle y eſt apportée d'un autre pays.* Mais cela ne ſignifie autre choſe que ce que nous venons de dire, ſavoir que l'épidémie ſe déclare dans un pays qui eſt moins au nord, avant de ſe déclarer dans un pays voiſin qui y eſt plus; & en même temps ceci détruit l'opinion que la maladie ſoit apportée dans ce dernier par contagion.

La maladie y paroît rarement auſſi-bien qu'aux autres pays du nord, parce que la conſtitution naturelle de l'air (Ibid.) y étant extrêmement oppoſée au développement du virus, ne peut

acquérir la faculté de l'exciter, que par un changement très-conſidérable, qui par conſéquent ne peut lui arriver que très-rarement ; d'où il ſuit qu'on n'y doit jamais voir, ou preſque jamais, des Varioles ſolitaires ou ſporadiques, & en même temps que les épidémies varioliques n'y doivent arriver que dans de très-grands intervalles de temps ; au-lieu que, par la raiſon contraire, dans les pays méridionaux, on voit preſque continuellement de ces Varioles ſolitaires, & des épidémies varioliques beaucoup plus fréquentes.

§. XXXVI. Nous avons avancé (XXIV.) que la contagion n'exiſtoit pas plus à l'égard d'aucune autre maladie, qu'à l'égard de la Variole ; & quoique cela paroiſſe, en quelque façon, étranger à notre ſujet, comme il a cependant avec lui un aſſez grand rapport, celui du genre avec l'eſpece, & que, dans la queſtion préſente, il devient d'autant plus néceſſaire & intéreſſant, que c'eſt ôter toute reſſource à l'opinion de la contagion de la Variole, que de montrer que la contagion miaſmatique, de quelqu'eſpece de ma-

ladie que ce ſoit, n'exiſte que dans l'imagination, il nous paroît indiſpenſable de lui donner un article particulier. Nous ſuivrons toujours Van-Swieten comme le principal chef du parti de la contagion.

Cet Auteur célebre, pour établir la contagion en général, débute ainſi (Aph. 1382.): *Les maladies provenant de cauſes manifeſtes* (épidémiques), *changent tellement le corps du malade, qu'il devient propre à communiquer, par contagion, la maladie à ceux qui n'ont pas été expoſés aux mêmes cauſes évidentes.*

Apprécions la force des preuves qu'il apporte de cette propoſition, tirées de quelques exemples.

1. La dyſſenterie qui ſe met quelquefois dans toute une armée, eſt épidémique ou dépendante d'une cauſe commune. Cette cauſe commune n'a pas un effet auſſi prompt que la foudre; elle agit pendant plus ou moins de temps avant que la maladie puiſſe ſe déclarer. Dans cet intervalle, une partie de l'armée combat; &, victorieuſe, elle paſſe la nuit, par honneur, ſur le champ de bataille, fatiguée, haraſſée, ſans tentes & manquant de tout autre

néceſſaire, dans un lieu humide & malſain. Ces circonſtances, ſelon Van-Swieten, ſont la cauſe commune ou épidémique qui agit ſeulement ſur cette partie de l'armée; &, ſuivant moi, elles ne ſont, comme on vient de voir, dans cette partie de l'armée, que la cauſe déterminante d'une maladie, dont la cauſe épidémique avoit déja agi ſur toute l'armée. Ces circonſtances donc ajoutées à la diſpoſition déja contractée par la premiere cauſe, ou cauſe commune à toute l'armée, ſont déclarer la dyſſenterie parmi les ſoldats qui compoſent cette partie de l'armée, plutôt que parmi ceux qui, n'ayant pas combattu, ne ſe ſont pas trouvés dans ces mêmes circonſtances. Mais ces derniers l'avoient déja contractée dans ſon principe, c'eſt-à-dire, en avoient contracté la diſpoſition comme les premiers; & elle ne devoit ſe déclarer en eux qu'après celle des premiers: ce qui arriva, quand toutes lestroupes, qui étoient fort peu éloignées les unes des autres, furent entièrement réunies.

Il en eſt de même du Village dans lequel on tranſporta pluſieurs ſoldats dyſſentériques; ce Village étoit très-

près du camp, non-seulement exposé aux mêmes influences de l'air, mais encore se ressentant de la proximité des armées, tant amies qu'ennemies; c'est-à-dire dans la crainte, dans des alarmes continuelles, dans l'incertitude de son sort, peut-être dans la disette & réduit à une mauvaise nourriture. Que de raisons pour faire contracter à ses habitans une maladie qui ne se déclara que dans le temps qu'on y établit un Hôpital !

2. De dix-mille occasions où des selles très-fétides de dyssentériques sont examinées de près par les Médecins, il y en a une où le Médecin se trouve attaqué de la maladie, & l'on est assez crédule pour se persuader que ce sont ces matieres examinées qui la lui ont donnée. Comment cela peut-il tomber sous les sens, si des matieres semblables ont été impuissantes neuf-mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf fois, pour donner la maladie à ceux qui se sont trouvés dans le même cas ? Je dis dix-mille, pour dire un nombre indéfini; car il est peut-être encore plus grand. Il n'y a point de Médecins qui n'aient vu plusieurs fois des dyssentériques, & il n'y en a aucun qui, véri-

tablement Médecin & bien à ſon état, n'examine ſoigneuſement & pluſieurs fois dans la même maladie les ſelles de ſes malades, & qui, rempli de l'objet le plus intéreſſant (la guériſon), qui ſeul l'occupe alors, ſoit aucunement affecté de ce qu'une telle inſpection peut avoir de déſagréable. Pourquoi eſt-ce donc que ce Médecin n'auroit pu contracter la maladie par la même cauſe qui l'avoit produite dans ſon malade & dans les autres de la même maladie, au-lieu de la prendre par contagion, tandis qu'elle eſt impuiſſante ſur une infinité d'autres placés dans la même circonſtance?

Apprécions au juſte & ſans donner dans les extrêmes, ce qui concerne ce fait. Ce Médecin avoit contracté, par l'épidémie, comme cauſe procathartique, la cauſe proégumene ou prédiſpoſante, qui devoit produire en lui la dyſſenterie. La vue & la puanteur de ces matieres, jointes à la crainte qu'inſpire l'idée de la contagion, dont, ſans doute, il étoit imbu, firent en lui, qui d'ailleurs pouvoit être d'un tempérament foible, délicat & ſenſible, une révolution qui fit déclarer une maladie

dont il portoit le germe, & qui ſe ſeroit déclarée également peu de temps après, quand même il ne ſe ſeroit pas trouvé dans cette circonſtance. Mettons les choſes au pire, & diſons même que cette cauſe prédiſpoſante, quoique capable de produire ſon effet, ne l'auroit peut-être pas produit du tout, ſi ce Médecin ne ſe fût pas trouvé dans cette circonſtance qui ne fut que cauſe occaſionnelle, pourvu toutefois qu'il eût pu prendre les précautions néceſſaires pour la diſſiper avant qu'elle eût été à même de le produire. Mais de quelque côté qu'on l'enviſage, cela peut-il s'appeller une contagion ?

3. Quel horrible tort une telle doctrine ne ſeroit-elle pas capable de faire aux hommes, ſi elle étoit adoptée de tous les Médecins ! Qui eſt celui qui oſeroit, non-ſeulement examiner de tels excrémens, mais même viſiter des malades de dyſſenterie, de fièvre maligne, &c.? Les malades ſeroient donc abandonnés, non-ſeulement des Médecins, mais encore, à leur exemple, de tout le monde, tandis que c'eſt à eux à détruire les préjugés qui mettent obſtacle à la guériſon des maladies, en montrant

le mépris qu'ils en font, & en donnant l'exemple de la fermeté; d'où l'on eſt forcé de conclure que tout Médecin qui croit à la contagion miaſmatique, eſt incapable d'exercer la plus noble & la plus utile des profeſſions, tant parce que c'eſt marque de foibleſſe, que parce que la crainte de la contagion ne lui permettra pas de reſter aſſez long-temps auprès de ſes malades pour bien examiner tous les ſymptômes, ni de juger d'un ſens raſſis de leur état, & d'en tirer les indications néceſſaires au traitement.

4. Van-Swieten reconnoît que la mal-propreté des priſons où ſont renfermés beaucoup de miſérables, dans un air croupiſſant & point renouvellé; que le trop grand nombre de malades, comme entaſſés dans les hôpitaux, font naître, comme cauſe commune, dans ces lieux, des fièvres malignes, & même peſtilentielles. Cela eſt inconteſtable; mais il veut que ces maladies ſe communiquent enſuite par contagion à ceux qui n'ont pas été expoſés à ces cauſes communes. Pour preuve de quoi il rapporte le cas ſuivant, d'après un Auteur célebre: « Un navire

» qui renfermoit des ſoldats malades » de fièvre maligne, tranſportoit ſur » le Rhin, d'Allemagne à Gand, des » tentes pour y être raccommodées; » vingt-trois ouvriers qu'on employa » à cet ouvrage, furent attaqués de » la même maladie, de laquelle il en » périt dix-ſept ».

J'ajoûte immédiatement à ce fait une anecdote rapportée par Mead, & arrivée à Oxford ſous le regne d'Eliſabeth : « Tous les Juges & les Audi- » teurs qui y aſſiſterent (à la ſentence), » au nombre de trois-cents, périrent » ſubitement par l'effet d'une vapeur » empoiſonnée, qu'on crut être une » exhalaiſon méphitique; mais un très- » ſavant Philoſophe a ſuppoſé, avec » beaucoup plus d'apparence, qu'elle » fut dûe à la quantité des priſonniers » qui parurent à l'Audience, puiſqu'ils » furent les ſeuls de tous qui n'en fu- » rent aucunement infectés ». Ce Philoſophe avoit d'autant plus raiſon, que la choſe ne peut pas être plus évidente; mais il n'eſt pas moins vrai que la cauſe de cette cataſtrophe n'agit pas autrement que comme une exhalaiſon méphitique.

On peut voir d'abord la conſéquence naturelle qui ſuit du parallele que j'ai voulu faire de ces deux obſervations, & je pourrois me diſpenſer de la montrer. Il eſt inutile encore de faire obſerver qu'il n'eſt pas croyable qu'on eût embarqué, pour être tranſportés d'Allemagne à Gand, des ſoldats déja malades de fièvre maligne, à moins qu'on n'eût voulu les ſacrifier à une mort certaine, en les expoſant à tout ce qui étoit le plus capable de faire empirer leur maladie. Il eſt donc certain qu'ils la contracterent dans le bâtiment par la mal-propreté & le mauvais air qu'on reſpire dans un lieu étroit, rempli de monde, & de bien d'autres choſes capables de l'infecter; mais ſur-tout de cette grande quantité de tentes, qui, ayant beſoin d'être raccommodées, étoient ſans doute en grande partie, & juſqu'à un certain point, pourries ou moiſies, & mal-propres, & qui pouvoient n'être pas bien ſeches, lorſqu'on les plia & qu'on les entaſſa & preſſa dans le navire; ce qui fait contracter, comme on ſait, à l'air renfermé & qui s'échauffe dans ces matieres, une qualité méphitique, je veux dire la plus

putride & la plus pernicieuſe pour ceux qui le reſpirent de près, à meſure qu'il s'en exhale. De façon que ces tentes, bien loin d'avoir reçu leur qualité pernicieuſe des ſoldats malades, c'étoient elles, au contraire, qui, par leur qualité putride & méphitique, avoient été la cauſe la plus efficace de leur maladie; & par la méme raiſon qu'elles avoient été pernicieuſes aux ſoldats renfermés avec elles dans le navire, elles le furent aux ouvriers occupés à les raccommoder. De façon encore que, s'il n'y avoit eu dans ce navire que les gens néceſſaires à la manœuvre, qui, par leur exercice continuel, & expoſés ſouvent à l'air libre, auroient été garantis de la mauvaiſe influence de l'air renfermé & chargé de ces mauvaiſes exhalaiſons, les tentes n'auroient pas été moins pernicieuſes aux ouvriers qui les auroient raccommodées, ſans qu'on eût pu accuſer alors aucune contagion provenant d'autres malades.

C'eſt ce qui rapproche & rend ſemblables les deux faits rapportés. Les priſonniers dont on a parlé n'avoient, non plus que les tentes, reçu d'aucuns malades aucune maladie déterminée;

ils ne pouvoient, ni les uns ni les autres, communiquer ce qu'ils n'avoient pas : mais les uns & les autres répandoient autour d'eux un air méphitique & le plus pernicieux ; ce qui fait aiſément comprendre comment un grand amas de certaines choſes humides, preſſées, moiſies & échauffées, & même un grand nombre d'hommes renfermés mal-proprement & étroitement, peuvent, comme ces tentes & ces priſonniers, contracter & enſuite exhaler un air aſſez mauvais pour donner la mort à ceux qui le reſpirent, ſoit plus lentement en produiſant des fièvres malignes, ſoit aſſez promptement pour ne pas donner le temps à la maladie de montrer les ſymptômes ordinaires de malignité, ſans qu'il s'en mêle aucun miaſme contagieux provenant de malades de la même maladie. C'eſt ainſi que les faits les plus frappans, qu'on fait valoir en faveur de la contagion, quand on n'eſt pas prévenu & qu'on veut les approfondir, dépoſent contr'elle, bien loin de lui être favorables. Mais comment les partiſans de la contagion les approfondiroient-ils ? Il ne leur vient pas même en penſée de le faire ;

contens de les avoir trouvés, & la choſe, ſelon eux, ne pouvant pas s'opérer autrement, ils en regarderoient l'examen comme une peine ſuperflue : pour examiner & approfondir, il faut douter.

5. Comment donc arrive-t-il, entends-je encore s'écrier, comme d'au-delà d'un dernier & foible retranchement, que l'intercluſion de la communication entre ceux qui ſont attaqués de la maladie, ou entre les lieux dans leſquels elle regne, & ceux qui en ſont exempts, arrête les progrès ou la propagation du mal ? Cette intercluſion n'arrête ou ne paroît arrêter la propagation de la maladie, que lorſque la cauſe commune ou épidémique eſt, par elle-même, à ſa fin ; car elle a des bornes, & quant à ſon étendue, & quant à ſa durée. Mais la frayeur lui prêteroit encore des forces pour attaquer les plus puſillanimes au-delà même des bornes que la nature lui avoit preſcrites. Les précautions qu'on prend alors n'arrêtent ni la cauſe commune, parce qu'elles ne le peuvent pas ; ni la contagion, parce qu'elle n'exiſte pas : mais elles arrêtent la frayeur juſqu'à un certain point ; & la maladie, qui, ſans la frayeur, n'au-

roit plus eu beſoin de ces précautions pour ceſſer, parce que la cauſe commune finiſſoit, ne fait preſque plus de progrès. Mais la deſtruction de la croyance & de l'idée de la contagion, ne ſeroit-elle pas infiniment plus efficace pour détruire la crainte & diminuer le mal, pendant que la cauſe commune, l'épidémie, eſt dans ſa vigueur, & le faire entierement ceſſer, lorſqu'elle doit finir, que ces artifices qui augmentent la frayeur de ceux qu'on renferme forcément dans l'enceinte malade, & les jettent dans le déſeſpoir (XXIII. 5.), ſans pouvoir éteindre entierement la peur de ceux qui en ſont dehors, comme ils ne peuvent empêcher parfaitement toute communication? de façon que, ſi la contagion exiſtoit réellement, toutes les précautions imaginables ne pourroient ſervir de rien; une ſeule perſonne, ou la moindre choſe, échappées de l'endroit infecté, étant ſuffiſantes pour répandre & multiplier la contagion au-delà de toutes les barrieres qu'on pourroit lui oppoſer.

6. J'ai dit pluſieurs fois que, quand on eſt imbu de l'idée de la contagion, on la voit par-tout, dans des endroits

même où ceux qui ne ſont pas prévenus ne voient rien qui y ait rapport. En voici un trait ſi frappant, que je ne puis me diſpenſer de le rapporter avant de finir cet article.

Nous avons vu (XXIV.) que le venin de la rage ne prouve rien en faveur de la contagion dont il s'agit, n'y ayant entre l'une & l'autre aucune comparaiſon à faire. On veut cependant qu'Arétée & Galien aient rapporté l'exemple de la rage pour prouver cette eſpece inviſible de contagion; & cela, lors même qu'ils parloient de maladies qu'ils ne penſoient ſûrement pas qui fuſſent contagieuſes d'aucune façon; comme s'il n'y avoit pas d'autres maladies qui ont aſſez d'apparence de contagion pour leur donner lieu d'en parler, s'ils l'avoient cru, & d'apporter en ſa faveur l'exemple de la rage. Que ſi, en l'apportant à l'occaſion de maladies qui n'ont aucun rapport à la contagion, ils l'euſſent pourtant eue en vue, ils n'auroient pas manqué, dans ce cas, de s'expliquer poſitivement, tout au moins de dire quelque choſe qui eût pu le faire ſoupçonner. Le ſens que Van-Swieten donne

aux paſſages de ces Auteurs eſt donc un ſens forcé, faute d'autres paſſages qui aient quelque rapport à la contagion, & plus favorables à l'opinion qu'il veut établir à quelque prix que ce ſoit, & par tous les endroits qu'il s'imagine pouvoir y ſervir. Que s'il ne trouve point, dans ces Auteurs, d'autres paſſages où ils s'expliquent mieux ſur la contagion, c'eſt une preuve qu'ils ne la reconnoiſſoient point.

Les maladies dont ils parlent, ſont, dans l'un, une eſpece de ſquinancie très-mauvaiſe, &, dans l'autre, les maladies hyſtériques; & comme ils n'en peuvent aſſigner aucune cauſe évidente, ou tombant ſous les ſens, pour rendre raiſon de la cauſe cachée qui les produit, & la rendre comme ſenſible & palpable, ils la comparent à des cauſes externes & évidentes, à des médicamens pernicieux, *morbi medicamentis perniciosis ſimiles;* ou à un poiſon avalé, *qui pernicioſo epoto veneno eveniunt.* Quel rapport eſt-ce que tout cela a avec la contagion? Des médicamens pernicieux, un poiſon avalé, produiſent-ils des maladies contagieuſes? Le ſens propre & naturel de ces paſſages, eſt donc

qu'il s'engendre dans le corps humain des cauſes de maladies ſemblables à celles qui viennent de l'extérieur & auſſi pernicieuſes, telles que des médicamens pernicieux, un poiſon avalé. Mais, dit-il, une preuve qu'ils ont en vue la contagion, c'eſt qu'à la ſuite de tout cela, ils rapportent l'exemple de la rage. A la ſuite de maladies qu'ils ne croient point contagieuſes, à la ſuite de cauſes qui ne le ſont point, à quel propos entendroient-ils parler de contagion? A la ſuite de tout cela, ce ne peut être que ſous ce même rapport qu'ils donnent l'exemple de la rage; c'eſt-à-dire, pour faire voir que des cauſes internes peuvent produire le même effet que des cauſes externes. Et comme on ſait que des cauſes internes & cachées produiſent quelquefois la même maladie que la morſure d'un animal enragé, laquelle eſt une cauſe évidente, auſſi-bien que des médicamens pernicieux & un poiſon avalé, ils ne peuvent avoir ajouté cette derniere comparaiſon que ſous le même rapport de la premiere, pour mieux le confirmer; & non relativement à la contagion, puiſque leur but n'eſt que de rendre ſenſible la cauſe cachée

de maladies qui ne ſont aucunement contagieuſes ; ſavoir, des maux de gorge, & les maladies hyſtériques.

Je me ſuis ſouvent ſervi de cette même comparaiſon auprès des malades, ſans penſer à aucune eſpece de contagion. Si vous aviez avalé, leur diſois-je, un poiſon, ou reçu viſiblement quelque venin, ne demanderiez-vous pas promptement qu'on employât tous les moyens de l'expulſer ou de le détruire? Un ſemblable poiſon deſtructif s'eſt engendré dans votre corps, & vous négligez d'employer les moyens qu'on vous offre de vous en délivrer! En diſant cela, je penſois, avec Arétée & Galien, que l'effet de cette cauſe engendrée dans le corps, ſemblable à celui d'un poiſon ſenſible qui y eſt introduit de l'extérieur, ſe bornoit à ce corps; & ils penſoient, comme moi, que cet effet d'une cauſe interne ne ſe communiquoit pas mieux aux autres que l'effet qu'a produit un poiſon; encore que, dans l'un & l'autre cas, tout le corps fût devenu maladie, *totus homo morbus*.

Revenons à notre objet principal.

§. XXXVII. Jusqu'à présent nous n'avons considéré la Variole, pour ainsi dire, que par ses dehors; nous n'avons traité que de ce qui est relatif à ses causes tant internes qu'externes; nous avons fait voir la nécessité & l'existence d'un virus ou levain commun à tous les hommes, & qu'ils portent tous en naissant (V.—IX.); comment il est arrivé qu'il a produit une maladie qu'il n'avoit pas produite auparavant (X. — XIV.); comment & dans quel organe il peut rester oisif depuis la naissance de l'homme, jusqu'à ce qu'il soit déterminé à agir (XV.—XVI.); quelles sont les causes externes qui le déterminent à agir, & à produire la maladie dans chaque sujet (XVII.—XVIII.); que, parmi ces causes externes, il n'est d'autre virus contagieux capable de l'occasionner, que le pus variolique introduit sensiblement dans le corps (XIX.—XXXV.).

Tout cela nous a paru essentiel avant de considérer la maladie en elle-même, & telle que nous l'observons dans chaque sujet.

1. Pour nous en former une idée claire & juste, nous disons que la Variole est une maladie inflammatoire,

dont les premiers ſignes ſont de petits points rouges, ſemblables à des piquûres de puces, plus ou moins répandus ſur l'habitude du corps, leſquels s'élevent inſenſiblement en puſtules de la nature du phlegmon, blanchiſſent ou ſuppurent, ſe deſſechent & tombent en croûtes; le tout précédé de trois jours, quelquefois plus, rarement moins, & accompagné enſuite de fièvre plus ou moins ſenſible, qui augmente juſqu'au commencement, & va en diminuant juſqu'à la fin de l'éruption, & quelquefois juſqu'aux premiers jours de la ſuppuration (1).

C'eſt-là le caractere unique de la maladie, par lequel elle ſe diſtingue de toute autre. Tous les autres phénomenes dont elle peut être ſuſceptible,

(1) Si l'on excepte ces Varioles extrêmement bénignes, où la fièvre eſt légere, & ceſſe dès le commencement de l'éruption, on trouvera, ſi l'on y fait bien attention, qu'elle ne ceſſe entièrement, pour l'ordinaire, que lorſque la ſuppuration eſt plus ou moins avancée; & cela eſt naturel, parce que la nature a à travailler juſques là.

Quant à la fièvre ſecondaire ou qui reprend dans la ſuppuration, comme ce n'eſt pas un

ne lui ſont pas eſſentiels, puiſqu'on ne les obſerve pas conſtamment dans tous les ſujets, comme d'être confluente, cryſtalline, &c; & qu'il y en a pluſieurs qui lui ſont d'autant plus étrangers, qu'ils ſont le caractere principal d'autres maladies, comme le pourpre, le milliet, la dyſſenterie, &c. Ce qui ne fait pas partie de ſes ſymptômes, quoique particulier à elle ſeule, ne doit pas non plus entrer dans ſa définition.

2. Ce n'eſt que par des définitions ſimples qu'on peut ſe former des idées claires des maladies. Dès qu'en place de ces définitions on donnera des deſcriptions qui confondent toutes les eſpeces, & les différences accidentelles, on mettra auſſi une confuſion dans les idées qu'on doit s'en faire, & l'on prendra pour des phénomenes & des ſymptômes eſſentiels aux maladies dont on

---

ſymptôme eſſentiel, on ne doit point y avoir égard dans la définition. *Febrem illam adventitiam, quæ undecimo die Variolis confluentibus laborantes adoritur, morbum eſſe tam ab ipſis Variolis, quàm ab iſtâ febre, quæ earum eruptionem præcedit, ... prorsùs diverſum.* Sydenh. de feb. putr. Var. conſt.

parle, des ſymptômes & des phénomenes qui leur ſont étrangers. Les deſcriptions ne doivent s'employer qu'après les définitions données ſuivant les regles, ou du moins qu'en les ſuppoſant données ou connues, & ſeulement comme des tableaux de tout ce que préſente une épidémie particuliere, qui, en produiſant une maladie principale & dominante, ne laiſſe pas d'en produire d'autres, montrant toutes un nombre de phénomenes différens entr'eux, qui ſe confondent ſouvent dans le même ſujet, mais ſe reſſentant tous du génie particulier qui diſtingue l'épidémie préſente d'avec celles qu'on avoit déja obſervées.

§. XXXVIII. 1. Sans nous arrêter au méchaniſme par lequel s'operent la fièvre, l'inflammation & la ſuppuration, parce que c'eſt aſſez ſyſtématique & arbitraire, & que cela nous meneroit trop loin en nous écartant de notre ſujet principal, nous diſons ſeulement, en commençant par le plus ſimple, que le virus, conſidéré tout ſeul & ſans le concours d'aucune autre cauſe morbifique, dès ſon entrée dans la maſſe générale des

des humeurs, y produit un mouvement ou une effervescence fébrile, de l'espece de ceux qui tendent à séparer de cette masse générale, par des dépôts phlegmoneux & critiques, la matiere qui en gêne le cours.

2. Nous disons encore qu'il produit souvent ces phénomenes si paisiblement, que le sujet ne s'apperçoit d'être malade qu'en se voyant tout-d'un-coup, & sans s'y attendre, couvert de rougeurs ou de pustules, & qu'on seroit porté à croire qu'il est sans fièvre, si des éruptions telles que celles-là pouvoient se faire sans un mouvement dépuratoire & fébrile qui les produise (1); que souvent aussi il n'y a que la fièvre qui précede l'éruption, qui soit accompagnée de symptômes un peu considérables, qui se dissipent à mesure que l'éruption se fait, sans être suivis d'aucun autre, & qu'alors ce prélude d'une éruption un peu difficile ne vient que de la constitution du sujet, ou, si la constitution naturelle est favorable, que

(1) *Quo tempore, motâ seditione, & perturbato jam sanguinis statu, febris ut accedat omninò necesse est.* Sydenh. Dissert. Epist.

de ce qu'il y a quelque cauſe étrangere, qui, n'étant pas bien conſidérable, ſe diſſipe dès ce premier travail de la nature, & n'eſt plus capable de produire aucun ſymptôme.

3. Ces Varioles ſi bénignes qu'on ne s'en apperçoit que par l'éruption des puſtules, arrivent, ſuivant Sydenham (autant que ſes expreſſions me paroiſſent l'annoncer), lorſque le ſang eſt comme d'une contexture lâche ou ſouple, & très-facile à ſe prêter aux changemens qui lui arrivent.

Entend-il que cet état du ſang ſe trouve alors par accident dans un ſujet qui, dans un autre temps, auroit pu ne pas être dans la même diſpoſition? Mais alors ce ne ſeroit dire autre choſe ſinon que la Variole eſt bénigne, parce que le ſang n'eſt pas diſpoſé à la rendre mauvaiſe; & c'eſt ne rien dire. Que s'il entend que ce ſoit une conſtitution naturelle, ou le tempérament particulier du ſujet, je dis que cela ne peut pas être, parce que ces Varioles ſe montrent dans des ſujets d'âge, de ſexe & de tempérament différens, & qui par conſéquent ont le ſang d'une conſtitution différente & ſuſceptible de ces

changemens ou révolutions qui conſtituent des maladies graves, puiſqu'ils n'en ſont pas exempts avant & après ces Varioles bénignes qu'ils éprouvent.

4. N'eſt-il pas plus naturel, plus clair & plus raiſonnable, d'attribuer ces ſortes de Varioles à l'action du ſeul virus, ſans l'aide d'aucune autre cauſe morbifique qui lui ſoit étrangere? Alors on peut ajouter que la conſtitution naturelle du ſujet eſt telle qu'elle ſe prête ſi aiſément à ce nouveau changement que le malade ne s'en apperçoit pas; ce que cependant cette conſtitution ne pourroit pas procurer, s'il s'y trouvoit quelque cauſe morbifique, autre que le ſimple virus. Par-là on verra ce qui fait la différence de celles-ci, & de ces autres Varioles diſcrètes & ſans danger, quel que ſoit le nombre des puſtules, & où le ſimple virus agit de même tout ſeul, mais dont l'éruption ſeule pénible occaſionne des efforts de la nature aſſez conſidérables pour produire tous les ſymptômes qui la précèdent, & qui diſparoiſſent à meſure que l'éruption ſe fait, ſans qu'il en re-

paroiſſe plus d'aucune eſpece, à moins que quelque cauſe ſurvenue depuis l'éruption n'y ait donné lieu. Je dis donc qu'en ſuppoſant, dans l'une & l'autre eſpeces, une égalité d'action de la part du ſimple virus, ſans cauſe étrangere, cette différence ne vient que de ce que, dans cette derniere, le ſang eſt naturellement plus diſpoſé à l'épaiſſiſſement (*in ſanguine denſiori*), & capable d'entrer enſuite dans une plus grande effervescence que dans l'autre (*in ſanguine laxiori*); ce qui aura lieu à l'abord & au ſeul mélange du levain avec lui.

§. XXXIX. Ce levain variolique ne peut pas produire par lui-même une maladie grave (XVIII. 1. 2. XIX. 1. XXXVIII.),

1. L'inoculation m'en fournit la preuve la plus évidente. La Variole qui en provient eſt toujours bénigne, & cela ne peut venir que de ce qu'alors le levain ſe trouve toujours dépouillé de toute cauſe étrangere. S'il y a des ſujets qu'on ne ſe donne pas la peine de préparer, ce n'eſt que parce qu'on ne découvre en eux rien qui puiſſe rendre la Variole mauvaiſe, quand même ils

viendroient alors à la prendre naturellement. Si l'on juge à propos de préparer les autres, ce n'eſt que parce qu'on croit voir en eux des ſignes de quelque cauſe morbifique, autre que le virus interne, qui alors n'en donne encore aucun; & les moyens qu'on emploie ne peuvent tendre qu'à détruire une telle cauſe, puiſque d'ailleurs on n'a point découvert encore de ſpécifique pour énerver le virus avant qu'il agiſſe, & qu'on ne prétend pas que le pus variolique introduit par l'inſertion puiſſe avoir cette qualité. Il eſt de fait, ſuivant Van-Swieten (XVIII. 2.), que le pus variolique, de quelque qualité qu'il ſoit, & en quelque quantité qu'il ſoit introduit, ne donne jamais que la même eſpece de maladie, qu'une Variole bénigne; c'eſt-à-dire, ſuivant nos principes, qu'il ne fait qu'occaſionner le développement du levain (XVIII. 3.), qui ne produit toujours alors une Variole bénigne, que parce qu'on a écarté toute cauſe étrangere de maladie, & par conſéquent qu'il ne peut pas en produire d'autres.

2. Il n'y a point de Varioles mauvaiſes, dangereuſes, meurtrieres, où

l'on n'apperçoive des ſignes de quelqu'autre maladie, mauvaiſe, dangereuſe, meurtriere par elle-même. Eſt-ce le levain qui produit ces maladies? Ces complications avec d'autres maladies ſe trouvent plus fréquemment dans la plupart des épidémies varioliques, que dans les Varioles éparſes; & l'on ne peut pas dire que ce ſoit alors le virus variolique qui les produit, puiſqu'on les voit en même temps régner ſur ceux qui n'ont pas la Variole (XVIII. 1.), comme il ne les produit pas non plus dans les autres. Ce ſont, dans tous, des cauſes étrangeres au virus, qui les produiſent. Si cela arrive plus ordinairement, par des cauſes communes, dans les épidémies, il arrive auſſi quelquefois, par des cauſes particulieres, dans les Varioles ſporadiques; à quoi contribuent beaucoup la conſtitution particuliere de chaque ſujet, & ſa maniere de vivre.

§. XL. 1. Ces cauſes étrangeres, en n'y comprenant pas les différens virus, parce qu'il s'agit ici des cauſes les plus communes & les plus ordinaires, ſont celles qui ſont propres à produire plu-

ſieurs eſpeces de fièvres dangereuſes par elles-mêmes ; que nous pouvons ranger ſous quelques claſſes générales, ſavoir, les fièvres putrides ordinaires, les fièvres ardentes, les inflammatoires, les gangreneuſes, qu'on comprend ſous le nom de fièvres malignes.

Nous croyons que les degrés de danger de ces fièvres ſuivent l'ordre dans lequel nous les rangeons. Nous aſſignerons en peu de mots, à chacune de leurs cauſes reſpectives, les qualités différentes par leſquelles nous croyons qu'elles les produiſent, ſans que l'erreur où nous pourrions être à cet égard, puiſſe tirer à conſéquence contre ce que nous avons deſſein d'établir ; ſavoir, que ces cauſes ſont étrangeres au virus variolique, & qu'il eſt incapable de les ſuppléer & de produire par lui-même des effets qu'elles produiſent le plus ſouvent ſans lui.

2. Une grande abondance de ſaburre dans les premieres voies, dont une partie a déja paſſé dans le ſang, & qui continue de lui en fournir juſqu'à ce que cette ſource ſoit tarie, produit les fièvres putrides proprement dites, encore plus à raiſon de ſa quantité, qu'à

raiſon de quelque qualité particuliere, autre que celle qui conſtitue la corruption en général, ſans être pouſſée à l'excès, & ſans avoir acquis cette qualité deſtructive, qui donne aux fièvres le caractère de malignité, ayant cependant une tendance plus ou moins grande à acquérir quelqu'une des qualités propres à caractériſer les autres eſpeces de fièvres.

Nous entendons par fièvre ardente cette eſpece de fièvre continue, qui eſt accompagnée d'une chaleur exceſſive de tout le corps, ſur-tout des entrailles, & d'une ſoif inextinguible; dans laquelle la langue eſt ſeche & rude, ainſi que la bouche & la peau; le pouls fréquent & fort: & nous l'attribuons à une matiere âcre, bilieuſe, manquant de ſéroſité, engendrée dans un ſujet fort & robuſte, ſanguin & bilieux (*).

La cauſe matérielle interne des fièvres inflammatoires, ſont des ſucs engendrés dans les premieres voies &

(*) Cette théorie très-raccourcie, que nous donnons de ces fièvres, nous l'empruntons des plus ſavans Médecins non ſyſtématiques.

dans le ſang, d'une qualité âcre & encore plus épaiſſiſſante, qui les rend propre à produire des engorgemens inflammatoires de différente eſpece, ſuivant que l'acrimonie ou la viſcoſité prédominent l'une ſur l'autre.

Si la matiere hétérogene & morbifique eſt d'une acrimonie exceſſive & alkaleſcente, très-fine & ſubtile, elle agira ſur la contexture même du ſang, en altérera la conſiſtance, qui fait ſa force & qui favoriſe & entretient celle des ſolides; en diviſera les molécules, les décompoſera preſque, & diſpoſera ce fluide appauvri, & comme privé de vie en partie, à former des ſtâſes plutôt par ſa ténuité, qui le fait dévoyer dans des vaiſſeaux qui ne lui ſont pas propres, que par les forces vitales, devenues preſque incapables par leur foibleſſe de l'y forcer. On comprend que dans cet état il doit ſe former des taches livides & autres engorgemens gangreneux, avec un extrême abattement des forces; ce qui caractériſe ce qu'on appelle fièvre maligne, la pire de toutes.

§. XLI. Ayant fait voir que toutes

ces cauſes, ainſi que les maladies qu'elles produiſent, n'ont rien de commun avec le virus variolique, il reſte à montrer comment elles-mêmes produiſent les différens phénomenes qu'on obſerve dans les Varioles dangereuſes, & qu'il ſemble qu'on n'attribue qu'au virus.

1. Le virus, ſuppoſé tout ſeul (XXXVIII.), une fois entraîné dans les voies de la circulation, diſpoſe le ſang & excite les forces vitales à produire de légeres inflammations phlegmoneuſes, diſperſées diſtinctement ſur l'habitude du corps. Cette opération de la nature ne peut ſe faire ſans cauſer certains troubles dans la machine, plus ou moins conſidérables, quelquefois inſenſibles, ſuivant la diſpoſition particuliere du ſujet, mais qui diminuent & ceſſent entierement à meſure que l'éruption des puſtules (qui eſt dans ce cas une criſe parfaite) ſe fait & s'acheve. Il y a d'autres inflammations beaucoup plus conſidérables que celle de ces Varioles ſimples, & d'autres maladies qui, ſéparées de la Variole, excitent des troubles beaucoup plus grands,

& qui, par conſéquent, doivent avoir des cauſes beaucoup plus énergiques que n'eſt le ſimple virus de la Variole. Si ces cauſes ſe joignent à ce virus, ſoit qu'il agiſſe le premier, ſoit que ce ſoient elles qui, agiſſant les premieres, le mettent en action, ce qui eſt aſſez probable dans les épidémies où regnent d'autres maladies, elles produiront, par leurs ſeules propres forces, des effets bien plus conſidérables & plus variés que ceux que le virus tout ſeul eſt capable de produire (1).

2. Ainſi, lorſque dans le temps du développement du virus, le ſang ſe trouvera ſurchargé d'humeurs viciées, propres à produire ce que nous avons appellé fièvre putride, dans le cas même où il n'y auroit point de virus variolique, elles ſe porteront vers l'habitude du corps avec le virus, à cauſe de la diſpoſition, devenue comme naturelle, qu'a celui-ci à prendre cette

(1) *Procùl enim dubio pejor Variolarum ſpecies à nimiâ ſanguinis copiâ, humoribus acribus, aut magnò impuræ materiæ pondere in primis viis hærente oritur.* Huxh.

route. Elles y produiront un beaucoup plus grand nombre de puſtules, & d'un plus mauvais caractere; en un mot, la Variole confluente : qui eſt toujours accompagnée de ſignes & de ſymptômes de fièvre putride, outre ceux de la Variole ſimple ; ce qui ne veut pas dire que ces humeurs corrompues rendent toujours la Variole confluente. Il y en a de fort mauvaiſes, & avec tous les caracteres de fièvre putride, & qui ne laiſſent pas d'être diſcrètes.

3. C'eſt-là la forme générale & la plus ordinaire que l'humeur étrangere au virus, & fébrile par elle-même, donne à la Variole en la rendant mauvaiſe. Les autres formes, encore plus mauvaiſes, que prend quelquefois la maladie, & qui ſurviennent à celle-là, ſont l'effet de quelque qualité particuliere de l'humeur ou de la diſpoſition naturelle & du tempérament du ſujet qui donne à l'humeur une modification particuliere & plus mauvaiſe.

Ainſi, ſi l'humeur & la diſpoſition du ſujet ſont de nature à produire la fièvre ardente, celle-ci accom-

pagnera, avec tous ſes ſymptômes, la Variole.

Si l'humeur eſt inflammatoire par elle-même, ſur-tout dans les tempéramens forts & ſanguins, non-ſeulement elle augmentera l'inflammation variolique, en rendant les puſtules plus nombreuſes & confluentes, ou en grandes plaques; mais encore elle produira quelquefois des inflammations d'une autre eſpece, telles que les érésipelateuſes & phlegmoneuſes, tant extérieurement qu'intérieurement. De-là viendront les inflammations des inteſtins, du poumon, des reins, des meninges, & les dépôts internes, ainſi que l'engorgement apoplectique du cerveau.

4. Si la matiere fébrile, étrangere au virus, eſt de nature à produire la fièvre maligne, tous les ſymptômes qui caractériſent celle-ci, ſe montreront avec la Variole: on y verra du pourpre ou des taches livides ou noires; les puſtules, languiſſantes & affaiſſées, renfermeront quelquefois la gangrene dans leur centre; l'abattement des forces, le délire obſcur, le trémouſſe-

ment des tendons, le pouls foible & inégal, le piſſement de ſang, & autres hémorrhagies, qu'on ne pourra attribuer ni à l'abondance ni à la fougue du ſang, mais à ſa diſſolution gangreneuſe, s'y montreront ou enſemble ou ſéparément.

SECONDE PARTIE.

§. XLII. 1. DE tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il ſuit que, ſi nous n'avions égard qu'au virus variolique, conſidéré tout ſeul & en lui-même, il ſeroit inutile de chercher d'autres moyens d'en énerver l'activité, puiſque c'eſt, d'une part, lui avoir ôté la plus grande partie de ſa force, que d'avoir montré qu'il n'étoit pas contagieux; &, de l'autre, l'avoir tout-à-fait énervé, que d'avoir montré qu'il n'avoit pas beſoin de l'être, en faiſant voir qu'il étoit par lui-même ſans danger (XVIII. XXXVIII.). Que ſi, quelque foible que nous l'ayons démontré, on le redoutoit encore, il ne reſteroit plus qu'à chercher les moyens de le rendre tout-à-fait ſans effet, ou en le détruiſant entierement, ou au moins en le détournant de la peau, & en l'obligeant de ſe porter vers d'autres couloirs pour être évacué ſans produire la Variole, comme on l'a vu ſouvent arriver par les ſeules forces de la nature: *Cùm*

morbus Varioloſus ſæpè ſine Variolis ſit. Boerrh.

2. Mais ſi nous nous bornions à cela, nous ne remplirions pas les vues ſalutaires qu'on a eues dans la queſtion propoſée ; il s'agit d'énerver l'activité d'un virus : cela ſuppoſe un virus dangereux & funeſte, qui, par conſéquent, ne peut ſe trouver que dans les Varioles d'un mauvais caractere. On entend par ce virus dangereux, la cauſe matérielle, quelle qu'elle ſoit, qui produit les Varioles de cette eſpece. Or nous avons montré que ce virus, ou cette cauſe matérielle, ne peut être, dans ces Varioles d'un mauvais caractere, autre choſe que les humeurs dépravées qui, entierement indépendantes du virus variolique, ne laiſſent pas de produire les ſymptômes dangereux qui accompagnent ſouvent la Variole. Toutes nos vues doivent donc ſe porter contre ces humeurs, qui ſeules rendent la maladie dangereuſe.

3. Mais en propoſant les moyens les plus efficaces, les ſeuls même capables de les détruire, reconnus tels par l'expérience, démontrés tels par des raiſonnemens fondés eux-mêmes ſur des

faits, nous ſavons que nous allons révolter tout le monde, & la plus grande partie peut-être des Médecins. Mais cette conſidération ne ſauroit nous faire taire ce que nous ſommes certains par notre propre expérience, & par celle de bien d'autres, être du plus grand avantage pour l'Humanité.

Nous poſons d'abord, pour premier principe thérapeutique, un paradoxe, qui eſt que, pour guérir la Variole, il ne faut avoir, en la traitant, aucun égard à la Variole. Cela ſe tire de ce que la cauſe ou le virus qui la produit, ainſi que les ſeuls ſymptômes qu'il eſt capable de produire, n'en méritent aucun; & nous l'avons prouvé. Il ne faut donc avoir égard qu'à l'eſpece de fièvre qui l'accompagne, comme ſi l'on avoit à la traiter toute ſeule, & ſans être aſſociée à la Variole. Or les remedes vraiment curatifs, dans toute fièvre humorale, ſont les émétiques & les purgatifs. Ce ſont auſſi les ſeuls capables de guérir & de rendre ſans danger toutes les eſpeces de Varioles, ou pour mieux dire les maladies qui les accompagnent, & qui ſeules ſont dangereuſes. Ce ſont des moyens généraux & indif-

penſables qu'on ne doit jamais perdre de vue ni abandonner dans aucune mauvaiſe eſpece de Variole, ſi l'on veut en écarter efficacement le danger. Ce ſont même les ſeuls qui pourroient être employés, ſans aucun danger (ſuppoſé qu'on voulût en employer), dans les Varioles ſimples & bénignes, comme nous l'avons éprouvé une infinité de fois, & les ſeuls par conſéquent qu'on pourroit regarder comme le ſpécifique contre le propre virus variolique, pour le rendre ſans effet, en l'expulſant du corps par la voie des inteſtins; & l'on auroit alors *morbum Variolo/um ſine Variolis*, comme il eſt ſouvent arrivé ſpontanément par la même voie.

Mais chaque eſpece de fièvre demande encore d'autres ſecours qui, pour n'être qu'acceſſoires & palliatifs, n'en ſont pas moins néceſſaires pour concourir avec les premiers à la guériſon. Ceux-ci varient ſuivant le caractere particulier de la maladie qui accompagne la Variole, & doivent être réglés ſur les indications de cette maladie particuliere, ſans aucun égard encore à la Variole.

4. Ce que ce préambule paroît an-

noncer d'extraordinaire, n'offriroit plus rien que de conforme à la raiſon, ſi l'on vouloit bien reconnoître que la diverſité d'opinions ſur la nature de la Variole, & conſéquemment ſur la maniere de la traiter (qui eſt ce que nous conſidérons préſentement), vient de ce qu'on a pris la partie pour le tout, les eſpeces pour le genre, les ſymptômes qui forment les différences accidentelles pour des ſymptômes eſſentiels. L'un a conſidéré la Variole en général ſuivant ce qui l'a frappé le plus dans une épidémie particuliere, ſans faire attention que ce qui l'a frappé le plus ne peut appartenir qu'à cette épidémie particuliere, & non à la Variole conſidérée dans ſa nature propre en général; qu'il lui eſt étranger, & qu'il porte l'empreinte de la conſtitution particuliere de l'air, qui a influé également ſur ceux qui n'avoient pas cette maladie; que tout ce qu'on n'obſerve pas conſtamment dans une maladie, n'eſt pas de ſa nature, & qu'elle l'emprunte d'ailleurs. D'autres ont adopté, dans un climat, la méthode de la traiter, de quelque Auteur célebre, qui pratiquoit dans un climat tout oppoſé, comme ſi

le climat n'apportoit pas, dans les maladies, des différences accidentelles ou des modifications qui ne peuvent être de ſon eſſence, puiſqu'elle ne doit point varier. Ce n'eſt donc qu'en conſidérant la maladie en elle-même par ce caractere unique & conſtant qu'on obſerve dans tous les temps, dans tous les pays, & dans tous les ſujets; en un mot, qu'après avoir reconnu ſa nature propre (XXXVII.), qu'on peut venir à bout de diſtinguer tout ce qui lui eſt étranger : ce qui, dans toutes les maladies, eſt très-important, mais ſurtout dans celle dont il s'agit, parce qu'il n'y a que ce qui lui eſt étranger qu'on doive ſe propoſer d'écarter, comme faiſant ſeul le danger qui peut s'y trouver, & que c'eſt ſur cela ſeul qu'on doit varier le traitement.

§. XLIII. Comme la cure des différentes fièvres qu'on doit ſe propoſer de guérir dans la Variole, conſiſte principalement dans l'adminiſtration des évacuans, nous aurons beaucoup de choſes à dire à leur ſujet, avant de parler des différens ſecours qu'on doit employer conjointement avec ces re-

medes dans ſon traitement, ſuivant les indications particulieres que fourniſſent les divers caracteres de maladies, & autres circonſtances particulieres.

1. Il eſt bon de faire précéder d'abord quelques remarques ſur leur uſage en général.

Certains ennemis de ces remedes ont beau dire contr'eux les choſes les plus ſpécieuſes, on ne verra jamais tant de guériſons que par leur ſecours ſouvent répété, mais avec des conditions, & ſuivant des regles, qu'à la vérité bien des gens ignorent ; ce qui leur faiſant commettre très-ſouvent de bien grandes fautes, n'a pas peu contribué à les décrier. Mais les abus des ſecours reconnus ſalutaires, & les plus ſalutaires, toutes les fois qu'ils ſont employés ſuivant les regles & les indications, doivent-ils les faire rejetter entierement & généralement, comme quelques-uns veulent faire de ceux dont nous parlons ?

On attendra ſans eux des criſes ou de grands efforts de la nature ; pour l'y conduire, on la favoriſera dans ſa marche par d'autres moyens, qui ne peuvent guere être que palliatifs, &

qu'on regardera pourtant comme ſuffiſans. Elle ſera victorieuſe, mais ordinairement dans des combats peu difficiles, rarement dans ceux qui ſont rudes (*), où elle ſuccombera le plus ſouvent. J'ôſe aſſurer, & je prie qu'on m'en croie ſur ma propre & longue expérience, que je les ai toujours employés dans les fièvres dont je parle, depuis le commencement juſqu'à la fin, avec le plus grand & le plus conſtant ſuccès, mais précédés, accompagnés & aidés ſans interruption, de ce que la nature & le génie particulier de la maladie, annoncés par les ſymptômes, pouvoient indiquer d'ailleurs : condition abſolument indiſpenſable pour leur réuſſite, & qui demande encore plus de connoiſſances & de ſagacité, qu'il n'en faut à ceux qui croient pouvoir ſe paſſer de leur ſecours ; ce qu'ils n'ont garde de reconnoître, pour pouvoir ſuppoſer & inſinuer qu'on ne ſait faire

(*) Et ils ne le deviennent le plus ſouvent que pour avoir négligé de lui éviter une partie de ſes combats, en affoibliſſant ſon ennemi, & de diminuer ſes travaux, qui ne tendent qu'à expulſer l'humeur.

autre choſe qu'évacuer. Par ce moyen, je n'ai pas obſervé ſouvent, il eſt vrai, de ces efforts violens de la nature qui la tirent d'affaire en la laiſſant languiſſante pour long-temps, ou infirme pour toujours; mais je ne l'ai pas vu ſuccomber, excepté dans quelques-uns de ces cas rares & extraordinaires, où, de l'aveu des connoiſſeurs préſens, on pouvoit annoncer d'avance que, de quelqu'eſpece que fuſſent les ſecours qu'on lui apporteroit, elle devoit ſuccomber; encore, dans quelques-uns de cette eſpece, l'a-t-on vu renaître contre toute eſpérance & comme par miracle. Ce que j'ai vu, c'eſt qu'elle a preſque toujours triomphé, ſans avoir eu preſque jamais aucun grand effort à faire, ſans criſe abondante & ſenſible; & ce que j'ai particulierement obſervé, c'eſt que ç'a été à des jours marqués, comme s'il y avoit eu de ces criſes; & lorſque j'en ai vu arriver, ç'a été également aux jours marqués pour les criſes, ſans qu'elles aient été dérangées par ces remedes (*). Enfin, lorſque dans les fièvres

(*) Pour avoir évité de faire rencontrer leur effet avec la criſe.

du plus mauvais caractere, qu'on appelle malignes, j'ai vu des dépôts critiques, je ſuis très-perſuadé que, ſans le ſecours précédent, & pluſieurs fois répété de ces remedes, ils n'auroient pas pu ſe faire, & qu'à leur place il ſe ſeroit fait, par la trop grande abondance de matiere, des engorgemens mortels dans les viſceres.

2. Après ces ſuccès conſtans, on ne ſauroit me perſuader que je me ſois écarté du fameux aphoriſme d'Hippocrate, *concocta medicamento purgante educenda, non cruda*, que chacun interprete à ſa façon, ſuivant qu'il lui eſt ſuggéré par ſes préjugés particuliers, plutôt que fondé en raiſon de fait & d'expérience, ce qui pourtant doit être notre premiere regle. Voici comme j'entends que ſe fait la coction, & comme j'y fais l'application de l'aphoriſme: la nature abandonnée à elle-même ne cuit pas l'humeur tout-à-la-fois; elle eſt occupée à cet ouvrage depuis le commencement de la maladie (1), & ſes

(1) *Morbum nihil aliud eſſe quàm naturæ conamen, materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſalutem, omni ope molientis.* Sydenh.

vues

vues ne ſont, en cuiſant, c'eſt-à-dire, en travaillant l'humeur, que de la mettre au point de pouvoir être expulſée. D'où vient que, lorſqu'elle eſt ſur le point de l'avoir toute cuite, elle fait un dernier effort pour achever la coction, & en même temps pour l'expulſer par quelque couloir, ou par quelque dépôt externe. Cela arrive ordinairement à des jours marqués, plûtôt ou plus tard, ſuivant la quantité ou la qualité de l'humeur qu'elle a eue à préparer, &c. Si, pendant tout le cours de la maladie, elle a fait, lors des redoublemens, des efforts violens, il arrive qu'au grand effort de la criſe, ſe trouvant épuiſée par les efforts précédens, & la matiere ou cuite imparfaitement, ou même ſuffiſamment, ſe trouvant trop abondante, elle n'a pas la force de la pouſſer au-dehors; la matiere reſte accumulée dans quelque viſcere, la nature ſuccombe, le malade périt aux yeux du Médecin ſpectateur en attendant la criſe.

3. Pour éviter la cauſe, plus fréquente qu'on ne ſe l'imagine, de cette cataſtrophe, voici ce que ma maniere de penſer ſur la coction, me détermine

à faire : chaque jour, ou de deux jours l'un, la nature a préparé une certaine quantité d'humeurs ; de deux jours l'un, après le redoublement, ou dans l'intervalle le plus calme, lorſque cette portion d'humeurs eſt préparée ou cuite, je la fais ſortir du corps : donc *concocta educo.* Je ſuis ſûr que le remede s'eſt borné à ce qu'il y avoit de préparé, & qu'il a été donné à propos, parce que je vois que le malade l'a facilement ſoutenu, & qu'il s'en trouve ſoulagé, ſigne certain qu'il convenoit, ſuivant celui même qui enſeigne de ne purger que ce qui eſt cuit, *confert & facilè ferunt.* Et pourquoi encore *confert & facilè ferunt ?* c'eſt que j'ai des remedes convenables pour tous les cas, & que je ne ſuis point obligé, comme Hippocrate, d'employer les draſtiques, toujours dangereux dans les maladies aiguës, & leſquels, par conſéquent, il avoit raiſon de redouter ; & ce n'eſt que relativement à ceux-là, puiſqu'il n'en connoiſſoit point d'autres, qu'on doit entendre ceux de ſes aphoriſmes qui regardent les purgatifs ; à l'égard deſquels aphoriſmes, comme à l'égard de bien d'autres, on peut par conſé-

quent s'écarter de la lettre ſans s'écarter de l'eſprit (*). Cette manœuvre me réuſſit d'autant mieux, que, pendant un jour ou deux, au commencement, où l'on peut dire que la matiere eſt encore crue, & où tout eſt encore en ſpaſme, avant d'employer ces remedes, je prépare mon malade à les ſupporter par toutes ſortes de moyens indiqués, leſquels je continue enſuite juſqu'au bout, en les variant auſſi ſuivant les nouvelles indications. De-là vient qu'à la fin de la maladie, la nature n'a preſque plus rien à faire, & ſe trouve guérie au jour de la criſe, ſans que, pour l'ordinaire, il y en ait eu de fortes & bien ſenſibles.

§. XLIV. Ayant fait voir les grands

(*) Si, pour réuſſir dans le traitement des maladies, il falloit s'en tenir littéralement aux préceptes d'Hippocrate, à quoi nous ſerviroient nos nouvelles connoiſſances, nos découvertes, nos nouveaux moyens, puiſque tout ce que dit ce pere de la Médecine, ne peut être relatif qu'aux connoiſſances & aux moyens qu'il avoit? Cela n'empêche pas qu'il n'ait très-bien penſé & que nous ne ſuivions ſes principes, lors même que nous ſemblons nous en écarter pour tirer parti des découvertes & des moyens qu'il ne connoiſſoit pas.

avantages que procurent ces remedes, & combien ils ſont indiſpenſables dans toutes les fièvres humorales, il eſt aiſé de conclure qu'ils doivent procurer les mêmes avantages dans les mêmes maladies qui accompagnent la Variole, puiſque ce n'eſt que leur deſtruction qu'on doit avoir en vue, ſans aucun égard à la Variole. Auſſi eſpérons-nous faire voir le peu de fondement qu'on a eu, & qu'on a encore, de redouter ces remedes dans cette maladie, ainſi que les évacuations ſpontanées du ventre. Nous nous ſervirons même pour cela des obſervations de ceux qui les ont craints le plus, & à qui ces évacuations n'ont pu faire ouvrir les yeux, tant la prévention a de force; & nous nous convaincrons en même temps que cette voie eſt la plus naturelle dans cette maladie, & la plus avantageuſe pour ſa guériſon. Nous commencerons par les évacuations ſpontanées.

1. Ceux qui regardent comme dangereuſes, comme mortelles même, ces évacuations tant ſpontanées qu'artificielles, diſent pour raiſon qu'elles troublent la nature dans ſes opérations. Si cela eſt vrai, c'eſt une raiſon inconteſ-

table. Mais comment le prouvent-ils? En disant que c'est en détournant l'humeur de la circonférence où la nature la porte, & en l'attirant au centre, d'où elle travaille à la chasser. J'observe d'abord que tout raisonnement, sur-tout en Médecine, quelque juste qu'il paroisse, doit, comme tout le monde en convient aujourd'hui, être confirmé par des faits, qui en deviennent ensuite la plus solide & la véritable bâse. Mais ces Auteurs n'en alleguent aucun, ou s'ils en apportent, ils ne sont point concluans en faveur de leur opinion; ils lui sont plutôt contraires, comme nous le verrons en les examinant. Mais quand je dis que la voie des intestins est aussi bien à la circonférence de la circulation que la peau, ayant l'une & l'autre le cœur pour centre; qu'ainsi ces évacuations, attirant l'humeur à une partie de la circonférence, quelqu'éloignée qu'elle soit de celle que forme la peau, ne sauroient être dangereuses par cette raison qu'elles l'attirent au centre, & qu'elles sont plutôt salutaires par la raison contraire, en l'empêchant de s'y porter & de s'y arrêter, c'est-à-dire dans les visceres, & que ce n'est pas la rétro-

ceſſion de la matiere morbifique qui fait le danger, que c'eſt ſon dépôt dans quelque partie interne, qui ne peut manquer de ſe faire, dans le cas de rétroceſſion, lorſque la matiere n'a point d'autre iſſue, mais qui ne ſe fait jamais lorſqu'elle en trouve, ou qu'on lui en procure quelqu'une. Quand je dis tout cela, je fais un raiſonnement auſſi plauſible, ce me ſemble, que celui qu'il détruit: cependant je ne le regarderois pas comme inconteſtable, ſi je n'avois pas des faits qui le confirmaſſent; & je ne ſuis aſſuré d'avoir bien raiſonné, je n'ai même formé ce raiſonnement que parce que j'ai vu par moi-même, & que je ſais par les obſervations des autres, de ceux même qui ſoutiennent le contraire, que ces évacuations ont ſauvé la vie à bien des malades de Varioles (1).

On voit que, dans ce raiſonnement, ainſi que dans tous ceux que je fais, je ne cherche qu'à donner la raiſon phyſiologique, ou, ſi l'on veut, patholo-

(1) *Innumera in Variolis proſtant exempla, ubi ægroti vitam critica quædam ſervavit diarrhœa....* Huxh. Diſſert. de Var.

gique d'un fait bien avéré, & non à tirer des conſéquences contredites par des faits, comme ſont les raiſonnemens que je combats; & qu'ainſi, quand mon explication clocheroit par quelques endroits, le fait que je ne cherche qu'à expliquer n'en auroit pas moins de réalité, & ne concluroit pas moins en ma faveur.

2.° Que ſi la diarrhée troubloit la nature par elle-même, c'eſt-à-dire, par la raiſon qu'elle fait ſortir l'humeur par la voie des inteſtins en la détournant de la peau, comme cette raiſon ſubſiſte toujours toutes les fois qu'il y a diarrhée, celle-ci troubleroit toujours la nature, & le malade s'en trouveroit mal par cette ſeule raiſon, ſans qu'il y eût aucun autre ſymptôme dangereux, ou mortel, ce qu'on n'a jamais obſervé. Ainſi nous ne croyons pas que notre opinion ſouffre la moindre atteinte de ce qu'on nous oppoſera des Varioles mortelles, dans leſquelles, outre la diarrhée, il y avoit tous les ſymptômes déléteres de malignité. Qui eſt l'homme non prévenu & raiſonnable, qui, dans ce cas, n'attribuera pas uniquement la mort au caractere de malignité de la

maladie, & non à la diarrhée (1), qu'on doit au contraire redouter de voir ſe ſupprimer, comme étant, dans ce même cas, ſuivant d'autres obſervations, le ſeul moyen d'empêcher la mort (2); pourvu qu'elle ſoit bien ménagée, & retenue dans de juſtes bornes, & qu'en même temps on appaiſe les autres ſymptômes, en corrigeant, autant qu'il eſt poſſible, la qualité deſtructive de l'humeur par des moyens convenables?

§. XLV. Ceux donc qui ont redouté ces évacuations fondoient leur crainte ſur un faux raiſonnement, comme nous venons de voir, ſans que le défaut d'obſervations favorables à leur opinion, ſans même que leurs propres

(1) *Certum eſt tunc ſummum diſcrimen adeſſe; non ideò quià alvus fluit, ſed quià peſſimus egeſtorum fœtor tetram morbi malignitatem indicat. Nemo enim dubitare poteſt quin putridiſſimæ hæ fœces, ſi manerent in inteſtinis, citiùs adhùc deſtruerent omnia.* Van-Swiet. Aph. 1394.

(2) *Scilicèt, ſicut in febribus malignis petechialibus alvi profluvium facit ſolutionem, ſic etiam in mali moris Variolis idem evenire experientia docet.* Hoffm. de febr. Var.

obſervations, qui la contrediſoient, aient pu les tirer d'erreur, comme nous l'allons montrer.

1. Quand on lit dans Riviere: *Purgatio in hoc affectu ſuſpecta eſt; fit enim motus motui naturæ contrarius, nempè à circumferentiâ ad centrum.... quibuſcumque Variolis laborantibus alvi fluxus contingit, introceſſio Variolarum repentina, & mors, ut plurimùm, conſequitur*, on ſe perſuaderoit qu'il n'a preſque jamais vu dans la Variole de cours de ventre qui n'ait été mortel, & l'on s'attendroit à lui en voir rapporter au moins quelques exemples; & l'on eſt étonné de ne trouver que trois obſervations, dans le grand nombre de celles qu'il nous a laiſſées, où il ſoit queſtion de cours de ventre, qui même, contre ſon aſſertion, ne fut point mortel, & une quatrieme communiquée (25.), oppoſée aux autres à tous égards, où, tout allant fort bien, les puſtules s'affaiſſerent tout d'un coup; & la mort, contre l'attente de l'Obſervateur, ſuivit de près, quoique le ventre fût reſſerré (diſons mieux, parce que le ventre étoit reſſerré).

2. La premiere obſervation ſur le

cours de ventre eſt celle-ci (Obſerv. 71, Cent. 1.): *Puer quinque annorum Variolis prehenſus, tertio die alvi fluxu cruento corripitur, cum frequenti egerendi conatu; pituitoſa & mucoſa excernebat, cum magnâ ſanguinis copiâ. Exanthemata erant parva, alba, & depreſſa.* Après quelques remedes cette évacuation ceſſa, & le malade guérit. Il ajoûte que cette guériſon eſt extraordinaire, n'ayant vu aucun malade qui fût échappé d'un ſemblable cours de ventre. Mais ce ſeul exemple auroit dû lui ſuffire pour lui faire voir que cela n'eſt pas ſi contraire à la nature, & que la mort de ceux dont il parle, & dont il ne rapporte ni obſervations, ni circonſtances, avoit bien pu venir de ce que la maladie étoit mortelle par elle-même. Une telle guériſon ne paroîtra pas aujourd'hui ſi extraordinaire, depuis qu'on a vu de ſemblables cours de ventre guérir les malades, quoique les puſtules fuſſent rentrées, & qu'elles n'euſſent plus reparu. Nous avons remarqué que la rétroceſſion de la matiere morbifique n'eſt dangereuſe qu'autant que celle-ci ne trouve point d'autre iſſue.

3. Dans la ſeconde (Obſerv. ult.

Cent. 1.), il eſt dit que le ſeptieme jour les puſtules étant petites, ſerrées, affaiſſées, la plupart ayant un point noir au milieu, le malade fit trois ſelles de matiere épaiſſe & livide, & en même temps les urines coulerent abondamment. Dans un jour le viſage enfla, les puſtules ſe remplirent, & tout alla bien. Si Riviere n'avoit pas été auſſi prévenu, il auroit attribué à ces trois ſelles, & l'écoulement des urines (1), & les ſuites heureuſes qu'eurent l'une & l'autre évacuation; leſquelles ſuites ne pouvoient pas s'attribuer au traitement échauffant qu'il avoit employé.

4. Enfin, dans une autre obſervation (2. cent. 2.), il s'agit d'un enfant qui garda la diarrhée pendant tout le cours de la maladie. Les puſtules étoient affaiſſées, parce que l'évacuation étoit trop abondante; mais il ne put venir à bout que de la diminuer, & le malade guérit. Hé! cela ne peut pas faire ouvrir les yeux à cet Auteur!

5. Morton fait craindre la diarrhée

(1) Mead dit que les évacuations du ventre procurées par un purgatif, font couler les urines ſupprimées.

dans tous les temps de la Variole, & même dans les enfans (avec la permiſſion, dit-il, du grand Sydenham, qui la regardoit déja comme ſalutaire à cet âge); il eſt vrai que Morton s'annonce d'abord pour n'y voir du danger qu'autant qu'elle eſt trop forte ou termineuſe: mais les raiſons qu'il en donne, & ſa conduite ou les efforts qu'il fait pour l'arrêter entierement, font bien voir qu'il ne fait point de quartier, même à la plus légere. L'obſervation qu'il donne pour prouver ſon opinion, préſente un cours de ventre immodéré, avec des ſymptômes dangereux, des puſtules cohérentes affaiſſées, l'enflure de la face diſparue, le pouls foible & très-fiévreux. Cela ne me ſurprend pas; l'évacuation étoit trop abondante pour laiſſer à la nature des forces ſuffiſantes à pouſſer le ſang, ou ſi l'on veut le virus, vers l'habitude du corps. Mais ce qui fixe principalement mon attention, c'eſt que cette diarrhée énorme avoit déja lieu le deuxieme jour de la ſuppuration; elle ne commença de diminuer que le quatrieme, & en même temps les urines coulerent abondamment, & l'enflure de la face reparut,

le pouls ſe rétablit. Il n'eſt pas dit quand eſt-ce qu'elle ceſſa entierement; mais elle dura, dans toute ſa force, au moins trois jours, & dans un temps le plus critique. Or un ſymptôme auſſi funeſte qu'il aſſûre qu'eſt celui-là, & ſurtout dans cette circonſtance, ne devroit pas tant durer ſans donner la mort. J'obſerve que le flux d'urine occaſionné par le dégagement que la diarrhée avoit produit dans la circulation, & conſéquemment dans les conduits des reins, ſuppléa à la diminution de cette premiere évacuation; & comme l'écoulement des urines affoiblit moins qu'un cours de ventre immodéré, les forces reparurent, & les puſtules ſe releverent. Mais cela ne prouve pas que, ſi la diarrhée avoit été modérée, comme nous la voulons, elle eût entraîné aucun de ces ſymptômes de mauvais augure; cela ne prouve pas que cette quantité de corruption qui ſortit du corps, n'eût tué le malade, ſi elle y étoit reſtée (comme dit Van-Swieten). Lequel vaut-il mieux, ou tuer le malade, ou l'affoiblir?

Il rapporte une autre obſervation (hiſt. 29.) d'une Variole maligne,

quoique diſcrète, avec diarrhée. Nous nous contenterons de l'indiquer, & de remarquer, encore avec Van-Swieten, que, bien loin que cette diarrhée eût contribué à rendre la maladie plus mauvaiſe, on a tout lieu de croire, au contraire, que tous les accidens qui ſe montrerent ſucceſſivement, n'arriverent que par la ſuppreſſion forcée de cette évacuation ſalutaire.

§. XLVI. Nous croyons qu'il nous ſuffit d'avoir rapporté le ſentiment & les obſervations des deux principaux Auteurs qui ont le plus redouté les évacuations ſpontanées du ventre dans la Variole. Nous allons parcourir les principaux d'entre ceux qui en ont reconnu les avantages, ſans pourtant que cela ait pu les délivrer entierement de la crainte de donner, par l'art, à la nature un ſecours qu'elle leur montroit ſi ſouvent lui être favorable & néceſſaire, & ſe le procurant elle-même.

1. Il eſt à préſumer que Sydenham craignoit la diarrhée, comme les autres, dans tous les cas de Variole. Mais ſe laiſſant éclairer par l'obſervation, comme devroit faire tout Médecin, il ceſſa

de la craindre dans la confluente des enfans, quand il eut obſervé que dans ce cas elle leur étoit néceſſaire (1); qu'elle eſt auſſi néceſſaire que la ſuppuration même, & autant que l'eſt aux adultes l'enflure de la face & des mains (2). Il la redoute cependant encore dans les adultes (3); mais les épidémies le détromperent. Il obſerva, dans celle de 1669, que le virus variolique ſe diſſipoit quelquefois par la dyſſenterie (4); & dans celle de 1674, que la diarrhée ſuppléoit dans les adultes au défaut de la ſalivation, & les délivroit

---

(1) *Diarrhœa, quam in hoc morbi genere infantibus evacuationem natura inſtituit, ægri damno ſiſtitur..... neque diarrhœa infantium iisdem laborantium, cùm ſalutem iſta adferat, non periculum.*

(2) *Hoc certò ſcio quòd non ſolùm Variolas confluentes comitantur (ſalivatio in adultis & diarrhœa in infantibus), ſed etiam quòd quæ per illas fit evacuatio tam eſt neceſſaria, quàm ſunt vel puſtulæ, vel faciei & manuum intumeſcentia.*

(3) *Diarrhœa in quâ ægro, ſi adultus fuerit, ingens eſt diſcrimen.*

(4) *Per dyſenteriam nonnunquàm viam ſibi fecerunt (Variolæ).*

du danger dans lequel les jette cette ſuppreſſion (1).

2. Hoffmann eſt celui de tous les Auteurs qui a le plus reconnu & étendu les bons effets du cours de ventre dans la Variole, même dans tous les temps de la maladie (2). Outre ſes propres obſervations, il s'appuie encore de celles d'Amat. Luſitanus, dont il rapporte un paſſage remarquable, & du ſentiment de Baillon; & ce qui confirme le principe que nous avons établi, qu'il ne faut dans le traitement avoir égard qu'à la maladie qui accompagne la Variole, ſans aucun à cette derniere, c'eſt que la nature ſe ſert, pour guérir les Varioles malignes, des mêmes moyens, c'eſt-à-dire, du cours

---

(1) *Quandòquidem qui Variolis confluentibus laborant, eo præcipuè urgentur diſcrimine, quòd ſaliva his diebus viſcidior reddita fauces præeludat, cui quidem ſymptomati, hoc in caſu, diarrhœa ſuccurrit.*

(2) *Alvi autem fluxus, licèt copioſus, non adeò pertimeſcendus; eumdem enim per totius morbi decurſum ſine ullo periculo ſucceſſiſſe vidi, tantùm abeſt ut eruptionem impediverit.* (De feb. Var. §. XII.)

de ventre, que pour guérir les fièvres malignes pétéchiales (1).

Huxham reconnoît auſſi combien la diarrhée eſt ſalutaire, & combien on doit ſe donner de garde de l'arrêter (2).

3. Si le cours de ventre a été reconnu très-ſalutaire par un très-grand nombre de Praticiens, non-ſeulement dans certains cas ou certaines circonſtances de la Variole, dans la confluente des enfans toujours, & dans celle des adultes, lorſque la ſalivation ſe ſupprimoit, ou qu'elle avoit de la peine à ſe faire, par Sydenham; mais encore dans tous les temps & dans toutes les circonſtances de la maladie, par Hoffmann, Amat. Luſitanus, Huxham, Baillon, &c.; comment eſt-ce que tant d'autres avoient été auparavant, & qu'il y en a encore qui ſont ſi oppoſés à cette eſpece d'évacuation? Eſt-ce qu'ils ne ſe ſont pas trouvés dans le cas d'en obſerver les bons effets? Il n'eſt pas poſſible qu'ils n'en aient eu occaſion, puiſqu'ils rapportent eux-mêmes des exemples qui auroient dû les leur montrer.

(1) *Scilicet, ſicut*... XLIV. 2. n. 2.

(2) *Innumera in Variolis*... XLIV. 1. n. 1.

Mais trop prévenus par une théorie mal entendue, ils ne pouvoient ouvrir les yeux ſur l'évidence des faits ; &, regardant comme une merveille que la diarrhée n'eût pas été funeſte, ils aimoient mieux attribuer l'heureux évènement à quelque autre cauſe.

§. XLVII. 1. On a obſervé que preſque chaque eſpece d'évacuation avoit été ſalutaire dans certaines circonſtances ; que la ſalivation eſt néceſſaire, & ſa ſuppreſſion funeſte dans la confluente des adultes ; que le flux d'urine a ſouvent fait diſparoître les plus mauvais ſymptômes, & ramené le calme ; qu'en général plus le corps, en prenant la Variole, ſe trouvoit vuidé par quelque voie que ce fût, juſqu'à en être même fort affoibli, par des pertes de ſang, la ſalivation produite par le mercure, les évacuations par les ſelles, ſoit ſpontanées, ſoit artificielles, & & plus la maladie étoit légere (1). A l'égard des ſueurs, quoique Van-Swie-

(1) V. Van-Swiet. Aph. 1382, 1385. *Tametſi ſæpenumerò obſervaverim reiteratam catharſin, ſanguine nondùm inquinato, ſubſe-*

ten rapporte qu'on en a vu quelquefois de bons effets, on a obſervé qu'elles ſont nuiſibles en général (1), ſi on en excepte une douce moiteur (ce qui ne s'appelle pas ſueur). Eſt-ce qu'elles affoibliſſent plus que les autres évacuations, qu'elles diſſipent plus d'humeurs aqueuſes, fines & douces, néceſſaires pour entretenir la ſoupleſſe de la peau, & qu'elles laiſſent le ſang & les ſolides dans une trop grande ſéchereſſe pour que le virus puiſſe pénétrer dans le tiſſu de la peau, & y exciter une louable ſuppuration (2)? Les autres évacuations me paroiſſent capables de produire les mêmes effets; & comme, malgré cela, elles ne laiſſent pas d'être ſalutaires, il faut que les ſueurs

---

quentes Variolas laudabiles, & diſtinctas, ut plurimùm reddidiſſe. Sydenh. Diſſert. Epiſt.

(1) *Largiſſimos ſudores in Variolis nunquàm ſine periculo eſſe, ſi diù perſeverent, obſervavi.* Hoffm. de feb. Var.

Nempè ne ſudores erumpant, quos ego .... fidenter affirmo non abſque ingenti periculo promoveri poſſe. Sydenh.

(2) *Evitentur ſudores quibus amándatur lenis iſte humor quo diluendæ ſunt Variolæ ut miteſcant.* Id.

ſoient nuiſibles par quelqu'autre raiſon. De plus, on a reconnu que de tous les traitemens, le plus nuiſible eſt celui qui pouſſe vers l'habitude du corps par les échauffans, cordiaux, volatils & ſpiritueux, les ſudorifiques, & que la nature ne ſe trouve ſi bien ſoulagée, ou même guérie, que lorſque l'humeur en eſt détournée pour ſe porter au-dehors par quelqu'autre voie. Tout cela fait voir que, quoique la nature prenne la route de l'habitude du corps pour expulſer ou éteindre, par la ſuppuration, la matiere morbifique, ce n'eſt pourtant pas cette voie qu'elle aime le plus, puiſqu'elle ne s'en ſert jamais pour diminuer la force du virus par les ſueurs, encore moins pour le rendre ſans effet, comme on voit qu'elle ſe ſert ſouvent des autres, pour l'évacuer en partie, quelquefois même entierement ſans ſuppuration; d'où l'on peut conclure que, pour peu qu'on lui aidât, elle en prendroit volontiers une autre, étant toujours portée à prendre celle qui lui eſt la plus favorable.

2. Nous venons de paſſer en revue les différentes eſpeces d'évacuations, tant ſalutaires que nuiſibles, qui arri-

vent dans la Variole, afin qu'en les comparant, nous puiſſions établir, avec plus d'évidence, que de toutes ces voies c'eſt celle des inteſtins que la nature eſt le plus portée à prendre. En effet la ſalivation n'a lieu que dans la confluente des adultes; encore n'y a-t-il que la diarrhée qui puiſſe la ſuppléer, lorſqu'elle vient à ſe ſupprimer (1): par conſéquent elle la remplaceroit de même, ſi elle ſe déclaroit ſans qu'il y eût de ſalivation.

Les urines ont fait quelquefois, dans certaines circonſtances, diſparoître tout le danger; la diarrhée les ſupplée, & lorſqu'elles étoient ſupprimées, on les a vu couler après quelques évacuations du ventre (XLV. 3.), qui, ſans doute, avoient rendu plus libre la circulation en général, les vaiſſeaux des reins en particulier, & la ſecrétion des urines. La diarrhée ſupplée toutes ces évacuations, & elle eſt ſalutaire à un degré beaucoup ſupérieur, puiſque chacune d'elles n'a lieu que dans certaines circonſtances de la maladie, & qu'elles peuvent être ſupprimées ſans danger,

(1) *Quandòquidem* (XLVI. 1. n.),

ſi la diarrhée ſurvient pour les remplacer, & que celle-ci eſt toujours ſalutaire dans toutes les eſpeces, dans tous les périodes & dans toutes les circonſtances, & que c'eſt plus ordinairement par cette voie que par toute autre, que la nature expulſe entierement le virus, & rend la maladie varioleuſe ſans Variole (1), & que même ſon abon-

(2) *Unus ex illis .... inciderit in immanem diarrhœam, cum fœtore horrendo; ſed ſimul ſolutus fuerit feliciter morbus, nec poſted Variolis correptus fuit, ſimiles caſus & ipſe in praxi non ſemel vidi.* Van-Swiet.

Per dyſenteriam .... (XLVI. 1. n.)

J'ai vu auſſi un enfant qui étoit au quatrieme jour de l'éruption d'une Variole très-nombreuſe; lorſque la diarrhée étant ſurvenue, tout diſparut entierement, excepté un très-petit nombre de puſtules, qui étoient déja blanches, mais qui, le pus étant rentré, s'affaiſſerent, & ne laiſſerent plus voir qu'un point noir au milieu. L'abattement étoit extrême, & l'enfant paroiſſoit aux abois. Je le ſoutins par des cordiaux légers & hypnotiques, point ſpiritueux ni aſtringens. Au bout de trois ou quatre jours, la diarrhée ayant un peu diminué, je lui fis prendre deux onces de ſyrop de chicorée compoſé, que je réitérai le ſurlendemain: la diarrhée ceſſa entierement; l'enfant entra en convaleſcence, ſans que la Variole eût reparu, & ſans aucune ſuppuration,

dance n'eſt jamais à craindre par elle-même (1).

§. XLVIII. 1. On avoit déja obſervé que plus un corps eſt privé de corruption au moment qu'il eſt attaqué de la Variole, plus elle étoit légere & ſans danger (XLVII. 1.). On fut ſoigneux de procurer des évacuations, tant par haut que par bas, avant l'éruption (2), & tant que la crainte, mal fondée, de détourner le venin n'avoit pas lieu; mais on n'oſoit pas encore paſſer ces bornes.

Il étoit naturel cependant que tant

& il ſe rétablit parfaitement ſans aucune ſuite fâcheuſe.

(1) *Alvi autem fluxus . . .* (XLVI. 2. n.) *Imò obſervatum fuit ſexaginta alvi evacuationes intra ſpatium viginti-quatuor horarum non impediviſſe papularum eruptionem, ſed promoviſſe potiùs.* Van-Swiet. Aph. 1394.

(2) *Quòd ſi homines contagium viâ naturali recipientes juſto modo præparentur, multò majorem numerum eis mitiore ratione affici perſuaſum habeo. Procùl enim dubio pejor Variolarum ſpecies à nimiâ ſanguinis copiâ, humoribus acribus, aut magno impuræ materiæ pondere in primis viis hærente oritur.* Huxh. Diſſert. de Var.

d'obſervations conduiſiſſent à la fin à penſer qu'on pouvoit aller plus loin, & que les évacuations des premieres voies, procurées par l'art, pourroient ſuppléer au défaut de celles que, dans certaines circonſtances, on avoit vu que la nature ſe procuroit elle-même pour ſe délivrer du danger où elle ſe trouvoit. Mais cela ne pouvoit venir que peu-à-peu, & à meſure que quelque cas preſſant feroit paſſer pardeſſus la crainte inſpirée par le préjugé.

2. Sydenham n'emploie l'émétique que dans le cas où la ſalivation trop épaiſſe & preſque ſupprimée fait craindre pour la vie du malade (S. 3. C. 11.); les purgatifs ſeulement, lorſqu'il entre en convaleſcence, pour expulſer ce qui reſte d'humeurs corrompues (ibid.), & lorſque, dans la fièvre ſecondaire, qu'il regarde comme putride, & étrangere à la nature de la maladie, le malade eſt preſque déſeſpéré (de feb. putr. Var. conſl.).

3. Huxham, après un vomitif donné pour faciliter l'éruption, lorſqu'elle eſt difficile & trop tardive, ordonne un purgatif de la claſſe des rafraîchiſſans (lorſque l'éruption ſe fait ou qu'elle eſt faite,

faite, puiſqu'il ſuppoſe que l'émétique qui a précédé l'a déja procurée), ajoûtant que la diarrhée même ne doit pas en empêcher, pourvu qu'on donne dans ce cas un purgatif de rhubarbe. Mais cet Auteur, extrêmement exact ſur tous les autres ſecours, abandonne enſuite ceux-ci, juſqu'à la fin de la maladie, ou juſqu'à la fièvre de ſuppuration, lorſqu'elle eſt accompagnée de ſymptômes qui font craindre pour la vie.

4. Mead, qui, ainſi que Freind, a eu tant de peine à faire approuver, ſeulement par quelques-uns, ſa méthode de purger dans ce période, ne conſeille de le faire, au commencement de la maladie, que dans le temps qui précede l'éruption. Mais Freind, au rapport de Van-Swieten (Aph. 1402), a employé les purgatifs dans quelque temps que ce fût de la maladie, lorſque la dépreſſion des puſtules attiroit des ſymptômes graves.

§. XLIX. 1. En rapprochant les cas où chacun de ces Auteurs a reconnu la néceſſité & les bons effets de ces remedes, on voit qu'il n'y a point de temps de la maladie où l'on ne puiſſe les

employer ; & l'on voit avec étonnement combien chaque pas qu'on a fait pour parvenir à cette découverte, a été pénible & difficile. On ne peut qu'être ſurpris qu'avant Sydenham on ne ſe fût pas apperçu, ou qu'on n'eût pas voulu s'appercevoir que la nature ſe ſervoit, au moins quelquefois, du même moyen pour ſe délivrer, & qu'on s'efforçât toujours de l'empêcher ou de le prendre, ou de le continuer, le regardant comme du plus mauvais augure dans quelque cas que ce fût. Il eſt encore plus ſurprenant qu'ayant découvert qu'elle s'en ſervoit, non-ſeulement dans certains cas, comme a fait Sydenham, mais quelquefois même dans tous & dans tout le cours de la maladie, comme Hoffmann & bien d'autres, il s'en ſoit trouvé encore qui n'aient pas reconnu que c'étoit une erreur de croire qu'il étoit dangereux & contraire à la nature que l'humeur ſe portât vers les inteſtins pour ſortir du corps. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, & où j'en voulois venir, c'eſt qu'on ait continué de craindre de lui procurer ce moyen lorſqu'elle ne l'employoit pas, & qu'on n'ait oſé le faire que lorſque

des ſymptômes effrayans annonçoient qu'elle étoit prête à ſuccomber, au-lieu de les prévenir, d'empêcher d'avance, par des évacuations, qu'elle ne fût réduite à cette extrémité, puiſqu'on devoit voir qu'elle n'y étoit jamais réduite, lorſqu'elle ſe les procuroit elle-même. Hoffmann ſur-tout me cauſe le plus grand étonnement, en ce qu'étant celui qui reconnoît le plus les avantages du cours de ventre pendant même toute la maladie, & en particulier dans les plus mauvaiſes, pour en écarter le danger ; qui recommande même de s'abſtenir de ce qui pourroit s'oppoſer à cette évacuation, & qui reconnoît combien il eſt dangereux que le ventre ſoit reſſerré (1), il craint cependant de la procurer par des remedes, autant que ceux qui, la regardant comme pernicieuſe, mettoient tous leurs ſoins à l'arrêter, ou à empêcher qu'elle ne ſe déclarât.

2. Mais on craignoit au moins par-là de trop affoiblir la nature, & qu'elle n'eût plus la force d'expulſer le virus.

(1) *Febr. Var. caut. & obſerv. clin.* §. VIII. *Item, Obſerv. IV.*

Je réponds qu'il lui en auroit fallu très-peu pour achever d'expulſer un virus déja très-affoibli lui-même, & preſque tout ſorti du corps, par ces évacuations, avec les humeurs dont il emprunte toute ſa force. C'eſt ainſi qu'on devoit penſer, après les obſervations qui avoient fait voir que des ſujets très-affoiblis par des évacuations, de quelqu'eſpece que ce fût, lors de l'attaque de la maladie, la ſupportoient très-bien (XLVII. 1.), parce qu'elle étoit très-légere, à cauſe de la liberté de la circulation, du défaut de plénitude & de l'abſence des humeurs viciées qui font toute la force de la maladie, & qui étoient ſorties du corps, après celles de flux de ventre ſoutenus pendant tout le cours de la maladie (XLVI. 2.), ſans qu'elle en fût plus mauvaiſe ; celles encore de diarrhées ſurvenues, lorſque la nature alloit ſuccomber ſous le poids de l'humeur (XLIV. 1. 2. n.), & qui lui redonnoient ſes forces en la délivrant de ce fardeau qui l'accabloit ; & celles enfin de virus entièrement diſſipé par cette voie (XLVII. 2. n. b.) ſans ſuppuration.

§. L. Cela fait voir combien il eſt néceſſaire de joindre le raiſonnement à l'obſervation pour qu'elle ſoit de quelqu'utilité, & que l'un & l'autre enſemble conduiſent à reconnoître qu'il ne ſuffit pas de n'être qu'obſervateur oiſif des phénomenes, mais qu'il faut encore employer les ſecours dont cet enſemble a montré la néceſſité, & étendre enſuite l'obſervation ſur les effets qui en réſultent dans toutes les circonſtances. C'eſt ainſi que, par une marche graduée, on parvient à ne plus craindre d'adminiſtrer les évacuans dans tous les temps de la Variole. Voici cette marche.

1. On a obſervé que, dans l'adminiſtration des évacuans, dans la vue de préparer les ſujets (XLVIII.), quelquefois même ſans penſer à la Variole, l'éruption ſuivoit de près l'effet d'un vomitif; quelquefois même elle n'attendoit pas la fin de l'effet, preuve qu'il la favoriſe, qu'il la facilite. On obſerve auſſi preſque toujours que la nature, dans le temps qu'elle travaille à l'éruption, montre, par les envies de vomir, le beſoin qu'elle a de cette évacuation. Il eſt vrai que les *Erétiſtes* pourroient

dire que ces efforts pour vomir, ces nauſées, ne viennent que de l'irritation produite, dans les tuniques de l'eſtomac, par la préſence & l'acrimonie du virus, ſans qu'il y ait, dans ſa capacité & ſes vaiſſeaux excréteurs, aucune humeur viciée à vuider, & que ce ſeroit fatiguer inutilement la nature en augmentant cette irritation par un vomitif. Mais l'expérience, la pierre d'achoppement de tout ſyſtême, a toujours fait voir que ce n'eſt pas une erreur de la nature, mais un véritable beſoin, par la quantité d'humeurs bilieuſes & autres qui ſortent par l'effet de ce remede, & ſur-tout par le calme qui renaît dans toute la machine (* & la facilité avec laquelle s'opere l'éruption immédiatement après).

2. Cela a conduit à d'autres obſervations. Il eſt ſouvent arrivé que, dans ces mêmes vues, on donnoit un vomitif ſans s'être apperçu que l'éruption étoit déja commencée; la même choſe arrivoit auſſi à l'égard d'un purgatif donné après un émétique, & dans l'un & l'autre cas, l'éruption n'en alloit que mieux. Que ſi le premier jour, quelquefois même le deuxieme d'une érup-

tion ignorée, on a donné un purgatif qui ne l'a point dérangée, pourquoi étant donné à deſſein les mêmes jours d'une éruption connue, la dérangeroit-il davantage ? Et voyant enſuite que l'éruption bien avancée, pouvant même être regardée comme le commencement de la ſuppuration, il n'en arrive encore que du bien, je vais plus loin & je le donne dans la ſuppuration bien établie, ſans même qu'aucun ſymptôme grave m'y engage, & je vois toujours le même ſuccès.

3. Je comprends alors encore mieux comment un cours de ventre peut durer pendant toute la maladie, ſans aucune mauvaiſe ſuite. Je reconnois que ce cours de ventre eſt un beſoin de la nature ; & que s'il ne lui a point fait de mal, le défaut d'évacuation n'auroit pu manquer, dans cette circonſtance, de lui être nuiſible ; il n'y a point de milieu. Par cette même raiſon, ſi ces remedes ne nuiſent pas dans les Varioles bénignes, dans leſquelles ils ſemblent le moins néceſſaires, il n'eſt pas poſſible qu'ils ne le ſoient pas dans celles d'un mauvais caractere. Il faut

néceſſairement que dans l'un & l'autre cas, ils répondent au vœu de la nature, parce que tout changement, toute révolution ſenſible qui arrivent dans le corps, doivent conſtituer un nouvel état, & ce nouvel état doit être ou meilleur ou pire que le précédent; & comme je ne me ſuis jamais apperçu que ces remedes aient été ſuivis d'un plus mauvais état, mais au contraire que je l'ai toujours obſervé meilleur, il faut néceſſairement que la nature en ait beſoin, & qu'ils ſoient très-néceſſaires & très-convenables.

4. Ajoûtons une remarque ſur la pratique de Rhazès, qui le premier a traité de cette maladie, ſans être encore imbu des préjugés qu'on s'eſt forgés dans la ſuite. Son traitement conſiſtoit principalement dans les rafraîchiſſans. Cela devoit être; il falloit abattre la grande efferveſcence des humeurs, qui ne pouvoit manquer d'avoir lieu dans des climats auſſi chauds que ceux où il exerçoit la Médecine; & malgré le beſoin de calmer & de rafraîchir qu'il reconnoiſſoit indiſpenſable, il ne laiſſe pas de reconnoître auſſi la néceſſité des

purgatifs dans le cours de la maladie, lorſque la matiere varioleuſe (1) eſt trop abondante, & cela dans la vue de la diminuer en la détournant vers les ſelles (* ce qui pourtant dans la ſuite eſt devenu un objet de crainte) & dans la vue encore (ceci eſt remarquable) de calmer la trop grande chaleur, & le mal de tête (ch. XIII).

La conſéquence la plus juſte que nous puiſſions tirer de la doctrine de cet ancien Médecin ſur le traitement de cette maladie, eſt que l'effervescence étant moins grande dans nos climats, nous devons proportionner l'uſage des rafraîchiſſans à ce degré de chaleur propre à nos climats en général, & au degré que nous obſervons en particulier dans chaque ſujet que nous avons à traiter; & même, à la place des rafraîchiſſans acides coagulans, n'em-

(1) C'eſt-à-dire, ſuivant nous, les humeurs viciées & fébriles, différentes de la véritable matiere varioleuſe, qui par elle même eſt peu de choſe; ce qui d'ailleurs revient au même, relativement aux vues qu'il ſe propoſoit, & qui ſont, comme les nôtres, de diminuer ces humeurs en les évacuant, & d'abattre l'effervescence qu'elles produiſent.

ployer pour l'ordinaire que des délayans aqueux, les calmans & hypnotiques, & insister principalement sur les évacuans, puisque nous en voyons presque toujours la nécessité par l'abondance de l'humeur, & par le bon effet qu'ils produisent, & que nous ne devons pas plus les craindre dans tous ces cas fréquens, que Rhazès ne les craignoit dans les mêmes cas, quoiqu'il crût ne pas les voir aussi fréquemment.

§. LI. 1. Déterminé par toutes ces considérations (XLII.—L.), fournies clairement par les observations de ceux qui nous ont précédés, & confirmées ensuite par ma propre expérience, je n'ai pas craint de faire prendre ces remedes de deux jours l'un dans tout le cours de la maladie, de quelqu'espece qu'elle fût: dans les discrètes & bénignes, pour mieux m'assurer qu'ils ne dérangeoient point le cours de la nature, & pour empêcher qu'elles ne prissent dans la suite un mauvais caractere, comme cela arrive souvent, & même plus souvent qu'on ne le croit (* par le défaut de ces moyens); & dans celles

qui l'avoient déja, pour les en dépouiller, & les conduire à bon port.

2. C'eſt par le ſecours de ces remedes ainſi adminiſtrés (accompagnés, il eſt vrai, de tout ce que demandoient d'ailleurs les autres indications), que j'ai pu mettre mes malades dans le même état de ceux qui, lors de l'attaque de la Variole, ſoit ſpontanée, ſoit artificielle, ſe trouvant vuidés & exempts d'humeurs, ſoit naturellement, ſoit par des remedes, n'ont jamais qu'une maladie très-légère (XLVII.—XLVIII), ſur-tout lorſque j'ai été à temps de les employer avant & pendant l'éruption. Et lors même que je n'ai pu les employer aſſez tôt, j'ai toujours vu diminuer les ſymptômes préſens & prévenu ceux qui menaçoient. J'ai vu des Varioles qui, à l'éruption, paroiſſoient devoir être confluentes, ne pas le devenir; celles qui annonçoient devoir l'être beaucoup, l'être très-peu: dans celles que rien ne pouvoit empêcher de l'être, j'ai obſervé très-peu de ſalivation dans les adultes, ſans que cela fût aucunement nuiſible, par la même raiſon que la diarrhée la ſupplée lorſ-

qu'elle eſt ſupprimée (XLVI.) (*); & la fièvre ſecondaire ou de ſuppuration, très-légere, ce qui eſt le plus eſſentiel, cette fièvre étant toujours véritablement putride (1), & très-dangereuſe par le nombre de ſymptômes qui l'accompagnent (Boer. Aph. 1400). Ces avantages viennent de ce que plus il y a de liberté dans la circulation, moins de plénitude dans les vaiſſeaux, moins il y a d'inflammation & de ſuppuration; & que le pus formé & rentré dans le ſang en moindre quantité, & n'y ſéjournant point, ne peut pas y allumer cette fièvre ſecondaire (2) ſi dangereuſe, & que Sydenham redoute ſi fort (3).

On évite ces ſymptômes qui annon-

(*) Et par cette même raiſon, la ſalivation actuelle ne m'a jamais fait ſuſpendre ou différer un purgatif.

(1) *Nihil enim aliud eſt quàm febris putrida propriè dicta.* Sydenh. de feb. putr. Var. conſt.

(2) *Quòd ſi dicta materia purulentâ parciùs ſanguini infundatur, inſurgens naturæ robur ſecundariæ hujus febris impetum nullo negotio reprimit.* Sydenh. Diſſert. Epiſt.

(3) *Idque præ indomitâ vi febris ſuccedaneæ.* Ibid.

cent une mort prochaine (Van-Swiet. Aph. 1403), dont j'ai vu pluſieurs fois les menaces ſans effet, & qui dépendent des puſtules internes ſurvenues dans les viſceres, qu'elles enflamment & dont elles détruiſent les fonctions; on les évite, dis-je, parce que les évacuans, ou les empêchent de ſe former, ou les déſempliſſent en attirant, dans la circulation, le pus qu'ils expulſent du corps ſur le champ.

3. On ne voit point de ce qu'on appelle reliquats de Variole, de ces infirmités qui accompagnent un miſérable reſte de vie qu'elle a eu la cruauté de vous laiſſer (1). Cela n'eſt pas étonnant: ces calamités, de l'aveu de tout le monde, ſont le produit des dépôts, tant internes qu'externes, qu'ont formé les humeurs & le pus qui ſont reſtés dans le corps. Mais dès que toute la corruption & tout le pus en ſont ſortis pendant la maladie, il faut néceſſairement que la convaleſcence de la Variole ſoit la rentrée dans une parfaite ſanté; autrement tous les remedes

(1) Ulceres rongeans, carie des os, corruption des poumons, conſomption. *Huxh.*

qu'on réſerve mal-à-propos à ne donner que dans la convaleſcence, dans la vue de faire ſortir du corps le reſte de pus & de corruption, ne ſauroient réparer les ravages qu'ils ont déja faits. A quoi bon attendre que les remedes ſoient devenus inutiles pour les employer, tandis qu'on pouvoit le faire avec ſuccès, avant que le mal fût irréparable?

J'ai eu quelquefois lieu de croire d'avoir empêché que l'humeur ne contractât par ſon ſéjour, ſon abondance & ſon efferveſcence, un caractere de malignité dont elle ſembloit menacer par l'accablement du malade, la foibleſſe du pouls & la lenteur de l'éruption & de la ſuppuration, ſignes qui diſparoiſſoient tous par les évacuations, ſoit par haut, ſoit par bas.

4. Si l'on n'a d'autres ſignes que ceux de la fièvre putride (XL. 2.), ou, comme je l'entends, d'une quantité plus ou moins grande de corruption dans les premieres voies, qui eſt-ce qui rend le plus ordinairement les Varioles confluentes & dangereuſes, ou toujours mauvaiſes, ſans même être confluentes, il ſuffit, avec une diète liquide & délayante, qu'il eſt eſſentiel d'obſerver

exactement, d'inſiſter ſur les évacuans, à commencer du ſecond jour de la fièvre, réitérés de deux jours l'un, & aiguiſés plus ou moins ſouvent avec une doſe légere & convenable de tartre ſtibié, ſuivant les indications, juſqu'à la fin de la maladie, ou juſqu'à la parfaite exſiccation des puſtules, ſans aucun égard aux différens périodes d'éruption, de ſuppuration & d'exſiccation, comme on n'y en a aucun dans toute autre eſpece d'inflammation & de ſuppuration (non abſolument critiques), puiſqu'on viſe toujours à réſoudre, autant qu'il eſt poſſible, la premiere, & à l'empêcher de venir à ſuppuration, & à diminuer & tarir celle-ci, lorſqu'on n'a pu l'empêcher de ſe former; le tout en déſempliſſant les vaiſſeaux & en détournant l'humeur; & que dans le cas de cauſe interne & humorale, rien n'opere plus efficacement cet effet que les purgatifs, comme on l'obſerve journellement lorſqu'on veut bien les employer avec les précautions néceſſaires. En effet, ces évacuations, en même temps qu'elles entraînent ce qu'il y a d'impur dans le ſang, tariſſent le foyer le plus infect qui le fournit.

Puiſque cela diminue les autres in-

flammations, il doit ici, en diminuant l'humeur, & en déſempliſſant les vaiſſeaux, diminuer le nombre des puſtules (1); ce qui eſt très-important (2), & d'où dépend (ſuivant Sydenham) la mort ou le ſalut des malades (3).

§. LII. A l'adminiſtration de ces remedes, comme convenables à toutes les eſpeces de Varioles, & les ſeuls proprement capables d'écarter le danger de celles où il y en a, il faut joindre le régime qui convient également en général à toutes les eſpeces, & ſans lequel les remedes vraiment curatifs ne ſauroient réuſſir; & nous parlerons enſuite du régime & des autres ſecours que demande chaque eſpèce en particulier.

1. J'ai toujours fait obſerver, autant qu'il m'a été poſſible, à mes malades, une diète liquide, c'eſt-à-dire, conſiſtante au bouillon de viande pour toute

(1) *Cùm in aliis omnibus ſuccedat, hic nihil repugnet.* Boer. Aph. 1393.

(2) *Iiſdem omni ope coercendis incumbendum.* Sydenh. Diſſert. Epiſt.

(3) *Et proùt plura ſunt hæc vel pauciora, aut moritur, aut vivit æger.* Id. ibid.

nourriture, & à la tiſane pour boiſſon; conſeillant de faire le bouillon plus léger pendant que la fièvre eſt le plus animée, & un peu plus fort lorſqu'elle ſe trouve calmée & le malade plus foible. A l'égard de la tiſane, la plus commune, faite avec le gramen, l'orge & la réglisſe, ſuffit dans les cas les plus fréquens & ordinaires. On ne riſque jamais rien de faire obſerver cette diète; elle ne ſauroit nuire dans les Varioles les plus ſimples & bénignes, au-lieu qu'on s'expoſeroit, en s'en écartant, à les faire dégénérer; & quant à celles qui ſont mauvaiſes, on doit être aſſuré qu'elles le deviendroient encore plus par ce défaut, qui augmenteroit la corruption qui en fait déja tout le danger. Ce n'a été que dans celles qui ſont ſi bénignes que le ſujet ne s'apperçoit pas même d'être malade, que j'ai permis quelques tranches de pain dans les bouillons, ou quelques panades.

2. Je ſais que le haſard a fait voir quelquefois que des malades de Variole ont été expoſés au froid même le plus rigoureux ſans aucun funeſte évènement; qu'on pourroit même attribuer, en tout ou en partie, leur guériſon à

ce froid exceſſif. Mais ce ſont des cas particuliers de fièvre ardente ou de frénéſie qui ne ſauroient faire regle. La plus générale & la plus ſûre eſt que tout excès eſt nuiſible; que tout changement trop grand & ſubit, par lequel le corps paſſe, l'eſt auſſi; que ce changement du chaud au froid, & du froid au chaud, doit l'être ici, comme on l'obſerve très-fréquemment par-tout ailleurs; que, s'il peut être ſalutaire dans certains cas particuliers, qui ſont exception à la regle, il faut une grande ſagacité pour les diſtinguer. En conſéquence j'ai toujours fait en ſorte que mes malades, lorſqu'ils le ſont aſſez pour être obligés de garder le lit, ne fuſſent couverts qu'au point où ils n'euſſent à ſe plaindre ni du poids, ni de la légèreté de leurs couvertures. Cette regle répond toujours au degré de leur propre chaleur combiné avec le degré de chaud ou de froid de la ſaiſon, & l'on eſt aſſuré par-là de tenir le juſte milieu entre les deux extrêmes. Quant à l'air libre ou au plein air, lorſqu'il n'eſt pas trop froid, il n'eſt point à redouter pour ceux qui ne ſont pas aſſez malades pour garder le lit. On a une

infinité d'exemples de varioleux qui y ont été expoſés ſans qu'aucun s'en ſoit trouvé mal.

3. La température de l'air de la chambre doit pencher plus vers le froid que vers le chaud. Celui-ci eſt ſans force, & facilite la corruption; au-lieu que l'air froid, tandis que l'extérieur du corps eſt ſuffiſamment garanti de ſon impreſſion par les couvertures, telles que nous venons de dire, eſt très-ſalutaire par ſon introduction alternative & continuelle dans les poumons: il abat la chaleur & l'effervescence du ſang, en corrige ou en empêche la corruption, donne du reſſort & de la vigueur aux fibres. L'air de la chambre par cette raiſon, & pour le rendre plus ſalubre, tant pour les malades que pour les aſſiſtans, doit être renouvellé de temps en temps, plus ſouvent dans les chaleurs, où l'on pourroit même lui laiſſer une entrée continuelle, ou le rafraîchir artificiellement, que lorſqu'il fait froid. Mais il faut faire en ſorte que le malade ne ſoit pas expoſé à ſon courant, en tenant fermés les rideaux de ſon lit, s'il y eſt expoſé, pendant que les portes & les fenêtres ſont ouvertes.

Le plein air ſeroit moins mauvais que ces courans qui ſaiſiſſent trop vivement.

On ne doit pas plus craindre ici de changer les malades de linge, que dans toute autre maladie, lorſqu'on a lieu de croire qu'ils en ont beſoin. La malpropreté leur ſeroit nuiſible, & le changement de linge ne ſauroit l'être. Je n'ai eu preſqu'aucun varioleux qui n'en ait changé plus ou moins, avec l'attention qu'ils fuſſent très-ſecs & chauffés.

§. LIII. Telle eſt la conduite générale qu'on doit tenir dans toutes les eſpeces de Varioles, & qui peut même ſuffire dans la confluente ſimplement putride. Mais les autres, ou pour mieux dire les autres eſpeces de complications, outre ces indications générales, en préſentent encore d'autres qu'il faut également remplir pour appaiſer les ſymptômes, faciliter l'effet des remedes que nous propoſons comme vraiment curatifs, mettre la nature à même de les ſupporter, & nous ménager le temps de les adminiſtrer. Mais avant que d'entrer dans ce détail, nous ferons

quelques réflexions générales ſur les variétés que la conſtitution des climats, auſſi bien que ces complications, les tempéramens, &c. doivent apporter dans le traitement de cette maladie.

1. Il ſeroit abſurde de vouloir traiter la même maladie de la même façon dans les différens climats; dans le fond du nord, comme dans nos climats tempérés, & dans ceux-ci comme dans les plus brûlans. Comme ils influent infiniment ſur la conſtitution des hommes qui les habitent, ils doivent donner aux malades le génie ou le caractere qui leur eſt propre. Les maladies préſentent des vues générales qui ſont, il eſt vrai, toujours & par-tout les mêmes en tant que générales; mais elles doivent varier ſuivant les climats, comme ſuivant l'âge, le tempérament & le plus ou moins de véhémence ou de malignité de la maladie. Et quoiqu'il ſoit vrai que les évacuans conviennent toujours & par-tout dans cette maladie, nous penſons que tout ce que nous venons de dire doit apporter des différences, & dans leur adminiſtration par rapport à leurs qualités particulieres & à leur doſe, & dans tout le traite-

ment par rapport aux autres ſecours qui doivent les précéder & les accompagner, leſquels peuvent être tout-à-fait oppoſés, ſi la conſtitution des climats ſe trouve tout-à-fait oppoſée. Par exemple, dans les climats trop chauds (L. 4.), il faut appaiſer la grande effervescence d'un ſang trop délié, trop rare, foible & âcre, plutôt par des rafraîchiſſans acides & épaiſſiſſans, que par des ſaignées qui affoibliroient trop; & dans les climats froids, calmer le mouvement d'un ſang denſe, fort & gêné dans des vaiſſeaux robuſtes, plutôt par des ſaignées & des délayans aqueux, que par des rafraîchiſſans proprement dits, qui l'épaiſſiroient encore & s'oppoſeroient à ſa dépuration; exception faite toujours des cas particuliers, indépendans des climats, & qui demandent auſſi des égards.

Venons à préſent aux différentes eſpeces de fièvre qui ſe couvrent du maſque de la Variole.

2. Si l'on trouve les ſignes que nous avons dit (XL. 2.) qui caractériſent la fièvre ardente, telle à peu-près que celle qui eſt décrite dans la lettre de Boerhaave, rapportée par Van-Swieten

(Aph. 1393.); on voit que c'eſt dans ce cas que la ſaignée convient non-ſeulement dans la fièvre de coction ou d'ébullition, mais même pendant l'éruption, pour diminuer la trop grande plénitude des vaiſſeaux, cauſée par l'efferveſcence du ſang, pour abattre celle-ci, pour faciliter la circulation & la dépuration du ſang, & rendre moindres & moins nombreux les petits dépôts qui forment les puſtules, & empêcher qu'il ne s'en faſſe de plus conſidérables & plus dangereux dans les viſceres. Pour tendre au même but, on y joint des boiſſons copieuſes rafraîchiſſantes, ſur-tout nitreuſes ou acidulées avec l'eſprit de ſoufre ou celui de vitriol, des lavemens & des juleps anodins & rafraîchiſſans.

3. Cette méthode, que Van-Swieten appelle antiphlogiſtique, & que nous appellons ſimplement rafraîchiſſante, ne doit avoir entièrement lieu que dans des cas ſemblables; encore faut-il faire attention de la diminuer & de la ceſſer, à meſure que les ſymptômes ſe calment ou qu'ils ceſſent. La nature étant alors dans l'équilibre convenable, ſi on continuoit ce traitement, on commence-

roit de l'énerver & on la mettroit hors d'état de travailler à la dépuration du ſang. La méthode échauffante eſt la pire de toutes dans tous les cas; la méthode parfaitement rafraîchiſſante ne convient que dans le cas dont il s'agit ici, comme Boerhaave le fait obſerver à la fin de ſa lettre, ayant ſoin dans les autres cas de la proportionner au degré d'ardeur, & avec cela de vuider toujours l'humeur, comme on voit que faiſoit cet Auteur, qui procuroit à ſon malade quatre ſelles par jour (1) pendant tout le cours de la maladie, quoiqu'elle fût des plus ardentes (2). Ce qui s'accorde parfaitement avec notre maniere de penſer, qui eſt que ce qui convient le plus généralement, & dont le cas ſe préſente le plus communément, eſt de délayer & de vuider.

Si la fièvre a un caractere inflammatoire particulier, & propre à elle, la ſaignée eſt encore indiquée par la plé-

(1) Chacun de nos purgatifs ne vuide guères plus; encore n'eſt-ce que de deux jours l'un.

(2) Rhazès purgeoit dans la vue de calmer la trop grande chaleur & le mal de tête, comme nous l'avons rapporté. (L. 4.)

nitude

nitude réelle des vaiſſeaux, produite par l'abondance & la ténacité du ſang. Ici l'indication ſe remplit mieux avec les délayans un peu inciſifs, & ſur-tout en grande boiſſon, qu'avec les rafraîchiſſans proprement dits.

4. La plus mauvaiſe des maladies dont on peut être attaqué en même temps que de la Variole, eſt la fièvre maligne ou gangréneuſe; & elle n'exige pas un autre traitement que celui qui lui convient, lorſqu'elle s'en trouve ſéparée, & qui conſiſte dans l'adminiſtration de légers cordiaux terreux & acides, qui, en ranimant modérément les forces, émouſſent l'acrimonie de l'humeur, & redonnent au ſang un peu plus de conſiſtance; & dans l'emploi ſur-tout des anti-ſeptiques les plus marqués, qui ſont le camphre, le quinquina & les acides. Les véſicatoires ont lieu ſur-tout lorſque le cerveau ſe trouve pris d'aſſoupiſſement ou d'inertie, en ce qu'ils donnent quelques ſecouſſes au genre nerveux, & qu'ils attirent & vuident une partie de l'humeur morbifique & la détournent de ſe dépoſer dans l'intérieur.

Le traitement échauffant qui a été

malheureuſement trop ſuivi, & qui peut-être l'eſt encore par quelques-uns dans toutes les Varioles, & ſur-tout dans cette derniere eſpece, à cauſe de la foibleſſe du malade, ne ſauroit y être que très-funeſte, puiſque, bien loin de corriger cette diſcraſie du ſang qui la produit, il eſt capable de la faire naître, & de faire, d'une Variole ordinaire, une Variole maligne (1).

§. LIV. 1. Nous comprenons au reſte ſous le nom de fièvres malignes, non-ſeulement celles où il paroît des pétéchies, ou autres exanthemes, qui aſſûrent de la gangrène préſente, mais encore celles où il y a des ſignes d'une diſpoſition à la gangrene; leſquels ſont, un grand abattement des forces, l'extrême foibleſſe & l'inégalité du pouls, les ſoubre-ſauts des nerfs & des tendons,

(1) *Ex eodem fonte (regimine calidiori) ſæpiſſimè profluunt tùm mictus ſanguineus, tùm etiam maculæ purpureæ.* Sydenh. Diſſert. Epiſt.

Simùlque calidum regimen & remedia ſimilia conſpirent, ac magnus aëris fervor fuerit, certò certiùs triſtis ille inflammationis in gangrænam exitus expectandus erit. Van-Swiet. Aph. 1397.

la foibleſſe du raiſonnement, délire obſcur & ſans fureur, léthargie ou penchant au ſommeil, &c.; & comme ces ſignes ſe font toujours obſerver dans les Varioles qu'on appelle cryſtallines, verruqueuſes, ſiliqueuſes, &c. (1), nous comprenons auſſi toutes ces eſpeces, qui ſont fort rares, dans la même claſſe, c'eſt-à-dire que nous croyons qu'elles ne prennent ces différens caracteres ſpécifiques que de quelque diſpoſition particuliere des ſujets, mais que d'ailleurs le caractere générique & commun à toutes eſt l'état gangréneux du ſang, & qu'elles doivent être traitées de la même façon en combattant cet état du ſang, qui leur eſt commun à toutes.

2. Comme cette eſpece de Variole, la plus mauvaiſe de toutes, eſt celle qui a le plus frappé, elle a fait oublier le caractere générique, le ſeul véritablement eſſentiel de la Variole, & l'idée qu'on doit ſe faire de ſa nature (XXXVII.). On ne l'a plus regardée que comme une maladie terrible, lors même qu'on ne pouvoit ſe diſſimuler

(1) Mead.

que ce qui en fait le danger n'a rien de commun avec elle, & qu'il vient d'une maladie très-différente & très-indépendante de la Variole, quoiqu'elles ſe trouvent enſemble.

Qu'une fièvre maligne regne toute ſeule épidémiquement, ne ſera-t-elle pas très-meurtriere? ne fera-t-elle pas, comme une peſte, de très-grands ravages? en fera-t-elle moins que ſi la Variole ſe joint à elle? Pourquoi, lorſqu'elle s'y joint, lui attribuer les ravages de l'autre? Eſt-ce de ſa nature d'être meurtriere, comme il eſt de la nature de la fièvre maligne de l'être? Non, ſans doute, puiſqu'il y en a beaucoup qui ne ſont point mauvaiſes, & plus de celles-ci que de celles qui le ſont (I. part. 3.); que même ce n'eſt point du virus, cauſe propre & unique de la Variole, que vient ſon plus ou moins de malignité (XVIII.). Mais la fièvre maligne eſt toujours & eſſentiellement très-mauvaiſe. Pourquoi donc, après avoir reconnu toutes ces vérités, nos Auteurs célebres ne ceſſent-ils, par une inconſéquence inconcevable, de faire de la Variole le tableau le plus effrayant &

le fléau le plus funeſte (1)? Ne devroient-ils pas plutôt reconnoître, en raiſonnant conſéquemment, que ces épithetes ne ſont applicables qu'à la maladie qui accompagne la Variole, puiſque cette maladie les mérite toujours par ſa nature ou ſon eſſence, & qu'elles ne peuvent être qu'accidentelles & étrangeres à la nature de la

(1) Le Docteur Mead, après avoir dit qu'*il n'imagine pas que la nature du venin influe beaucoup ſur la différence des eſpeces de Varioles*, dit un moment après, que *ces terribles ſymptômes* (de la Variole gangréneuſe) *ne peuvent être que l'effet d'un venin bien âcre*, qu'il compare à celui du ſerpent d'Afrique.

Verùm dùm à venenato contagii Varioloſi ſtimulo febris accenditur, illa toties lethalis eſt; ... per febrim enim non domatur illud ſtimulans, ſed, mirabili efficaciâ, ſaniſſimi hominis omnes ferè humores in ſimilem malignitatem convertuntur. Van-Swiet. Aph. 588.

N'y a-t-il pas une énorme contradiction entre un venin de cette eſpece, & un venin qui n'influe en rien ſur la malignité de la maladie? *Major ergò vel minor ....* (XVIII. 2.) *adeòque hanc diverſitatem non pendere ab ipſo contagio.* Aph. 1382.

On trouve fréquemment, dans cet Auteur, des expreſſions contradictoires de cette eſpece, touchant le virus variolique.

Variole, puiſqu'elle eſt ſi ſouvent une maladie des plus bénignes; que la Variole qu'on appelle maligne n'eſt qu'une fièvre maligne à laquelle la Variole n'a aucune part, qui auroit également & dans le même temps attaqué, avec la même fureur, le même ſujet ſans la Variole, puiſque celle-ci ne contribue en rien à la faire naître; & qui lui auroit été auſſi funeſte ſans la Variole qu'avec elle?

3. Il faut avouer cependant que la fièvre maligne, ou toute autre fièvre mauvaiſe par elle-même, peut faire, en toute liberté, tous les ravages dont elle eſt capable, ſous la protection de la Variole, qu'on reſpecte trop, qui défend d'attaquer ſa compagne, & qui même, engageant ſouvent, par un traitement contraire, à lui donner de nouvelles forces, lui fait faire plus de ravages qu'elle n'en feroit en étant ſéparée; au-lieu que, dans ce dernier cas, nous lui oppoſons ſans gêne les forces les plus propres à la combattre & à la détruire. Mais, dira-t-on, on traite différemment la Variole, ſuivant le génie de la fièvre qui l'accompagne. J'y conſens, mais je dis qu'on ne la

traite pas encore comme on traiteroit la fièvre maligne, ſi elle étoit toute ſeule ; condition cependant abſolument néceſſaire pour la guérir avec la Variole, ſuppoſé qu'elle fût guériſſable ſans elle (* ſans compter que cette différence de traitement eſt le plus ſouvent contraire à l'une & à l'autre, comme nous venons de l'obſerver).

§. LV. Comme on ne ſauroit conſidérer les choſes ſous trop d'aſpects, lorſqu'il s'agit d'établir & de démontrer une vérité importante, nous ajoûterons encore quelques raiſonnemens qui ſont comme une ſuite naturelle de tout ce que nous avons dit.

1. La Variole ne peut être produite par aucune autre cauſe que par ſon virus particulier, puiſque, lorſqu'il eſt détruit, elle ne revient plus; & ce virus particulier eſt incapable de produire aucune autre eſpece de maladie, puiſqu'étant tout ſeul, il ne produit jamais de Varioles mauvaiſes (XVIII. 2. 3. XXXVIII.): donc, lorſqu'elles le ſont, ce ne peut être que par des cauſes étrangeres au virus, & par conſéquent étrangeres à la Variole. Ces cauſes,

incapables de produire la Variole, qui, par ſa propre cauſe, & par conſéquent de ſa nature, ne peut être que bénigne, produiſent donc une autre maladie, qui, indépendante de la Variole & de ſon virus, eſt ſeule dangereuſe. C'eſt par cette raiſon que la Variole inoculée eſt toujours bénigne, de quelque qualité & en quelque quantité que ſoit le pus variolique introduit (XVIII. 2.), parce qu'on n'emploie ce moyen de la faire naître qu'autant qu'on eſt aſſuré qu'il n'y a dans le ſujet aucune autre cauſe de maladie. Mais ſi par haſard, ou par ignorance, on alloit introduire du pus, même de la meilleure qualité, dans un ſujet dans lequel il y auroit des ſignes évidens de corruption, ou dans lequel une fièvre putride ſeroit ſur le point ou commenceroit déja de ſe déclarer, il n'eſt pas douteux que la Variole ne fût alors de la plus mauvaiſe eſpece, c'eſt à-dire, que le ſujet ne fût très-malade, & dangereuſement malade. Mais il n'eſt pas douteux non plus qu'il ne l'eût été également, ſi, n'ayant pas été inoculé, il n'eût eu que cette fièvre putride ſans la Variole, qui, dans ce cas, n'ayant pu y être pour

rien, n'auroit pu non plus, dans l'autre, y entrer pour quelque choſe. Par la même raiſon, lorſque la Variole ſpontanée eſt accompagnée de ſymptômes graves & dangereux, ils ſont toujours dépendans d'une autre maladie, qui auroit été également très-mauvaiſe ſans la Variole, qui, ne faiſant par elle-même & de ſa nature qu'une maladie légere, ne peut, même dans le cas de complication, contribuer en rien au danger qui l'accompagne.

2. Mais, dira-t-on, la Variole doit au moins contribuer au danger en raiſon de la complication de deux maladies, qui, ſéparées, ne ſeroient pas auſſi dangereuſes, comme il eſt plus difficile de *vaincre deux forces réunies, que chacune ſéparément.*

Après avoir montré que la comparaiſon ne peut pas avoir lieu ici, je donnerai les raiſons que j'ai de croire que la Variole, bien loin d'augmenter le danger de la maladie qui l'accompagne, eſt plutôt capable de le diminuer.

La maladie (c'eſt-à-dire ici la fièvre, & ſur-tout la fièvre aiguë) n'eſt pas une *force à vaincre ;* c'eſt une force

vainquante ou qui eſt employée par la nature (*naturæ conamen*) à ſon ſoulagement & à ſa délivrance, & non à ſon détriment. La comparaiſon n'eſt donc applicable qu'à la cauſe de la maladie ou de la fièvre, comme force qui s'oppoſe à la nature, & que la nature a à combattre & *à vaincre;* & c'eſt dans ce ſens que nous la prendrons. De même le virus eſt la cauſe particuliere de la fièvre variolique ou de l'effort que fait la nature pour en dépouiller le ſang. Ces deux cauſes concourent enſemble pour exciter la nature à les détruire. Lors donc qu'il ſe trouve, dans le même ſujet, deux cauſes de maladies, dont l'une légere ne demande qu'un petit effort de la nature, & l'autre beaucoup plus forte en demande un beaucoup plus grand, ſi la nature eſt aſſez forte pour vaincre cette derniere ſéparément, il ne lui faut pas plus de force pour les vaincre toutes deux en même temps. Si une forte digue s'oppoſe à un torrent, aſſez rapide néanmoins pour l'emporter, elle en augmente la force à proportion de ſa réſiſtance, & il n'en devient, par ce premier choc, que plus capable de ren-

verſer celle qui lui en oppoſe une beaucoup moindre ; ou bien, cette petite force (le virus) qui, agiſſant toute ſeule, ne peut exciter qu'une fièvre qui ſe fait à peine ſentir, ſe confond avec la plus grande, & n'eſt plus d'aucune valeur, comme quelques gouttes d'eau ſe confondent avec celles d'un ruiſſeau, qu'un torrent (la force de la nature) emporte.

Comment la nature, aux priſes avec une force qu'elle peut vaincre, auroit-elle plus de peine à la ſurmonter par l'addition d'une autre plus foible, puiſqu'on l'a vu ſouvent vaincre une telle force capable ſeule de l'occuper, & animée par cette victoire, ou avec la même force qui la lui fait remporter, en remporter en même temps une ſeconde ſur une autre force encore plus grande, puiſque depuis long-temps elle ne pouvoit pas la ſurmonter ? C'eſt ainſi qu'on a vu des rhumatiſmes, des épilepſies ou des convulſions, des paralyſies, &c. guéris par la fièvre, c'eſt-à-dire, par la force de la nature, détruiſant en même temps & la cauſe de la fièvre, & celle de ces autres maladies.

La complication de deux maladies ne rend donc la guériſon plus difficile & le danger plus grand que ſi elles étoient ſéparées, que lorſque l'une & l'autre ſont dangereuſes par elles-mêmes, ou plutôt lorſque leurs cauſes reſpectives étant d'un genre oppoſé, la force que la nature eſt obligée d'employer pour en détruire une, doit aigrir & augmenter l'autre. Par exemple, ſi quelque virus âcre, le ſcorbutique, le cancéreux, quelqu'affection chronique de la poitrine, un calcul dans les voies urinaires, &c. ſe trouvent, dans le même ſujet, avec la cauſe qui doit exciter une fièvre quelconque un peu forte, on conçoit que cette fièvre, qui eſt l'inſtrument ou la force de la nature (pour ſuivre toujours notre comparaiſon), doit, dans le premier cas, faire contracter au ſang une qualité gangréneuſe; dans le ſecond, augmenter les progrès du cancer; dans le troiſieme, faire naître ou augmenter l'inflammation, la ſuppuration ou l'hémorrhagie du poumon; dans le quatrieme, occaſionner l'inflammation & l'hémorrhagie des voies urinaires: ce qui eſt bien différent de deux cauſes analogues de ma-

ladies, l'une infiniment plus foible (XXXVIII.) que l'autre, qui ne ſe contrarient point, & qui, de concert n'excitent la nature à diriger ſes forces que vers le même but, ſans l'arrêter ni la géner.

3. Bien plus, nous nous ſommes engagés de montrer que la Variole en particulier, ſans danger elle-même, eſt plutôt capable de diminuer que d'augmenter celui de la maladie qui l'accompagne. Pour en rendre la raiſon ſenſible, il faut faire attention de conſidérer les deux maladies, tant ſéparées que compliquées enſemble, ſous le même rapport de traitement: que la fièvre putride, ſéparée, ſoit, comme la Variole, abandonnée à la nature quant aux évacuations, s'en tenant au ſeul régime convenable; la maſſe des humeurs viciées ne ſera diminuée qu'en raiſon des évacuations que la nature peut ſe procurer elle-même par différens couloirs: que la portion reſtante de la maſſe ſoit encore capable de faire des ravages; je dis que, ſi cette même fièvre ſe trouve compliquée avec la Variole, la portion reſtante intérieurement de la maſſe de corruption,

après ce qui en aura été enlevé par les forces de la nature, ſera beaucoup moins en état de faire des ravages que dans le premier cas, parce que la maſſe entiere aura été diminuée, dans celui-ci, non-ſeulement par les mêmes voies dont la nature ſe ſert dans le premier, mais beaucoup plus encore par cette grande quantité de petits dépôts critiques entaſſés, qui, formés principalement par la corruption de la fièvre étrangère, ſont beaucoup plus nombreux que dans la Variole ſans complication d'une telle fièvre (XLI.). Donc, toutes les fois qu'il y aura dans la Variole des ſymptômes dangereux, qui ne peuvent dépendre que d'une telle fièvre, il eſt clair que la même fièvre ſeroit capable de les rendre encore plus mauvais, étant ſéparée de la Variole, ſi on la traitoit comme on la traite étant avec elle; & cela quand même le régime ſeroit convenable, comme nous l'avons ſuppoſé. Mais ce ſeroit bien pis encore, ſi, dans la fièvre putride ſéparée, la nature étoit autant contrariée qu'elle l'eſt par le régime, & autres moyens uſités vulgairement, & par conſéquent dans le plus

grand nombre, lorſque cette fièvre ſe joint à la Variole.

D'où il ſuit que, ſi une épidémie variolique compliquée avec une autre maladie qui regne en même temps ſur d'autres ſujets, eſt plus meurtriere que ne l'eſt cette maladie ſur ces autres ſujets, cela ne vient que de ce qu'on traite autrement cette derniere dans les ſujets où elle ſe trouve toute ſeule, que dans ceux qui ont en même temps la Variole (LIV. 3.); c'eſt-à-dire qu'on la traite comme il convient dans le premier cas, & dans le ſecond, comme il ne convient pas; que ſi au contraire on la traitoit étant ſeule, comme on fait étant avec la Variole, elle feroit encore plus de ravages dans le premier cas que dans le ſecond.

4. On peut objecter encore 1°. que le danger de la Variole vient, pour l'ordinaire, de ce que la nature ne pouvant pas pouſſer au-dehors tout le virus, l'éruption & la ſuppuration ont de la peine à ſe faire, ou de ce que l'éruption & la ſuppuration déja avancées ou faites, le virus rentre dans le corps, & que, dans l'un & l'autre cas, il ſe fait des ſtâſes mortelles dans les

viſceres ; 2°. ce qui ne ſauroit avoir lieu dans les fièvres putrides ſéparées de la Variole.

Pour répondre à cette objection, il faut ne pas confondre les deux membres de la premiere propoſition que l'on dit conſtituer le danger, ſavoir la rétroceſſion du virus (ou plutôt du pus & des humeurs qui ſe portoient à la peau), & des ſtâſes mortelles dans les viſceres, parce que la ſeconde propoſition, qui eſt comme une conſéquence qu'on veut tirer de la premiere, n'étant applicable qu'au premier membre, qui eſt faux, & non au dernier, qui eſt vrai, ſe trouve entierement fauſſe. Je m'explique :

Il n'eſt pas vrai que la lenteur de l'éruption & de la ſuppuration, ou la rentrée du pus dans le ſang (ſeules choſes dont les fièvres putrides ſoient exemptes) conſtituent le danger ; ce ne ſont que des ſignes qui l'annoncent & qui nous marquent ce que nous devons faire pour l'écarter, puiſqu'on les a vu arriver ſans aucune mauvaiſe ſuite, lorſque d'autres évacuations, ſuppléant l'éruption & la ſuppuration, ne permettoient pas au pus & au reſte de

l'humeur, de s'arrêter dans les voies de la circulation, & de former dans les viſceres des dépôts toujours funeſtes (XLVII. 2.). Ce ne ſont donc que ces dépôts intérieurs qui font le danger, & qui peuvent arriver auſſi bien & encore mieux, comme nous venons de le voir, à la fièvre putride ſans Variole, qu'à cette même fièvre jointe à la Variole, conſidérée ſous le même rapport de traitement. En effet, que deviendra, dans le premier cas, cette portion ſurabondante d'humeurs qui produit la fièvre? Ne trouvant point d'iſſue, ni du côté de la peau, ni par d'autres voies, il faut, comme dans le dernier, qu'elle ſe dépoſe dans quelque viſcere.

5. Je dis donc que le virus étant incapable de produire aucun des accidens énoncés dans la premiere propoſition, ils ne peuvent dépendre que de cauſes qui lui ſont étrangeres, ainſi que la fièvre qu'elles produiſent; que dans l'abſence de ces cauſes, ou d'humeurs dépravées, la nature peut toujours, quelqu'affoiblie qu'elle ſoit, pouſſer le virus au-dehors (XLV. 1.); que, lorſ-

qu'il ſe trouve de l'humeur pour produire une mauvaiſe fièvre, cette humeur fait la matiere la plus conſidérable des petits dépôts cutanés, & qu'alors la nature ſe trouvant accablée par le poids, empêtrée par l'abondance, affoiblie par l'énergie de cette humeur étrangere, & par-là incapable d'aucune opération, il faut néceſſairement que l'éruption & la ſuppuration, ouvrage de la nature, languiſſent, ou que le pus déja formé rentre dans le ſang & ſe dépoſe, avec une partie de l'humeur, dans quelque viſcere, s'ils ne trouvent pas, ou ſi on ne leur procure pas quelqu'autre iſſue; & c'eſt pour cela qu'un vomitif, dans ce cas, donné à temps, rétablit les choſes dans l'état où elles doivent être naturellement. Mais je dis auſſi que cette même fièvre ſéparée de la Variole, & abandonnée à elle-même, comme elle le ſeroit avec la Variole, produiroit les mêmes déſaſtres, je veux dire des engorgemens mortels dans les viſceres.

§. LVI. Faiſons ici, avant de finir, une réflexion relative à la cure de la

maladie, & bien intéreſſante pour l'Humanité. Nous ſommes deſtinés à guérir, autant qu'il eſt en nous, tant les maladies de l'eſprit que celles du corps; leur dépendance mutuelle eſt trop grande pour pouvoir les ſéparer. N'allons donc pas contre notre propre deſtination; ſi nous ne pouvons pas toujours parvenir au but auquel nous nous ſommes engagés de tendre, approchons-en du moins le plus qu'il eſt poſſible, & ſur-tout ne prenons pas un chemin qui nous en détourne au point de nous conduire évidemment à un but tout oppoſé. En effet, perſonne ne peut diſconvenir que les préjugés relatifs aux maladies ne ſoient ordinairement plus pernicieux que les maladies mêmes; ce ne ſont là encore que des foibleſſes & non des maladies de l'eſprit: mais s'ils ſont la ſource de la crainte, de la terreur, du déſeſpoir, ceux-ci ſont des maladies de l'eſprit, capables d'en exciter de terribles dans le corps. Commençons par nous en guérir, c'eſt la ſeule voie d'en guérir les autres. N'admettons en Médecine que ce que les lumieres de la phyſique & de la raiſon nous permettent de

comprendre (1), il n'y aura plus de qualités occultes. Apprécions les choſes ſuivant ces lumieres; elles nous diſent, il eſt vrai, qu'il y a des maladies ſi mauvaiſes, qu'elles peuvent en occaſionner de ſemblables dans d'autres corps. Mais comment cela, & dans quel cas? Elles nous le diſent encore: ſavoir, en ce qu'elles peuvent infecter & rendre mal-ſain l'air qui eſt autour des malades; & ſi le nombre en eſt trop grand à proportion du lieu qu'ils occupent, cette atmoſphere ſera d'autant plus mauvaiſe & d'autant plus étendue. Cet air ainſi diſpoſé à un grand pouvoir ſur les corps, il eſt vrai: mais ſon effet eſt indéterminé; c'eſt-à-dire que, ne différant pas de celui d'un air infecté par d'autres maladies & même par d'autres cauſes putrides, il n'eſt déterminé que ſuivant la diſpoſition de chacun de ceux qui le reſpirent. Car ſi les miaſmes dont il eſt chargé étoient

(1) *Ubi cauſæ notæ, & explicationes per res ſenſibus obvias & phyſicas reperiuntur vel reperiri poſſunt, & ex corporum affectionibus phenomena accerſi, in iis, ad incognita & incorporea non eſt deveniendum, vel properandum.* Frider. Hoffm. de ſalubr. febr.

capables de porter dans les corps la même maladie qui les a produits, aucun de ceux qui le reſpirent n'en ſeroit exempt (XXXI.), par la même raiſon, & encore plus forte, que le pus variolique introduit par inſertion n'épargne aucun de ceux qui n'ont pas eu la maladie.

Que ſi en même temps ces malades offrent un aſpect hideux, ou quelqu'autre choſe fort déſagréable, ils inſpireront de l'horreur & de l'averſion; & s'il s'y joint encore la crainte de la contagion, il ne peut manquer d'en réſulter le plus grand trouble dans les eſprits, je veux dire dans le ſyſtême nerveux, qu'on ſait avoir une ſi grande force pour porter à ſon tour le plus grand trouble dans le mouvement des ſolides & le cours des fluides, corrompre ceux-ci & bouleverſer toute la machine.

L'effet de ces trois cauſes, air infecté, horreur, frayeur ou crainte, ſera en raiſon compoſée du degré de leur énergie, & du plus ou moins de diſpoſition du ſujet, laquelle ſeule déterminera l'eſpece de maladie dont il ſera attaqué à leur occaſion; de façon qu'il ne

prendra la même maladie qu'autant qu'il y aura une disposition capable de la faire naître indépendamment de cette cause, qui n'a fait, pour la déterminer, que porter le trouble dans l'économie animale, sans y porter aucune matiere morbifique, pas plus que l'aspect d'un épileptique n'en peut porter dans celui qui le voit, s'en frappe & est pris de la même maladie: trouble qui ne manque jamais de rendre la maladie infiniment plus mauvaise & presque toujours mortelle.

L'opinion de la contagion, outre qu'elle éloigne des malades les Médecins & tous ceux qui pourroient leur donner des secours (XXXVI. 3.), est encore nuisible à un autre égard bien plus étendu, puisqu'il embrasse l'universalité des hommes, en ce qu'elle ne laisse d'autre moyen de se garantir de la maladie que l'intercluſion; & tandis qu'on ne s'occupe que d'un moyen aussi impossible dans son exécution, qu'inutile dans ses effets (XXIII. 5.), on ne pense nullement à ceux qui seroient les seuls nécessaires, les seuls efficaces, en même temps qu'ils sont possibles.

Voilà ce que produit l'idée de la contagion. Il eſt important d'en guérir les hommes ; il n'importe pas moins de les guérir auſſi de celle qu'ils ſe font de la Variole, idée monſtrueuſe & terrible, capable ſeule de rendre la maladie mortelle dans ceux qui, en âge de raiſon, s'en frappent trop vivement. Faiſons-leur entendre, autant qu'il dépendra de nous, que la Variole n'a rien de mauvais par elle-même; que, lorſqu'elle paroît mauvaiſe, ce n'eſt pas elle qui l'eſt, mais la maladie qui eſt avec elle, & qui en eſt ſi indépendante, qu'ils ne peuvent l'éviter (qu'ils aient la Variole ou non), qu'en évitant les cauſes qui la produiſent, très-différentes auſſi du virus qui ne ſauroit la produire; ni s'en délivrer que par les mêmes moyens que cette maladie demande, ſans aucun égard à la Variole, dont le cours, ſans aucun danger par lui-même, n'en ſauroit être troublé.

CONCLUSION.

Que ſi la maladie étrangere eſt aſſez mauvaiſe pour réſiſter à ces moyens, de même qu'elle leur réſiſteroit étant ſéparée de la Variole, il eſt certain,

par tout ce que nous avons dit, que ce n'eſt pas au virus variolique, ni à la Variole qu'il faut l'attribuer, mais à la qualité particuliere de cette propre cauſe de la maladie, qui n'a rien de commun avec le virus, & que le ſujet auroit également contractée dans le même temps, quand même il n'auroit pas été dans le cas d'avoir la Variole, puiſqu'il l'a contractée indépendamment du virus. Excepté ce cas de maladie invincible par elle-même, toutes les autres maladies, quelque mauvaiſes qu'elles ſoient, qui peuvent ſe guérir ſéparées de la Variole, ſe guériſſent également avec elle par les ſecours que nous avons propoſés. Ainſi il ſera toujours permis de conclure que ces moyens, les ſeuls capables de détruire les cauſes les plus ordinaires des maladies, qui, ſe joignant à la Variole, en font tout le danger, ſont auſſi les ſeuls capables d'*énerver l'activité du virus variolique*, juſqu'au point même de le rendre ſans effet.

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

COMME il ſeroit trop long de rapporter toutes les obſervations que j'ai faites ſur les Varioles que j'ai eu à traiter, je me bornerai à celles que j'ai faites pendant l'épidémie qui régna depuis le mois de Juillet 1768 juſqu'en Février 1769 incluſivement, auxquelles j'en ajouterai encore quelques autres faites en l'année 1773.

Je dirai ſeulement en général qu'avant ces époques, j'adminiſtrois bien les remedes, dans quelque temps que ce fût de la Variole, ſans y avoir aucun égard, ne conſidérant que les ſymptômes dangereux qui ſe préſentoient, comme s'ils en avoient été ſéparés; mais dès que ces ſymptômes étoient diſſipés, je ne les continuois plus. Dans celles où il ne paroiſſoit point de ſymptômes à craindre, je ne laiſſois pas, pour les prévenir, d'en faire quelques-uns, également dans quelque temps de la maladie que je viſſe le malade: mais dans l'un & l'autre cas, je ne les

continuois pas juſqu'à la fin de la maladie, comme j'ai fait depuis. Je dirai encore en général, que, dans ces temps antérieurs, j'ai fait ſaigner pendant l'éruption, quelquefois même très-avancée, dans les adultes, lorſque la fièvre étoit trop animée, laquelle étant calmée par ce moyen, je donnois un vomitif & enſuite un purgatif dans le temps même de la ſuppuration; que j'ai vu des Varioles confluentes, la ſuppuration étant commencée, avec des ſignes évidens de malignité, comme du pourpre livide, un entier abattement des forces, la langue très-chargée, &c. leſquels ſe diſſipoient tous par le moyen d'un émétique, d'un ou de deux purgatifs, le tout ſoutenu par de légers cordiaux.

Ire OBSERVATION.

D'un jeune homme qui prit la Variole en voyage, & continua ſa route juſqu'au cinquieme jour de l'éruption.

Le 23 Juillet 1768, un jeune homme âgé de vingt-deux ans, ſoldat de la Légion de Hainaut, paroiſſant d'un bon tempérament, arriva à l'Hôpital tout

couvert de variole, qu'il dit avoir priſe en chemin, & s'en être apperçu depuis cinq jours. Ce qui le fatiguoit le plus depuis ce moment, étoit un mal de gorge qui lui rendoit la déglutition fort pénible; la langue étoit enflammée par la grande quantité de puſtules dont elle étoit couverte. Il ſe ſentoit avec cela un mal-aiſe qu'il attribuoit à la fatigue du voyage. Le pouls étoit fréquent, ſouple & développé: il y avoit quelques puſtules confluentes à la face; elles étoient diſcrètes ſur le reſte du corps. Elles ne me parurent pas aſſez formées pour être au cinquieme jour de l'éruption. Celles de la face étoient blanches, mais pas aſſez élevées à proportion de leur blancheur. Je penſai que la fatigue & le grand air avoient pu mettre obſtacle à une plus prompte ſuppuration, & j'attendis juſqu'au lendemain avant de rien ordonner, pour voir ſi le repos & la chaleur douce & uniforme du lit ne la feroient pas avancer davantage. Mais le lendemain matin, ſixieme de l'éruption, voyant que tout étoit encore dans le même état, je le fis vomir. Il rejetta beaucoup de viſcoſités avec de la bile, &

les puſtules parurent s'élever un peu plus.

Le ſeptieme, elles étoient plus pleines, & blanchiſſoient bien par le corps. La fièvre étoit plus ſenſible ; cependant il ne ſe trouvoit pas mal, il avoit même envie de manger : mais il fut tenu au bouillon.

Le huitieme, les puſtules étoient bien pleines, rondes, groſſes, nombreuſes, mais bien diſtinctes, excepté au viſage, où, comme nous avons dit, quelques-unes ſeulement étoient confluentes, & plus blanches qu'ailleurs, ayant commencé de blanchir avant les autres. La face étoit enflée, & les paupieres ne pouvoient s'ouvrir, ſans ſalivation. Il fut purgé, & fit uſage d'un gargariſme, à cauſe des puſtules qui occupoient la langue, toute la bouche & le goſier.

Le neuvieme, la face & les paupieres furent déſenflées. Les puſtules commençoient de ſécher au viſage ; celles du reſte du corps très-belles ; celles de la langue & du goſier preſque effacées. La fièvre étoit encore manifeſte au pouls, ſans être forte, & le malade ſe trouvoit très-bien.

Le dixieme, les puſtules de la face preſqu'entierement sèches, celles du corps très-pleines. Le malade fut purgé.

Le onzieme, les puſtules commencent de ſécher par le corps.

Le douzieme, la face dépouillée, les puſtules du corps entierement sèches.

Le quatorzieme, tout le corps dépouillé; purgation enfin trois ou quatre jours après.

IIe OBSERVATION.

Variole diſtincte, mais petite, très ſerrée, & nombreuſe au quatrieme jour de l'éruption.

Le 11 Septembre, un homme de vingt-ſix ans étoit au quatrieme jour de l'éruption d'une Variole, dont les puſtules étoient petites, très-ſerrées & nombreuſes, mais diſtinctes, pleines & commençant à blanchir au viſage. Il prit un vomitif qui lui fit vomir de la bile copieuſement, & beaucoup vuider par en bas. La fièvre étoit ſenſible ſans être conſidérable, le pouls ample & mou.

Le cinquieme, les puſtules ſont partout pleines & blanches, le pouls plus fréquent que le jour d'auparavant, la face légerement enflée.

Le ſixieme, purgation. L'enflûre de la face preſque diſſipée ; les puſtules commencent de ſécher dans cette partie, encore blanches & pleines par le corps, & la fièvre diminuée.

Le ſeptieme, l'exſiccation preſque parfaite au viſage, commence ſur le reſte du corps ; point de fièvre.

Le huitieme, il eſt purgé ; le neuvieme, l'exſiccation parfaite par-tout ; quatre à cinq jours après, derniere purgation.

IIIe OBSERVATION.

Variole confluente au viſage d'une fille cacochyme.

Le 23 Septembre, une fille de treize ans, cacochyme, & dont la peau étoit naturellement écailleuſe, noirâtre & difforme par tout le corps, avoit la fièvre (on ne ſait depuis quel jour), accompagnée d'un grand accablement. Je lui fis donner un vomitif qui opéra bien.

Le 24, il parut au viſage des rougeurs ſuperficielles, qui n'étoient point diſtinctes & n'avoient encore aucun caractere.

Le 25, elle fut purgée; le même jour les rougeurs prirent la forme non équivoque d'une Variole confluente au viſage. Le 26, l'éruption continue & ſe fait bien. Le 27, quatrieme jour de l'éruption, elle fut purgée. Le cinquieme, les puſtules blanchiſſent.

Le ſixieme, elles ſont bien pleines & la fièvre augmentée.

Le ſeptieme, les puſtules du viſage étant bien pleines & blanches, celles des bras ne le paroiſſoient pas, quoique bien pleines, à cauſe de la noirceur de la peau écailleuſe. Il y avoit beaucoup de fréquence dans le pouls, qui d'ailleurs étoit ſouple, ni trop plein, ni trop fort. La chaleur de la peau douce; elle fut purgée.

Le huitieme, il y avoit beaucoup de fièvre; elle avoit mangé des raiſins en cachette, & cela m'engagea à lui donner le lendemain,

Le neuvieme jour de l'éruption, un cathartico-émétique, qui la fit vomir une

fois ou deux, & faire deux ou trois ſelles. La fièvre diminua beaucoup; les puſtules du viſage preſque sèches, & celles du reſte du corps commençoient de ſécher; la malade ſe trouvoit très-bien. Le dixieme de même.

Le onzieme, elle fut purgée; le treizieme, l'exſiccation étoit achevée.

Il ne ſe fit aucune tranſſudation de pus, à cauſe de la dureté & du raccorniſſement de la peau; mais il ſe durcit tout dans ſes enveloppes, & le tout ſe détacha peu-à-peu dans l'eſpace de quelques jours. Le quinzieme jour elle fut encore purgée pour la derniere fois.

Dans ce même temps, cinq enfans d'un Voiturier avoient à la fois la Variole. Les trois qui étoient les plus malades, & dont la Variole étoit confluente, âgés de cinq, ſept & huit ans, prirent, le troiſieme ou quatrieme jour de l'éruption, un vomitif, & furent purgés deux fois, de deux jours l'un, pendant la ſuppuration & l'exſiccation, & ſe trouverent guéris.

IVe OBSERVATION.

Variole très-bénigne ſurvenue à un enfant, après qu'il eut été bien vuidé.

Dans le mois d'Octobre, un enfant de dix ou douze ans, à cauſe d'une fièvre qui n'étoit pas des plus fortes ni des plus mauvaiſes, & des indications de plénitude qu'elle montroit, avoit pris un vomitif & deux purgations. Deux ou trois jours après la derniere, je m'apperçus de quelques boutons de Variole au viſage, leſquels devoient être au ſecond jour de l'éruption, & quoiqu'il ne parût point malade, je lui fis prendre le lendemain un cathartico-émétique, qui opéra encore bien.

Le quatrieme jour de l'éruption, ces boutons, au nombre ſeulement de quinze ou ſeize au viſage, & à-peu-près autant ſur le reſte du corps, étoient pleins, bien élevés ſans être bien gros, & commençoient à blanchir.

Le cinquieme jour, il fut purgé; le ſixieme, l'exſiccation commença, & tout alla bien. Il ne garda point le lit, but & mangea comme en parfaite ſanté.

Nota. Je ne lui fis ces remedes (dont il pouvoit ſe paſſer), le troiſieme jour de l'éruption, & le ſecond de la ſuppuration, que pour faire voir qu'ils ne dérangent point le cours de la maladie, préſumant au reſte que la bénignité de cette Variole étoit l'effet des évacuations qui avoient précédé immédiatement l'éruption.

Ve OBSERVATION.

Variole diſcrète, mais très-nombreuſe & vermineuſe, au troiſieme jour de l'éruption.

Le 27 Octobre, une fille de treize ans, qu'on venoit d'amener à l'Hôpital, étoit au troiſieme jour de l'éruption d'une Variole qui paroiſſoit bénigne & diſcrète, ſans aucun ſymptôme fâcheux, mais qui étoit fort nombreuſe. Elle prit un vomitif qui lui fit rejetter beaucoup de bile avec des vers.

Le quatrieme jour de l'éruption, les puſtules commençoient à blanchir.

Le cinquieme, elle fut purgée. Dans deux endroits du viſage, il ſe trouvoit deux ou trois puſtules qui ſe confondoient.

Le ſixieme, les puſtules étoient fort belles, la fièvre un peu augmentée.

Le ſeptieme, elle fut purgée, & la fièvre diminua. Les puſtules commencent de ſécher au viſage. Le huitieme, tout-à-fait sèches.

Le neuvieme, purgation; & encore une fois après la deſſiccation parfaite de tout le corps.

VIe OBSERVATION.

Variole confluente avec les regles & liberté du ventre.

Le 10 de Novembre, une fille âgée au moins de vingt ans, avoit la fièvre depuis trois jours, avec un grand mal de tête, la langue couverte d'une pellicule blanche, la fièvre pas bien forte, mais un accablement aſſez conſidérable. Il paroiſſoit confuſément des rougeurs au viſage & ſur le corps. Elle prit un vomitif qui fit beaucoup d'effet par haut & par bas; les rougeurs devinrent plus remarquables, & annoncerent une Variole très-denſe. Les regles ſurvinrent pendant le vomiſſement, quoique ce ne fût pas encore le temps.

Le ſecond jour, la Variole fut en-

core plus manifeſte ; l'opinion où je ſuis de la néceſſité de tenir le ventre libre, lorſque je ſoupçonne beaucoup de corruption, m'engagea à lui preſcrire un lavement purgatif.

Le troiſieme jour, par la même raiſon, & ſuivant mon uſage même dans les autres maladies, lorſqu'elles ſont graves, je lui fis donner, non-obſtant les regles, un cathartico-émétique qui la fit encore vomir & la purgea beaucoup. Les boutons étoient très-ſerrés, & annonçoient une Variole confluente.

Le quatrieme jour, elle vuida pluſieurs fois; les regles étoient auſſi très-abondantes, ſans que de tout cela elle ſe trouvât plus mal. Sa chemiſe & ſes draps furent changés ce jour-là, parce qu'ils étoient fort ſales & imbibés de ſang (1). Les puſtules commençoient à blanchir, & elles étoient par-tout extrêmement ſerrées, confluentes ſur toute la face & dans beaucoup d'endroits du corps. Les regles diminuerent & ceſſerent dans la nuit, ou le lendemain matin.

(1) Ses linges furent auſſi changés dans le temps de la ſuppuration, qui, étant fort abondante, les ſaliſſoit beaucoup.

Le cinquieme jour, elle fut purgée; les puſtules continuoient de groſſir & de ſe remplir.

Le ſixieme, la fièvre paroiſſoit un peu augmentée; le matin elle fit une ſelle, & deux la nuit ſuivante.

Le ſeptieme, purgation; les puſtules très-pleines commencent à jaunir. Le huitieme, elle fit une ou deux ſelles.

Le neuvieme, purgation; la nuit elle fit encore deux évacuations, & le dixieme au matin une: elle ſe trouvoit très-bien.

Le onzieme, elle fut purgée; les puſtules étoient parfaitement sèches au viſage. Le douzieme, très-bien.

Le treizieme, purgée. Quatre jours après, les croûtes étant preſqu'entierement tombées, elle le fut e core, & ce devoit être pour la derniere fois: mais depuis qu'elle ſe trouvoit bien, qu'il n'y avoit plus de fièvre, & ſurtout depuis la deſſiccation parfaite, c'eſt-à-dire, pendant huit jours, s'étant mal conduite, & ayant mangé beaucoup, & de mauvais alimens, comme des fruits & autres, elle prit, le ſoir du 29 Novembre, un vomiſſement dans lequel elle rejetta beaucoup de bile

porracée, & vuida auſſi beaucoup par le bas; ce qui m'obligea à lui donner le 30 un vomitif qui la fit encore bien vomir le matin & même encore l'après-midi. Le ſoir je lui fis prendre une potion avec la confection d'hyacinthe, le diaſcordium, le ſyrop de limon dans l'eau de plantain. Le vomiſſement ceſſa ainſi que la diarrhée; mais elle ſouffroit des tranchées qui furent appaiſées le lendemain par un lavement de lait & la même potion réitérée. Le ſurlendemain, je lui fis prendre de la caſſe, de la manne & du ſyrop de chicorée compoſé, dans une infuſion laxative; enſuite elle fut bientôt rétablie.

VIIe OBSERVATION.

Variole un peu confluente au viſage, & qui, en commençant, annonçoit un mauvais caractere.

Le 11 Novembre, un jeune homme de vingt ans étoit malade depuis cinq jours; je lui trouvai beaucoup de fièvre, beaucoup d'inquiétudes, d'accablement & de foibleſſe, la langue chargée, une moiteur à la peau, des points rouges au viſage & aux bras: tout cela

m'annonçoit la nature opprimée & n'ayant pas la force de pouſſer la Variole, puiſque d'ailleurs c'étoit le cinquieme jour de la maladie, & ſeulement le premier de l'éruption. Je lui fis prendre ſur le champ un vomitif qui le vuida beaucoup par haut & par bas; le lendemain la Variole ſortoit bien.

Le troiſieme jour de l'éruption, il fut purgé & bien évacué; les boutons commençoient de blanchir un peu. Le ſoir il prit un bol de thériaque & de confection d'hyacinthe, de chacun demi-gros (1); il fit deux ou trois ſelles pendant la nuit, & une le quatrieme au matin. Les puſtules groſſiſſent, ſont fort nombreuſes, diſcrètes par le corps, quelques-unes confluentes au viſage; la déglutition devient difficile; la ſalivation ſe déclare, & continue la nuit & le lendemain,

Le cinquieme, il fut purgé; le ſoir même bol, ainſi que la veille.

(1). On voit qu'un pareil bol eſt plutôt un parégorique propre à calmer & à tranquilliſer, qu'un échauffant capable d'agiter & de pouſſer à la peau. Je laiſſe les autres réflexions que préſente cette obſervation, comme la plupart des autres relativement à mes principes.

Le ſixieme, la ſalivation ceſſe, le viſage s'enfle, & la fièvre augmente.

Le ſeptieme, l'enflûre du viſage & l'augmentation de la fièvre perſévéroient: mais tout cela diſparut après la purgation de ce jour; les puſtules ſont très-belles.

Le huitieme, le tout va très-bien; le malade eſt preſſé de la faim: on lui donne de la ſoupe pour la premiere fois.

Le neuvieme, il eſt purgé; les puſtules commencent de jaunir ou ſécher au viſage, elles ſont pleines & groſſes par le reſte du corps. Le dixieme, l'exſiccation commence par tout le corps; cinq à ſix jours après, le corps tout dépouillé, il fut purgé.

VIIIe OBSERVATION.

Variole confluente au troiſieme jour de l'éruption.

Le 16 Novembre, un jeune homme de ſeize ans étoit malade depuis ſix jours; & au troiſieme jour de l'éruption d'une Variole extrêmement ſerrée & peu avancée, la langue étoit fort chargée, il prit un vomitif qui opéra bien.

Le quatrieme jour de l'éruption, les puſtules, extrêmement ſerrées, groſſiſſoient & étoient confluentes par le corps, & principalement au viſage.

Le cinquieme, il eſt purgé; les puſtules commencent à blanchir, & la fièvre augmente. Le ſixieme, les puſtules ſont bien pleines.

Le ſeptieme, le malade eſt purgé & bien évacué; la fièvre diminue. Le huitieme, l'exſiccation commence au viſage.

Le neuvieme, il eſt purgé, il ſe trouve très-bien; quatre jours après, le corps tout dépouillé, il fut encore purgé.

IXe OBSERVATION.

Variole très-ſerrée, confluente en bien des endroits, avec des ſymptômes très-mauvais & le flux menſtruel.

La nuit du 17 au 18 Novembre, une Demoiſelle de vingt-un ans, ſe trouva mal & ſe plaignit tout le jour ſuivant, & fut fatiguée d'un friſſon de fièvre. La chaleur, qui n'arriva qu'à la nuit, la tourmenta encore beaucoup. Je la vis le lendemain 19 du mois, ſe plai-

gnant d'un mal de tête violent, d'amertume de bouche, & de nauſées dont elle étoit très-fatiguée. Lui ayant trouvé une fièvre très-allumée, je la fis ſaigner. Le ſang, au bout de vingt-quatre heures, n'avoit rendu qu'un peu de ſéroſité jaune, d'ailleurs d'un rouge vif, & ſans pellicule. Son état ne changea point de toute la nuit, ni le lendemain 20, juſqu'après l'effet d'une purgation toute ſimple que je conſentis à lui donner, malgré les indications qu'il y avoit au vomitif, à cauſe de la répugnance qu'elle me témoigna y avoir, ſous prétexte qu'ayant le genre nerveux extrêmement ſenſible, la moindre irritation lui attiroit des ſpaſmes & des convulſions. Mais je l'avertis que cela ne la diſpenſeroit pas de ce remede, & qu'elle ſeroit obligée d'y venir. (Pour détromper les gens, il leur faut des épreuves). Elle eut juſqu'à midi des envies de vomir qui la fatiguerent autant & plus long-temps que ſi elle avoit pris un vomitif; enſuite elle vuida bien, premierement de la bile, enſuite des matieres griſâtres. Le mal de tête diminua alors, & en même temps on vit paroître légerement des rougeurs au viſage &

aux bras. Nous daterons l'éruption de ce jour-là.

Le lendemain, elle avance & ne laiſſe point d'équivoque de la Variole. La fièvre diminue davantage : la tête ne ſouffre plus ; mais en place, elle eſt foible & vertigineuſe, dès qu'elle ceſſe d'être appuyée ſur le chevet. Les nauſées continuent, mais elles diminuent le ſoir, & la malade ſe trouve plus à ſon aiſe. Cependant il ſe déclara dans la nuit une ſueur froide abondante, accompagnée d'un accablement extrême, de nauſées & d'une amertume qui lui ſembloit monter de l'œſophage à la bouche. Les rougeurs diſparurent ; tout cela continua juſqu'à ce que le remede que je lui ordonnai le lendemain bon matin, troiſieme de l'éruption, eût commencé ſon effet : c'étoient trois grains de tartre ſtibié (moitié de la doſe ordinaire), dans une infuſion de ſéné, & la manne. Au bout de demi-heure elle vomit deux fois copieuſement de la bile très-épaiſſe & viſqueuſe ; la ſueur s'arrêta, & comme ſes linges étoient extrêmement mouillés, on la changea. Enſuite elle vuida beaucoup par le bas, & à neuf heures du matin, que je la revis, elle

ſe trouvoit beaucoup mieux. L'éruption qui avoit été ſupprimée pendant la nuit, ſe rétablit. Je lui preſcrivis une potion pour en prendre la moitié après midi, & l'autre moitié à l'entrée de la nuit. Elle étoit compoſée des deux confections de ſyrops d'œillet, & de pavot blanc, dans l'eau de chardon béni. La nuit elle ne dormit pas, & eut des inquiétudes qu'elle attribuoit à un ſentiment de faim.

Le quatrieme jour au matin, l'éruption avançoit, & le ſoir les boutons commençoient à blanchir; je lui fis réitérer, pour la nuit, la même potion. Elle fut tranquille & dormit par intervalles; les regles ſe déclarerent; ce qui ne m'empêcha pas de la purger le lendemain (VIe Obſerv.).

Le cinquieme jour, elle fut bien vuidée; les regles fluoient aſſez abondamment, & les puſtules continuoient de groſſir & de ſe remplir. Elles étoient très-ſerrées au viſage, & pluſieurs confluoient enſemble deux à deux ſeulement; dans quelques endroits du corps elles confluoient par pelotons, quoiqu'en général elles fuſſent bien ſéparées. A midi, il ſurvint une ſalivation ou

ſpuition fréquente ; le ſoir la ſuppuration continuoit de ſe bien faire ; la nuit la malade fut inquiette juſques vers le milieu ; elle fut aſſez tranquille le reſte de la nuit, & la ſalivation s'arrêta.

Le ſixieme, elle recommença un peu l'après-midi ; le viſage s'enfla auſſi un peu, avec un larmoiement ; d'ailleurs les puſtules étoient très-belles & de la groſſe eſpece : le flux menſtruel ceſſa.

Le ſeptieme, elle fut purgée & bien vuidée ; la petite enflûre du viſage continue ; la ſuppuration ſe fait très-bien. La nuit il y eut deux déjections.

Le huitieme, tout va de même. La ſpuition continue ; les puſtules du viſage commencent de jaunir ; elle étoit très-bien, & mon deſſein étoit de ne point la purger le lendemain : mais je changeai de ſentiment, étant arrivé dans la nuit, ſur le matin

Du neuvieme, une révolution fâcheuſe & inattendue, & qui n'étoit pas à négliger, à cauſe des ſuites qu'elle auroit eues infailliblement. Ce fut une nouvelle ſueur, une reſpiration des plus laborieuſes, & étouffante, avec des agitations & des inquiétudes alar-

mantes (1). Tout cela disparut, dès que la purgation que je lui fis prendre le matin du même jour eut commencé de faire effet. La fièvre, qui depuis quelques jours s'étoit ranimée, disparut; la gorge, le larynx, les bronches, étant devenus parfaitement libres, & la salivation entierement tarie, elle dormit toute la nuit fort tranquillement.

Le dixieme, l'exsiccation se fait de plus en plus; la malade commence de prendre quelques soupes ou panades. Le soir elle est très-bien.

Le onzieme, on la changea de linges qui étoient sales & imbibés de pus. Elle est toujours très-bien; deux ou trois jours après, elle fut purgée pour la derniere fois.

Xe OBSERVATION.

Variole confluente au troisieme jour de l'éruption.

Le 20 Novembre, une fille de quatorze ans, malade depuis six à sept

(1) *Vehemente febre corripitur, unà cum suffocatione, & jactatione inquietissimâ, & de tantâ*

jours, étoit toute couverte d'une Variole confluente, qui paroiſſoit être au troiſieme jour de l'éruption. Elle prit un vomitif qui opéra beaucoup par haut & par bas.

Le quatrieme jour, la ſuppuration ſe faiſoit fort bien.

Le cinquieme elle fut purgée. La fièvre étoit très-peu conſidérable, mais la déglutition étoit pénible.

Le ſixieme, la ſuppuration ſe faiſoit bien; elle mangea en cachette ce jour-là; & crainte que cela n'attirât quelqu'accident,

Le ſeptieme, je lui fis donner un cathartico-émétique qui n'opéra que par le bas; les puſtules étoient toutes confluentes au viſage, très-blanches.

Le huitieme, elles commencent de ſécher dans cette partie.

Le neuvieme, elle fut purgée, & ſes parens la retirerent de l'Hôpital, parce qu'on ne lui donnoit pas à manger; mais elle étoit aſſez bien pour qu'elle

---

ſpe decidens ſubitò moritur, attonitis & ſtupentibus amicis qui ad hoc uſquè punctum ægro benè ominabantur. Sydenh. de feb. putr. Var. conf. ſuperv.

ne craignît rien de ce procédé extravagant.

XIe OBSERVATION.

Variole discrète.

Le 24 Novembre, un enfant de quatorze ans, malade depuis trois jours, avoit la fièvre, un grand mal de tête, la bouche amere, & un grand dégoût. Je le fis vomir, & le lendemain la Variole parut.

Le deuxieme jour, il fut purgé. L'éruption continue de se bien faire, de même que le troisieme jour; il n'avoit point de fièvre sensible.

Le quatrieme, il est purgé. Les pustules blanchissent; elles sont discrètes. Le cinquieme, un peu de fièvre.

Le sixieme, il est purgé & bien vuidé. Le septieme, la dessiccation commence.

Le huitieme, purgé, & quatre à cinq jours après, les gales tombées; il l'est encore pour la derniere fois. Il se portoit très-bien.

XIIe OBSERVATION.

Le 27 Novembre après midi, une Demoiſelle de douze ans, d'un tempérament robuſte, mais qui, depuis environ ſix mois, avoit des furoncles opiniâtres qui dénotoient un ſang chargé d'humeurs, commença de ſe plaindre d'un grand mal de tête & d'envies de vomir.

Le 28, ſur le ſoir, qu'on me fit appeller, je la trouvai avec les mêmes ſymptômes de la fièvre, & rejettant par intervalles des humeurs blanchâtres, viſqueuſes, écumeuſes, ſans cependant être alitée. Elle étoit dans le même état

Le 29, lorſque je lui fis prendre quatre gros de tartre; elle vomit aſſez de matieres bilieuſes, mais ne fut point par le bas; l'après-midi elle ſe trouvoit un peu mieux: mais la nuit la fièvre augmenta, & elle vomit encore de la bile, de même

Que le 30 au matin; ce qui m'engagea à lui faire prendre ſur le champ encore trois gros de tartre, qui la firent

beaucoup plus vomir que les quatre du jour précédent, & la menerent plusieurs fois par le bas, ce qui fit cesser les nausées, & amena un certain calme : l'après-midi la fièvre parut moindre ; sur le soir, elle vuida encore.

Le premier Décembre au matin, j'apperçus, à la clarté d'une bougie, des rougeurs profondes & confuses, & j'annonçai une Variole très-confluente, ou du moins très-serrée, & de la plus mauvaise espece, tant à raison des rougeurs qu'à raison des symptômes qui avoient précédé, & de la longueur du temps qu'elle avoit mis à se manifester. La malade fit ce matin encore deux selles ; l'éruption se manifestoit de plus en plus, & annonçoit toujours une Variole tout au moins très-nombreuse & très-serrée. La nuit fut sans sommeil, avec beaucoup d'agitations & d'inquiétudes.

Le lendemain, deuxieme de l'éruption, elle fut purgée. La premiere selle, qui étoit bilieuse, entraîna un grand ver ; elle vuida ensuite plusieurs fois : l'éruption se faisoit bien. La nuit elle prit une potion, composée seulement de thériaque & de syrop de li-

mon, dans l'eau de chardon béni; elle dormit quatre à cinq heures.

Le troiſieme, les boutons ſont de la plus petite eſpece, & ſi ſerrés, qu'ils ne laiſſent aucun intervalle entr'eux, & ne peuvent manquer de devenir confluens en groſſiſſant. La fièvre cependant eſt beaucoup appaiſée par l'éruption, & la malade aſſez tranquille. La nuit on ajoûta à la potion ci-deſſus, la poudre contre-vers; elle la paſſa tranquillement, & dormit comme la précédente.

Le quatrieme, les puſtules commençoient un peu à blanchir. Elle fut purgée, & rendit beaucoup de bile de couleur brune, ou d'un jaune très-foncé, & écumeuſe. Les urines, qui étoient épaiſſes le jour d'auparavant, ſont plus claires & citrines. Elle paſſa la nuit aſſez bien.

Le cinquieme, les puſtules ſont blanches; les paupieres, qui, pendant l'éruption, étoient enflammées & enflées, le ſont moins depuis que les puſtules qui les couvrent, ſont devenues blanches. Elles reſtent ouvertes & les yeux beaux; la bouche & le goſier ſont libres & en bon état; la fièvre

n'augmente point : la malade paſſa aſſez bien la nuit, & dormit un peu.

Le ſixieme, les yeux s'étant fermés pendant le ſommeil par la glutinoſité des larmes, on les fit ouvrir en humectant légèrement les paupieres. La malade fut purgée ; la plupart des puſtules ſont confluentes, tant à la face que ſur le reſte du corps ; les autres ſont entierement contiguës, c'eſt-à-dire que tout le corps en eſt ſi bien couvert, qu'on ne voit pas un eſpace capable de loger une puſtule de plus. Elles ſont dans le point de parfaite maturité, bien élevées, bien pleines, quoique de la petite eſpece.

Le ſeptieme, rien de plus que le jour précédent, excepté qu'elle dormit tranquillement une partie du jour & une partie de la nuit : mais ce ſommeil tranquille, non profond ni conſtant, n'étoit pourtant pas naturel, comme il y parut le lendemain.

Le huitieme, quelques puſtules changent de couleur & deviennent brunes, ou d'un jaune brun. Les yeux, qui le matin eurent de la peine à s'ouvrir un peu par la dilution, reſtent fermés par la ſeule glutinoſité des larmes, ſans que

le même moyen pût les faire ouvrir. Les paupieres étoient les ſeules parties du corps où il y avoit le moins de puſtules, par conſéquent le pus n'y étoit pour rien; mais les larmes qui étoient abondantes, étoient en même temps ſi viſqueuſes, qu'elles colloient les paupieres comme la colle la plus forte. Ce jour-là l'aſſoupiſſement fut tel qu'on avoit de la peine à éveiller la malade, toutes les fois qu'il s'agiſſoit de lui donner à boire, ou du bouillon; & lorſqu'elle avaloit, des humeurs viſqueuſes, qui embarraſſoient l'œſophage & le fond du goſier, rendant la déglutition difficile, lui faiſoient faire des efforts pour vomir, dans leſquels elle rejettoit une partie de ces viſcoſités. Elle fut dans cet état toute la nuit ſuivante. C'étoit le jour de la purger, ſuivant mon uſage, & ces ſymptômes ſont bien voir que c'étoit le cas; mais, ſoit complaiſance ou autrement, elle ne le fut pas, & j'avoue que c'étoit l'expoſer beaucoup.

Le neuvieme, la purgation, dès les premieres évacuations, diſſipa l'aſſoupiſſement & les viſcoſités qui gênoient la déglutition, & la malade ſe trouva

bien, aux paupieres près qui ne purent s'ouvrir, quoi qu'on fît pour les décoller en les humectant.

Le dixieme, les croûtes du viſage, qui formoient un maſque d'une ſeule piece, noirciſſent par l'exſiccation.

Le onzieme, on vint à bout d'ouvrir un peu les paupieres, en les baſſinant avec du vin chaud: ce qu'on fut obligé de faire pluſieurs fois par jour, pour que les larmes, par leur ſéjour, ne nuiſiſſent pas aux yeux; d'ailleurs la malade ſe trouvoit bien, & nous paſſons au

Quatorzieme, où elle fut purgée. Le quinzieme, les croûtes des joues s'étoient détachées; mais il reſtoit celles qui occupoient le milieu de la face, c'eſt-à-dire le milieu du front, tout le nez, la levre ſupérieure, l'inférieure, & le menton, où elles formoient une croûte d'une piece, épaiſſe d'une & méme de deux lignes, reſſemblant parfaitement à une écorce d'arbre inégale & raboteuſe, & auſſi dure preſque qu'une corne, qui bouchoit entiérement les narines, & qu'on eut toutes les peines du monde de ramollir tant ſoit peu, à force de lotions, afin de

donner un peu d'iſſue à l'humeur du nez, & à ce qui pouvoit reſter deſſous de purulent.

Le ſeizieme au matin, à force de lotions émollientes, on vint à bout de détacher la partie de cette croûte qui couvroit le nez & la levre ſupérieure; on décolla auſſi entierement les paupieres avec du vin chaud.

Le lendemain, toutes les croûtes acheverent de ſe détacher, ſoit par le ramolliſſement, ſoit un peu de force de la part de la malade. Ce jour-là elle demeura levée, & étoit fort gaie; le globe des yeux étoit net & beau: mais ayant été expoſée au courant de l'air d'une porte qu'on ouvroit ſouvent, ſoit encore qu'ayant voulu ſe voir dans un miroir, elle ſe chagrina & pleura beaucoup de ſe voir dans un état qu'elle n'imaginoit pas, & qui la ſurprit, ſoit par l'acrimonie des larmes qui couloient, il ſurvint une ophtalmie, qui, toujours entretenue par la même cauſe, quoique le viſage ne parût pas devoir être défiguré, réſiſta aux ſecours appropriés pendant près de quinze jours.

XIIIe OBSERVATION.

Variole bénigne & diſcrète, au troiſieme jour de l'éruption.

A la fin de Novembre, une fille de treize à quatorze ans, venant de la campagne, au troiſieme jour de l'éruption d'une variole aſſez nombreuſe, mais diſcrète, ne ſe plaignant que d'un mal de gorge, & ayant la langue couverte ſeulement d'une pellicule blanche, prit le même jour un vomitif qui opéra fort bien. Le quatrieme, la malade étoit très-bien.

Le cinquieme, au plus fort de la ſuppuration, elle fut purgée.

Le ſixieme, la ſuppuration parfaite; les puſtules commençoient de jaunir.

Le ſeptieme, elle fut purgée, l'exſiccation ſe faiſant.

Trois jours après, le corps étant tout dépouillé, & la malade ſe trouvant très-bien, elle le fut encore dans l'intention que ce fût pour la derniere fois; mais le lendemain, étant ſurvenu un vomiſſement & un peu de fièvre, ce qui paroiſſoit être indépendant de la maladie précédente, je fus obligé de lui faire

prendre encore un cathartico-émétique, qui diſſipa ces nouveaux ſymptômes, & elle ſe porta enſuite très-bien.

XIVe OBSERVATION.

Autre bénigne & diſcrète.

Le 11 Décembre, une fille de ſept à huit ans prit la fièvre dès le matin, avec un grand mal de tête, des nauſées, & même quelque vomiſſement bilieux. Le lendemain, on lui fit prendre un vomitif qui lui fit rejetter pluſieurs fois de la bile, & la vuida auſſi par les ſelles. La fièvre ſe ſoutint dans ſa vigueur. Le 13, l'éruption commença de ſe faire.

Le lendemain, ſecond jour de l'éruption, elle fut purgée, & l'éruption avançant, la fièvre diminua avec un bien-être très-conſidérable.

Le troiſieme jour, elle continue de ſe trouver bien; la Variole étoit peu nombreuſe, & les puſtules fort belles. Elle fit une ſelle.

Le quatrieme, elle prit ſa purgation, qui la mena aſſez bien; les puſtules commençoient à blanchir au viſage.

Le ſixieme, elle fut encore purgée,

ainſi que quatre jours après, les croûtes étant toutes tombées.

XVe OBSERVATION.

Variole diſcrète.

Le 13 Décembre, une fille de onze ans, qui depuis quelques jours ne ſe portoit pas bien, prit la fièvre, avec un grand mal de tête & un vomiſſement. Le lendemain après midi, l'ayant trouvée dans le même état, je lui fis prendre un léger vomitif qui ne perça point par le bas. Le vomiſſement ceſſa; mais dans la nuit la malade ayant vomi deux ou trois bouillons avec de la bile, je lui fis redonner le 15 la même doſe de tartre, qui la fit vomir plus que la premiere fois, & la mena auſſi par le bas. Dès-lors elle fut plus tranquille, & le vomiſſement ne reparut plus. Cependant, le ſoir la fièvre étoit aſſez forte, la chaleur âcre, & la malade fort agitée; ce qui m'engagea à lui faire compoſer une potion avec la confection d'hyacinthe, une once de ſyrop de pavot blanc, dans l'eau de chardon béni, pour la prendre en deux fois. Elle fut plus tranquille; & ſur le matin, l'érup-

tion ſe déclara, & je lui trouvai le viſage rouge & un peu enflé, avec quelques points rouges, aſſez diſtans les uns des autres. Elle fit une ſelle. L'après-midi ces points étoient devenus plus apparens, & il en ſortoit davantage. A cauſe de quelques épreſſes, je lui fis donner un lavement émollient; la nuit elle reprit la même potion, & la paſſa tranquillement.

Le ſecond jour de l'éruption, elle fut purgée. Elle ſe trouva bien, & paſſa la nuit tranquillement ſans potion.

Le troiſieme, les boutons groſſiſſent, la malade ſe trouve bien. Elle évacua trois fois aſſez abondamment, ce qui m'engagea à lui faire prendre la nuit la même potion; elle la paſſa bien.

Le quatrieme, elle fut purgée; les puſtules étoient nombreuſes, mais diſtinctes. Le cinquieme, tout alloit bien.

Le ſixieme, au plus haut point de ſuppuration, de blancheur & d'élévation des puſtules; la fièvre paroiſſoit un peu plus conſidérable. Du reſte la malade ſe trouvoit bien.

Le ſeptieme, elle prit ſa médecine ordinaire, dont elle vomit une partie,

avec de la bile, & ne laiſſa pas d'être aſſez purgée.

Le huitieme, les puſtules ſéchoient & il n'y avoit plus de fièvre. Six ou ſept jours après, étant tout-à-fait rétablie, elle fut purgée.

XVIe OBSERVATION.

Variole très-confluente, avec diarrhée, dans un mauvais ſujet.

Le 24 Décembre, une fille de dix-huit ans, fort cacochyme, & d'une mauvaiſe ſanté, étoit au ſecond jour de l'éruption. Le viſage étoit tout couvert de boutons extrêmement ſerrés, & ſur le reſte du corps, il n'y en avoit point encore, ou preſque point. Elle avoit déja une grande ſalivation; les regles avoient flué pendant l'ébullition; enſuite elles avoient ceſſé, & ce jour-là elles reparoiſſoient un peu. Elle avoit rendu des vers; je lui fis prendre cinq grains de tartre. Elle vomit beaucoup de bile, & vuida par le bas des humeurs blanchâtres ou griſâtres. La ſalivation diminua beaucoup.

Le troiſieme jour, il ſe fait par tout le corps une éruption des plus ſerrées;

le viſage s'enfle, & les paupieres ſe ferment. La nuit elle prit une potion compoſée de thériaque, de poudre contre-vers & du ſyrop de limon, dans l'eau de chardon béni.

Le quatrieme, elle fut purgée avec un cathartico-émétique, qui ne la vuida que par le bas.

Le cinquieme, les puſtules du viſage commencent de blanchir. Elle fait une ſelle; la ſalivation devient plus abondante : la nuit elle eut ſa potion.

Le ſixieme, elle fut purgée & bien vuidée; la nuit elle prit ſa potion, & alla trois fois à la ſelle.

Le ſeptieme, elle y alla une fois le matin. Toutes les puſtules de la face étoient ſi confluentes, qu'on n'en diſtinguoit aucune; toute la peau enſemble étoit élevée uniformément, & formoit un maſque blanc & parfaitement uni, qui lui couvroit entierement tout le viſage. Sur le reſte du corps, il y avoit beaucoup de plaques ſemblables, de la largeur de la paume de la main; la peau des mains, & ſur-tout de tous les doigts, étoit de même, & reſſembloit à un gant bien uni; d'ailleurs la malade ne ſe trouvoit pas mal. La nuit

elle eut ſa potion ; la ſalivation diminua.

Le huitieme, elle fut purgée, elle vuida bien. Le viſage commençoit de jaunir ; les puſtules des parties ſupérieures étoient parfaitement blanches, tandis qu'elles ne faiſoient que commencer de blanchir aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds. Sa potion pour la nuit fut compoſée de thériaque, de confection d'hyacinthe & ſyrop d'œillet. Elle la paſſa aſſez bien ; elle vuida trois ou quatre fois, tant la nuit que le matin du jour ſuivant.

Le neuvieme, l'exſiccation ſe faiſoit ſur le viſage ; la nuit, ſa potion : elle la paſſa fort bien.

Le dixieme, elle eſt purgée ; les paupieres s'ouvrent ; la nuit la potion. Elle vuida pluſieurs fois.

Le onzieme, la face eſt preſque ſèche, tandis qu'aux bras les puſtules ſont encore pleines & blanches. Elle vuida pluſieurs fois, ainſi que la nuit ; elle avoit pris ſa potion.

Le douzieme, elle fut purgée. Sa potion la nuit ; la diarrhée continue, ainſi que le jour ſuivant.

Le treizieme, l'exſiccation commence

aux bras ; la nuit ſa potion ; deux ſelles ſeulement. Le quatorzieme, l'exſiccation ſe fait par le reſte du corps.

Le quinzieme, la malade eſt purgée, & le ventre continue d'être libre. Le dix-huitieme, purgation ; les croûtes tombent par le corps, mais le viſage demeure couvert d'une croûte noire d'une ſeule piece. Le ventre ſe vuide toujours deux ou trois fois, ſur tout dans chaque nuit, ſans que la malade s'en trouve incommodée. Elle fut dans le même état encore pendant trois ou quatre jours. Il ſe joignit alors à la diarrhée des douleurs fort vives ; on lui compoſa une potion avec la confection d'hyacinthe, le diaſcordium, le ſyrop d'althéa, dans l'eau de plantain, & fut purgée avec l'infuſion de rhubarbe, la caſſe, la manne & le ſyrop de chicorée compoſé. Dès la nuit ſuivante, elle ne ſouffrit plus, & les évacuations diminuerent beaucoup, ſans ceſſer tout-à-fait ; & la potion fut continuée pendant quatre jours, au bout deſquels elle fut purgée comme la derniere fois, & ce ne fut qu'alors qu'elle entra véritablement dans la convaleſcence de la maladie. C'étoit le 18 Janvier ; cette

convaleſcence fut de plus de quinze jours, pendant leſquels elle fut encore purgée trois ou quatre fois, ſuivant le beſoin; enſuite elle ſe porta mieux qu'elle n'avoit jamais fait.

Nota. Pendant la ſuppuration & le ſuintement du pus, elle fut pluſieurs fois changée de linge.

XVIIe OBSERVATION.

Variole bénigne & diſcrète.

Le 7 Janvier 1769, une Demoiſelle de douze ans, ſe plaignit d'un mal de tête avec nauſées. Le 8, je la trouvai avec la fièvre, & vomiſſant de la bile. Le 9, je lui fis donner quatre grains de tartre; elle vomit aſſez de bile & alla à la ſelle. L'après-midi il commença de paroître quelques points rouges, qui ſe manifeſterent beaucoup mieux le lendemain, que je compterai pour le ſecond jour de l'éruption. Elle paſſa bien la nuit.

Le troiſieme jour, elle fut purgée; elle rendit beaucoup de bile d'un jaune très-foncé. L'éruption ſe fait très-bien; les puſtules ſont diſcrètes, il y a peu

de fièvre; & comme elle demandoit à manger, on lui donna un peu de pain dans ſon bouillon: ce qui ayant rendu la fièvre plus ſenſible, on n'y retourna pas.

Le quatrieme, tout alloit bien.

Le cinquieme, elle fut purgée & bien vuidée; les puſtules commencent de blanchir, ſont fort belles, diſcrètes & nombreuſes.

Le ſixieme, on met deux ou trois fois du pain dans ſes bouillons, elle ne s'en trouve point mal. Le ſeptieme, de même.

Le huitieme, elle eſt purgée & rend beaucoup de bile. On crut que la derniere déjection étoit un peu teinte de ſang. Ce pouvoit n'être que de la bile, qui, étant trop exaltée, paroiſſoit rougeâtre, comme il arrive quelquéfois; ce qu'il y a, c'eſt que cela n'eut point de ſuite; les puſtules commencent de jaunir & ſécher.

Le dixieme, purgation avec l'infuſion de rhubarbe, la caſſe & la manne. Le onzieme, l'exſiccation eſt parfaite, & trois jours après, les croûtes toutes détachées, après quoi elle fut purgée pour la derniere fois.

XVIIIe OBSERVATION.

Variole de la petite eſpece, très-ſerrée, un peu confluente, & diarrhée ſur la fin.

Le 11 Janvier, une fille de douze ans, ayant depuis quatre jours des maux de tête, des nauſées & quelques vomiſſemens, arriva de la campagne à l'Hôpital. Il commençoit de paroître confuſément quelques rougeurs ſur ſon corps. Elle prit ce jour-là quatre grains de tartre; elle vomit beaucoup, & alla auſſi par le bas.

Le ſecond jour, l'éruption continue, & la malade ſe trouve bien.

Le troiſieme, elle eſt purgée. Le quatrieme, les boutons commencent à blanchir; ils ſont très-nombreux & petits.

Le cinquieme, elle eſt purgée; les puſtules ſont très-ſerrées, quelques-unes confluentes.

Le ſeptieme, elle eſt purgée & bien vuidée; les puſtules commencent de jaünir; la nuit elle eut deux ou trois évacuations.

Le huitieme, l'exſiccation ſe fait;

elle fit deux ou trois ſelles, ſe trouvant toujours bien.

Le neuvieme, elle fut purgée. Elle le fut encore le onzieme, le quinzieme & le dix-neuvieme.

XIXe OBSERVATION.

Variole un peu confluente, avec des vers, & le flux menſtruel.

Le 9 Janvier, une Demoiſelle de quatorze ans prit une défaillance, à laquelle ſuccéda un grand mal de tête. Je la vis le 12; il commençoit de paroître quelques points rouges. Je lui fis prendre cinq grains de tartre; elle vomit beaucoup, en premier lieu de la bile porracée, avec un ver, enſuite de la bile jaune, & alla auſſi beaucoup par le bas. Après l'effet, l'éruption avança beaucoup; la fièvre étoit toujours très conſidérable, avec un grand accablement. Sur le ſoir, elle avoit encore des maux de cœur; mais ayant fait pluſieurs ſelles, dans leſquelles il ſe trouva deux grands vers, elle fut beaucoup mieux. Le ſoir elle prit une potion de thériaque, de confection d'hyacinthe, de ſyrop de limon, dans

l'eau de chardon béni; la nuit les règles ſe déclarerent, quoiqu'elles ne fuſſent attendues que dans huit jours.

L'éruption ſe fit tranquillement pendant trois jours, la malade cependant toujours bien accablée.

Le quatrieme jour, les puſtules commençoient de blanchir; elles n'étoient pas bien nombreuſes par le corps, cependant quelques-unes y étoient confluentes; le viſage en étoit plus garni, & tout le nez étoit couvert de puſtules confluentes. La plus grande partie n'étoit ſortie qu'environ deux jours après les autres, & ne vinrent en maturité également qu'environ le même temps après. Le ventre étant reſſerré depuis le vomitif, on lui donna un lavement; les règles ne fluoient plus ou preſque plus. Je lui fis donner la nuit la potion ci-deſſus.

Le cinquieme, au plus fort de la ſuppuration, elle fut purgée & bien vuidée; dans la premiere ſelle, qui étoit la plus copieuſe, il y avoit un ver; enſuite elle ſe trouva mieux, & je trouvai beaucoup moins de fièvre que le jour précédent: cependant la nuit elle eut des inquiétudes.

Le ſixieme, les puſtules du viſage, qui avoient paru les premieres, commencerent de ſécher ; la fièvre étoit un peu plus conſidérable : la nuit elle prit ſa potion, à laquelle je fis ajouter le ſyrop d'œillet. Elle fut plus tranquille.

Le ſeptieme, elle fut purgée ; elle paſſa bien la nuit. Le huitieme, l'exſiccation ſe fit. Ayant été obligé d'interrompre mes viſites, & d'un autre côté, par la répugnance des parens, elle ne fut plus purgée que le douzieme jour de l'éruption ; & cette purgation, quoique ſimple, comme les autres, lui fit rejetter, par le vomiſſement, une grande quantité de bile. Quelques jours après, elle fut repurgée, & ſe porta bien.

XXe OBSERVATION.

Variole très-confluente, vermineuſe, dans un mauvais ſujet.

Un enfant de douze ans, cacochyme comme ſa ſœur (XVIe Obſerv.), commença de ſe trouver mal le 20 Janvier. L'éruption commença le troiſieme jour.

Le ſecond jour de l'éruption, il fut

conduit à l'Hôpital ſur le ſoir, ayant des nauſées & faiſant des efforts pour vomir.

Le troiſieme jour, il prit quatre grains de tartre; il vomit beaucoup, & rendit beaucoup de vers, tant par le haut que par le bas : les boutons étoient des plus nombreux.

Le quatrieme, l'éruption eſt très-abondante, les puſtules ſont confluentes preſque par-tout. Il ſe déclara une ſalivation aſſez abondante; le malade prit le ſoir une potion de thériaque, de confection d'hyacinthe & de ſyrop de limon, qui fut continuée les jours ſuivans.

Le cinquieme, les puſtules commençant de blanchir, il prit un cathartico-émétique, qui ne le vuida que par le bas. Le ſixieme, même état.

Le ſeptieme, le même cathartico-émétique, & même effet. La ſalivation eſt abondante, de même que le huitieme; le ventre étoit libre, les jours même d'intervalle des purgations.

Le neuvieme, purgation ſimple. Le dixieme, la ſalivation avoit preſque ceſſé. Il fit une ou deux ſelles.

Le onzieme, purgation ſimple, qui

ne laiſſa pas de le faire vomir. La nuit il rendit pluſieurs vers.

Le 12, les puſtules ſont ſeches, mais les croûtes ſont ſi épaiſſes & ſi dures ſur toute la face, ſur les levres & au-dedans, qu'il lui étoit preſque impoſſible d'ouvrir la bouche & de mâcher; cependant les yeux, qui avoient été très-peu affectés, ſont beaux & bien ouverts.

Le treizieme, il prit un cathartico-émétique, qui n'opéra que par le bas. Le quatorzieme, même état.

Le quinzieme, purgation ſimple: la nuit il eut quelques évacuations.

Le ſeizieme, la fièvre continue encore, quoique tous les périodes de la Variole ſoient paſſés, & que les croûtes ſoient tombées, excepté celles du viſage. La région épigaſtrique eſt élevée & douloureuſe: ce que n'attribuant qu'à la préſence des vers & des humeurs vermineuſes, je lui fis donner

Le dix-ſeptieme, le cathartico-émétique, qui ne le vuida que par le bas, & fit ceſſer le ſentiment douloureux de l'eſtomac, & le malade ſe trouva mieux; mais l'élévation de cette région, qui s'étendoit même ſur-tout le ventre, continue.

Le dix-huitieme, il ſe trouvoit bien. Le vingtieme, il fut purgé, ainſi que le vingt-deuxieme; enſuite une petite diarrhée & une excrétion abondante d'urine étant ſurvenues, la tuméfaction du ventre ſe diſſipa, de façon qu'au vingt-huitieme jour, il ſe trouvoit très-bien. Le viſage commençoit de ſe dépouiller aſſez bien de ſes croûtes; mais il ne le fut parfaitement qu'au commencement de Mars, & nous n'étions encore qu'au 19 de Février. N'ayant pas été purgé depuis le 13 de ce mois, il le fut le 21. Mais l'eſtomac étant redevenu embarraſſé pour avoir trop mangé, il fallut lui donner le 25 un cathartico-émétique qui le fit vomir beaucoup, & rejetter des vers; l'eſtomac ſe trouva alors en bon état, & il fut encore purgé quelques jours après.

XXIe OBSERVATION.

Variole diſcrète, très-nombreuſe, après pluſieurs remedes.

Une fille d'environ ſeize ans, étoit à l'Hôpital depuis quinze jours, pour certaines infirmités, ſur-tout pour des douleurs qui occupoient les extrémités inférieures,

inférieures, pour leſquelles elle avoit déja fait pluſieurs remedes, lorſque le 22 Janvier elle ſe trouva mal. Le lendemain je lui trouvai la fièvre, accompagnée de douleurs de tête & de maux de cœur. Le 25, tous ces ſymptômes perſévérant, je lui fis prendre un vomitif qui opéra fort bien; & pendant l'effet, l'éruption de la Variole parut. Le ſecond, elle parut très-nombreuſe.

Le troiſieme, elle fut purgée & bien vuidée. Le quatrieme, les boutons extrêmement ſerrés commençoient de blanchir.

Le cinquieme, elle fut purgée. Le ſixieme, les puſtules jauniſſoient.

Le ſeptieme, elle fut purgée, ainſi que le neuvieme, & encore au bout de ſept à huit jours.

XXIIe OBSERVATION.

Autre de même.

Une fille de dix-huit ans, étant à l'Hôpital depuis long-temps pour les mêmes infirmités que celle de l'obſervation précédente, prit la fièvre le 31 de Janvier avec un grand mal de tête. Le 1er de Février elle étoit dans

cet état, & avoit la langue couverte d'une pellicule blanche. Je lui fis donner un émétique qui la vuida bien par haut & par bas. Le lendemain la fièvre ſe ſoutenoit. Sur le ſoir l'éruption, qui ſembloit vouloir paroître dès le matin, ſe manifeſta parfaitement.

Le ſecond jour de l'éruption, comme elle étoit aſſez cacochyme, abattue, & qu'elle avoit la bouche mauvaiſe, je lui fis donner un cathartico-émétique qui ne la vuida que par le bas. Le troiſieme jour, l'éruption ne ſe faiſoit pas bien.

Le quatrieme, le même remede, qui ne la vuida non plus que par les ſelles.

Le cinquieme, les puſtules blanchiſſent, ſont belles & diſcrètes.

Le ſixieme, purgée; la nuit elle fit encore une ſelle. Le ſeptieme, l'exſiccation commence au viſage. Le huitieme, purgation, & cinq à ſix jours après.

XXIIIe OBSERVATION.

Variole mauvaiſe, confluente & verminеuſe.

Le 18 Février, un enfant de neuf

ans étoit au ſecond jour de l'éruption. Il avoit des maux de cœur, la langue chargée, & la fièvre aſſez forte. Je lui fis donner un vomitif; il vomit beaucoup de corruption, parmi laquelle il y avoit ſept vers.

Le troiſieme, l'éruption ſe fait abondamment. La nuit il prit une potion faite avec la thériaque, la poudre contre vers, & le ſyrop de limon.

Le quatrieme, un cathartico-émétique, qui ne le mena que par le bas; la potion fut continuée. La ſalivation ſe déclara

Le cinquieme; l'éruption ſe faiſoit encore; les puſtules étoient confluentes; le malade étoit fort accablé, & dans un mauvais état.

Le ſixieme, la même purgation, qui n'opéra que très-peu ſur le ſoir. L'enflûre de la face ſe joint à la ſalivation.

Le ſeptieme, même état; les puſtules commencent de blanchir.

Le huitieme, ayant fait mettre un peu plus de tartre dans ſa médecine, elle le vuida fort bien par le bas, & lui fit rendre un ver; le malade s'en trouva mieux: l'enflûre du viſage di-

minua, ainſi que la ſalivation. Les puſtules blanchirent davantage.

Le neuvieme, les puſtules commencent de jaunir ; la ſalivation ceſſe entierement. Il paſſa bien la nuit.

Le dixieme, il fut purgé ſimplement & bien vuidé. Le onzieme, il ſe trouve très-bien. Le treizieme, purgé.

XXIVe OBSERVATION.

Variole confluente, vermineuſe, ſuivie de la mort.

Une fille d'un tempérament foible & cacochyme, âgée de douze ans, étoit à l'Hôpital depuis dix jours pour faire quelques remedes, ſe trouvant fort dégoûtée & plus languiſſante qu'à l'ordinaire. Elle avoit déja pris quelques purgatifs, lorſque la fièvre ſe déclara le 27 Février, avec des maux de tête & des maux de cœur. Le tout continuant le premier de Mars, elle prit quatre grains de tartre, qui la vuiderent bien par le haut & par le bas; le ſoir l'éruption de la Variole ſe déclara.

Le ſecond jour, elle étoit très-abondante & ſerrée.

Le troiſieme, la malade fut purgée. Le quatrieme, les puſtules commencent de blanchir; elles ſont confluentes au viſage, & très-ſerrées ſur le reſte du corps.

Le cinquieme, elle prit une purgation qui la vuida bien.

Le ſixieme, les puſtules ſont bien pleines.

Le ſeptieme, elle eſt purgée; enſuite le ventre reſta libre de lui-même. Le huitieme, l'exſiccation commence de ſe faire.

Le neuvieme, elle étoit très-bien; la nuit elle fit quelques ſelles.

Le dixieme, elle prit un purgatif encore plus léger que les autres. Juſques-là tout ſembloit aller au mieux, lorſqu'elle mourut vers le milieu du jour, ſans avant-coureur, & ſi promptement, que perſonne ne s'en apperçut, n'y ayant qu'un moment qu'on lui avoit donné à boire.

Son cadavre fut ouvert, & voici ce qu'il nous préſenta. L'eſtomac étoit plus petit & plus étroit qu'il ne l'eſt naturellement à cet âge; il étoit plein, ainſi que le duodenum, d'une matiere épaiſſe, & comme gélatineuſe, d'un jaune jon-

quille ; l'iléum contenoit beaucoup de vers, dont plusieurs étoient entortillés par pelotons, & les autres épars. Il y avoit des plaques rouges inflammatoires dans plusieurs endroits de l'intestin, & sur-tout dans tous ceux où les vers se trouvoient arrêtés. Il étoit farci d'une matiere épaisse comme de la bouillie, d'un jaune pâle. Le colon contenoit des matieres comme stercoreuses, & outre cela ses tuniques étoient gorgées d'un sang noirâtre ; les autres visceres, comme le poumon, le cœur, le foie, la rate, &c. paroissoient être dans leur état naturel ; le péricarde contenoit beaucoup de sérosité jaune.

Les vers trouvés dans l'intestin étoient au nombre de douze.

La mere de cette fille, en convalescence d'une péripneumonie vermineuse, pendant le cours de laquelle elle avoit rendu plus de cinquante vers, occupoit à l'Hôpital le lit voisin ; & les autres malades assurerent qu'elle lui avoit donné plusieurs fois à manger de la viande. Quoi qu'il en soit de ce rapport, c'est assez indifférent pour les réflexions que nous avons à faire.

Je ne crois pas qu'aucune personne

raiſonnable puiſſe attribuer cette mort ni à la Variole, ni au traitement qui fut employé, qu'il ne reconnoiſſe même que ce traitement étoit le ſeul capable de l'empécher, ſi cela avoit été poſſible. 1°. Elle ne peut pas être l'effet de la Variole, puiſqu'elle avoit déja parcouru tous ſes périodes naturellement, ſans trouble, ſans interruption & ſans aucun indice de réſorption de pus. 2°. Le traitement n'ayant cauſé aucun dérangement dans le cours de la Variole, on ne peut rien lui attribuer non plus. Mais 3°. la cauſe de la mort, très-indépendante de la Variole, étant évidente par l'ouverture du cadavre, qui préſente des vers & beaucoup de corruption, qui eſt-ce qui peut douter que cette même cauſe n'eût donné la mort à cette fille, quand même elle n'auroit pas eu la Variole, puiſque ne la lui ayant donnée qu'après que la Variole fut entierement guérie, c'eſt tout comme ſi cette derniere n'y avoit pas été? Et qui eſt-ce qui ne reconnoîtra pas que ce traitement ayant été capable d'empêcher que les vers & la corruption ne cauſaſſent du déſordre dans le cours de la Variole, étoit auſſi le ſeul

capable de chaſſer les vers & toute la corruption, ſi cela avoit été poſſible, & conſéquemment d'empêcher la mort?

Le réſultat de toutes ces conſidérations, eſt que cette obſervation confirme autant ou plus encore que les autres, la bonté & la néceſſité de la méthode que j'ai propoſée.

XXVe OBSERVATION.

Variole bénigne & diſcrète d'un homme de trente-cinq ans.

Un homme d'environ trente-cinq ans prit la fièvre le 14 Mai (long-temps après que l'épidémie eut entierement ceſſé). Le 15, il fut ſaigné; le 16, il prit un vomitif qui opéra beaucoup par haut & par bas, & le même jour on vit l'éruption de la Variole.

Le 21, ſixieme jour de l'éruption, on l'apporta à l'Hôpital, où je le vis. Les puſtules étoient belles & pleines, très-nombreuſes, mais diſtinctes. Il y en avoit beaucoup dans la bouche & ſur la langue; la fièvre étoit légere, le pouls bon & ſouple. Depuis deux jours il avoit une ſalivation modérée; il n'avoit pas obſervé la diete liquide.

Le lendemain, ſeptieme de l'éruption, je lui fis prendre un cathartico-émétique, qui n'opéra que par le bas; les puſtules commençoient de jaunir à la face; la ſalivation ne donne preſque plus, il ſe trouve bien. Le huitieme, les puſtules par le corps étoient encore bien pleines & blanches.

Le neuvieme, il fut purgé. Le dixieme, il étoit bien.

Le onzieme, il fut purgé; les puſtules ſeches au viſage, & preſque ſeches ſur le reſte du corps. Il fut encore purgé trois ou quatre jours après.

Obſervations faites dans le courant de l'année 1773.

XXVIe OBSERVATION.

Variole très-denſe & bénigne.

Le 9 Juillet 1773, un jeune homme d'environ dix-huit ans, étoit au ſecond jour de l'éruption d'une Variole très-denſe & cependant diſtincte, ſans aucun ſymptôme grave; la fièvre étoit peu ſenſible, le pouls égal & ſouple. Il prit ce même jour un vomitif de tartre qui

fit beaucoup d'effet. Le troiſieme jour, quelques boutons commençoient de blanchir.

Le quatrieme, les puſtules ſe rempliſſoient & blanchiſſoient; peu de fièvre. Il fut purgé avec quatre grains de kermès & trois onces de manne. Le cinquieme, les puſtules très-pleines, où au plus fort de la ſuppuration; la fièvre paroît un peu augmentée.

Le ſixieme, purgation; la fièvre diminua. Le ſeptieme, l'exſiccation commence; très-peu de fièvre.

Quatre jours après, la plus grande partie des croûtes tombées; le ſujet en très-bon état; il fut purgé.

XXVIIe OBSERVATION.

Variole confluente.

Le 23 Août, l'éruption d'une Variole confluente étoit déja très-manifeſte & au ſecond jour ſur une fille d'environ dix ans; on lui donna un vomitif qui opéra bien.

Le quatrieme jour, l'éruption étant achevée, purgation.

Le ſixieme, pendant la ſuppuration, la face enflée, les paupieres fermées;

purgation. Le ſeptieme, les puſtules parfaitement blanches & pleines.

Le huitieme, elles jauniſſoient; purgation; les paupieres s'ouvrent.

Le dixieme, les puſtules de la face parfaitement ſeches; purgation. Elle entre dans une heureuſe convaleſcence, & ſix jours après elle fut purgée.

XXVIIIe OBSERVATION.

Variole très-confluente par tout le corps.

Le 21 Septembre, une fille de quinze ans avoit la fièvre (on ne ſut depuis quel jour); & ſuivant l'indication, elle prit un vomitif, après l'effet duquel la Variole parut.

Le troiſieme jour, l'éruption fut achevée, elle étoit confluente: la malade fut purgée. Le quatrieme, la ſuppuration commence.

Le cinquieme, purgation. Le ſixieme, les puſtules, couvrant tout le corps, ſoit en ſe touchant preſque, ſoit en ſe confondant dans pluſieurs endroits, étoient très-blanches & élevées.

Le ſeptieme, purgation. Le huitieme, la face déſenflée & tout le reſte du corps étoient couverts d'une ſeule croûte.

Le neuvieme, purgation, & une autre quatre à cinq jours après, dans la vue de faciliter le détachement & la chûte des croûtes qui étoient très-inhérentes. Elle alloit bien; mais quatre jours après, pour avoir trop mangé, elle eut un vomiſſement bilieux, à cauſe de quoi il lui fallut un cathartico-émétique; enſuite elle ſe porta bien.

XXIXe OBSERVATION.

Variole très-confluente, avec délire tous les jours dans les redoublemens.

Le 20 Octobre, une fille de quatorze ans étoit couverte d'une Variole très-confluente, à la fin de l'éruption, & même au commencement de la ſuppuration. La fièvre très-forte redoubloit tous les ſoirs, avec le délire qui s'étendoit dans la nuit. Ce même jour elle prit un vomitif de tartre qui opéra bien.

Le 22, les puſtules étoient blanches, la face très-enflée; elle fut purgée, ainſi que le 24. Le 25, les puſtules du viſage jauniſſoient. Le 26, purgation. Le 28, un cathartico-émétique qui n'opéra que par le bas; la face acheva

de ſe déſenfler, & ce ne fut que de ce jour-là qu'elle n'eut plus ni redoublement, ni délire, & ſe trouva très-bien. Le 30, les croûtes ſe détachoient, & le premier Novembre, elle fut purgée pour la derniere fois.

XXXe OBSERVATION.

Variole diſcrète, très-nombreuſe, avec le flux menſtruel.

Le 7 Novembre, la Variole ne commençoit qu'à paroître ſur une fille de vingt ans; on la fit vomir.

Le troiſieme de l'éruption, elle fut purgée. Le quatrieme, ſes regles parurent; la ſuppuration commença; les puſtules étoient très-nombreuſes, non confluentes, & devinrent belles & élevées : juſqu'à ce jour elle avoit eu de grandes agitations, qui ſe trouverent beaucoup calmées le lendemain.

Le ſeptieme de l'éruption, les puſtules de la face commençoient de ſécher. Elle fut purgée, de même que le neuvieme, & encore deux jours après, les croûtes étant tombées, & elle ſe porta très-bien.

XXXIe OBSERVATION.

Variole ſur la fin d'une fièvre continue.

Une fille venoit de faire, pendant dix jours, pluſieurs remedes qui l'avoient bien vuidée, tant par haut que par bas, à cauſe d'une fièvre continue dont elle étoit malade, lorſque le 26 Novembre, la fièvre ayant diminué, on apperçut ſur elle l'éruption d'une Variole très-denſe. Je crus qu'elle avoit déja été aſſez vuidée pour n'en avoir plus beſoin. Cependant au cinquieme jour de l'éruption, non-ſeulement les boutons commençoient à peine à blanchir; mais encore ils étoient plus petits qu'ils ne ſont ordinairement au troiſieme jour, plats, & de couleur pâle, comme limpides, & la malade dans un grand abattement & beaucoup d'inquiétudes; ce qui m'engagea à lui faire prendre une purgation avec une infuſion laxative, la manne & le kermès. Dès-lors les puſtules ſe remplirent, s'éleverent & blanchirent promptement & parfaitement, & la malade ſe trouva bien. Deux jours après elle fut encore purgée.

XXXIIe OBSERVATION.

Variole très-confluente avec corruption vermineuſe, ſuivie de la mort.

Le 25 Décembre, une fille de dix ans étoit au deuxieme jour de l'éruption d'une Variole très-confluente. On la fit vomir. Le quatrieme, la ſuppuration commençoit. Elle fut purgée.

Le ſixieme, au plus fort de la ſuppuration, la face enflée, les paupieres fermées; purgation. Elle ſalivoit beaucoup.

Le huitieme, la face & les paupieres déſenfloient; purgation, & encore le dixieme.

La variole avoit déja parcouru ſes périodes; elle étoit ſeche à la face, & preſqu'entièrement ſeche ſur les autres parties du corps: mais la malade ne ſe trouvoit pas auſſi bien que l'état de la Variole devoit l'annoncer. La nuit il ſortit des vers de ſa bouche comme d'eux-mêmes. Le lendemain, étant très-mal, on lui fit prendre une potion cordiale & contre-vers: le ſoir elle mourut comme ſubitement.

On peut appliquer à cette obſervation tout ce que nous avons dit au ſujet

de la vingt-quatrieme. On ſait d'ailleurs que c'eſt un des plus mauvais pronoſtics dans toutes les maladies, que des vers qui ſortent ainſi d'eux-mêmes de la bouche.

Je fis encore, cette année 1773, pluſieurs autres obſervations à la ſuite de celles que je viens de rapporter, mais qui leur reſſemblent trop, tant pour le caractère qu'à l'égard du traitement, pour ne pas faire comme une eſpece de répétition. Il y en eut une qui dans l'éruption paroiſſoit devoir devenir confluente, tant elle étoit ſerrée & denſe, mais qui, par-là même, reſſemble à d'autres que j'ai rapportées.

Nouvelles obſervations faites à la fin de l'année 1779, *& dans le courant de* 1780.

Dans le mois de Septembre 1779, on commença de voir à Villefranche quelques Varioles qui étoient fort mauvaiſes, malignes & pétéchiales, ou avec d'autres ſymptômes gangreneux. Je ne fus appellé pour en voir qu'à la fin de Novembre. J'en rapporterai quelques-unes des plus remarquables.

XXXIIIe OBSERVATION.

Variole d'une fille adulte, confluente au viſage & vermineuſe.

Le 26 Novembre, une fille de dix-ſept à dix-huit ans étoit au deuxieme jour de l'éruption d'une Variole extrêmement ſerrée, ſur-tout au viſage, où elle devint confluente. Je la fis vomir ſur le champ avec cinq grains de tartre ſtibié. Elle vomit beaucoup & fit pluſieurs ſelles avec des vers; & elle en rendit enſuite tous les jours, plus ou moins juſqu'à la fin : ce qui m'engagea à lui faire prendre chaque jour des contre-vers.

Le troiſieme jour, au plus fort de l'inflammation, la ſalivation ſe déclara, & fut enſuite fort conſidérable, malgré les évacuations de tous les jours, tant ſpontanées que produites par les purgatifs : les jours d'intervalle elle fit toujours deux ou trois ſelles, ce qui eſt à remarquer particuliérement : & elle ne ceſſa tout-à-fait que le huitieme jour de l'éruption, lorſque les puſtules du viſage commençoient de jaunir, n'ayant diminué que la veille, les puſtules étant au plus haut degré de maturité.

Elle fut purgée le quatrieme jour de l'éruption, & enſuite le ſixieme, le huitieme, le dixieme, & enfin le douzieme pour la derniere fois, & tout de ſuite le corps ſe dépouilla de toutes ſes croûtes.

Les puſtules plus groſſes, & moins ſerrées par le corps qu'au viſage, ayant commencé de blanchir le quatrieme jour, ſe remplirent bien, & ſécherent ſucceſſivement.

XXXIVe OBSERVATION.

Variole maligne & mortelle.

Le 9 Décembre je vis un enfant de trois ans, qui étoit malade & avoit des vomiſſemens depuis quatre jours. Ce jour-là il étoit fort aſſoupi ; on appercevoit à la bougie avec beaucoup de peine, à travers la peau du viſage, des rougeurs qui n'étoient point diſtinctes, ou qui ne faiſoient qu'une rougeur continue. Deux grains de tartre le firent bien vomir, & procurerent quelques ſelles.

Le 10 les rougeurs ſe faiſoient un peu mieux appercevoir ſur tout le corps, & étoient extrêmement ſerrées.

Le 11 on lui donna deux onces de ſirop de chicorée compoſé, délayé dans

un peu d'infuſion laxative ; ce qui ne procura que deux petites évacuations, & ſeulement ſur le ſoir. La Variole ne pouſſoit point ; il étoit fort aſſoupi, & ne pouvoit preſque rien avaler.

Le 12 tout cela empira ; il vuida pluſieurs fois des matieres noires, & mourut dans la nuit, le ſeptieme jour de la maladie.

Deux de ſes freres étoient morts depuis peu de la même maladie ; & l'on me rapporta que la Variole étoit venue un peu plutôt que cette derniere : mais que dans le temps de la ſuppuration, les puſtules s'étoient affaiſſées & étoient devenues noires ; qu'ils avoient vomi, au commencement, des humeurs porracées, & enſuite rendu par les ſelles des humeurs noires. On ne peut méconnoître la gangrene dans ces trois malades.

Il eſt eſſentiel de remarquer que ces enfans couchoient, du moins pendant la maladie, dans une chambre où l'air étoit échauffé par un poële, & renfermé ſans être renouvellé, à cauſe du préjugé dont on ne peut faire ſortir le peuple, ni de celui de donner aux malades des cordiaux & autres échauffans :

ce qui, quand la maladie ne devroit pas être gangreneuſe par elle-même, ſeroit plus que ſuffiſant pour lui donner ce caractère. Je fis bien ôter le poële ſur le champ la premiere fois que je vis ce dernier, mais le mal devoit être fait.

XXXVe OBSERVATION.

Variole très-mauvaiſe à la ſuite d'une maladie convulſive vermineuſe.

Une fille de douze ou treize ans avoit depuis quelques mois des mouvemens involontaires & continuels de tous les membres, de la tête, en un mot de tout le corps, leſquels étoient encore plus forts au lit & pendant le ſommeil; il n'y avoit ni fièvre, ni ſignes évidens de corruption. Quand je la vis, je lui demandai, entr'autres choſes, ſi elle ne rendoit point de vers : à quoi elle répondit que depuis une maladie qu'elle avoit eue il y avoit cinq à ſix mois, dans laquelle elle en avoit fait pluſieurs, elle n'en avoit plus apperçu. En attendant d'obſerver des ſignes plus poſitifs de quelque cauſe particuliere de cette maladie nerveuſe, & d'avoir des indications plus déciſives, j'eſſayai ſimplement le

bol ſuivant deux fois par jour : caſtor, ſuccin & cinnabre, de chacun dix grains, avec ce qu'il faut de ſirop d'œillet. Au bout de trois ou quatre jours, les mouvemens parurent calmés juſqu'à un certain point; & elle avoit le ventre libre, comme ſi elle eût pris quelque choſe de laxatif, lorſqu'elle fut attaquée d'une colique aſſez forte, ce qui me fit encore mieux ſoupçonner des vers. En conſéquence je lui fis donner des lavemens de lait, & une potion faite avec la décoction de deux gros de coraline de Corſe, la thériaque, & le ſirop de limon le lendemain, précédée du bol ci-deſſus.

Le 20 Décembre, je lui fis donner trois grains de tartre qui la firent vomir, la vuiderent bien par le bas & lui firent rendre quatre gros vers, & un autre par la bouche à ſec, lorſqu'elle avoit déja ceſſé de vomir. La potion fut réitérée tous les ſoirs.

Le 22 elle fut purgée avec l'infuſion de deux gros de ſéné, un gros de rhubarbe, autant de ſel végétal, & deux onces de manne. Elle rendit une grande quantité de vers, mais plus petits que les premiers, & l'agitation des membres fut extrêmement diminuée. Le

lendemain elle rendit encore un ver.

Le 24 la purgation fut réitérée, & encore le 26. Cette derniere fois elle ne rendit plus de vers, & les mouvemens ceſſerent tout à-fait ; mais on s'apperçut d'un mal-aiſe & d'une légere fièvre, & en même temps de quelques rougeurs ſous la peau.

Le 27 ces rougeurs étoient aſſez apparentes pour ne laiſſer aucun doute ſur l'éruption de la Variole. Et quoique, vu les remedes que la malade venoit de faire, il ſemble qu'on eût pu la diſpenſer d'en prendre encore, comme je me méfie beaucoup des vers, & des humeurs vermineuſes dans cette maladie, je la fis purger

Le 28, troiſieme jour de l'éruption ; cependant celle-ci n'avançoit pas. Il y avoit même au viſage quelques puſtules, les plus avancées, mais point élevées, qui avoient un point noir au centre, à peine cependant perceptible ; avec des inquiétudes, & le pouls aſſez foible. J'ordonnai, pour la nuit, la potion ci-deſſus, & pour le lendemain, deux ou trois verres de décoction de quinquina. Il y eut la nuit une eſpece de délire ; & le lendemain,

Quatrieme de l'éruption, les inquiétudes obligerent la malade de ſortir du lit, & d'être levée une partie du jour. La Variole reſtoit preſque dans le même état ; les puſtules ne ſe rempliſſoient point, paroiſſant plutôt vouloir ſécher avant la ſuppuration.

Le cinquieme, la malade étant dans le même état, je lui fis donner quatre grains de tartre, qui ne la vuiderent que par le bas, lui firent rendre quatre vers, & les puſtules s'éleverent davantage.

Le ſixieme la décoction de quinquina fut réitérée. Les puſtules étoient petites, fort nombreuſes, mais pleines par le corps, & blanches au viſage ſeulement, & la malade ſe trouvoit bien. Le ſoir, le contre-vers.

Le ſeptieme, elle fut purgée, & encore le neuvieme. L'exſiccation alors étoit parfaite au viſage, tandis que les puſtules du reſte du corps ne faiſoient que commencer de jaunir, tant l'éruption avoit été difficile & inégale.

J'avois vu autrefois, en différens temps, deux ou trois filles attaquées de la même maladie que celle qui, dans cette derniere, précéda la Variole, leſquelles furent traitées à-peu-près de la

même façon. Elles avoient les facultés de l'ame libres, parloient, raiſonnoient & répondoient à tout, de même que ſi elles n'euſſent pas été malades ; elles avoient ſeulement quelque peine à diriger la langue pour bien prononcer, à cauſe des mouvemens de la tête.

Quoique cette maladie ſoit de la claſſe des maladies convulſives, je doute qu'elle ait été caractériſée par les Auteurs, & qu'ils lui aient donné un nom particulier ; ce qui porteroit à croire qu'ils ne l'ont pas obſervée.

XXXVIe OBSERVATION.

Variole confluente bénigne & ſans ſalivation dans un adulte.

Le 30 Décembre, un jeune homme de vingt-quatre ans étoit au quatrieme jour d'une Variole confluente au viſage, & fort denſe par le reſte du corps, mais groſſe & belle. Il prit un vomitif qui fit beaucoup d'effet. Il fut purgé enſuite le ſixieme & le huitieme jour. Il n'y eut point de ſalivation. Et le ſixieme jour les puſtules commencerent à jaunir, & l'exſiccation ſe fit ; le tout, ſans qu'il ſe ſentît preſque malade.

XXXVIIe

XXXVIIe OBSERVATION.

Autre Variole très-confluente au visage, & bénigne.

Le 20 de Janvier, un jeune homme de 25 ans étoit au deuxieme jour de l'éruption d'une Variole très-serrée au visage, & fort nombreuse par le reste du corps. Il prit un vomitif qui fit beaucoup d'effet, précédé la veille d'un contrevers.

Le troisieme, l'inflammation étoit au plus haut point, & les pustules se confondoient presque sur tout le visage.

Le quatrieme, la salivation se déclara. Il prit une purgation qui fit assez d'effet, & les pustules commençoient de blanchir.

Le cinquieme, les pustules bien pleines, n'ayant plus qu'un peu de rougeur autour.

Le sixieme, purgation. Les pustules étoient très-blanches & pleines; la face désenfla; la salivation diminua, & cessa entièrement le lendemain, les pustules commençant de sécher au visage.

Le huitieme, il fut encore purgé, & tout continua de bien aller.

Au commencement de Février j'en vis une ſemblable d'un autre adulte; à cela près, que la ſalivation, ayant commencé le quatrieme jour comme au précédent, continua juſqu'au douzieme incluſivement, qu'elle fut très-abondante, & le viſage extrêmement enflé; & que le malade prit juſqu'à ce jour cinq purgations, outre l'émétique qu'il avoit pris le deuxieme jour de l'éruption.

Il faut remarquer que, ni dans l'un ni dans l'autre, la Variole n'a laiſſé au viſage aucune marque ſenſible, malgré la grande confluence dont elle étoit: ce qu'on doit raiſonnablement attribuer aux évacuations des humeurs, capables de rendre le pus âcre & rongeant.

Dans le mois de Mars la maladie diminua beaucoup, ce qui ſembloit annoncer ſa prochaine ceſſation; mais elle reprit dans le mois de Mai, & fut très-répandue & fort meurtriere, ſur-tout dans le mois de Juin. De trois que je vis, je ne rapporterai que la plus mauvaiſe.

XXXVIIIe OBSERVATION.

Variole confluente vermineuse des plus mauvaises.

Le 22 Juin, un enfant de cinq ans commença de se trouver mal. Le 23, que je le vis, il avoit beaucoup de fièvre, de grandes agitations, & un grand mal de tête : il vomissoit tout ce qu'il prenoit ; il avoit le ventre resserré & un peu tendu, la langue extrêmement chargée. Ayant fait précéder quelques lavemens, je lui fis donner l'après-midi deux grains de tartre qui ne firent presque rien : mais le ventre devint libre par beaucoup de lavemens émolliens, & l'enfant se trouva un peu plus tranquille ; le vomissement diminua aussi. La nuit il eut une potion avec la poudre contre-vers, la corne de cerf préparée & le sirop de limon, dans l'eau de pourpier ; & il fut encore un peu plus tranquille.

Le 24, la fièvre étoit toujours forte, & l'on apperçut quelques rougeurs varioleuses. Je lui fis donner trois grains de tartre, qui ne le firent vomir que deux ou trois fois ; mais ils lui firent rendre par le bas beaucoup d'humeurs

jaunes, verdâtres. Je fis mettre du nitre dans ſa boiſſon, qui n'étoit faite qu'avec la racine de ſcorſonnère. La nuit la potion fut réitérée, avec un peu de diaſcordium de plus. Il fut aſſez tranquille.

Le 25, deuxieme jour de l'éruption, elle fut conſidérable, avec beaucoup de ſoulagement; cependant la nuit il ne dormit pas.

Le troiſieme de l'éruption, il fut purgé avec l'infuſion de deux gros de ſéné, un gros de ſel végétal, une once de manne, & une once de ſirop de chicorée compoſé. Il ne vuida que trois fois, & fort tard, mais copieuſement chaque fois. La Variole ſe décida confluente, & les paupieres enflées ſe fermerent.

Le quatrieme, il n'étoit pas mal. Un lavement lui fit rendre un grand ver.

Le cinquieme, les puſtules commençoient un peu à blanchir; il avoit la reſpiration fort embarraſſée, avec de grandes inquiétudes. Il prit une purgation qui lui fit rendre deux vers, mais qui ne le vuida d'ailleurs que trop peu; ce qui, joint aux ſymptômes que je viens de dire, m'engagea à lui faire donner encore l'après-midi deux grains de tartre qui ne

firent rien. On y ſuppléa par pluſieurs lavemens. Il prit la nuit la décoction de deux gros de coraline de Corſe avec une once de ſirop de limon. Il fut un peu tranquille.

Le ſixieme, les puſtules blanchiſſoient. Il prit trois grains de tartre, qui n'ayant rien opéré, on lui donna pluſieurs lavemens. La difficulté d'avaler l'empêcha de prendre une potion.

Le ſeptieme, la difficulté d'avaler augmenta au point qu'il ne put plus prendre autre choſe que quelques gouttes de ſa boiſſon. La poitrine étoit toujours embarraſſée, & il touſſoit beaucoup, ce qui augmentoit & diminuoit par intervalles. Les lavemens lui firent rendre trois grands vers.

Le huitieme, premier de Juillet, l'exſiccation commençoit; & le malade, bien loin de ſe trouver mieux, étoit toujours, tout au moins, dans le même mauvais état. Et comme il ne faut que très-peu de liquide pour diſſoudre du tartre, on lui en fit prendre trois grains en place de purgation, qu'il n'auroit pas pu avaler, & par la même raiſon que ci-devant; leſquels le vuiderent deux fois par le bas.

Le neuvieme, même état. Il fit quatre vers en rendant des lavemens.

Le dixieme, encore plus mal. Je lui fis donner la même dôſe de tartre, toujours par la même raiſon. Et cette fois ils lui firent rejetter en une ſeule fois beaucoup de viſcoſités ou glaires, qui embarraſſoient les bronches & le poumon, & le vuiderent auſſi paſſablement par le bas. Il rendit trois vers, toujours par le moyen de lavemens, & il fut un peu plus tranquille.

Le onzieme, les paupieres, qui depuis le troiſieme jour de l'éruption étoient fermées, s'ouvrirent. Du reſte, preſque même état.

Le douzieme, ſur le ſoir, il rendit encore un ver. Il avoit beaucoup d'inquiétudes, & les viſcoſités qui embarraſſoient le goſier, lui cauſoient une ſpuition preſque continuelle, & par intervalles lui ôtoient la voix.

Le treizieme, l'exſiccation étoit parfaite, ſans qu'il en fût mieux. On vint à bout de lui faire avaler une partie de potion.

Le quatorzieme il prit trois grains de tartre qui lui firent vomir beaucoup de

viſcoſités ; & l'après midi, des lavemens en entrainerent beaucoup.

Dès ce jour-là ſeulement la déglutition commença de devenir plus libre, & le malade de ſe trouver mieux, ce qui augmenta enſuite, mais lentement ; & il ne fut ſans fièvre qu'environ trois ſemaines après qu'elle eut commencé avant l'éruption. Dès ce jour-là auſſi il eut la faculté de prendre quelques purgatifs juſqu'à la ceſſation entière de la fièvre, & encore de temps en temps dans la convaleſcence : ce qui devenoit d'autant plus néceſſaire, que les remedes adminiſtrés juſques-là, ſuffiſans ſans doute pour parer aux accidens, ne l'avoient pas été pour détruire entièrement la cauſe humorale de la maladie. La convaleſcence fut difficile, & cependant elle ne fut pas auſſi longue qu'il ſemble qu'elle auroit dû l'être, puiſque la fièvre n'ayant ceſſé entièrement que vers le 12 ou le 13 de Juillet, il étoit, le 24, en état de jouer & badiner dans la rue avec les autres enfans.

Il faut remarquer que tous ces malades ont été changés de linge pluſieurs fois & auſſi ſouvent que la propreté le demandoit, comme dans toute maladie ;

que les chambres étoient aërées ; qu'ils n'étoient couverts que légérement, & qu'ils ne gardoient le lit qu'autant que leur foibleſſe ou la force du mal ne leur permettoient pas d'en ſortir.

Il faut remarquer encore que quoique la maladie ait régné dans les campagnes aux environs de Villefranche, on m'a aſſuré, à la fin de Mars, que dans la ville d'Anſe, éloignée d'une lieue de Ville-Franche, on n'y en avoit point vu.

ORDRE
DES MATIERES.

PRÉLIMINAIRE.

§. Ier. PRINCIPES fondamentaux.

1°. Trois faits ſervant de principes & de fondement à tout l'Ouvrage. 2°. Réfutation de ceux qui voudroient infirmer le ſecond.

§. II. Recherches ſur le temps de la premiere apparition de la Variole.

1°. Nous n'avons les écrits d'aucun Auteur antérieur à Rhazès, qui en faſſe mention. Celui-ci ſe trompe en ſuppoſant que Galien l'a connue ; mais on doit l'en croire, quand il l'aſſûre d'après Aaron. 2°. Raiſons très-fortes de ne pas croire que les Auteurs antérieurs l'aient connue, quand même on trouveroit dans leurs écrits quelque terme qui ſemble-

roit la désigner. On ne lui avoit pas encore donné le nom de *Variole* du temps de Fernel. 3°. L'époque de sa naissance doit se fixer au commencement du septieme siecle, puisqu'Alexandre de Tralles, au milieu du sixieme siecle, n'en fait aucune mention.

§. III. Si elle doit sa naissance à la nature particuliere de quelque pays.

1°. La question a paru intéressante aux uns, & indifférente aux autres; pour nous, il nous importe de faire voir qu'un tel pays n'existe pas. 2°. On accuse l'Egypte. Raisons. Réfutation. 3°. Il est contradictoire qu'une maladie endémique dans un pays en sorte. 4°. Elle y auroit été de tout temps, ce qui est faux. 5°. La constitution d'autres pays de la même nature, à un degré supérieur à celle d'Egypte, auroit dû également l'y faire naître; dans lesquels cependant elle est très-récente. La constitution de l'Egypte & de ces autres pays, n'est propre qu'à produire des maladies d'une nature opposée à celle de la Variole, qui est opposée à celle

de la Peſte. 6°. Une maladie qui ſe plaît, & qui s'eſt plue dans des pays d'une nature oppoſée à celle du pays qu'on veut lui avoir donné naiſſance, ne peut pas être attribuée à ce pays par préférence. 7°. Enfin la nature de la maladie eſt telle, que ce n'eſt pas dans la conſtitution d'un climat, mais dans celle de la nature humaine, qu'il en faut chercher la ſource.

§. IV. Si elle a pu ſortir d'Egypte par contagion.

1°. Une maladie endémique ne peut pas plus être tranſportée par contagion qu'autrement; ce tranſport eſt contradictoire à ſa nature. 2°. La contagion auroit eu lieu beaucoup plutôt. 3°. Sydenham, au-lieu de la faire ſortir d'Egypte, ſuppoſe des révolutions arrivées dans les entrailles de la terre, pour la faire naître.

§. V. Son empire ſur toute la nature humaine, qu'on a compté pour rien à cauſe de la difficulté de le concilier avec ſa nouveauté.

1°. Il n'y a cependant que cet empire qui, lui étant particulier, puiſſe

nous conduire à la connoiſſance de ſa nature. Les Anciens, qui le penſoient ainſi, l'ont attribuée à une cauſe commune à tous les hommes. 2°. Parce qu'ils ſe ſont trompés quand ils ont voulu aſſigner cette cauſe en particulier, nous avons nié qu'il y eût une cauſe commune. 3°. Réponſe qu'ils auroient faite, ſi on leur eût dit qu'ils ſe trompoient : *Déterminez mieux quelle eſt cette cauſe commune, puiſqu'elle eſt néceſſaire.* 4°. On ne l'a pas fait ; mais on a nié l'empire de la Variole, qui eſt le principe qui démontre la néceſſité de cette cauſe.

§. VI. On va déterminer en particulier quelle eſt cette cauſe commune.

1°. Point de cauſe externe qui puiſſe produire une telle maladie. 2°. C'eſt donc une cauſe que tous les hommes portent en eux-mêmes, & qu'aucune autre ne peut ſuppléer. 3°. Aucun agent externe ne peut non plus engendrer cette cauſe interne dans tous les hommes. C'eſt donc une matiere dépendante uniquement de la nature humaine, & que par conſéquent, tous les hommes doivent porter en naiſſant.

§. VII. Le peu de fondement des objections contre ce virus inné.

1°. On nie le virus inné, pour ne pouvoir pas comprendre comment il n'a pas toujours produit la même maladie. En conſéquence, on a été obligé de nier auſſi l'empire de la Variole ſur tous les hommes. Le défaut de comprendre n'eſt pas une raiſon de nier. 2°. L'analogie de cauſes qui ne produiſent pas toujours le même effet, le fait comprendre. 3°. Le fait eſt évident, quand on recherche la vérité ſincèrement.

§. VIII. Depuis quand & comment ce virus s'eſt formé dans tous les hommes.

1°. Quand on ne pourroit pas réſoudre ces queſtions, ainſi que bien d'autres, ce ne ſeroit pas une raiſon de nier un fait qui démontre l'exiſtence de la choſe. Alors on n'a beſoin, pour les réſoudre, que d'analogies. 2°. On aſſigne la ſource du virus dans le ſein de la mere, ſans qu'elle le fourniſſe, ni comme virus, ni comme autre cauſe morbi-

fique. 3°. Mais il s'y forme comme le *méconium*.

§. IX. On peut ſuppoſer que c'eſt une portion du méconium.

1°. Cette portion, ayant pénétré dans le tiſſu des inteſtins, &c. y ſéjourne juſqu'à ce qu'il excite la maladie. 2°. Raiſon de le croire fondé, ſur la nature de cette matiere. 3°. Cette cauſe concilie deux faits qui ſemblent oppoſés, explique tous les phénomènes, réſout toutes les difficultés, & a une ſource réelle.

§. X. Cette matiere n'a pas toujours produit la Variole.

1°. Il a fallu une révolution arrivée dans tous les hommes. 2°. Pourquoi ces deux cauſes.

§. XI. Cette matiere, ayant une fois pris la route de la peau dans un certain nombre d'hommes, a continué de la ſuivre dans leurs deſcendans.

1°. Par la tranſmiſſion de l'organi-

ſation. 2°. Phénomènes dépendans de ſemblables changemens de route des humeurs. 3°. La révolution arrivée ſucceſſivement dans les différens climats.

§. XII. Préparation ſucceſſive dans tous les hommes à la révolution qui devoit porter cette matiere à la peau.

1°. Cette préparation ne pouvoit manquer de ſe faire par le changement de vie & de mœurs, & devoit parvenir à ſa révolution plutôt ou plus tard, ſuivant l'énergie de ces cauſes & l'influence du climat. 2°. Différence de la vie des premiers hommes, d'avec celle de ceux qui ſont venus après. 3°. Les premiers policés ont dû y apporter la plus grande différence, & accélérer la révolution.

§. XIII. Premiere cauſe occaſionnelle de la révolution préparée, & de la premiere apparition de la Variole.

1°. Religion & guerres de Mahomet. 2°. Combien c'étoit propre à produire cet effet.

§. XIV. Propagation de la Variole.

1°. Ces premieres révolutions ſe firent en même temps en Arabie, en Perſe, en Egypte. 2°. La raiſon pourquoi cette époque ne ſe trouve dans aucun Hiſtorien, ni Médecin. 3°. Elle s'eſt déclarée enſuite du midi au nord.

§. XV. Ce levain contracté dans le ſein de la mere, reſte oiſif juſqu'à ce que la maladie ſe déclare.

1°. La difficulté de concevoir cette inaction, a fait nier ce virus à Van-Swiéten. 2°. Il demeure oiſif par la même raiſon que bien d'autres virus & autres cauſes de maladies. 3°. Autre raiſon qu'on apporte de le nier : la nature n'a pu faire ce mauvais préſent. 4°. Pourquoi ce virus reſté plus long-temps aſſoupi que les autres, & plus dans les uns que dans les autres.

§. XVI. Du ſiége de ce virus à l'abri des changemens.

1°. Cette connoiſſance n'eſt pas plus néceſſaire à l'égard de ce virus, qu'à

l'égard des autres. On peut le placer dans le tiſſu cellulaire des parties dans leſquelles il a pénétré. 2°. Cette ſubſtance étant hors des voies régulieres de la circulation, le virus peut y reſter tranquille. 3°. Il y en a qui douent ce tiſſu d'une action & d'une circulation particulières. Il faut qu'il reſte quelque part, juſqu'à ce que quelque cauſe occaſionnelle l'en faſſe ſortir.

§. XVII. Des cauſes occaſionnelles du développement du virus.

1°. Toute cauſe accidentelle de maladie n'eſt pas capable de produire ce développement; & celle qui l'eſt, ne peut le faire que lorſque le levain y eſt diſpoſé. 2°. La plus ordinaire eſt la conſtitution de l'air, & c'eſt elle qui fait les épidémies varioliques. 3°. Mais quelquefois, c'eſt quelque autre cauſe particuliere, & alors la maladie n'eſt pas épidémique. 4°. La cauſe déterminante de la Variole produit ſouvent d'autres maladies, mais c'eſt preſque toujours celle qui eſt épidémique.

§. XVIII. Quelles ſont les cau-

ſes qui rendent la Variole mauvaiſe.

1°. Si la conſtitution de l'air n'eſt propre qu'à développer le virus, la Variole eſt bénigne; mais ſi elle fait naître d'autres maladies, la Variole eſt mauvaiſe. 2°. Il s'enſuit que le levain variolique ne produit jamais par lui-méme qu'une maladie légere. Van-Swiéten le croit du virus contagieux; & ſon argument prouve en faveur du virus inné. 3°. Et de ſon argument, il ſuit que le pus variolique n'eſt pas un véritable virus contagieux. 4°. Il ſuit de tout cela, que les Varioles d'un mauvais caractère dépendent de cauſes étrangères au virus. Preuves qui le confirment.

§. XIX. Examen du virus contagieux.

1°. Puiſque Van-Swiéten nie le virus inné, on peut examiner s'il exiſte un virus contagieux, le ſeul qu'il reconnoiſſe. 2°. Difficulté de ſe défaire de ſes préjugés, & de détruire ceux des autres.

§. XX. On eſt fondé de douter du virus contagieux, ſur ce qu'on ne l'a pas toujours cru.

1°. Les premiers Auteurs, avec les mêmes raiſons que nous avons de croire la contagion, ne l'ont pas reconnue. Rhazès. 2°. Ni Avicenne.

§. XXI. Le terme de contagion a été pris dans un autre ſens que celui que lui ont donné les premiers qui l'ont employé.

1°. Avicenne n'a pu l'entendre que de l'épidémie. Différence des deux. 2°. Ce qui l'a fait prendre à des eſprits vulgaires pour communication. Progrès de l'erreur. 3°. Pluſieurs de ceux qui admettent la contagion, l'ont employée dans un autre ſens, comme Sydenham. 4°. L'on ne ſeroit pas tombé dans ces erreurs, ſi l'on avoit interrogé Rhazès & Avicenne. 5°. Progrès de l'erreur, ſi grand qu'à la fin on n'a plus reconnu que le virus contagieux.

§. XXII. Le cas qu'en fait Sydenham.

1°. Il ne fait entrer pour rien la con-

tagion dans la production de la Variole. 2°. Conſtitution qu'il rapporte. 3°. On n'y voit rien de contagieux. 4°. Ce ſilence favorable à la non-contagion, prouve que l'épidémie ſuffit. D'où vient ſon ſilence ſur le virus inné.

§. XXIII. Les partiſans de la contagion portent ſa domination juſqu'à l'excès. Le *contagium* eſt toujours ſuffiſant ſans autre virus.

1°. S'il eſt ſuffiſant lorſque ſon introduction eſt la plus douteuſe, d'où vient qu'étant évidemment introduit, il ne donne pas la maladie à ceux qui l'ont déjà eue? Il a donc beſoin d'un virus interne. 2°. Quand même le *contagium* ſuffiroit pour produire d'autres maladies, il ne ſuffiroit pas pour celle-ci, à cauſe de la diſparité qu'il y a entre elle & les autres; ſavoir, qu'elle ne peut arriver qu'une fois. 3°. Auſſi, dans le ſyſtême d'un *contagium* toujours ſuffiſant, ne comprend-on pas en quoi conſiſte ce changement qui garantit de la maladie ceux qui l'ont déjà eue. Le virus inné l'explique clairement. 4°. L'idée d'un virus inné donne celle de la maladie,

& cette maladie ſuppoſe néceſſairement un tel virus. 5°. Le virus inné ſeroit un mauvais préſent de la nature. Le *contagium* eſt quelque choſe de beaucoup plus pernicieux,

§. XXIV. On veut prouver l'exiſtence & la ſuffiſance d'un *contagium* miaſmatique par celui de la rage.

1°. Réfutation par la différence des deux virus. 2°. Le virus de la rage eſt plus actif que celui de la Variole; & cependant il ne peut, répandu dans l'air, donner la maladie. 3°. De ce qu'une petite portion de bave virulente introduite dans le corps donne la rage, il ne s'enſuit pas que les miaſmes inviſibles de l'homme devenu tout entier maladie, la donnent. 4°. La rage ſpontanée devroit donc être attribuée à un *contag um.*

§. XXV. On demande des expériences qui prouvent la non-contagion.

1°. Ces expériences ſont une infinité de cas les plus favorables à la contagion,

& où cependant la Variole ne ſe communique pas ; & ces cas prouvent contre ceux qui n'en ont que l'apparence, & où la maladie peut s'attribuer à d'autres cauſes très-évidentes. 2°. On n'a pas beſoin de preuves de la non-contagion pour le premier par qui l'épidémie a commencé. Mais c'eſt la contagion qui, dans ce cas, en a beſoin. Explication ſimple de ce qui arrive à la campagne & à la Ville, ſans recourir à la contagion. 3°. Il y a auſſi à la campagne des Varioles ſporadiques.

§. XXVI. Preuves particulieres de la non-contagion.

1°. Idée que donnent de la contagion ſes partiſans. 2°. Dès que la contagion n'a pas lieu dans le cas où elle devroit être la plus puiſſante, il n'eſt pas poſſible qu'elle ait lieu dans ceux où elle eſt la plus foible. 3°. Expériences faites à deſſein.

§. XXVII. C'eſt l'épidémie qui produit tous les phénomènes qu'on attribue à la contagion.

1°. De deux enfans auprès d'un va-

rioleux, l'un prend la maladie, & non l'autre. 2°. On ne peut pas alléguer le défaut de diſpoſition à l'égard de la contagion, n'étant encore que ſuppoſée, mais ſeulement à l'égard de l'épidémie déjà connue. 3°. La variole, étant épidémique, doit faire des exceptions par rapport à la diſpoſition. Il eſt inutile qu'une maladie épidémique devienne contagieuſe, pour rendre raiſon des phénomènes. La croyance de la contagion porte trois ſortes de préjudices. 4°. La contagion comparable à un incendie ne trouveroit point de bornes.

§. XXVIII. Réfutation des preuves de fait qu'on apporte en faveur de la contagion.

1°. La Variole a paſſé d'un pays dans un autre par contagion. Réponſe ſommaire. 2°. Les faits qu'on apporte en preuve, ne font que la ſuppoſer. 3°. Conditions qu'il faudroit, pour qu'ils fiſſent preuve. 4°. Principaux faits particuliers. Collèges: enfant de ſix ſemaines mort, la communique. 5°. Obſervation d'un Gentilhomme, laquelle, au-lieu de prouver la contagion, lui eſt contraire.

§. XXIX. La contagion ne peut pas même ſervir de fondement à un ſyſtême.

1°. Il ne peut rendre raiſon d'une infinité de phénomènes qui y ſont relatifs. On n'eſt étonné que de ce qui s'écarte de l'ordre. L'ordre du ſyſtême eſt donc établi ſur un faux principe. 2°. Enfans qui ont eu la Variole dans le ſein de la mère.

§. XXX. Mead, reconnoiſſant une diſpoſition innée à recevoir la Variole, avoue qu'il ignore pourquoi on ne la reçoit qu'une fois.

1°. Cette ignorance ne vient que de la fauſſe ſuppoſition de la contagion qui rend tous les phénomènes incompréhenſibles, de même que de la ſuppoſition d'une ſimple diſpoſition du ſujet. C'eſt une matière, un virus inné. 2°. Une ſimple diſpoſition ne peut empêcher aucun *contagium* ſenſible de produire pluſieurs fois ſon effet, parce que cette diſpoſition, bien loin de ſe détruire, ne peut qu'augmenter dès la premiere fois.

fois. Ce ſeroit une qualité occulte, qui doit être bannie. 3°. On aime mieux admettre cette qualité occulte qu'une matiere innée, parce que le *contagium* ne s'accorderoit pas avec cette derniere. Cette matiere détruite ne ſe renouvelle plus, parce que ce qui l'a produite n'exiſte plus.

§. XXXI. Autres phénomenes incompréhenſibles, & qui étonnent, à l'occaſion de la quantité & de la qualité du virus contagieux.

1°. Une grande quantité de pus ne produit qu'une maladie légere, & la plus petite parcelle de matiere variolique produit ſouvent des maladies très-graves : la raiſon en eſt que le pus variolique n'eſt pas un virus contagieux. 2°. C'eſt ſimplement une cauſe occaſionnelle. Sa maniere d'agir. Les molécules diſperſées ne ſont pas, non plus, un virus. Elles ne peuvent même pas être cauſe occaſionnelle. 3°. Outre les phénomènes dont on avoue qu'on ne peut pas rendre raiſon, ſophiſmes dans

l'explication des autres. 4°. Si les miaſmes étoient capables de donner la maladie à quelqu'un, ils la donneroient à tous avec plus de raiſon que le pus variolique introduit par inſertion. C'eſt la matiere intégrante du pus introduite ſenſiblement, qui peut ſeule, comme cauſe occaſionnelle, exciter la maladie.

§. XXXII. La Variole n'a pas paſſé par contagion d'un pays dans un autre : en Europe.

1°. Nous devons juger des objets éloignés par ceux que nous voyons de près; & comme nous ne voyons rien actuellement de contagieux dans la Variole, elle n'a rien pu avoir non plus de contagieux pour la faire paſſer d'un pays à un autre. Les Hiſtoriens nous trompent après s'être trompés. Il nous ſuffit de faire voir qu'elle a pu y paſſer naturellement ſans le ſecours de la contagion. 2°. Nous avons de prétendues raiſons de la croire contagieuſe pour paſſer dans d'autres pays, que Rhazès & Avicenne ne pouvoient ſoupçonner. Nous croyons que les Arabes

l'ont apportée en Europe. 3°. Du temps de Rhazès, elle étoit depuis long-temps en Eſpagne. Mais on n'a point de preuves qu'elle fut plus loin en Europe avant le douzieme ſiècle. Ses progrès du midi au nord par des cauſes naturelles, dépendantes de la conſtitution des climats. 4°. Réfutation de l'opinion qui l'y fait plus ancienne. Le nom de la maladie ne le prouve pas. Fauſſe interprétation de Grégoire de Tours. 5°. Si elle y avoit paru dès le ſixieme ſiècle, cela contrediroit la contagion apportée par les Croiſades. Raiſons pour leſquelles elle a fait plus de progrès après les Croiſades.

§. XXXIII. Ce n'eſt pas non plus par contagion que la Variole a paſſé dans les autres parties du monde.

1°. C'eſt autrement que par contagion que les Eſpagnols l'ont fait naître dans l'Amérique. 2°. Ce qui la fit déclarer à S. Domingue. 3°. Au Mexique.

§. XXXIV. Elle s'eſt déclarée

ſans contagion au Cap de Bonne-Eſpérance.

1°. Il y avoit ſoixante-ſix ans que les Hollandois y étoient établis lorſqu'elle y parut pour la premiere fois. On veut que ce ſoit peu de temps après leur établiſſement. Mead n'a pu parler que d'un même fait. 2°. Cela commence d'en faire douter. On ſacrifie tout à ſes opinions, tant Mead que ceux qui le citent. 3°. Le fait vrai, les conſéquences fauſſes. 4°. La contagion n'auroit pas attendu ſoixante-ſix ans pour avoir lieu. 5°. Quoique tout paroiſſe très-bien lié dans cette hiſtoire, raiſons d'en douter. 6°. La maladie, n'attaquant que les Hottentots, étoit épidémique, & ne l'étoit que pour eux. 7°. Elle dut arriver pour la premiere fois parmi eux. 8°. Remarque ſur les précautions des Hottentots.

§. XXXV. Du paſſage de la Variole dans l'Iſle de Feroë.

1°. Ceux qui ſont ſans prévention, ne croiront pas aiſément que le maniement d'une chemiſe la communique. 2°. C'eſt une épidémie qui paſſa de

Danemarck dans cette Iſle. C'eſt pourquoi elle y paroît poſtérieurement à des pays qui ſont moins au nord; & elle y paroît rarement, au contraire des pays méridionaux.

§. XXXVI. Point de maladies contagieuſes.

1°. La dyſſenterie dans une armée eſt épidémique. D'où vient qu'elle ſe déclare plutôt parmi la partie qui avoit combattu de l'armée dont parle Van-Swieten, & que le village en fut attaqué. 2°. L'inſpection des ſelles d'un dyſſenterique ne ſauroit donner la maladie à un ſeul ſur dix-mille. D'où vient que ce Médecin la contracta. 3°. Tort qu'une telle opinion doit faire aux hommes. 4°. Navire qui tranſporte des malades de fièvre maligne, que des tentes communiquent à des ouvriers. Parallele de cette hiſtoire avec celle des priſonniers, dont l'exhalaiſon tue tous ceux qui les environnent. 5°. De quel avantage peut être l'interclusion de la communication. L'extinction de la crainte par celle de l'opinion de la contagion, vaudroit infiniment mieux. 6°. Fauſſe interpréta-

tion d'Arétée & de Galien, en parlant de la rage.

§. XXXVII. De la nature ou de l'eſſence particuliere de la Variole.

1°. Définition de la Variole. 2°. Ce n'eſt que par des définitions qu'on peut donner des idées claires des maladies. Les deſcriprions y apportent de la confuſion. Quand eſt-ce qu'on doit s'en ſervir.

§. XXXVIII. Entrée du virus inné dans le ſang.

1°. L'eſpece d'efferveſcence qu'il y produit. 2°. Son action eſt quelquefois ſi paiſible, qu'à peine s'apperçoit-on de ſon effet. 3°. Sentiment de Sydenham ſur ce qui rend ces Varioles ſi bénignes. 4°. Explication plus claire.

§. XXXIX. Ce levain ne peut pas produire une maladie grave.

1°. Preuve tirée de l'inoculation. 2°. Dans toute Variole mauvaiſe, on voit des ſignes de quelqu'autre maladie mauvaiſe par elle-même.

§. XL. Des cauſes étrangeres qui la rendent mauvaiſe.

1°. Sont celles qui produiſent différentes fièvres mauvaiſes par elles-mêmes. 2°. Ce qui produit des fièvres putrides, ardentes, inflammatoires & malignes.

§. XLI. Ces cauſes étrangeres produiſent les différens phénomenes des Varioles mauvaiſes.

1°. Il y a des inflammations & d'autres maladies bien plus graves que les Varioles produites par le ſimple virus. Elles doivent avoir des cauſes plus énergiques. Si ces cauſes ſe joignent au virus, elles rendront la Variole mauvaiſe. 2°. Produiront la fièvre putride, & la variole ſera confluente. 3°. La fièvre ardente, la fièvre inflammatoire. 4°. La fièvre maligne.

SECONDE PARTIE.

Du traitement.

§. XLII. Sur quoi on doit le diriger.

1°. Ce n'eſt pas contre le virus, puiſqu'on l'a reduit preſqu'à rien, à

moins qu'on ne voulût le rendre tout-à-fait ſans effet. 2°. C'eſt contre des cauſes étrangeres. 3°. Pour les combattre, il ne faut avoir aucun égard, ni au virus, ni à la Variole, & employer les émétiques & les purgatifs, qui, dans les Varioles bénignes, ſont auſſi capables de rendre le virus ſans effet. 4°. Ce qui peut faire trouver ces moyens extraordinaires, c'eſt la diverſité d'opinions ſur la nature de la maladie, qu'on n'a pas bien connue.

§. XLIII. Remarques ſur l'uſage en général des évacuans.

1°. A quoi l'on doit s'attendre ſans leur ſecours, & ce qu'on obſerve en les employant. 2°. On ne s'écarte pas de l'aphoriſme d'Hippocrate, *concocta*, &c. 3°. Maniere d'enviſager la coction, & d'où vient qu'Hippocrate étoit ſi circonſpect ſur l'uſage des évacuans.

§. XLIV. Le peu de fondement de craindre les évacuations ſpontanées du ventre dans la Variole.

1°. Raiſon de ceux qui les craignent. Réfutation. 2°. La diarrhée ne peut trou-

bler la nature, par la ſeule raiſon qu'elle évacue l'humeur.

§. XLV. Le ſentiment de ces auteurs n'eſt fondé ſur aucune obſervation ; les leurs même le combattent.

1°. — 4°. Obſervation de Riviere. 5°. De Morton.

§. XLVI. Ceux qui ont reconnu les avantages du cours de ventre.

1°. Sydenham les reconnoît dans certains cas en revenant de l'erreur. 2°. Hoffmann eſt celui qui les a le plus étendus. Huxham. 3°. D'où vient que les autres n'ont pu voir ces mêmes avantages.

§. XLVII. Parallele des autres évacuations avec celles du ventre.

1°. Toutes les évacuations ſont ſalutaires en certains cas ; & plus un corps eſt vuide, moins il y a de danger. Les ſueurs ſont nuiſibles. 2° Supériorité de celles du ventre ſur les autres.

§. XLVIII. On commence de

reconnoître l'utilité des évacuations du ventre par les remedes dans certains cas.

1°. On les procuroit avant l'éruption ſans oſer aller plus loin. 2°. On commence à les employer dans certaines circonſtances. Sydenham. 3°. Huxham. 4°. Mead & Freind.

§. XLIX. Combien les préjugés ont mis d'obſtacles à reconnoître les avantages des évacuans dans tous les cas.

1°. Les différens cas où chacun de ces Auteurs les employoit avec ſuccès, ſont voir qu'on peut les employer dans tous. Comment pouvoit-on craindre encore ces évacuations, tant ſpontanées qu'artificielles. 2°. Raiſons de ne pas craindre d'affoiblir la nature.

§. L. Marche qui a conduit à reconnoître qu'on pouvoit employer avec avantage les évacuans, dans tout le cours de la maladie, & dans toutes les eſpeces.

1°. On avoit obſervé qu'un vomitif avant l'éruption la facilitoit; & que ſouvent la nature le demandoit. 2°. De-là on donnoit un émétique, & même enſuite un purgatif, ſans s'être apperçu de l'éruption. De-là, on a été autoriſé à le donner l'éruption étant connue, & ſucceſſivement étant plus avancée; & enfin dans les autres périodes. 3°. On comprend qu'un flux de ventre, pendant le cours de la maladie, eſt un beſoin de la nature, & que les mêmes évacuations artificielles le ſont également. 4°. Rhazès employoit les purgatifs. Quand & pourquoi.

§. LI. Emploi de ces remedes, & les bons effets qu'on en obſerve.

1°. De deux jours l'un, dans tout le cours de la maladie de quelque eſpèce qu'elle ſoit. 2°. On met par-là les malades dans le même état de ceux qui, en prenant la maladie, ſe trouvent exempts de toute cauſe étrangere. On diminue ou l'on empêche la confluence, la ſalivation, la fièvre ſecondaire, les ſymptômes qui annoncent la mort. 3°. On

évite les reliquats de la Variole, contre leſquels les remedes réſervés pour la fin, ne ſervent plus de rien. On empêche que la maladie ne prenne un caractère de malignité. 4°. Ils ſuffiſent dans les Varioles ſimplement putrides. Sans aucun égard à l'inflammation, ni à la ſuppuration, comme on n'y en a aucun dans les autres inflammations qu'ils diminuent toujours : par la même raiſon, ils empêchent la conſluence.

§. LII. Régime général.

1°. Diete. 2°. Froid exceſſif, quelquefois ſalutaire. Chaleur du lit. Couverture. Air libre. 3°. Air de la chambre. Changement de linges.

§. LIII. Variétés que doivent apporter dans le traitement, la différente conſtitution des climats, & les diverſes eſpeces de complications.

1°. Les différens climats. 2°. Fièvre ardente, comme celle de la lettre de Boerhaave. 3°. Diete rafraîchiſſante. Modifications, & vuider comme faiſoit Boer-

haave. Fièvre inflammatoire. 4°. Maligne. Traitement échauffant la favoriſe.

§. LIV. Suite de ce qui regarde la fièvre maligne.

1°. Eſpèce de Variole qu'on doit ranger ſous cette claſſe. 2°. On a pris cette eſpèce pour la Variole en général. Réfutation. 3°. La fièvre maligne fait beaucoup plus de mal avec la Variole, par la maniere dont on traite celle-ci.

§. LV. Autres conſidérations ſur les complications.

1°. Les Varioles mauvaiſes ne peuvent être produites par le virus. Démonſtration. 2°. On ne peut pas comparer deux forces réunies à la complication de la Variole avec une autre maladie. 3°. La Variole eſt capable de rendre moins mauvaiſe la maladie qui l'accompagne. 4°. Le danger de la Variole ne vient pas de la difficulté de l'éruption, ni de la ſuppuration ; mais des dépôts internes, qui ſeroient produits par la fièvre putride plutôt que par la Variole. 5°. Preuves.

§. LVI. Exhortation touchant les préjugés de la contagion, & ceux de l'idée affreuse qu'on se fait de la Variole. Conclusion de l'Ouvrage.

447

TRAITÉ
DE LA
CONTAGION.

Quæ omnia feliciter quidem fingi, ſed infeliciter in corpore humano, quoad ipſam rei exiſtentiam, inveniri vel demonſtrari poſſunt.

Frid. Hoffm. proleg. Cap. VIII, n. V.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ce Mémoire ait été envoyé à la Société Royale de Médecine aſſez à temps pour être admis au concours, j'ai pourtant de fortes raiſons de douter qu'il ſoit parvenu à la connoiſſance de la Compagnie. Mais qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit de ce qu'il n'a pas obtenu le Prix, ou de ce qu'il n'a pas même été diſtingué de la foule pour être au moins placé au ſecond rang; mon amour-propre ne m'a jamais aveuglé au point de me perſuader que mes Ouvrages duſſent l'emporter ſur ceux des autres : il eſt même

ſi modeſte, que, me laiſſant entiérement ſoumis à la déciſion de Juges auſſi éclairés & auſſi dépouillés de préjugés, je ſerois porté à croire que ce Mémoire n'a abſolument aucune eſpece de mérite, en voyant que parmi ceux qui n'ont pas même mérité l'*Acceſſit*, il y en a pourtant deux dans leſquels ils ont trouvé au moins quelque choſe digne d'éloge (1), & qu'ils n'ont rien trou-

(1) *Prix diſtribué & propoſé par la Société Royale de Médecine, dans ſa Séance publique tenue au Louvre le Mardi* 15 *Février* 1780.

La Société avoit propoſé, dans ſa Séance publique, tenue le 23 Février 1779, pour ſujet d'un Prix, la queſtion

vé de ſemblable dans celui-ci ; & alors je n'aurois garde de faire au Public un préſent auſſi inutile.

ſuivante : *Déterminer, par un nombre ſuffiſant d'obſervations & d'expériences exactes, ſi les maladies contagieuſes, principalement la petite Vérole, peuvent ſe tranſmettre par l'intermède de l'air.*

Ce Prix a été adjugé à M. Menuret, Médecin à Montelimart, & Aſſocié regnicole de la Société, Auteur du Mémoire qui a été envoyé avec l'épigraphe ſuivante : *Ne quid falſi audeas, ne quid veri non audeas.*

Parmi les Mémoires qui ont concouru, pluſieurs contiennent d'excellentes obſervations. Il y en a deux ſur-tout que la Société croit devoir citer avec éloge. L'un porte pour épigraphe : *Experientia quandoque fallax, judicium difficile* ; l'autre : *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.* Mais les Auteurs s'étant trop écartés de

Mais comme il ne renferme que les mêmes principes ſur la contagion, les mêmes ſentimens avec les mêmes preuves, qui, dans les deux Ouvrages précédens ont déja été couronnés par la Faculté de Médecine, & que, malgré cela, il n'a pas même pu fournir de quoi lui mériter la derniere place au troiſieme rang, en faiſant au moins citer ſon épigraphe à la ſuite de celles des autres, quand même il ſe ſeroit comme eux *écarté de la queſtion*, ce que je ne crois pas, le contraſte devient alors trop grand pour ne

---

la queſtion, aucun n'a paru mériter l'*Acceſſit.* . . . . (*Tiré de l'annonce que la Société a fait publier*).

pas faire préſumer, ou même pour ne pas montrer évidemment qu'égaré en chemin, il n'eſt pas parvenu à ſa deſtination.

C'eſt la ſeule raiſon qui m'engage à le faire imprimer, eſpérant que, quoiqu'inférieur à celui qui a été couronné, il ne laiſſera pas d'être au Public de quelque utilité ; laquelle ne ſauroit devenir ſuperflue, de ce que les choſes qu'il contient ſe retrouvent dans mes deux autres Mémoires, parce que tout cela étant préſenté ici preſque toujours d'une maniere différente & ſous d'autres faces, ne peut qu'en devenir encore mieux prouvé & plus évident ; d'autant mieux encore que la matiere eſt

traitée expreſſément dans celui-ci comme ſon unique objet, & qu'elle ne ſe trouve dans les autres que comme acceſſoire, ou comme attribut du ſujet traité.

TRAITÉ
DE LA
CONTAGION.

DE ce que nous voyons que la gale ſe communique à celui qui couche avec un galeux, & la rage à celui qui eſt mordu d'un animal enragé, nous diſons que la gale & la rage ſont des maladies contagieuſes. Voyons-nous de même, & ſommes-nous également aſſurés qu'il y a des maladies qui ſe communiquent de ceux qui en ſont attaqués à ceux qui ne le ſont pas, par l'entremiſe de l'air? Nous voyons le pus ſcabieux, nous voyons la bave rabieuſe; nous les voyons produire leur effet immédiatement & par eux mêmes, ſans le ſecours d'aucun agent viſible, & le produire toutes les fois

qu'ils ont pu s'introduire de cette façon, dans le corps de ceux qui n'avoient pas la maladie. Les meilleurs microſcopes qui ſemblent avoir été inventés pour dévoiler à nos yeux les plus petits atômes de la matière, ne ſauroient nous faire appercevoir les molécules des différens virus contagieux, diſperſés dans l'air qui les a enlevées des corps malades, ou des choſes qui leur avoient ſervi : nous ne voyons pas ce fluide delié & tranſparent, les porter, les introduire dans les corps ; & ces molécules ne produiſent pas l'effet dont on les croit capables, toutes les fois que nous avons des raiſons de croire que l'air en eſt le plus chargé, & que les autres circonſtances devroient être les plus favorables à leur introduction. Cette manière de s'introduire n'eſt donc pas un fait ſenſible, évident & indubitable, comme la première. Elle ne peut être fondée que ſur des conjectures. Mais des conjectures, pour avoir force de preuves & le droit de nous convaincre, doivent être appuyées ſur des obſervations & des expériences qui faſſent voir, 1°. qu'une cauſe inviſible & ſimplement conjecturale, eſt conſtamment

conſtamment ſuivie, dans les mêmes circonſtances, de l'effet que nous lui attribuons; 2°. & que cet effet ne peut être produit par aucun autre agent connu & avoué. De ſimples conjectures d'abord, deviennent, par ces deux appuis, des faits inconteſtables; & ce ſont deux principes, qui vont ſervir de bâſe à tout ce que nous avons à dire ſur le ſujet propoſé par la Société Royale de Médecine, conformément à ce que paroît exiger le programme, qui eſt de *déterminer, par un nombre ſuffiſant d'obſervations & d'expériences exactes, ſi les maladies contagieuſes, pricipalement la petite vérole, peuvent ſe communiquer par l'intermède de l'air.*

On ſuppoſe, comme de raiſon, dans ce programme, qu'il y a des maladies bien reconnues contagieuſes par d'autres moyens que par celui de l'air, & l'on demande de déterminer ſi elles le ſont également par le moyen de ce fluide.

Les anciens conſidérant l'air atmoſphérique en général comme cauſe de maladies, ne lui attribuoient que les maladies populaires, c'eſt-à-dire, celles qui attaquoient le plus grand nombre d'hommes preſque tout-à-la-fois, comme

étant la ſeule cauſe commune à tous, & qui les affecte tous en même temps; & ils appeloient ces maladies *épidémiques*. Aujourd'hui, lorſqu'une maladie ſe répand promptement, devient populaire en attaquant le plus grand nombre, on l'appelle auſſi contagieuſe; & ſi l'on croit que c'eſt l'air qui la produit, on l'appelle un air contagieux : cependant le ſens propre du terme contagieux ou de maladie contagieuſe, doit être reſtreint à ſignifier une maladie qui paſſe de celui qui en eſt attaqué, dans un autre, avec ſa propre nature; de façon que ſouvent nous ne ſavons pas ce qu'on entend par maladie contagieuſe, ſi l'on veut dire une maladie qui, dépendant d'une cauſe commune, attaque rapidement preſque tous les hommes, ſans que pour cela elle ſe communique des uns aux autres; ou une maladie qui, indépendamment de la conſtitution de l'air qui pourroit être fort ſaine par elle-même, eſt portée par ce fluide, chargé des molécules morbifiques qu'il a enlevées des corps malades, dans ceux qui ne l'avoient pas, l'air n'entrant dans la production de cette maladie que comme porteur de ces miaſmes, qui en ſont la véritable &

propre cauſe, en ce qu'ils changent promptement les humeurs les plus ſaines de ceux qui les reçoivent & les aſſimilent à leur propre nature, qui eſt la nature même de la maladie qui les a produits; en un mot, ſi l'on entend que l'air produit la maladie dont on parle à raiſon de ſa ſeule conſtitution, ſans porter aucuns miaſmes enlevés des corps malades, ou ſeulement comme porteur de ces mêmes miaſmes.

Mais dans la ſolution d'une queſtion expreſſe & déterminée, comme celle-ci, tout doit être clair, précis & déterminé. Par maladies contagieuſes en général, on doit entendre celles qui ſe communiquent, de quelque façon que ce ſoit, d'un ſujet malade à ceux qui ſe portent bien, auſſi efficacement que nous voyons la gale, la rage, la vérole & la variole ſe communiquer de leur façon particuliere; ſavoir, par l'introduction évidente du pus ſcabieux, de la bave rabieuſe, du virus vénérien & du pus varioli-que. Ainſi demander ſi les maladies contagieuſes ſe communiquent par l'intermède de l'air, c'eſt demander ſi les maladies évidemment contagieuſes, de la façon que nous venons de dire, ſe com-

muniquent auſſi par des molécules inviſibles de matière virulente, ſorties des corps malades, portées dans l'air, de quelque conſtitution qu'il ſoit d'ailleurs, & introduites, par ſon moyen, dans ceux qui ſe portent bien.

La queſtion pourroit être réſolue tout d'un coup très-ſimplement : il n'y a de maladies évidemment contagieuſes, telles qu'on les entend dans le programme, que la gale, la rage, la vérole & la variole. Or, on n'a jamais obſervé que la gale & la rage, la vérole ſe communiquaſſent par l'intermède de l'air. Donc, par la même raiſon, ni la petite vérole, ni aucune autre maladie contagieuſe ne ſe communiquent jamais par l'intermède de ce fluide. Nous entrerons cependant dans une plus longue diſcuſſion, telle à-peu-près qu'on pourroit la ſouhaiter, s'il falloit décider ſans reſtriction s'il y a des maladies qui puiſſent ſe communiquer par l'intermède de l'air, en ſuivant les deux principes que nous avons poſés.

1°. S'il faut des expériences & des obſervations pour conſtater la Contagion par le moyen de l'air, elle n'eſt donc pas prouvée d'ailleurs. Elle ne le ſera pas,

tant que ces expériences & obſervations laiſſeront quelque doute ; c'eſt pour cela qu'on en demande un nombre ſuffiſant pour n'en laiſſer aucun. Elles ne ſeront en nombre ſuffiſant pour cela, qu'autant qu'il n'y en aura aucune de contraire ; aucune qui, dans les mêmes circonſtances, & tout le reſte égal, ne montre le même effet de la Contagion, qu'autant que ces obſervations feront voir dans des circonſtances différentes des variétés de la Contagion répondantes à ces variétés de circonſtances.

La peſanteur de l'air ne nous eſt connue que par des expériences & des obſervations (1). Mais ce n'eſt que parce qu'elles montrent toutes conſtamment le même effet en général de la peſanteur de l'air ſur les liqueurs, toutes les fois que, trouvant un eſpace vuide d'air, elles remontent contre leur propre poids, pour en prendre la place par la preſſion qu'il exerce ſur elles au moyen de ſa peſanteur ; & en particulier, qu'elles montrent toutes dans les fluides la même élévation,

(1) On ne la connoiſſoit pas avant que le haſard en eût fait naître l'idée, laquelle a donné lieu aux expériences qui l'établiſſent.

lorſque tout le reſte eſt égal, que les fluides ſont de la même eſpece, que la colonne d'air eſt de la même hauteur, non interrompue, & de la même denſité; mais montrant néceſſairement des variétés dans cette élévation, ſuivant que tout cela varie, ſuivant que les liqueurs ſont de différente gravité ſpécifique, que la hauteur de la colonne d'air eſt plus ou moins grande, ou qu'elle eſt interrompue ou non par des orages ou plus ou moins denſes.

Pour que les expériences & les obſervations nous fiſſent connoître la Contagion de l'air, il faudroit de même qu'elles montraſſent toutes conſtamment ce même effet ſur tous ceux qui ſe trouveroient environnés du même air auquel on attribue la Contagion; ce qui n'eſt pas. Une ſeule obſervation de l'impuiſſance de l'air qu'on croit contagieux, à porter la maladie dans un ſujet qui le reſpire, me mettra en droit de douter de la Contagion qu'on lui attribue ſur dix autres: & cette Contagion ne ſera point encore prouvée pour moi. Cette ſeule obſervation, me laiſſant dans le doute, rend celles qui lui ſemblent favorables de nulle valeur, parce que

rien ne peut être reçu comme preuve, tant qu'il ne leve pas tous les doutes. Par conſéquent le nombre d'expériences & d'obſervations ne peut être ſuffiſant pour prouver la Contagion de l'air, qu'autant qu'il n'y en aura aucune qui ne montre le même effet, ou qu'il n'y en aura aucune qui montre un effet contraire. D'un autre côté, des obſervations qui ne montreront pas plus d'activité & d'énergie des miaſmes contagieux, tant auprès du malade que dans un appartement éloigné du ſien, me feront encore douter de la réalité de cette Contagion.

Mais pour prouver la non-Contagion aërienne, ne faut-il pas auſſi que toutes les expériences & les obſervations s'accordent à la montrer, & qu'il n'y en ait aucune qui lui ſoit contraire? C'eſt ſans contredit, & c'eſt auſſi ce que je ſoutiens. Je vois réellement, & je ſuis bien aſſuré que la variole n'eſt pas contagieuſe pour celui qui, n'ayant pas eu la maladie, ne la prend pas dans la chambre d'un varioleux; & comme il n'y a preſque point de varioleux (on pourroit même aſſurer qu'il n'y en a aucun dans la chambre duquel cela n'arrive), j'ai déjà par-là un nombre d'obſervations plus

que ſuffiſant pour prouver évidemment la non-Contagion, s'il n'y en a aucune qui leur ſoit contraire. Mais y en a-t-il quelqu'une qui les détruiſe? Je viens de montrer que celles qu'on veut qui ſoient favorables à la Contagion, me laiſſant dans le doute à l'égard de ceux qu'on croit prendre la maladie par ſon moyen, ne prouvent rien : par conſéquent, elles ne ſauroient être contraires aux autres; s'il n'y en a aucune qui leur ſoit contraire, elles ſont plus que ſuffiſantes pour prouver qu'il n'y a point de Contagion aërienne.

Comment eſt-ce que ces obſervations qu'on apporte en preuve de la Contagion, me laiſſent dans le doute? 1°. En ce que rien ne m'aſſûre ſi ceux qui prennent la maladie dans la chambre d'un malade, ne l'auroient pas priſe également quand ils ne s'y ſeroient pas trouvés, comme ceux qui, en bien plus grand nombre, en ſont attaqués ſans avoir approché aucun malade, & comme la prennent enſuite ceux qui n'avoient pu la prendre auprès des malades, les uns & les autres, ſans aucune apparence de Contagion. 2°. En ce que bien loin de n'en avoir aucune qui leur ſoit contraire, elles ſe contre-

diſent elles-mêmes par des variétés oppoſées à celles qu'elles devroient montrer, comme nous l'allons voir en conſidérant phyſiquement ce que peuvent des corpuſcules émanés des corps malades, & diſperſés dans l'air.

Ces corpuſcules exhalés d'un corps malade, forment autour de lui une atmoſphère dont le centre eſt ce malade. Le plus près de ce centre, ils doivent être le plus nombreux relativement à l'eſpace qu'ils occupent, & par conſéquent le plus actif ſur ceux qui s'y trouvent, & diminuer de nombre & d'énergie à meſure qu'ils s'en éloignent, relativement au plus grand eſpace dans lequel ils ſont diſperſés; car on ne prétend pas que chaque molécule diſperſée & iſolée, quelqu'éloignée qu'elle ſoit du centre, agiſſant ſur un corps, ait le pouvoir de lui communiquer la maladie, comme feroit un nombre conſidérable agiſſant tout-à-la-fois plus près du centre, avec toute leur énergie, ſur un ſeul corps. Autrement le ſyſtême des barrières ſeroit dénué de fondement, ſoit apparent, ſoit réel; & la Contagion ou la maladie contagieuſe n'auroit aucune borne ni interruption. Cette atmoſphère a donc un

terme au-delà duquel elle eſt impuiſſante; & elle ne l'a que parce qu'elle s'affoiblit peu-à-peu, à meſure qu'elle s'éloigne du centre où elle a le plus de force.

Cela poſé, conformément aux notions les plus juſtes que nous ayons de la force de la matière, force toujours en raiſon de la maſſe & de la viteſſe, je dis que l'effet de ces corpuſcules doit être proportionné à la force qu'ils doivent néceſſairement avoir: que s'il ne l'eſt pas, comme nous ne pouvons connoître une cauſe, ſur-tout comme celle-là, que par ſes effets, nous pouvons aſſurer que ce n'eſt pas de cette cauſe que dépend l'effet qu'on lui attribue. Or, je dis qu'il n'eſt pas proportionné à leur force, parce qu'on cite autant de varioles priſes loin du centre de l'atmoſphère contagieuſe, que tout près de ce centre; autant dans un appartement à côté de celui du malade, ou plus éloigné encore, & juſques ſur le ſeuil de la porte d'entrée de la maiſon, que dans la chambre du malade: & ſûrement on n'en a pas plus d'exemples dans cette dernière poſition que dans les autres. Cela vient de ce que la maladie ſe prend par-tout, dans la chambre

d'un malade, dans les autres appartemens de la même maiſon, dans celles où il n'y a point de malade, dans les rues, dans les champs; & l'on ne la prend par-tout que parce qu'elle dépend de quelqu'autre cauſe que des miaſmes contagieux exhalés des malades, & répandus dans l'air. En effet, ſi cette Contagion avoit lieu, & qu'elle fût capable de donner la maladie à un ſeul dans un appartement éloigné de celui du malade, & juſques ſur le ſeuil de la porte de la maiſon où les corpuſcules contagieux doivent être en très-petit nombre & extrêmement affoiblis, il faudroit néceſſairement qu'il n'échappât à leur action aucun de ceux qui ſe trouveroient dans la chambre du malade & auprès de lui, où ces corpuſcules ſont tous raſſemblés avec toute leur énergie, & qu'il n'y en eût aucun qui ne prît la maladie; ce qui eſt faux.

Je ne crois pas qu'on voulût alléguer une égalité de raiſon de douter de la non-Contagion & de la Contagion, en diſant que ceux qui prennent la maladie dans la chambre d'un malade, laiſſent autant de doute ſur la non-Contagion, qu'en laiſſent ſur la Contagion ceux qui

ne l'y prennent pas. Il eſt évident qu'il y a défaut de Contagion ou de communication de la maladie pour ceux qui ne la prennent pas : donc, rien n'en peut faire douter à leur égard. Il s'en faut bien qu'il ſoit évident, comme nous venons de le montrer, que ceux qui la prennent, même tout auprès du malade, la reçoivent par Contagion ; & comme il n'y a que cette évidence qui pût prouver la Contagion, & balancer la preuve de la non-Contagion, il en réſulte que tout eſt en faveur de celle-ci, & rien en faveur de l'autre. En un mot, la Contagion miaſmatique étant douteuſe par elle-même, il ne faut que l'exemple très-fréquent de ceux qui ne prennent pas la maladie dans les circonſtances qui doivent être les plus favorables à la Contagion, pour en prouver évidemment l'impoſſibilité. Ainſi, non-ſeulement il n'y a pas, dans ce parallèle, une égalité de raiſon de douter de l'une & de l'autre ; mais il y a encore la plus parfaite évidence que la Contagion, par le moyen de l'air, ne ſauroit avoir lieu.

J'ai fait moi-même une infinité d'expériences, ſoit exprès, ſoit par haſard, toujours avec l'œil attentif de l'obſer-

vation : je reſtois preſque toujours très-long-temps auprès des varioleux ; j'étois collé à leur lit, à leurs draps, à leur corps même, ſoit pour examiner la différence des puſtules du viſage d'avec celles du reſte du corps ; ſoit pour examiner ſi les yeux ne couroient point de riſque, & pour les baſſiner & décoller les paupières, pour que le pus ou la matière des larmes ne ſéjournaſſent pas trop deſſous ; ſoit pour examiner les puſtules du dedans de la bouche & du goſier ; ſoit pour les raſſurer, & leur faire entendre raiſon ſur bien des choſes ; & j'étois aſſuré d'emporter ſur mes habits & mon linge, non-ſeulement beaucoup de molécules ſenſibles de pus, mais encore une quantité prodigieuſe de miaſmes inviſibles exhalés des puſtules dans leur plus haut point de maturité ; & chaque jour dans cet état ; ſans compter les enfans que le hazard me faiſoit rencontrer, & que je careſſois tous en les maniant, il y en avoit pluſieurs que je voyois tous les jours, que je careſſois à deſſein pendant long-temps en les tenant entre mes bras & ſur mes genoux, ſans qu'aucun ait jamais pris la maladie ; & il ſemble qu'après cette épreuve de

la Contagion, l'épidémie même actuelle les épargnoit. Il n'y a point de Médecin qui ne ſe trouve, en temps d'épidémie variolique, preſque dans les mêmes cas, excepté qu'il ne les recherche pas à deſſein, ni ne les obſerve comme moi. Quel plus grand nombre d'expériences pourroit-on exiger? En voici pourtant d'autres qui ſont encore plus capables de convaincre les partiſans les plus outrés de la Contagion : on n'a qu'à les répéter, ou d'autres ſemblables.

Qu'on prenne des croûtes de petite vérole, en telle quantité qu'on voudra, comme pour remplir une coquille d'œuf ou davantage, récentes, formées de puſtules bien nourries, je veux dire bien pleines & groſſes; qu'on les pile dans un mortier: il s'en répandra tout autour une odeur très-pénétrante, qui frappe fortement l'odorat, ce qui prouve une quantité de corpuſcules ſubtils & actifs qu'elles répandent dans l'air; qu'on faſſe cette opération dans un lieu fermé & étroit, comme de cinq ou ſix pieds en quarré; que pendant ce temps-là il y ait dans cet endroit un enfant ou pluſieurs, qu'ils ſoient aſſez près du mortier pour reſpirer les corpuſcules qui ſe répandent

abondamment dans l'air, & en être parfaitement environnés & couverts ; ils ne prendront pas la maladie.

Qu'on mette cette poudre, pour qu'elle ne s'évapore pas, dans une fiole bien bouchée ; qu'on en répande dans une salle de bal, où il y ait des jeunes-gens qui n'ont pas eu la petite vérole, dans le temps que l'air agité & échauffé, est capable de l'enlever, de s'en charger & de l'exhaler, & que les corps échauffés sont les plus propres à s'en laisser pénétrer ; aucun ne prendra la maladie. Cette expérience a été répétée plusieurs fois.

En voici une autre bien plus surprenante pour ceux qui croient la Contagion : j'ai mis de cette poudre entre la chemise & la chair d'un enfant, pendant le jour, & à un autre lorsqu'il venoit de se mettre au lit, sans qu'elle ait pu leur donner la maladie.

Cette application immédiate sur le corps pendant toute une nuit auroit pu équivaloir à l'inoculation, & quand elle auroit procuré la maladie, cela ne prouveroit rien en faveur de la Contagion dont il s'agit ici : mais il n'en est pas de même, ayant manqué. Si elle a été

insuffisante, quoique faite une seule fois (peut-être le seroit-elle bien d'autres), comment pourroit-il se faire que des miasmes répandus dans l'air ne le fussent pas toujours?

Au reste, il faut faire attention, pour répéter ces expériences, de ne pas choisir un temps d'épidémie, mais de prendre le pus ou les croûtes d'une de ces varioles sporadiques ou solitaires, qui n'attaquent qu'un seul sujet; parce que, si c'étoit pendant que la maladie règne par épidémie, la véritable & sincère impartialité ne sauroit encore à quoi s'en tenir pour décider laquelle de la Contagion ou de l'épidémie, l'a fait naître.

2°. On ne sauroit se refuser à l'évidence des preuves que nous venons de donner de la non-Contagion aërienne, qu'autant qu'on ne pourroit découvrir d'où dépendent les phénomènes pour la production desquels il faudroit inventer la Contagion. Mais la cause en est évidente & reconnue de ceux même qui admettent la Contagion, quoiqu'ils attribuent à celle-ci ce qu'ils sont obligés de reconnoître que l'autre est capable de produire.

Nous ferons d'abord une remarque

qu'on n'a peut-être pas faite encore; c'eſt qu'il n'y a que des maladies épidémiques ou populaires qu'on croye être contagieuſes, ou ſe communiquer par des miaſmes répandus dans l'air. Les principales ſont la peſte, & la petite vérole: l'une & l'autre ne ſont pas toujours épidémiques, parce qu'il n'y a point de maladie qui le ſoit eſſentiellement. C'eſt une qualité accidentelle qu'elles prennent, lorſque la cauſe qui les produit eſt commune à tous les hommes dans une certaine étendue de pays; la plus ordinaire de ces cauſes communes eſt la conſtitution de l'air. Il n'eſt aucune maladie dépendante d'une telle cauſe, qui ne puiſſe être produite auſſi par quelque cauſe particulière & bornée à un ſeul ſujet à-la-fois. La fièvre maligne n'eſt pas eſſentiellement épidémique ou populaire, & lorſqu'elle le devient par accident, on l'appelle peſte; c'eſt-à-dire que, pour abréger & ne pas employer une périphraſe ou pluſieurs mots, on lui a donné le nom de peſte, qui, par conſéquent, ne ſignifie autre choſe que fièvre maligne commune, populaire ou épidémique: *Febrium autem duo*

ſunt genera ; unum commune , peſtis appellatur. Hippocr.

La fièvre maligne & la peſte ne diffèrent donc pas eſſentiellement : l'une & l'autre ſont caractériſées par les mêmes ſymptômes eſſentiels, & ne diffèrent entre elles que comme diffère une variole ſporadique de celle qui eſt épidémique ; c'eſt-à-dire , à raiſon ſeulement de la cauſe qui les produit, générale ou particulière, & non à raiſon de quelque ſymptôme eſſentiel (1).

Si la fièvre maligne ni la variole n'avoient jamais été épidémiques, on n'auroit jamais penſé qu'elles ſe communiquaſſent d'un ſujet à un autre ; & comme il ſeroit abſurde aujourd'hui de dire que la rage, quoiqu'elle ſe communique par l'introduction évidente de la bave rabieuſe, fût contagieuſe par des miaſmes répandus dans l'air, il ne l'eſt pas moins de dire qu'une variole, ou une fièvre maligne ſolitaire, ou qui n'attaque qu'un ſeul ſujet, lui ait été communiquée & qu'il la communique, puiſque, par la ſuppoſition, il n'y a point

(1) V. Traité de la Peſte, §. IV.

d'autre malade qui ait pu la lui donner, & qu'elle ſe borne à lui ſeul : abſurdité pourtant où tombent bien des gens, en croyant que la petite vérole & la fièvre maligne ſporadique ſont contagieuſes, par la ſeule ſuppoſition, ſans preuve, qu'elles le ſont, lorſqu'elles deviennent populaires ; tandis qu'il n'y a que le raiſonnement contradictoire qui ſoit juſte & conſéquent : ſavoir, puiſque la fièvre maligne & la variole ſolitaire ne ſont point contagieuſes, elles ne ſauroient le devenir à raiſon de l'épidémie, qualité accidentelle qui ne peut rien changer à leur nature ; & il faut que ce qui nous paroît en elles contagieux, ſoit illuſoire.

Mais un air capable de répandre ſur tous les hommes la même maladie, & de la rendre par-là épidémique & populaire, n'a-t-il pas quelque choſe de particulier, par quoi & avec quoi il la leur communique ? il a ſa conſtitution, qui, affectant tous les hommes de la même façon, fait naître en eux la même maladie. C'eſt ainſi qu'il la leur communique, c'eſt-à-dire, qu'il la fait naître en commun dans tous, la rend commune à tous. « Quand de l'in-

» fluence qu'ont ſur la terre les corps
» céleſtes, dit *Avicenne*, il ſurvient dans
» l'air une trop grande humidité, qu'il
» s'élève de la terre des vapeurs & des
» fumées qui ſe répandent dans l'air
» & ſe corrompent par une douce cha-
» leur, cet air, ainſi corrompu, parvient
» au cœur, altère les eſprits qui ſont en
» lui, putréfie ſes liqueurs, détruit ſa
» chaleur naturelle, & produit dans tout
» le corps une diſſolution qui conſtitue
» la fièvre peſtilentielle, & c'eſt ainſi qu'il
» communique la maladie à la plus grande
» partie des hommes : *Communicat mul-*
» *titudini hominum* »; c'eſt-à-dire qu'il produit en commun la maladie dans tous, ou qu'il la rend commune à tous. Hippocrate tient à-peu-près le même langage dans des termes différens. Diſent-ils, ni l'un, ni l'autre, que l'air emprunte cette conſtitution peſtilentielle des corpuſcules qu'il enlève des corps affectés de la même maladie, pour les faire paſſer dans ceux qui ne l'ont pas, comme on l'entend aujourd'hui par Contagion, laquelle ils ne connoiſſoient pas, non plus qu'aucun des Anciens ? Non; il ne l'emprunte, ſelon eux, que du plus ou moins

de chaleur, avec humidité, &c. & des vapeurs qui s'élèvent de la terre ; le tout produit par l'influence des aſtres comme cauſe primitive.

Qui eſt-ce donc qui a pu faire la Contagion miaſmatique portée dans l'air, pour ne l'attribuer à certaines maladies qu'autant qu'elles ſont épidémiques ? Ce ſont les mêmes phénomènes ſans leſquels la maladie à laquelle on attribue la Contagion, n'auroit plus la condition qu'on veut qu'elle ait pour la lui attribuer; ne ſeroit plus épidémique. Qu'exigent les partiſans, de la Contagion pour leur prouver qu'elle n'exiſte pas ? Des conditions qui ſuppoſent dans leur demande la contradiction la plus manifeſte, une chimere, l'exiſtence tout-à-la-fois & la non-exiſtence d'une choſe : ils voudroient que telle épidémie particulière, à laquelle ils n'attribuent la Contagion que parce qu'elle eſt épidémie, ne fût pas épidémie; qu'une maladie, tout en la ſuppoſant épidémique, ne fût pas épidémique ; qu'elle ne ſe prît pas dans la chambre d'un malade, ni dans un appartement de la même maiſon, ni auprès d'un convaleſcent ou d'un mort; en un mot, qu'une cauſe commune

qui agit ſur tous les hommes, épargnât ceux qui ſe trouvent dans ces circonſtances, & que néanmoins elle produisît la maladie ſur tous les autres.

Les phénomènes, qui dépendent néceſſairement de l'épidémie, ne ſauroient en même temps être produits par la Contagion. L'épidémie, néceſſairement préſente pour la production de toute maladie ſuppoſée contagieuſe, ne peut exiſter ſans ces phénomènes; ils dépendent donc néceſſairement, eſſentiellement & uniquement de l'épidémie. Celle-ci eſt reconnue, avec toutes ſes dépendances, des partiſans de la Contagion. Donc, de leur aveu tacite, involontaire, contradictoire, ils ne peuvent dépendre de la Contagion; & s'ils n'en dépendent pas, comme ce n'eſt que ſur ces phenomènes qu'ils la fondent, il faut qu'ils avouent auſſi que cette Contagion n'exiſte pas.

Alléguer le défaut de diſpoſition de ceux qui ne prennent pas la maladie par Contagion dans les circonſtances qui lui ſont les plus favorables, pour éluder la preuve qu'il faut tirer de-là que la Contagion n'exiſte pas, c'eſt une reſſource d'une frivolité ſi frappante,

qu'il eſt ſurprenant qu'elle vienne même en penſée, quand il faut y avoir recours en faveur d'une cauſe de maladie, qui n'eſt rien moins qu'évidente d'ailleurs. Un ſeul aura la diſpoſition pour prendre la maladie par Contagion dans une circonſtance donnée, ſur cent qui ne l'auront pas pour la prendre par le même moyen dans la même circonſtance, & qui néanmoins l'auront dans d'autres pour la prendre par l'épidémie ; il faut me montrer évidemment l'exiſtence d'une cauſe de maladie par des preuves indépendantes de la diſpoſition, abſtraction faite d'elle, & ſans la ſuppoſer, avant de faire jouer aucun rôle à celle-ci, ſoit comme abſente, ſoit comme préſente ; parce qu'on ſait bien que, quelque cauſe de maladie que ce ſoit, mais bien connue d'ailleurs, demande toujours, malgré cela, pour produire ſon effet, une diſpoſition de la part du ſujet : autrement, ſi elle étoit aſſez forte pour ſe paſſer de cette diſpoſition, elle ne manqueroit jamais de le produire. Mais il faut toujours, je le répete, que cette cauſe ſoit évidente d'ailleurs, & avouée, telle qu'eſt l'épidémie, pour alléguer le défaut de diſpoſition de la

part de celui qui, expoſé à ſon action, n'en reſſent pas l'effet.

Si quelqu'un me diſoit: Nous ne ſentons pas la chaleur de la lune, parce que nous en ſommes trop éloignés; ou je me contenterois de rire d'un tel raiſonnement, ou je lui demanderois d'où il ſait que la lune a de la chaleur. Mais quelle ne ſeroit pas ma ſurpriſe, ſi, éludant la queſtion, il me répondoit que c'eſt par la même raiſon, que, pour ſentir la chaleur du feu, il faut en être près! C'eſt pourtant par un ſemblable paralogiſme, qu'on dit que, comme il faut une diſpoſition pour l'épidémie, il en faut une auſſi pour la Contagion miaſmatique. Si je croyois que ma peine ne fût pas inutile pour faire entendre raiſon au partiſan de la chaleur de la lune, je lui dirois enfin: mais l'on ſait d'ailleurs que le feu a de la chaleur pour tous ceux qui en ſont aſſez près, & c'eſt ce qui m'apprend qu'il faut cette condition pour la ſentir; au-lieu que rien ne m'apprend que la lune en ait ni de près ni de loin, & par conſéquent rienne m'apprend qu'il faille cette condition pour la ſentir. J'ai les mêmes raiſons d'en dire autant à l'égard de la Contagion.

Quoi!

Quoi, me dira-t-on, la Contagion aérienne n'a pas plus de fondement que la chaleur de la lune? Quoique je n'aie fait cette comparaison que pour faire voir que, pour admettre une cause quelconque, il faut qu'elle soit connue par des phénomènes certains, avant de la soumettre à quelque condition particulière, pour lui faire produire son effet; j'ajoûte qu'on en peut conclure qu'effectivement la Contagion miasmatique n'a pas plus de fondement que la chaleur de la lune; parce que, dans tout ce qu'on dit relativement à cette Contagion, on la suppose sans preuves, & aussi gratuitement qu'on supposeroit la chaleur de la lune dans tout ce qu'on voudroit dire qui lui seroit relatif, puisque tout ce qu'on attribue à la Contagion pour lui servir de fondement, dépend évidemment de l'épidémie présente, connue & avouée de ceux-mêmes qui lui disputent des phénomènes qu'ils savent dépendre d'elle, pour les mettre sur le compte de la Contagion, & lui donner, par ce moyen, une existence fictive que rien autre n'annonce. Elle n'a donc plus aucune ressource pour se

ſoutenir, conformément au ſecond principe que nous avons poſé.

Il y a encore, de ſurabondance, bien des remarques à faire, qui toutes prouveroient combien cette opinion eſt dénuée de fondement. Nous nous bornerons aux ſuivantes.

Si quelques maladies pouvoient être contagieuſes par des miaſmes répandus dans l'air, ce ſeroit ſur-tout celles qui ſe communiquent par l'introduction manifeſte de la matière virulente, telles que la gale, la rage, & la variole par inſertion. D'ailleurs, quand on demande *ſi les maladies contagieuſes ſe communiquent par l'intermède de l'air*, on ne peut entendre par maladies contagieuſes, que celles dont la contagion eſt évidemment conſtatée, & il n'y a de cette eſpèce que celles que nous venons de nommer.

On n'a jamais penſé que la gale & la rage ſe communiquaſſent par des corpuſcules ſortis des malades & répandus dans l'air, parce qu'on n'en a jamais eu le moindre indice. Je ne fais pas entrer ici la petite-vérole, parce qu'on n'avance pas en preuve de quelque choſe

cette choſe-là même qu'il eſt queſtion de prouver : mais ces deux maladies fourniſſent les conſéquences néceſſaires à l'égard de l'autre. Voilà donc des maladies contagieuſes, & les ſeules qu'on puiſſe donner pour contagieuſes, qui ne peuvent ſe communiquer par l'intermède de l'air. Donc les maladies contagieuſes ne ſe communiquent pas par l'intermède de l'air, ni enfin aucune maladie ne ſe communique d'un ſujet à l'autre par ce moyen. Cependant le virus de la rage eſt un des plus actifs ; il change puiſſamment en ſa propre nature les humeurs de celui dans qui il entre ; il les diviſe, les ſubtiliſe, les calcine, pour ainſi dire ; & il en doit ſortir abondamment des corpuſcules qui ſe répandent dans l'air & forment autour du malade une atmoſphère de la plus grande étendue & de la plus grande activité ; & ces corpuſcules, quoique de la même nature, à ce qu'on prétend, que la maladie qui les a produits ; & quoique ceux d'autres maladies ſoient capables, à ce que l'on prétend auſſi, en pénétrant dans d'autres corps, d'en changer les humeurs en leur propre nature, ſont pourtant impuiſſans

ici pour donner la maladie à qui que ce ſoit. Il n'y a que la ſalive de l'animal enragé qui ait ce droit-là: encore n'en ſont-ce jamais les molécules, ſoit élémentaires, ſoit intégrantes, répandues abondamment dans l'air par le ſouffle en feu de l'animal, & avec infiniment plus d'activité qu'on n'en ſauroit ſuppoſer dans aucun autre virus miaſmatique; mais ſeulement la ſalive elle-même dans toute ſon intégrité, introduite immédiatement dans le corps.

On ne peut donc pas fonder la Contagion aérienne de la petite-vérole ſur ce qu'elle ſe communique par l'introduction immédiate, & en quelque ſorte mécanique, du pus variolique. Elle peut bien moins que la rage ſe communiquer par des corpuſcules répandus dans l'air, leſquels doivent être bien moins actifs que ceux que répand la rage, puiſque le virus de celle-ci, qui eſt la bave de l'animal, eſt beaucoup plus actif que le pus variolique, virus de la petite-vérole. Ce qui eſt évident en ce que ce dernier ne produit jamais qu'une maladie bénigne, & celle que l'autre produit en eſt une des plus terribles. Une autre conſéquence qui ſuit de la nature du

virus rabieux, comparé à celui de la variole, eſt qu'il n'y a que le pus varolique dans ſon intégrité, introduit immédiatement & forcément dans le corps, qui puiſſe y faire naître la maladie, tout comme il n'y a que la bave de l'animal enragé, introduite de même, qui puiſſe exciter la maladie qui l'a produite.

Tous ces moyens que nous avons fournis de démontrer la fauſſeté de l'hypothèſe de la Contagion, peuvent s'appliquer à quelque maladie que ce ſoit, qu'on voudroit faire paſſer pour contagieuſe, & ſervir de même à en démontrer l'impoſſibilité.

Prenons par exemple la dyſſenterie épidémique (1).

Lorſque la dyſſenterie a la condition qui la fait croire contagieuſe, ſavoir, lorſquelle eſt épidémique, c'eſt un ſymptôme d'une fièvre plus ou moins maligne, approchant plus ou moins de la fièvre maligne épidémique, qui, par ce ſeul titre d'*épidémique*, eſt appellée peſtilentielle. Nous avons fait voir qu'il n'y a rien qui puiſſe prouver que la

(1) Voyez ce qui eſt dit de la dyſſenterie, relativement à la Contagion, dans le Traité de la Variole, §. XXXVI.

fièvre maligne, tant ſporadique qu'épidémique, ſoit contagieuſe. Elle ne le ſeroit donc, dans le cas dont il s'agit, qu'à raiſon de ce ſymptôme, à raiſon de la dyſſenterie.

Il eſt vrai que les déjections dyſſenteriques, dans ce cas, répandent une odeur très-fétide; ce qui prouve une grande quantité de corpuſcules très-ſubtils & volatils, qu'elles répandent dans l'air, & qui, emportés par ce fluide avec le mouvement qu'il leur imprime, vont ébranler vivement les nerfs olfactifs. Mais eſt-il auſſi vrai qu'ils pénetrent dans le corps de ceux qui reſpirent cet air, ou qu'ils y pénetrent en aſſez grande quantité, avec aſſez de force pour y porter la maladie? Leur énergie n'eſt-elle pas éteinte par la mucoſité, par l'humidité de la membrane qu'ils affectent, & leur action ne ſe borne-t-elle pas-là? va-t-elle plus avant dans le corps, que les parties qu'ils touchent immédiatement? Eſt-il vrai qu'ils aient même cette propriété d'exciter la maladie qui les a produits (1)?

(1) Les deux principes que j'ai poſés doivent avoir ici leur application.

Si cela étoit, ils devroient la faire naître dans tous ceux qui y ſont expoſés, ou au moins dans la plus grande partie. Cependant, excepté le ſeul exemple que cite *Van-Swieten* (1), on n'a jamais entendu dire qu'aucun Médecin ait pris la maladie en viſitant des dyſſenteriques.

Mille Médecins ont eu des dyſſenteriques à traiter. Il n'y en a aucun d'entre eux qui n'ait examiné dix fois de près les déjections du même malade, ce qui fait dix occaſions qui auroient dû procurer la maladie. Cependant il n'y en a qu'une qui l'ait fait, & c'eſt par un moyen que chacune de ces occaſions avoit en ſon pouvoir! Il faut une révélation pour en être aſſuré; les lumieres naturelles ne le comprendront jamais. Elles me montrent bien plus clairement que ce Médecin, expoſé comme tout le reſte des hommes à la même cauſe commune à tous, à l'épidémie, a contracté comme eux, & par la même cauſe, la maladie; qu'une circonſtance particuliere ne ſouſtrayant pas un homme à l'action d'une cauſe générale qui pro-

(1) V. Traité de la Variole, §. XXXVI. 2.

duit ſon effet ſur mille autres, ce doit être cette cauſe générale qui produit également ſon effet ſur lui lorſqu'on vient à l'y obſerver. Dès qu'une cauſe publique agit, quelle néceſſité y a-t-il donc de recourir à une cauſe particuliere pour un particulier ſoumis à la condition publique ? Dès que l'épidémie règne, rien abſolument ne peut montrer que la Contagion aérienne y ſoit pour quelque choſe. La Contagion ou la communication d'une maladie d'un ſujet à un autre, n'eſt évidente que dans les maladies qui ne ſont pas épidémiques; encore ne ſe fait-elle jamais par l'intermède de l'air.

Ainſi un Médecin qui prend ſeul la dyſſenterie en examinant ou après avoir examiné des déjections dyſſenteriques, quoiqu'il en ait eu l'odorat affecté, l'auroit également priſe en examinant les beautés d'un tableau, quoiqu'elles n'euſſent affecté qu'agréablement ſa vue & ſon imagination. Il eſt ſingulier que, pour prouver ceci, il faille rappeller ce que perſonne n'ignore. On ſait qu'une cauſe commune n'agit pas avec aſſez de force pour que ſon effet paroiſſe ſur-le champ, comme celui d'un coup de piſtolet. Son

action s'avance vers ſon effet ultérieur plus ou moins vîte, ſuivant la diſpoſition du ſujet à lui donner priſe : de façon que, lorſque la maladie eſt préte à ſe déclarer, elle a déjà ſon exiſtence pathologique, c'eſt-à-dire, tout ce qu'il faut pour produire les phénomènes qui lui ſont eſſentiels, qui doivent la manifeſter en lui donnant ſon exiſtence ſymptomatique, quoiqu'ils n'exiſtent & ne ſe montrent pas encore. Car, pourquoi faire ſortir la Nature de ſes voies connues dans la production des maladies, par transfuſion certaine d'une matiere ſenſible, provenant de maladies ſemblables, leſquelles ne ſe manifeſtent qu'après un certain temps écoulé depuis la communication ? Il y a, il eſt vrai, des cauſes de maladies qui les produiſent ſur-le-champ, comme certains poiſons, la morſure de vipere, &c. Mais ces matieres ne ſont pas le produit de maladies ſemblables ; ce ſont ſimplement des cauſes de maladie, mais ſi violentes qu'elles n'exigent aucune diſpoſition de la part du ſujet pour produire leur effet; & ſi les miaſmes inviſibles avoient la même force capable de produire la maladie auſſi prompte-

ment, ils la produiroient auſſi ſur tous ceux indifféremment qui ſe trouveroient dans ces circonſtances qui paroiſſent les plus favorables à la Contagion, & qui en impoſent. D'où vient cependant qu'il y en a ſi peu qui prennent la maladie dans ces circonſtances, en comparaiſon de ceux qui ne l'y prennent pas? Ce Médecin donc portoit déjà la maladie formée de la façon que nous venons de dire, lorſqu'il ſe trouva dans cette circonſtance, & elle ſe ſeroit déclarée également, quand il ne s'y ſeroit pas trouvé, peut-être, il eſt vrai, un peu plus tard: pourquoi? parce que ſûrement il étoit du nombre de ceux qui ſe frappent de l'idée de la Contagion, puiſque *Van-Swieten* aſſûre lui-même qu'il n'y a que ceux qui ſont ſaiſis de frayeur au ſeul nom de la maladie qui paſſe pour contagieuſe, qui la prennent de la facon dont ce Médecin prit la dyſſenterie. Et c'eſt cette frayeur, & non les miaſmes morbifiques, qui la fit déclarer en lui peut-être vingt-quatre heures plutôt qu'elle n'auroit paru ſans cette frayeur.

De tout temps on a reconnu de quelle importance il eſt de tranquilliſer l'eſ-

prit des malades, de les garantir de toute eſpèce de frayeur. Mais quelle eſt l'eſpèce dont on prend plus de ſoin de les garantir? celle que donne la trop grande mortalité. On prend bien des ſoins pour la leur cacher; les mauvaiſes choſes trouvent, pour les publier, cent bouches qui ſont muettes pour annoncer les bonnes.

Mais la frayeur qu'inſpire ce fantôme, cette chimère, la Contagion enfin, frayeur qui eſt la ſource de toutes les autres, qui les ſurpaſſe toutes en force pour troubler, bouleverſer & corrompre les humeurs, & pour diſpoſer à la maladie beaucoup plus de gens qu'il n'y en a qui la prendroient par la cauſe commune toute ſeule, ſi elle n'avoit pas ce renfort, & par conſéquent plus meurtriere, cette frayeur, dis-je, perſonne ne penſe à en délivrer les eſprits: tout conſpire, au contraire, à la répandre; tous les ſoins qu'on prend, tous les moyens qu'on emploie pour éviter une Contagion chimérique, inutiles par conſéquent de ce côté, ſont d'un autre autant de ſoins, autant de moyens pour en imprimer la terreur, & des moyens d'autant plus puiſſans

qu'ils partent de ceux-mêmes qui ſont cenſés être bien inſtruits des dangers auxquels on eſt expoſé de la part de cet ennemi inviſible : moyens dangereux directement par la terreur où ils jettent l'âme des malades, & qui acheve de pervertir leurs humeurs, ainſi que celles de ceux qui ſans cela n'auroient pas une diſpoſition ſuffiſante à la maladie; & cela par l'empire qu'ont ſur le corps les fortes paſſions de l'âme indirectement, par l'éloignement que ces moyens inſpirent pour les malades, à tous ceux qui pourroient leur être utiles, aux perſonnes même qui leur ſont cheres. Que doit penſer un malade qui voit un Médecin ne l'approcher qu'avec toutes ſortes de précautions, dont la crainte (il auroit beau la déguiſer) eſt peinte ſur ſon viſage; qui de loin alonge le bras pour lui tâter le pouls, dont il ne ſe donne pas le temps d'obſerver toutes les modifications par un nombre ſuffiſant de pulſations; qui l'interroge, examine ſon viſage, ſes yeux, ſa langue, ſes ſelles, à la hâte, d'auſſi loin qu'il peut, ayant continuellement ſous le nez un flacon de liqueur propre à le garantir du venin qu'il redoute? Et quel puiſſant motif

pour écarter de ce malade tous ceux qui pourroient lui apporter quelque ſecours ou quelque conſolation ! Autre ſource pour lui de déſeſpoir, autre moyen de lui donner la mort, au lieu de la guériſon qu'il attend ; & tout cela tandis qu'on cherche à le raſſurer ſur les ravages que fait la maladie, auxquels cependant l'épouvantail de la Contagion a le plus de part. Mais vous auriez beau faire, rien ne ſauroit empêcher que vous ne fuſſiez inondé & chargé des miaſmes exhalés des malades ; & s'ils ne vous donnent pas la maladie, c'eſt qu'ils n'en ont pas le pouvoir.

Vous me direz peut-être, qu'à chaque retour de voir vos malades, vous changez de linge, d'habit, de tout en un mot ; que vous vous parfumez, ainſi que tout ce que vous quittez. Vous êtes donc bien maître de votre temps, du nombre de vos malades, de l'heure qu'ils doivent vous appeller, de la diſtance de leurs demeures reſpectives & de la vôtre ; & ſi vous demeurez pluſieurs heures dans votre tournée, il faut donc ordonner aux miaſmes de reſter tranquilles dans vos habits juſqu'à ce que vous les ayez quittés, pour qu'ils n'agiſſent

pas ſur vous pendant ce temps, ni ſur les malades que vous voyez en chemin, ni ſur les gens qui ſont auprès d'eux, & avec qui vous êtes obligé de converſer. Mais il y a un moyen d'éviter tout cela; c'eſt de faire apporter votre garde-robe ſucceſſivement dans les maiſons des malades dyſſenteriques que vous devez viſiter, pour vous revêtir de tout dans un appartement écarté, & vous bien parfumer auſſi-tôt après les avoir vus; moyen ſalutaire pour vous dans votre opinion, mais en effet très-funeſte pour les autres, par l'épouvante où il les jetteroit.

Ne ſeroit-il pas bien plus ſalutaire pour les malades & pour le public, étant d'ailleurs conforme à la vérité, de ne rien craindre vous-même, de porter aux malades un viſage ſerein, de leur montrer un maintien, une conduite de ſécurité? ce qui ſeul auroit bien plus de pouvoir encore que les diſcours auxquels il imprimeroit le ſceau de la conviction, pour les convaincre qu'il n'y a à redouter que la cauſe commune qui agit en même temps ſur tout le monde, & nullement cette cauſe particuliere, la communication de la ma-

ladie de la part du malade; que ceux qui la prennent auprès de lui, c'eſt par la méme cauſe qui la donne à un nombre infiniment plus grand, qui n'ont approché aucun malade; que pour ſe garantir des impreſſions de cette cauſe générale, il n'y a que le régime convenable, & la ſécurité de l'âme, comme on peut s'en convaincre par votre propre conduite.

On apporte encore en preuve de la Contagion (eh! que n'apporte-t-on pas toujours en ſuppoſant la Contagion miaſmatique comme démontrée?); on apporte, dis-je, la communauté des latrines. Mais s'eſt-on bien dépouillé de toute prévention, & ce qu'on lui attribue ne pourroit-il pas dépendre de quelqu'autre cauſe? Il ſuffit d'obſerver à cet égard que cette communauté de latrines n'a lieu que, ou dans les Hôpitaux, dans leſquels une infinité de cauſes concourent à donner plus d'énergie à l'épidémie, ou à la cauſe commune, ou parmi le bas peuple, chez qui la maniere de vivre, la diſette de bons alimens, & à-peu-près les mêmes cauſes que dans les Hôpitaux, concourent au même but, & font attribuer à la Contagion ce qui

n'eſt que l'effet de l'épidémie, uniquement parce que cet effet eſt plus étendu dans ces lieux, qu'il s'exerce ſur ceux qui vont aux mêmes latrines des dyſſenteriques, les ſeules où ils puiſſent aller. Eſt-il bien ſurprenant alors que, dans ceux qui vont aux mêmes aiſances que les dyſſenteriques, portant déjà la maladie au-dedans d'eux-mêmes, contractée par la cauſe commune, beaucoup plus énergique, elle ſe déclare dans ces circonſtances forcées, qui ne laiſſent pas la liberté de voir qu'ils l'auroient priſe également quand ils ſeroient allés à d'autres aiſances ?

Ce qui eſt le plus conforme aux notions que nous avons de la maniere ordinaire d'agir des cauſes de maladies, c'eſt que ſi ces latrines répandent une infection conſidérable, elle doit augmenter dans ces lieux la force de la cauſe générale de l'épidémie, ſans que les miaſmes dyſſenteriques en particulier, qui ont déjà en quelque ſorte changé de nature, y aient plus de part que les autres avec leſquels ils ſont confondus ; d'où il arrivera que ceux ſur qui l'épidémie dyſſenterique aura déjà fait plus de progrès ſeront les ſeuls

attaqués de dyſſenterie, tandis que ceux qui auront par quelqu'autre cauſe plus de diſpoſition à quelqu'autre maladie, prendront celle-ci plutôt que l'autre.

Parmi les gens aiſés les malades ſe ſervent de chaiſes percées ; les garde-malades qui ne les quittent pas, qui les aident à y aller, à s'en relever, qui chaque fois couvrent & découvrent la chaiſe, qui portent les pots ſouvent aſſez loin pour les vuider, ſont beaucoup plus expoſés à en être infectés que ceux qui vont à des latrines communes, parce que les premiers en reçoivent les miaſmes de la premiere main, lorſqu'ils ont encore toutes leurs qualités primitives & toute leur énergie, & bien plus qu'un Médecin qui s'arrête bien moins auprès du malade, & le moins qu'il peut, s'il craint la Contagion. Cependant il eſt rare que ces garde-malades, ſans précautions, parce que, s'ils craignoient la communication, ils ne prendroient pas cet emploi, ſoient attaqués de la maladie. La concluſion eſt facile.

C'eſt ſans doute en conſidérant la Contagion ſous un point de vue différent de celui dont il s'agit ici, qu'on dit,

pour la prouver, que les enfans, même à la mammelle, ſont attaqués de la dyſſenterie ; car je ne vois pas ce qui pourroit les mettre à couvert de l'épidémie, pour qu'on fût en droit d'attribuer leur maladie à l'abſorption des corpuſcules dyſſenteriques qu'un malade répand dans l'air. Un enfant à la mammelle, qui ne ſe nourrit encore que de lait, outre l'influence de la conſtitution de l'air qui lui eſt commune avec les autres, peut bien emprunter une diſpoſition particuliere à donner priſe à l'épidémie, des humeurs de la nourrice qui lui donne un lait formé principalement du chyle qu'elle prépare, quand même cette nourrice ſeroit exempte de la maladie, parce que la foibleſſe de l'enfant réſiſte bien moins aux cauſes des maladies, que la nourrice dont les organes ont toute leur force. Tout cela n'a rien de commun avec la Contagion.

Que ſi la nourrice a elle-même la dyſſenterie, il y a, il eſt vrai, une communication réelle de la maladie de la part de la nourrice au nourriſſon. Mais cette communication n'a rien encore de commun avec ce qu'on entend par Contagion, qui ſe fait par le moyen

des corpuſcules inviſibles que le malade répand dans l'air, & qui vont porter la maladie dans ceux qui ne l'ont pas, ſoit immédiatement, ſoit par le contact des choſes ſur leſquelles ils ſe ſont dépoſés. Cette communication de la nourrice au nourriſſon ſe fait par tranſfuſion ſenſible d'une matiere très-viſible, qui eſt le lait. La partie la plus conſidérable du lait étant le chyle de la nourrice, formé, travaillé par des organes où eſt le ſiége & le foyer de la maladie, doit néceſſairement avoir les mêmes qualités que les humeurs qui produiſent cette maladie; le chyle en emporte avec lui une grande partie. Or les mêmes humeurs qui produiſent la maladie dans la nourrice, paſſant dans le nourriſſon, doivent néceſſairement y produire le même effet.

Mais conclure de cette eſpèce de communication à la Contagion miaſmatique de la dyſſenterie, par le moyen de l'air, c'eſt conclure de la communication de la rage par tranſfuſion ſenſible de la bave de l'animal enragé, à la Contagion de la même maladie par des miaſmes répandus dans l'air, laquelle derniere concluſion ſeroit abſurde; &

cependant, quelqu'abſurde qu'elle fût, on l'admettroit pour la rage, ſi cette maladie pouvoit être épidémique ou dépendante d'une cauſe commune, comme on ne la tire à l'égard de la dyſſenterie, que parce que & lorſqu'elle eſt épidémique. Et, quoique cette qualité d'épidémique, abſolument néceſſaire pour ſuppoſer la Contagion miaſmatique, produiſe ſeule tout ce qu'on peut attribuer à cette Contagion, on ne laiſſe pas de conclure, comme on feroit abſurdement à l'égard de la rage, que, la dyſſenterie ſe communiquant avec le lait aux enfans qui ſont à la mammelle, elle ſe communique auſſi par des corpuſcules inviſibles que les malades répandent dans l'air.

Fin du ſecond Volume.

5-f-22

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Chriſtine.

Z.
501

5-7-27